







MEMOIRES  
POUR SERVIR  
A L'HISTOIRE  
DE LA MAISON  
DE  
BRANDEBOURG.



AU DONJON DU CHATEAU.

---

M. DCCL.



MEMOIRS

OF THE  
LIFE AND DEATHS

OF  
THE  
LORD

DE LA  
MORISON  
BY  
JAMES  
BRADSHAW





# AU PRINCE

## DE

# PRUSSE.

MON CHER FRERE,

**J**'Ai employé depuis quelque tems les momens de mon loisir à faire l'abrégé de l'histoire de la maison de Brandebourg. A qui pouvois-je mieux adresser cet ouvrage, qu'à celui-même qui



fera un jour l'ornement de cette histoire? à celui que la naissance appelle au trône, & auquel j'ai consacré tous les travaux de ma vie?

Vous étiez instruit des actions de vos ancêtres, avant que je prisse la plume pour les écrire: les soins que je me suis donnés en faisant cet abrégé, ne pourront servir qu'à vous en rappeler la mémoire: je n'ai rien déguisé; je n'ai rien tû: j'ai représenté les princes de votre maison, tels qu'ils ont été: le même pinceau, qui a peint les vertus civiles & militaires du GRAND-ÉLECTEUR, a touché les défauts du premier roi de Prusse, & ces passions, qui par les desseins cachés de la Providence, ont servi, dans la suite des tems, à porter cette maison au point de gloire où elle est parvenue.

Je me suis élevé au dessus de tout préjugé: j'ai regardé des princes, des rois, des parens, comme des hommes ordinaires: loin d'être séduit par la domination, loin d'idolâtrer mes ancêtres; j'ai blâmé le vice en eux-mêmes avec hardiesse, parcequ'il ne doit pas trouver d'azile sur le trône; j'ai  
loûé



loûé la vertu partout où je l'ai trouvée, en me défendant même contre l'enthousiasme qu'elle inspire, afin que la vérité simple & pure régnât seule dans cette histoire.

S'il est permis aux hommes de pénétrer dans les tems qui doivent s'écouler après eux; si l'on peut, en approfondissant les principes, deviner leurs conséquences; je présume, par la connaissance que j'ai de votre caractère, la prospérité durable de cet empire. Ce n'est point l'effet d'une amitié aveugle, qui me séduit en votre faveur; ce n'est point le langage d'une basse flatterie, que nous détestons tous-deux également: c'est la vérité, qui m'oblige de dire, avec une satisfaction intérieure, que vous-vous êtes déjà rendu digne du rang, où la naissance vous appelle.

Vous avez mérité le titre de DÉFENSEUR DE LA PATRIE, en exposant généreusement vos jours pour son salut: si vous ne dédaignâtes point de passer par les grades subordonnés du militaire, c'est que vous pensiez, que, pour bien commander, il falloit auparavant savoir obéir; & que vo-



tre modération vous défendoit de vous parer de la gloire, que le vulgaire des princes est avide d'usurper sur l'expérience des anciens capitaines: uniquement attaché au bien de l'état, vous avez fait taire toute passion & tout intérêt particulier, lorsqu'il étoit question de son service: c'étoit par un même principe, que Boufflers s'offrit au roi de France la campagne de 1709. & qu'il servit sous Villars, quoiqu'il fût l'ancien de ce maréchal: souffrez que je vous applique ce mot de Villars; lorsqu'il vit arriver son doien à l'armée, & qu'il fut qu'il venoit pour servir sous ses ordres; il lui dit: DES COMPAGNONS PAREILS VALENT TOUJOURS DES MAITRES.

Ce n'est pas seulement sur ce sang-froid inaltérable dans les plus grands périls, sur cette résolution toujours pleine de prudence dans des momens décisifs, qui vous ont fait connaître des troupes comme un des instrumens principaux de leurs victoires, que je fonde mes espérances & celles du public: les rois les plus valeureux ont souvent fait les malheurs des états; témoin l'ardeur



deur guerrière de François I. de Charles XII. & de tant d'autres princes qui ont pensé se perdre, ou qui ont ruiné leurs affaires par un débordement d'ambition : permettez-moi de vous le dire : c'est la douceur & l'humanité de votre caractère ; ce sont ces larmes sincères & vraies que vous avez versées lorsqu'un accident subit pensa terminer mes jours, que je regarde comme des gages assurés de vos vertus, & du bonheur de ceux dont le ciel vous confiera le gouvernement : un cœur ouvert à l'amitié est au dessus d'une ambition basse : vous ne connaissez d'autre règle de votre conduite, que la justice ; & vous n'avez d'autre volonté que celle de conserver l'estime des sages : c'étoit ainsi que pensoient les Antonins, les Tites, les Trajans, & les meilleurs princes, qu'on a nommés avec raison, LES DÉLICES DU GENRE HUMAIN.

Que je suis heureux, mon chère Frère, de connaître tant de vertus dans le plus proche & le plus chère de mes parens ! le ciel m'a donné une ame sensible au mérite, & un cœur capable de reconnaître  
naif-



naissance: ces liens, joints à ceux de la nature, m'attacheront à vous à jamais: ce sont des sentimens, qui vous sont connus depuis longtems, mais que je suis bien aise de vous réitérer à la tête de cet ouvrage, &, pour ainsi dire, à la face de l'univers.

Je suis, avec autant d'amitié que d'estime,

MON CHER FRERE,

Votre fidèle frère & serviteur

FEDERIC.

DISCOURS



---

## DISCOURS PRELIMINAIRE.

**L'**HISTOIRE est regardée comme l'école des princes: elle peint à leur mémoire les règnes des souverains qui ont été les pères de la patrie, & des tyrans qui l'ont désolée: elle leur marque les causes de l'aggrandissement des empires, & celles de leur décadence: elle déploie une si grande multitude de caractères, qu'il s'en trouve nécessairement de ressemblans à ceux des souverains de nos jours; & prononçant sur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivans: le blâme, dont elle couvre les hommes vicieux qui ne sont plus, est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente: l'histoire paraît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.



Quoique l'étude de l'histoire soit proprement celle des princes, elle n'est pas moins utile aux particuliers: c'est la chaîne des événemens de tous les siècles jusqu'à nos jours: l'homme de loi, le politique, le guerrier, en y aiant recours, apprennent la connexion que les choses présentes ont avec les choses passées: ils trouvent dans l'histoire l'éloge de ceux qui ont bien servi leur patrie, & combien sont en abomination les noms de ceux qui ont abusé de la confiance de leurs citoyens: ils acquièrent une expérience prématurée. Rétrécir & borner la sphère de ses idées au lieu qu'on habite; restreindre ses connaissances à ses devoirs privés: c'est s'abrutir dans l'ignorance la plus grossière. Pénétrer dans les tems qui nous ont précédés; embrasser le monde entier, avec toute l'étendue de son esprit: c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance & sur l'erreur; c'est avoir vécu dans tous les siècles, & devenir en effet citoyen de tous les lieux & de tous les païs.

Com-



Comme les histoires universelles servent à nous orienter dans cette multitude de faits, qui sont arrivés dans tous les païs; que, de l'antiquité la plus reculée, elles nous conduisent avec ordre par la succession des tems, en marquant de certaines époques principales qui servent de points-d'appui à la mémoire: de même les histoires particulières ont leur utilité, en ce qu'elles détaillent les suites des événemens qui se sont passés dans un empire, en se bornant à cet objet unique. Les histoires universelles nous présentent un grand tableau, rempli d'un nombre prodigieux de figures, dont de fortes ombres en couvrent quelques-unes, trop peu distinctes pour qu'on les remarque: Les histoires particulières tirent une figure de ce tableau; elles la peignent en grand; elles l'avantagent des effets de lumières & des clairs-obscurs qui la font valoir; & mettent le public en état de la considérer avec l'attention qu'elle mérite.

Un homme, qui ne se croit pas tombé du  
 b 2 ciel,



ciel, qui ne date pas l'époque du monde du jour de sa naissance, doit être curieux d'apprendre ce qui s'est passé dans tous les tems & dans tous les païs. Si son indifférence ne prend aucune part aux destinées de tant de grandes nations, qui ont été les jouets de la fortune; du moins s'intéressera-t-il à l'histoire du païs qu'il habite, & verra-t-il avec plaisir les événemens auxquels ses ancêtres ont participé. Qu'un Anglais ignore la vie des rois qui ont occupé le trône de Perse; qu'il confonde ce nombre infini de papes qui ont gouverné l'église; on le lui pardonnera: mais on n'aura pas la même indulgence pour lui, s'il n'est point instruit de l'origine de son parlement, des coutumes de son île, & des différentes races de rois qui ont régné en Angleterre. On a écrit l'histoire de tous les païs policés de l'Europe: il n'y avoit que les Prussiens qui n'eussent point la leur. Je ne compte point au nombre des historiens, un Hartknoc, un Pufendorff, auteurs laborieux



rieux à la vérité, qui ont compilé des faits, & dont les ouvrages sont plutôt des dictionnaires historiques, que des histoires mêmes. Je ne compte point Locquellius, qui n'a fait qu'une chronique diffuse, où l'on achète un événement intéressant par cent pages d'ennui. Ces sortes d'auteurs ne sont que des manœuvres, qui amassent scrupuleusement & sans choix, quantité de matériaux qui restent inutiles, jusqu'à ce qu'un architecte leur ait donné la forme qu'ils devoient avoir. Il est aussi peu possible que ces compilations fassent une histoire, qu'il est impossible que des caractères d'imprimerie fassent un livre, à moins d'être arrangés dans l'ordre qui leur fait composer des mots, des phrases & des périodes.

La jeunesse impatiente & les gens de goût avarés de leurs momens, ne se prêtent que difficilement à la lecture de ces volumes immenses: des lecteurs, qui s'humanisent avec une brochure, s'épouvantent d'un IN FOLIO; & par ces raisons les au-



teurs que je viens de nommer, étoient peu lûs; & l'histoire de Brandebourg & de Prusse, peu connue.

Dès le règne de Frédéric Premier, on sentit le besoin qu'on avoit d'un auteur, qui rédigeât dans une forme convenable cette histoire. Tessier fut appelé de Hollande, pour se charger de cet ouvrage: mais Tessier fit un panégyrique, au lieu d'une histoire; & il paraît qu'il a ignoré, que la vérité est aussi essentielle à l'histoire, que l'ame l'est au corps humain.

J'ai trouvé devant moi cette carrière vuide, & j'ai essayé de la remplir, tant pour faire un ouvrage utile, que pour donner au public une histoire qui lui manquoit.

J'ai puisé les faits dans les meilleures sources que j'ai trouvées: dans les tems reculés, j'ai eû recours à César & à Tacite: dans les tems postérieurs, j'ai consulté la chronique de Locquellius, Pufendorff & Hartknoc; & surtout j'ai dressé mes Mémoires sur les fastes & les documens authentiques



ques qui se trouvent dans les archives roiales. J'ai rapporté les faits incertains, comme incertains; & les lacunes, je les ai laissées, comme je les ai trouvées: je me suis fait une loi d'être impartial, & d'envisager tous les événemens d'un coup-d'œil philosophique; persuadé que d'être vrai, c'est le premier devoir d'un historien.

Si quelques Personnes délicates se trouvent offensées, de ce que je n'ai pas fait mention de leurs ancêtres d'une manière avantageuse; je n'ai qu'un mot à leur répondre: c'est que je n'ai pas prétendu faire un éloge, mais une histoire; qu'on peut estimer leur mérite personnel, & blâmer les fautes qu'ont fait leurs pères; choses très-compatibles. Il n'est d'ailleurs que trop vrai, qu'un ouvrage écrit sans liberté ne peut être que médiocre ou mauvais; & qu'on doit moins respecter les hommes qui périssent, que la vérité qui ne meurt jamais.

Peut-être y aura-t-il des personnes, qui trouveront cet abrégé trop court; & j'ai à leur dire, que



que je n'ai point eû intention de faire un ouvrage long & diffus. Qu'un professeur curieux de minuties, me sache mauvais gré de n'avoir pas rapporté, de quelle étoffe étoit l'habit d'Albert furnommé l'Achille, ou quelle coupe avoit le rabat de Jean le Cicéron: Qu'un pédant de Ratisbone me trouve très-blâmable, de ce que je n'ai pas copié dans mon ouvrage, des procès, des négociations, des contracts, ou des traités de paix, qu'on trouve ailleurs dans de gros livres; j'avertis tous ces gens-là que ce n'est pas pour eux que j'écris: je n'ai pas le loisir de composer un *IN FOLIO*; à peine puis-je suffire à un abrégé historique: & je suis d'ailleurs fermement de l'opinion, qu'une chose ne mérite d'être écrite, qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

C'est par cette raison que j'ai parcouru rapidement l'obscurité des origines & l'administration peu intéressante des premiers princes. Il en est des histoires comme des rivières, qui ne deviennent



nent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. L'histoire de la maison de Brandebourg n'intéresse que depuis Jean Sigismond, par l'acquisition que ce prince fit de la Prusse, autant que par la succession de Clèves, qui lui revenoit de droit en vertu d'un mariage qu'il avoit contracté: c'est depuis cette époque, que la matière devenant plus abondante, elle m'a donné le moien de m'étendre à proportion.

La guerre de trente - ans est bien autrement intéressante que les démêlés de Frédéric I. avec les Nurenbergeois, ou que les carroufels d'Albert l'Achille. Cette guerre, qui a laissé des traces profondes dans tous les états, est un de ces grands événemens, qu'aucun Allemand ni qu'aucun Prussien ne doit ignorer. On y voit d'un côté l'ambition de la maison d'Aûtriche, armée pour établir son despotisme dans l'empire, & d'un autre la générosité des princes d'Allemagne, qui combattoient pour leur liberté; la religion servant de prétexte aux

c

deux



deux partis: On voit la politique de deux grands rois s'intéresser au sort de l'Allemagne, & réduire la maison d'Aûtriche, au point de consentir par la paix de Westphalie, au rétablissement de cette balance qui maintient l'équilibre entre l'ambition des empereurs & la liberté du collège électoral. Des événemens de cette importance, qui influent jusqu'en nos jours dans les plus grandes affaires, demandoient d'être plus détaillés: aussi leur ai-je donné l'étendue que comportoit la nature de cet ouvrage.

J'ai revû, corrigé & augmenté cette édition, autant que d'autres occupations plus graves ont pû me le permettre: la première édition ne s'étant faite que sur une copie peu correcte; j'ai tâché de rendre celle-ci plus exacte, tant en considération de la matière, qu'en considération du public, que tout homme, qui écrit, doit respecter.

Il vient de paraître un abrégé chronologique de l'histoire de France, qu'on peut regarder com-

me



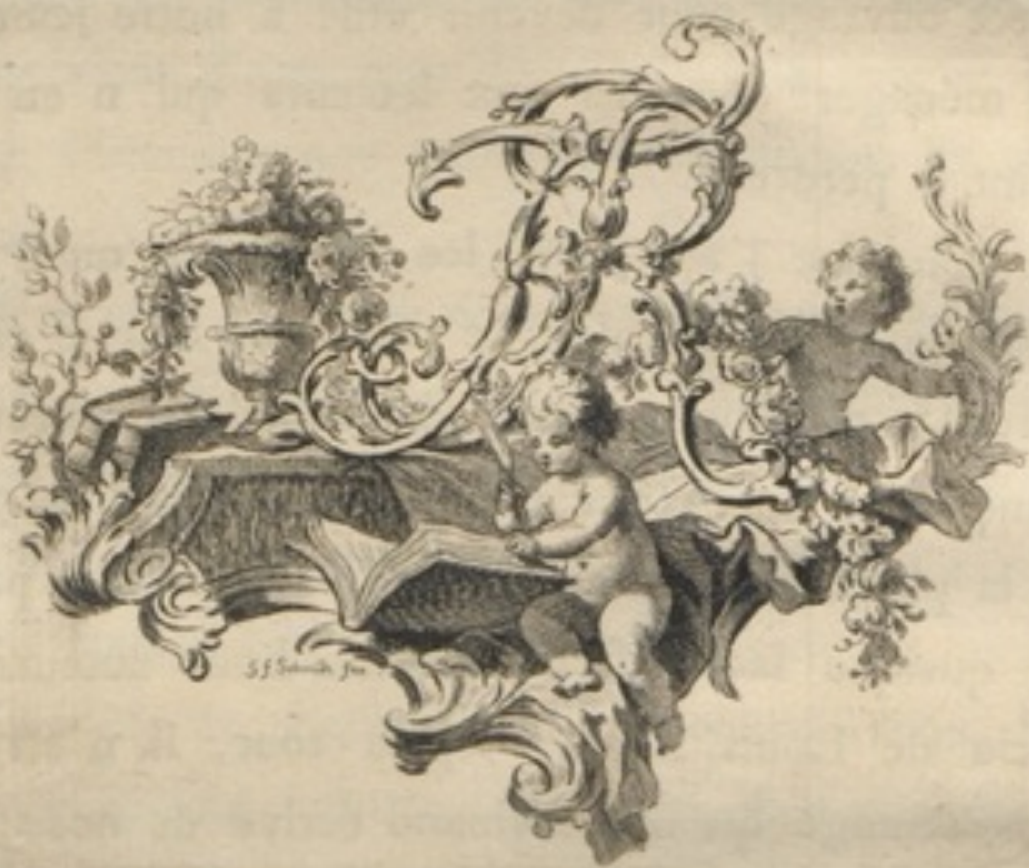
me un élixir des faits les plus remarquables de cette histoire: le judicieux auteur de cet ouvrage a eû l'art de donner des graces à la chronologie même: savoir ce que ce livre contient, c'est posséder parfaitement l'histoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet essai; mais je croirai mes peines récompensées, si cet ouvrage peut devenir utile à notre jeunesse, & ménager du tems aux lecteurs qui n'en ont point à perdre.

Quoique j'aie prévu les difficultés, qu'il y a pour un Allemand, d'écrire dans une langue étrangère; je me suis pourtant déterminé en faveur du français, à cause que c'est la langue la plus polie & la plus répandue en Europe, & qu'elle paraît en quelque façon fixée par les bons auteurs du siècle de Louis XIV. Après-tout, il n'est pas plus étrange qu'un Allemand écrive de nos jours en français, qu'il l'étoit du tems de Cicéron, qu'un Romain écrivît en grec. Je n'en dirai pas davanta-



## xx DISCOURS PRELIMINAIRE.

ge sur mon livre; ou il arriveroit que la préface deviendrait plus longue que l'ouvrage même: c'est aux lecteurs à juger, si j'ai rempli la tâche que je me suis proposée, ou si j'ai perdu mes peines & mon tems.



MEMOI-













MEMOIRES  
POUR SERVIR  
 A L'HISTOIRE  
 DE LA MAISON  
 DE  
 BRANDEBOURG.



A MAISON de Brandebourg, ou plus-  
 tôt celle de Hohenzollern, est si an-  
 cienne, que son origine se perd dans  
 les ténèbres de l'antiquité. On pour-

A

roit,



roit rapporter des fables ou des conjectures sur son extraction; mais les fables ne doivent pas être présentées au public judicieux & éclairé de ce siècle. Peu importe que des généalogistes fassent descendre cette maison, des Colonnes: & que, par une bévûe grossière, ils confondent le sceptre qui est dans les armoiries de Brandebourg, avec la colonne que cette maison Italienne porte dans son écusson: peu importe enfin que l'on fasse descendre les comtes de Hohenzollern, de Witikind, des Guelphes, ou de quelque autre tige; les hommes, ce me semble, sont tous d'une race également ancienne. Après-tout, les recherches d'un généalogiste, ou l'occupation des savans qui travaillent sur l'étymologie des mots, sont des objets si minces, que par cela même ils ne sont pas dignes d'occuper des têtes pensantes; il faut des faits remarquables, & des choses capables d'arrêter l'attention des personnes raisonnables.

Nous ne nous amuserons donc point à nous alambiquer l'esprit sur ces recherches aussi frivoles que peu intéressantes.

T A S -



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 3

TASSILON est le premier comte de Hohen-zollern connu dans l'histoire; il vécut à - peu - près l'année 800. Ses descendants ont été Danco, Rodolphe I, Othon, Wolffgang, Frédéric I, Frédéric II, Frédéric III, Burchard, Frédéric IV, Rodolphe II, dont les vies obscures ne sont pas connues. Conrad, qui vivoit vers l'année 1200, est le premier burggrave de Nurenberg dont l'histoire fasse mention. Ses successeurs furent Frédéric I en 1216, Conrad II en 1260, Frédéric II en 1270. On trouve que Frédéric III hérita de son beau-frère le duc de Méran, les seigneuries de Bareyth & de Cadelsbourg. Jean I lui succéda en 1298, & à celui-ci Frédéric IV en 1332.

Ce burggrave rendit des services importants aux empereurs Albert, Henri VII & Louis de Bavière, dans la guerre qu'ils firent à Frédéric d'Aûtriche. Le burggrave le battit, le fit prisonnier, & le livra à l'empereur, qui par reconnaissance lui fit présent de tous les prisonniers qu'il avoit faits sur les Aûtrichiens. Frédéric IV les relâcha, à condition qu'ils lui prêteroiient homma-  
ge



#### 4 MEMOIRES POUR L'HIST.

ge de leurs terres; & c'est l'origine des vassaux que les marckgraves de Franconie ont encore en Aûtriche.

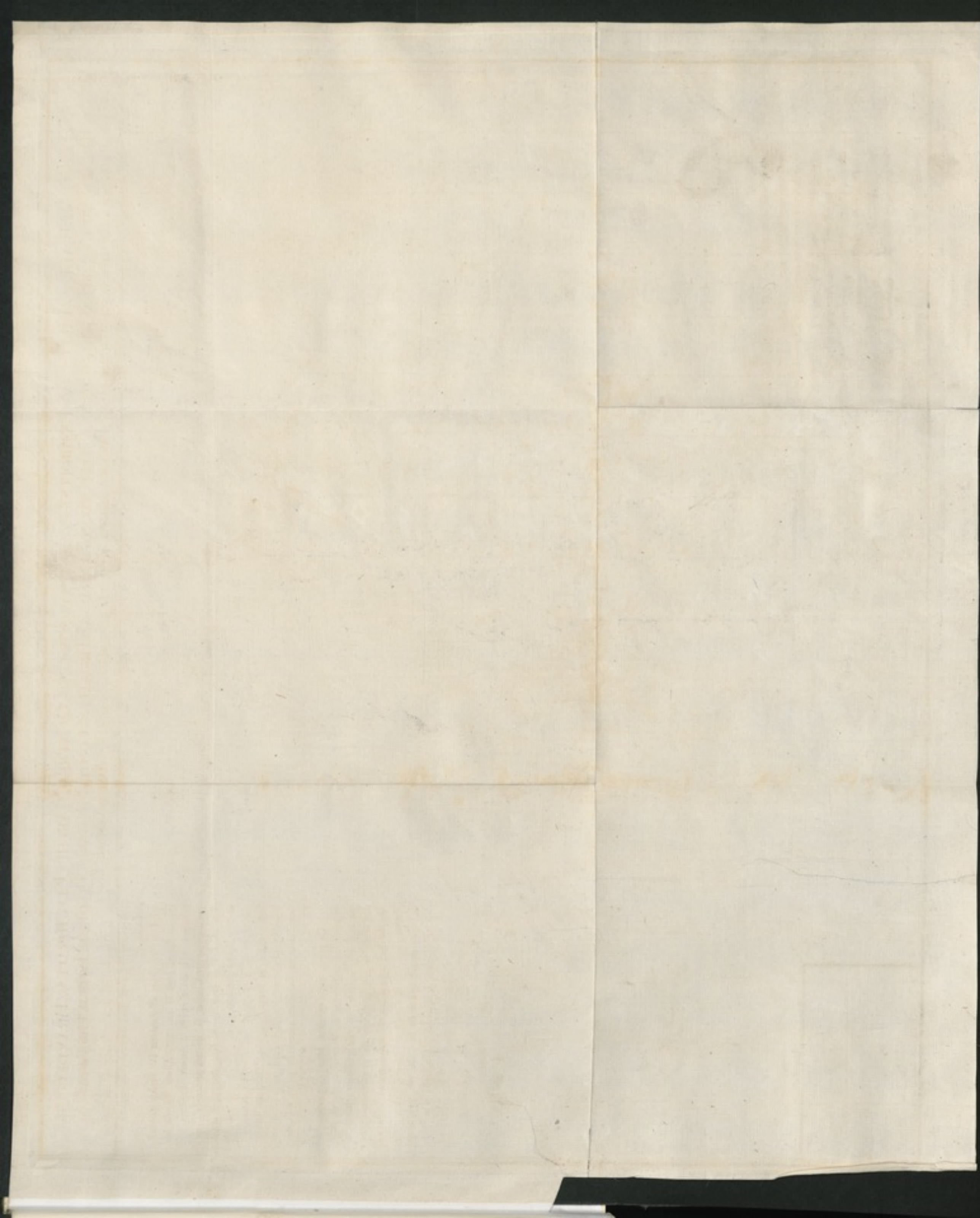
Les succeffeurs de Frédéric IV furent Conrad IV en 1334, Jean II en 1357, Albert VI dit le beau en 1361, & le neveu d'Albert, Frédéric V, que l'empereur Charles IV déclara prince de l'empire en 1363 à la diète de Nurenberg, & qu'il nomma même son lieutenant.

Frédéric V partagea en 1402 les terres de son burggraviat entre ses deux fils Jean III & Frédéric VI; mais Jean III étant mort sans enfans, toute la succession paternelle échut à Frédéric VI.

Ce prince entra en 1408, avec ses troupes, sur le territoire de la ville de Rotweil qui étoit mise au ban de l'empire, & rasa plusieurs châteaux. En 1412 il prit possession du gouvernement de la Marche, que l'empereur Sigismond lui avoit donné.

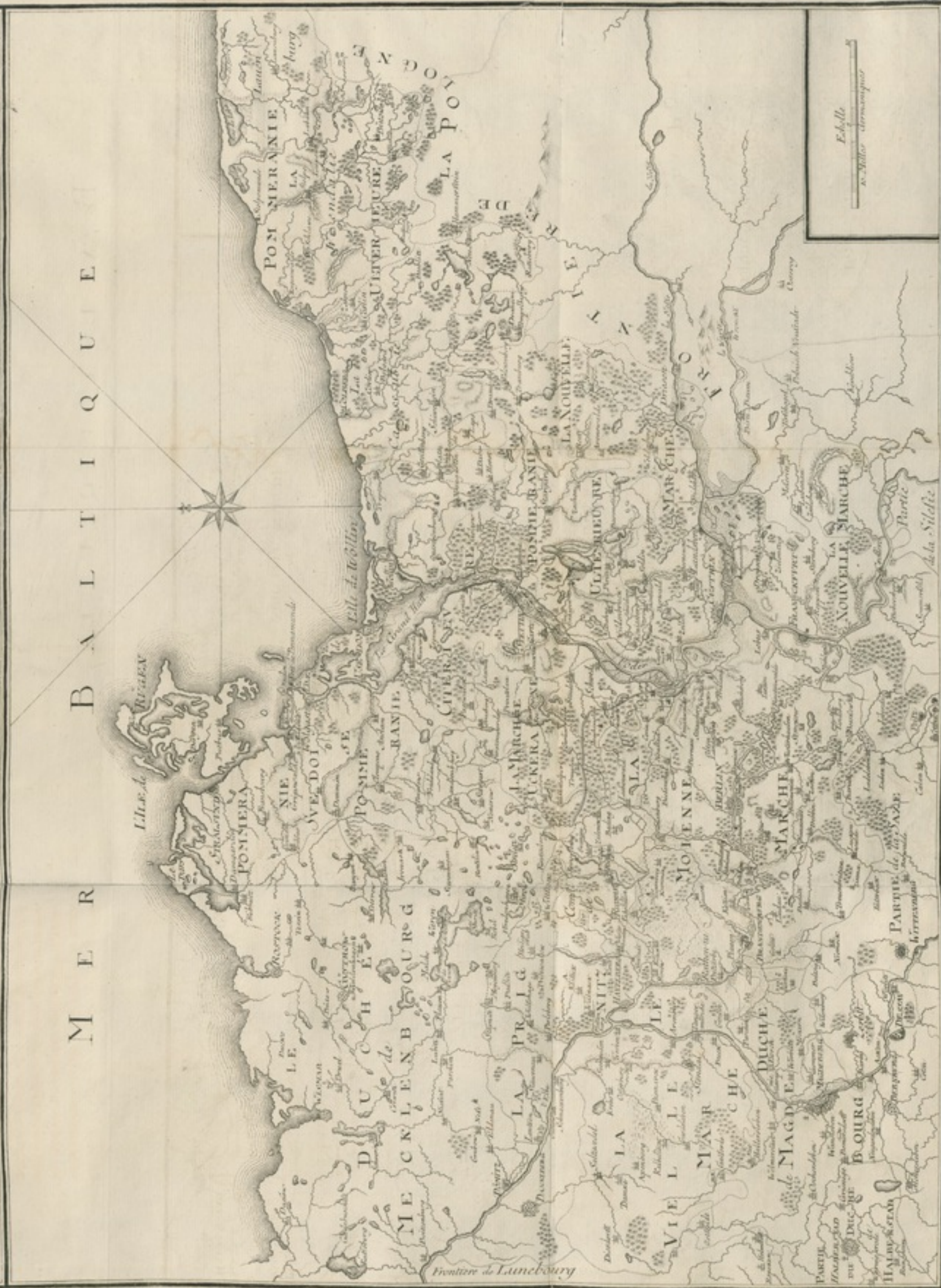
Les derniers électeurs de Brandebourg n'ayant pas résidé dans la Marche, la noblesse s'en prévalut;







CARTE GÉNÉRALE des VILLES et des ENDROITS les plus REMARQUABLES des QUATRES MARCHES ÉLECTORALES de BRANDENBOURG, de la POMÉRANIE CITÉRIEURE et ULTERIEURE, des ÎLES USEDOM et WÖLLIN de la PRIGNITZ du COMTÉ de RUPPIN du DUCHÉ de MAGDEBOURG d'une partie de HALBERSTADT de la POMÉRANIE SUÉDOISE et ÎLE de RUGEN du DUCHÉ de MECKLENBOURG et d'une partie de la Saxe et ANHALT. Telle qu'étoit la Situation l'Année 1640.





## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 5

valut: elle étoit indépendante, mutine & féditieuse: le nouveau gouverneur se ligua avec les ducs de Poméranie, & livra une sanglante bataille à ces rebelles auprès de Zoffen: il fut pleinement victorieux, & rasa quelques-uns des forts qui leur servoient de retraite; mais il ne put entièrement domter la famille de Quittzow, qu'après lui avoir enlevé vingt-quatre châteaux en état de défense.

Nous voici parvenus à la belle époque de la maison de Hohenzollern; mais, comme la voilà transplantée dans un nouveau païs, il est bon de donner une idée de l'origine & du gouvernement du Brandebourg.

Les païs qui composoient alors l'électorat de Brandebourg, étoient la Vieille-Marche, la Moienne, la Nouvelle, la Marche-Uckeraine & le Prégnitz: mais la Nouvelle-Marche étoit engagée à l'ordre Teutonique; & l'Uckeraine, usurpée par les ducs de Poméranie. Le mot de MARCKGRAVIAT signifie originairement GOUVERNEMENT DE FRONTIÈRE.

Les Romains établirent les premiers des gouverneurs dans les païs qu'ils avoient conquis en Allemagne.



## 6 MEMOIRES POUR L'HIST.

lemagne. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais passé l'Elbe. Il semble que le caractère farouche & belliqueux de ces peuples, selon Tacite, les garantit constamment contre les entreprises des Romains. Les Suèves, les plus anciens habitans de la Marche, en furent chassés par les Vandales, les Hénètes, les Saxons & les Francs; & Charlemagne eut bien de la peine à les subjuguér en 780. Ce ne fut que l'an 927 que l'empereur Henri l'oïseleur établit des marckgraves dans ces païs, pour contenir ces peuples enclins à la révolte, aussi-bien que leurs voisins dont la valeur errante s'exerçoit par des incursions & des ravages. Sigefroi beaufrère de l'empereur Henri l'oïseleur fut, selon Enzelt, le premier marckgrave de Brandebourg en 927. Ce fut sous son administration que les évêchez de Brandebourg & de Havelberg furent établis par l'empereur Othon I. Ce ne fut que vingt-huit-ans après qu'il fonda celui de Magdebourg.

On compte neuf races différentes de marckgraves de Brandebourg, depuis Sigefroi jusqu'à nos jours; savoir, celle des Saxons, de Walbeck, de Stade,



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 7

de, de Ploetzk, d'Anhalt, de Bavière, de Luxembourg, de Misnie, & enfin celle de Hohenzollern qui subsiste actuellement.

Sous le gouvernement des Saxons, un roi Vandale nommé Mistevoius ravagea totalement les Marches, & en chassa les gouverneurs. L'empereur Henri II reconquit ce país de-nouveau; les barbares furent battus, & Mistevoius y périt avec 6000 des siens. Les marckgraves, pour être rétablis, n'en possédèrent pas plus tranquillement le Brandebourg; ils eurent des guerres à soutenir contre les Vandales & d'autres peuples barbares; & tantôt battus, tantôt battans, leur puissance ne s'affermir que sous Albert l'ours, le premier de la race Anhaltine, qui étoit la cinquième de celles des marckgraves. Les empereurs Conrad III & Frédéric Barberousse l'élevèrent, le premier au marckgraviat & le second à la dignité électorale environ l'an 1100: Primislas prince des Vandales qui n'avoit point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert l'ours, qu'il lui légua, par son testament en 1144, la Moienne Marche. Cet électeur possédoit alors la Vieille &



la Moienne-Marche, la Haute-Saxe, le païs d'Anhalt, & une partie de la Luface. Il y a un vuide dans les archives, & dans l'histoire une obscurité impénétrable sur les princes de la race Anhaltine. On fait que cette ligne s'éteignit en 1332 par la mort de Woldemar II. L'empereur Louis de Bavière qui régnoit alors, regardant la Marche comme un fief dévolu à l'empire, le donna à son fils Louis qui fut le premier de la sixième race. Cet électeur eut trois guerres à soutenir; l'une, avec les ducs de Poméranie qui envahissoient la Marche-Uckeraine; l'autre, avec les Polonais qui ravageoient le comté de Sternberg; & la troisième, contre un imposteur qui prenant le nom d'un Woldemar frère du dernier électeur de la maison Anhaltine, se fit un parti, s'empara de quelques villes, mais fut enfin défait. Ce faux Woldemar étoit le fils d'un meûnier de Bélitz.

Louis le Romain \* succéda à son frère; & comme il mourut de même sans enfans, son troisième frère Othon lui succéda. Ce prince étoit si pusillanime, qu'après la mort de son frère il vendit en

\* Ce surnom lui fut donné parce qu'il étoit né à Rome.



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 9

1373 l'électorat pour deux-cens-mille florins d'or, à l'empereur Charles IV de la maison de Luxembourg, qui ne lui paia pas même cette somme modique. Charles IV donna la Marche à son fils Wenceslas, qui voulut l'incorporer à la Bohême, dont il étoit roi.

Après la mort de Wenceslas, Sigismond de la même maison reçut l'électorat. La Nouvelle-Marche, que l'ordre Teutonique avoit conquise sur l'électeur Jean, & qu'Othon le long avoit rachetée, fut de - nouveau aliénée à cet ordre: Sigismond, aiant besoin d'argent, vendit cette province aux chevaliers en 1402. Joffe succéda à Sigismond: on prétend qu'il empoisonna son frère Procope. Comme Joffe aspirait à l'empire, il vendit l'électorat pour quatre-cens-mille florins à Guillaume duc de Misnie. Ce duc ne posséda l'électorat que pendant une année, après laquelle l'empereur Sigismond le racheta.

Cette coutume singulière de vendre & d'acheter les états, qui étoit si - fort à la mode dans ce siècle - là, prouve bien certainement la barbarie de

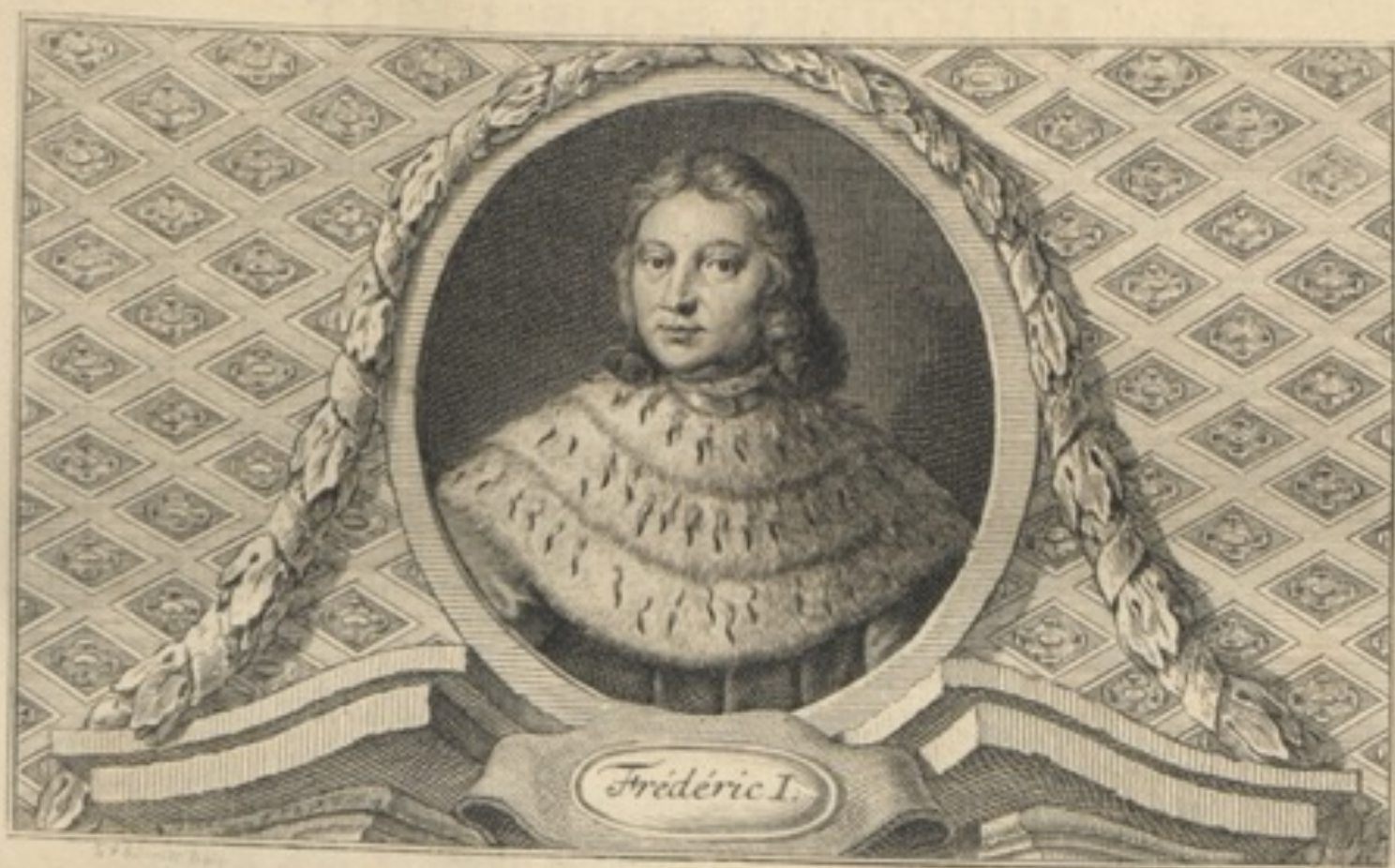


ces tems, & le misérable état dans lequel étoient ces provinces, que l'on vendoit à si vil prix. L'empereur, qui ne pouvoit pas vaquer lui-même à l'administration de l'électorat, y établit un gouverneur: son choix tomba sur Frédéric VI du nom, burgrave de Nurenberg, frère de Jean III de la maison de Hohenzollern: & c'est l'histoire de ce prince que nous allons écrire.



FRE-





## FRÉDÉRIC I.



C'EST l'année 1415. que l'Empereur  
 conféra la dignité électorale & la  
 charge d'archi-chambellan du St.  
 Empire Romain, à Frédéric VI. de  
 Hohenzollern burggrave de Nurenberg, & qu'il  
 lui fit la donation en propre du païs de Brande-  
 bourg. Ce prince, que nous appellerons désormais  
 Frédéric I., en reçut l'investiture des mains de son  
 bien-



bienfaicteur, à la diète de Constance l'an 1417. Il jouissoit alors de la Vieille & de la Moienne Marche. Les ducs de Poméranie avoient usurpé la Marche Uckeraine: l'électeur leur fit la guerre, les battit à Angermund, & réunit à la Marche une province, qui y étoit incorporée d'un tems immémorial.

La Nouvelle Marche étoit encore engagée à l'ordre Teutonique, comme on l'a dit plus haut: mais l'électeur, qui étendoit les vûes de son aggrandissement, s'empara de la Saxe, dont l'électorat étoit vacant par la mort du dernier électeur de la branche Anhaltine. L'empereur, qui n'approuva pas cette acquisition, en donna l'investiture au duc de Misnie; & Frédéric I. se désista volontairement de sa conquête.

L'électeur fit le partage de ses états par son testament. Son fils aîné, surnommé l'Alchymiste, fut privé de ses droits par son père, qui le laissa avec le Voigtland & son creuset. Son second fils Frédéric eut l'électorat. Albert, surnommé l'Achille, eut les duchez de Franconie: & Frédéric, surnommé le gros, eut la Vieille Marche; mais la mort de Frédéric  
le



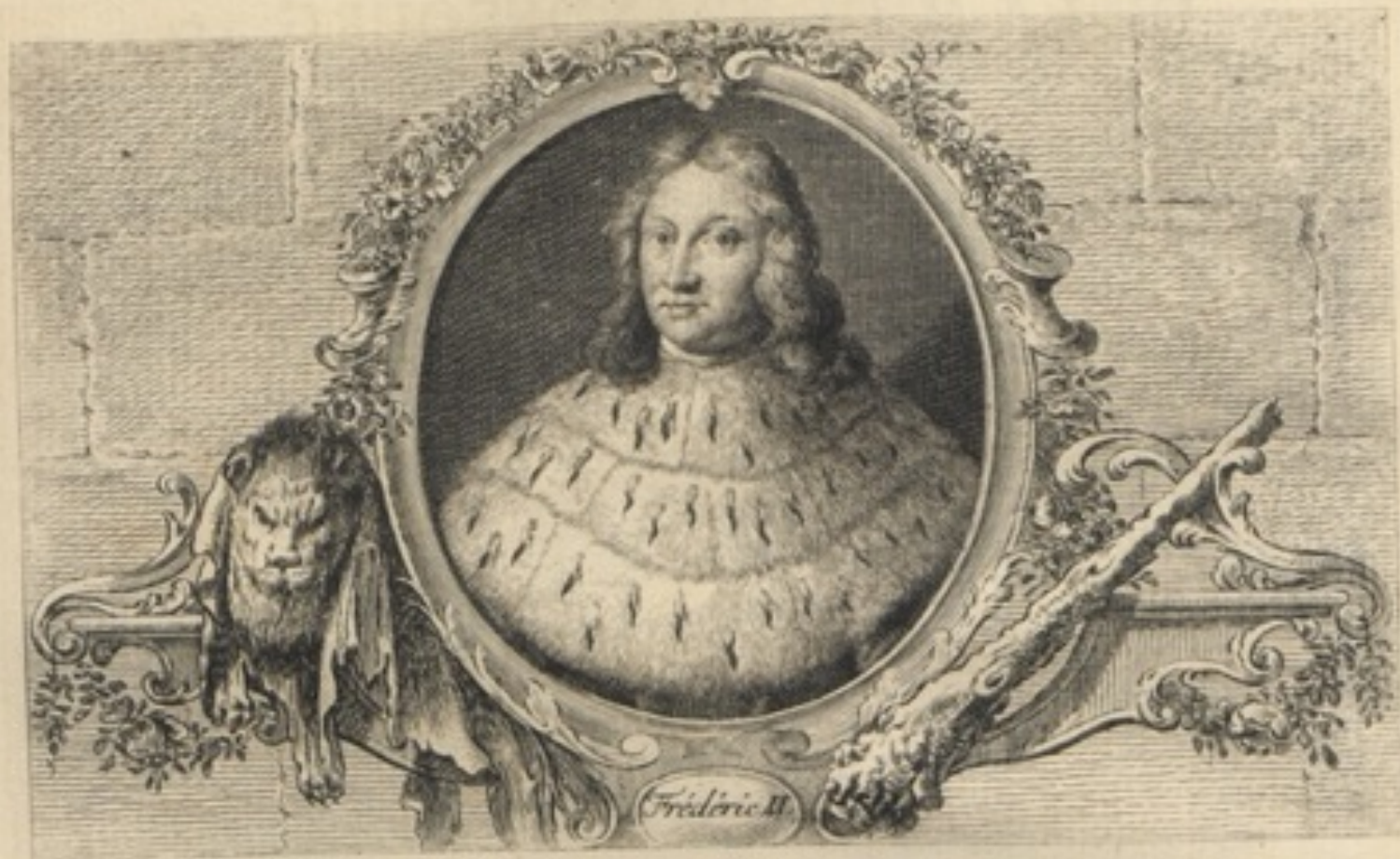
le gros réunit cette province à l'électorat de Brandebourg. Cette équité naturelle, qui veut qu'un père fasse un partage égal entre ses enfans, étoit encore suivie dans ces tems reculés. On s'apperçut dans la suite, que ce qui faisoit la fortune des cadets, devenoit le principe de la décadence des maisons. Nous verrons cependant, dans cette histoire, encore quelques exemples de partages semblables. Frédéric I. mourut en 1440.



C

FREDE.





## FRÉDÉRIC II. SURNOMMÉ DENT DE FER.



FRÉDÉRIC II. fut surnommé DENT DE FER, à cause de sa force. On auroit dû l'appeller LE MAGNANIME, à cause qu'il refusa la couronne de Bohême, que



que le pape lui offrit, pour en dépouiller George Podiébrad; & la couronne de Pologne, qu'il déclara ne vouloir accepter, qu'au refus de Casimir frère du dernier roi Ladislas. La grandeur d'ame de cet électeur lui attira la confiance des peuples; & les états de la Basse-Lusace se donnèrent à lui par inclination. La Lusace étoit un fief de la Bohême. George Podiébrad, qui en étoit roi, ne voulut point que cette province passât sous la domination de Frédéric II.: il porta la guerre en Lusace & dans la Marche. Ces deux princes firent un traité à Guben en 1462., par lequel Cotbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkaw & Bessékaw, furent cédés en propriété à l'électeur, par la couronne de Bohême. L'électeur, qui ne vouloit point faire des acquisitions injustes, favoit faire valoir ses droits, lorsqu'ils étoient légitimes; il racheta \* la Nouvelle-Marche de l'ordre Teutonique, auquel j'ai déjà dit qu'elle avoit été engagée. En 1464. Othon III., dernier duc de Stettin, vint à mourir, & l'électeur entra en guerre avec le

C 2

duc

\* En 1445. pour 100000. florins d'or.



duc de Wolgast. En voici la raison: Louis de Bavière, électeur de Brandebourg, avoit fait un traité en 1338. avec les ducs de Poméranie; qui portoit, que si leur ligne venoit à s'éteindre, la Poméranie retomberoit à l'électorat. Ce traité avoit été confirmé par l'empereur. Ce différend se termina par un accord en 1464., suivant lequel le duc de Wolgast resta à la vérité en possession du duché de Stettin; mais il devint feudataire de l'électeur, & la Poméranie lui prêta l'hommage éventuel. Frédéric II. réunit en 1469., comme un fief vacant, le comté de Wernigero-de à la Marche, & prit les titres de duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwérin & de Rostock, sur lesquels il avoit droit de réversion.

Le même esprit de désintéressement, qui lui avoit fait refuser deux couronnes, lui fit abdiquer l'électorat l'an 1469. en faveur de son frère Albert surnommé l'Achille; car il n'avoit point d'enfans. Ce prince, qui avoit professé le désintéressement & la modération pendant toute sa vie, ne  
s'écarter



DE LA M. DE BRANDEBOURG. 17

s'écartant point de ces principes, ne se réserva  
qu'une modique pension de 6000. florins, avec  
laquelle il vécut en philosophe, jusqu'à l'année  
1471. qu'il mourut accablé d'infirmités.



C 3

ALBERT





# ALBERT

## SURNOMMÉ L'ACHILLE.



ALBERT fut surnommé ACHILLE & ULYSSE, à cause de sa prudence & de sa valeur; il avoit 57. ans, lorsque son frère lui céda la régence. Il avoit fait ses plus belles actions lorsqu'il n'étoit que burg-



burggrave de Nurenberg. Comme marckgrave de Bareyth & d'Anspach, il fit la guerre à Louis le barbu duc de Bavière, & le fit même prisonnier. Il gagna huit batailles contre les Nurenbergeois, qui s'étoient révoltés & lui disputoient les droits du burggraviat. Il enleva un étendart à un guidon de cette ville au péril de sa vie, combattant seul contre seize hommes, jusqu'à ce que le secours des siens lui arrivât. Il s'empara de la ville de Greiffenberg, comme Alexandre de la capitale des Oxidraques, sautant lui seul du haut des murailles dans la ville, où il combattit jusqu'à ce que ses troupes aient forcé les portes, vinssent le secourir. Albert gouvernoit presque tout l'empire, par la confiance que l'empereur Frédéric III. lui témoignoit. Il conduisit les armées impériales, contre Louis le riche duc de Bavière, & contre Charles le hardi duc de Bourgogne, qui avoit mis le siège devant \* Nuis; & Albert disposa ce prince à la paix. Ce fut cette négociation

\* La Ville de Nuis est dans l'électorat de Cologne.

qui



qui lui acquit le surnom d'Ulysse; & il mérita toujours celui d'Achille soit à la tête des troupes dans les combats, soit dans ces jeux, images de la guerre, qui étoient si fort à la mode dans ce tems-là. Il gagna le prix dans dix-sept tournois, & ne fut jamais défarçonné.

L'usage de ces combats semble être originai-  
rement français. Peut-être que les Maures, qui  
inondèrent l'Espagne, l'établirent dans ce pays  
avec leur galanterie romanesque. On trouve dans  
l'histoire de France, qu'un certain Godefroi de  
Preuilly, qui vivoit l'an 1060., étoit le rénovateur  
de ces tournois. Cependant Charles le chauve,  
qui vivoit l'an 844., en avoit déjà tenu à Stras-  
bourg, lorsque son frère Louis d'Allemagne l'y  
vint voir. Cette mode passa en Angleterre dès  
l'an 1114., & Richard roi de la Grande-Bretagne  
l'établit dans son royaume l'an 1194. Jean Can-  
tacuzène dit, qu'au mariage d'Anne de Savoie  
avec Andronic Paléologue empereur grec, ces  
com-



combats, dont l'usage étoit venu des Gaules, se célébrèrent en 1226. Il y périffoit fouvent du monde lorsqu'ils étoient pouffés à outrance. On lit dans Henri Cnigfton, qu'il fe fit un tournoi à Châlon en 1274., au fujet d'une entrevûe entre la cour du roi d'Angleterre Edouard & celle du duc de Bourgogne, où beaucoup de chevaliers Bourguignons & Anglais demeurèrent fur la place. Les tournois paffèrent en Allemagne dès l'an 1136. Les chevaliers s'envoioient des lettres de défi d'un bout de l'Europe à l'autre; & il n'étoit permis qu'à ceux qui étoient armés chevaliers de faire de ces défis. Leurs lettres portoient à peu-près, qu'un tel prince, s'ennuiant dans une lâche oifiveté, défiroit le combat, pour donner de l'exercice à fa valeur, & pour signaler fon adrefle. Elles marquoient le tems, le nombre de chevaliers, l'efpèce d'armes, & le lieu où le tournoi devoit fe tenir; & enjoignoient aux chevaliers vaincus de donner aux chevaliers vainqueurs un braf-

D

felet



selet d'or, & un brasselet d'argent à leurs écuyers. Les papes s'élevèrent contre ces dangereux divertissemens. Innocent II. en 1140., & depuis Eugène III. au concile de Latran en 1313. fulminèrent des anathêmes, & prononcèrent l'excommunication contre ceux qui assisteroient à ces combats. Mais, malgré la soumission qu'on avoit alors pour les papes, ils ne purent rien contre ce fatal usage, auquel une fausse gloire & une fausse galanterie donnoient cours, & que la grossièreté des mœurs faisoit servir de spectacle, d'amusement & d'occupations, proportionné à la barbarie des siècles qui le virent naître. Car, depuis ces excommunications, l'histoire fait mention du tournoi de Charles VI. roi de France, qui se tint à Cambrai en 1385., de celui de François I. qui se tint entre Ardres & Guînes en 1520., & de celui de Paris en 1559., où Henri II. reçut une blessure à l'œil, par un éclat de la lance du comte de Montgommeri, dont ce roi mourut onze jours après.

On



On voit par-là, que c'étoit alors un grand mérite à Albert-Achille, d'avoir remporté le prix dans dix-sept tournois; & qu'on faisoit dans ces siècles grossiers, le même cas de l'adresse du corps, qu'on en faisoit du tems d'Homère. Notre siècle plus éclairé accorde, plutôt qu'aux vertus guerrières, son estime aux talens de l'esprit, & à ces vertus qui élevant l'homme presque au dessus de sa condition, lui font fouler ses passions sous les pieds, & le rendent bienfaisant, généreux & secourable.

Albert Achille réunit donc ses possessions de Franconie à l'électorat, par l'abdication de son frère en 1470. Après avoir pris la régence, il fit un traité de confraternité l'an 1473. avec les maisons de Saxe & de Hesse, qui régloit entr'eux la succession de leurs états, en cas qu'une de leurs lignes vînt à s'éteindre. La même année, il ordonna de sa propre succession entre ses fils; l'électorat tomba en partage à Jean dit le Cicéron; le second de ses fils eut Bareyth; & le cadet, Anf-



pach. Albert abdiqua enfin l'électorat en 1476. en faveur de Jean Cicéron. Sa fille Barbe, qui épousa Henri duc de Glogaw & de Crossen, fit passer ce dernier duché à la maison de Brandebourg. Son contrat de mariage portoit, qu'au cas que le duc Henri vînt à mourir sans enfans, l'électeur seroit en droit de levèr annuellement 50000. ducats sur le duché de Crossen. Le cas vint à écheoir; Jean Cicéron se mit en possession de la ville de Crossen, & maintint cette acquisition. Le troisième fils d'Albert Achille, Frédéric le Vieux marckgrave d'Anspach, fut le grand-père de ce George-Frédéric qui reçut le duché de Jägerndorff du roi de Bohême. Il n'est pas inutile de rapporter à cette occasion, que ce duc George d'Anspach & de Jägerndorff, fit un contrat avec les ducs d'Oppelen & de Ratibor, par lequel les survivans hériteroient de ceux qui mourroient sans enfans. Ces deux ducs ne laissèrent point de lignée, & George recueillit la succession de ces duc-  
chez.



DE LA M. DE BRANDEBOURG. 25

chez. Depuis, Ferdinand frère de Charles V. & héritier du royaume de Bohême, dépouilla le marckgrave George, d'Oppelen & de Ratibor; & lui promit, pour dédommagement, une somme de 130000. florins, qui ne fut jamais païée.



D 3

JEAN





## JEAN LE CICERON.



N LUI donna le surnom de **CICÉRON**,  
à cause de son éloquence naturelle.  
Il réconcilia trois rois, qui se dispu-  
toient la Silésie; savoir, Ladislas de  
Bohême, Casimir de Pologne, & Matthias de  
Hon-



Hongrie. Jean Cicéron & l'électeur de Saxe entrèrent en Silésie à la tête de 6000. chevaux, & se déclarèrent ennemis de celui des rois, qui refuseroit de prêter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portoient. Son éloquence, à ce que disent les annales, moienna l'accord de ces princes, par lequel la Silésie & la Lusace furent partagées entre les rois de Bohême & de Hongrie. Je voudrois que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce prince; car, dans celui-ci, les 6000. chevaux paraissent le plus fort argument. Un prince, qui peut décider les querelles par la force des armes, est toujours un grand dialecticien; c'est un Hercule, qui persuade à coups de massue.

Jean Cicéron eut une guerre à soutenir contre le duc de Sagan, qui formoit des prétentions sur le duché de Crossen: l'électeur le battit près de cette ville, & le fit même prisonnier. On peut juger des mœurs de ce tems, par Jean duc de Sagan, qui eut la cruauté de laisser mourir de faim un frère, avec lequel il s'étoit brouillé. Jean Cicéron mourut l'an 1499. Il laissa deux fils, dont

JOA.



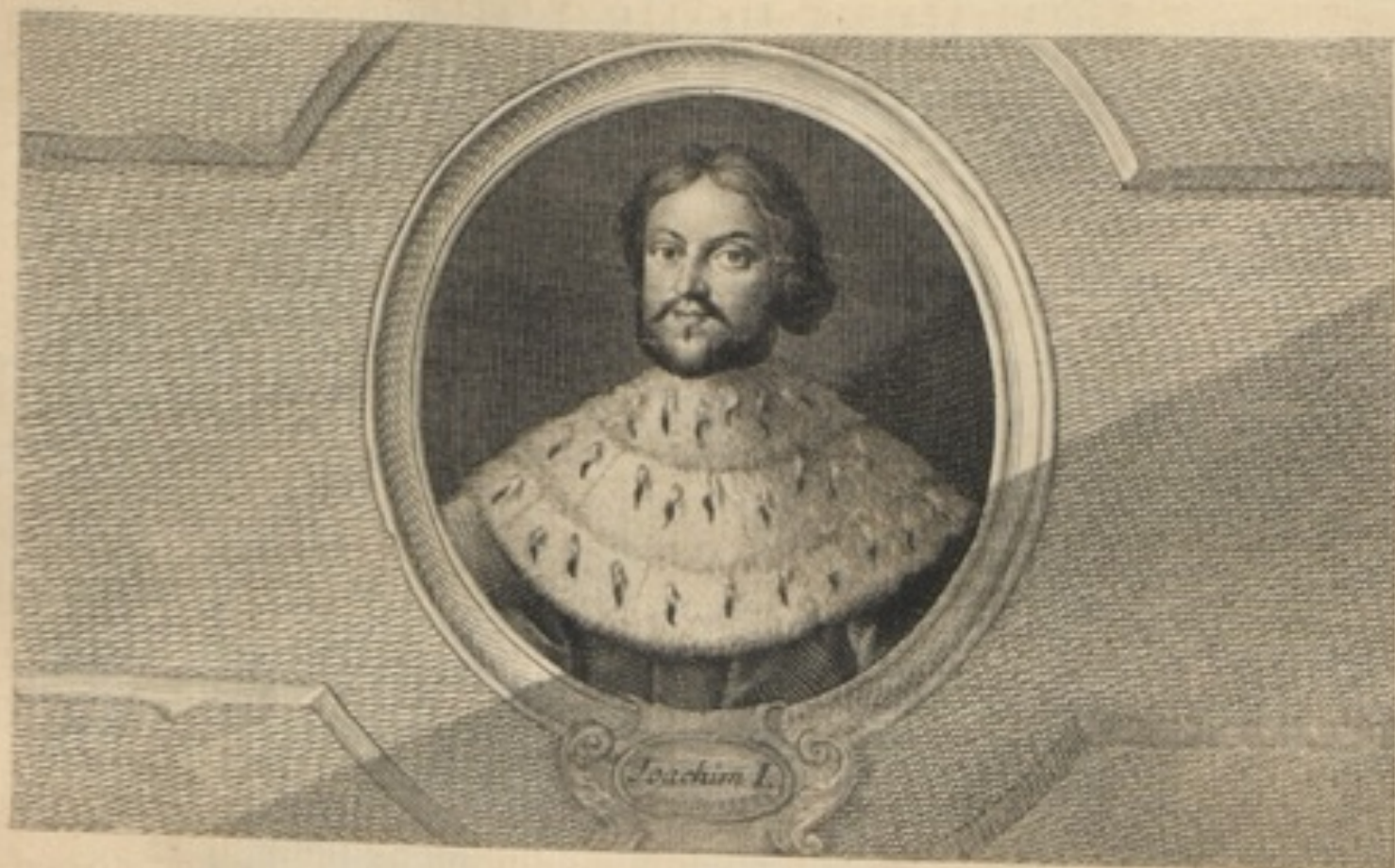
28 MEMOIRES POUR L'HIST. &c.

JOACHIM lui succéda à l'électorat; & le second, nommé Albert, devint électeur de Maience & archevêque de Magdebourg.



JOA.





# JOACHIM I.

## SURNOMMÉ NESTOR.



L REÇUT le surnom de NESTOR, comme Louis XIII. celui de JUSTE; c'est-à-dire, sans que l'on en pénétre la raison. Joachim n'avoit que seize ans, lorsqu'il devint électeur. Le comté de Rup-  
E pin



pin étant devenu vacant par la mort de Wichmann comte de Lindaw, l'électeur réunit ce fief à la Marche. Il mourut en 1532. laissant deux fils; savoir, JOACHIM qui lui succéda, & le markgrave Jean, auquel il légua la Nouvelle-Marche, Crossen, Sternberg & Storkaw.



JOA-





## JOACHIM II.



IL PARAÎT qu'on revint, du tems de JOACHIM II., de l'abus de donner des surnoms aux princes. Celui de son père avoit si mal réussi, qu'il étoit devenu plutôt un sobriquet qu'une illustration. La

E 2

flat-



flatterie des courtisans, qui avoit épuisé les comparaisons de l'antiquité, se retourna sans doute d'un autre côté; & il faut croire que l'amour-propre des princes n'y perdit rien.

Joachim II. hérita l'électorat de son père, comme nous venons de le dire. Il embrassa la doctrine de Luthèr en 1539. On ne fait pas les circonstances, qui donnèrent lieu à ce changement: ce qu'il y a de certain, c'est que ses courtisans & l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple.

Une nouvelle religion, qui paraît tout à coup dans le monde, qui divise l'Europe, change l'ordre des possessions, & donne lieu à de nouvelles combinaisons politiques, mérite que nous donnions quelque attention à ses progrès; & surtout que nous examinions, par quelle vertu elle produisoit les conversions soudaines des plus grands états.

Dès l'année 1400. Jean Hus commença à prêcher sa nouvelle doctrine en Bohême: c'étoient proprement les sentimens des Vaudois & de Wiclef, auxquels il adhéroit. Hus fut brûlé au concile de Constance. \* Son prétendu martyre augmenta le zèle

de

\* L'an 1415. sous le pape Jean XXIII.



de ses disciples. Les Bohémiens, qui étoient trop grossiers pour entrer dans les disputes sophistiques des théologiens, n'embrassèrent cette nouvelle secte que par un esprit d'indépendance & de mutinerie, qui est assez le caractère de cette nation. Ces nouveaux convertis secouèrent le joug du pape, & se servirent des libertés de leurs consciences pour couvrir le crime de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur chef, ce parti fut redoutable. Ziska remporta quelques victoires sur les troupes de Wenceslas & d'Ottocare rois de Bohême: mais, après sa mort, les Hussites furent en partie chassés de ce royaume; & l'on ne voit point que la doctrine de Jean Hus se soit étendue hors de la Bohême.

L'ignorance étoit parvenue à son comble dans les XIV & XV siècles: les ecclésiastiques n'étoient pas même assez instruits pour être pédans. Le relâchement dans les mœurs & la vie licencieuse des moines, faisoient que l'Europe ne pouffoit qu'un cri pour demander la réforme de tant d'abus. Les papes abusoient même de leur pouvoir à un



point qui n'étoit plus tolérable. Léon X faisoit dans la chrétienté un négoce d'indulgences, pour amasser les sommes dont il avoit besoin pour bâtir la basilique de St. Pierre à Rome. On prétend que ce pape fit présent à sa sœur Cibo, du produit que rapporteroient celles que l'on vendroit en Saxe. Ce revenu casuel fut affermé: ces étranges fermiers, voulant s'enrichir, choisirent des moines & des quêteurs propres à ramasser les plus grandes sommes; & les commis de ces indulgences en dissipèrent une partie par des désordres scandaleux. Un inquisiteur nommé Tetzels & des Dominicains, furent ceux qui s'acquittant si mal de cette commission, donnèrent lieu à la réforme. Le vicaire-général des Augustins, nommé Staupitz, dont l'ordre avoit été en possession de ce négoce, ordonna à un de ses moines, nommé Luthér, de prêcher contre les indulgences. Dès l'an 1516 Luthér avoit déjà combattu les scholastiques: il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus; il avança d'autres propositions douteuses, puis il les soutint en les munissant de nouvelles preuves.



Il fut enfin excommunié du pape en 1520. Il avoit goûté le plaisir de dire ses sentimens sans contrainte; il s'y livra depuis sans bornes. Il renonça au froc, & épousa Catherine de Bore en 1525.; encourageant par son exemple les prêtres & les moines à rentrer dans les droits de la nature & de la raison. S'il rendit des citoiens à la patrie; il lui rendit aussi son patrimoine, en mettant dans son parti beaucoup de princes, pour qui la dépouille des biens ecclésiastiques étoit une douce amorce. L'électeur de Saxe fut le premier, qui embrassa sa nouvelle secte. Le Palatinat, la Hesse, le païs de Hanovre, le Brandebourg, la Suabe, une partie de l'Aûtriche, de la Bohême, de la Hongrie, toute la Silésie & le Nord, reçurent cette nouvelle religion. Les dogmes en sont si connus, que je me crois dispensé de les rapporter.

Peu de tems après, Calvin parut en France en 1533. Un Allemand nommé Woldemar, qui étoit Luthérien, avoit inspiré ses sentimens à Calvin, avec lequel il fit connaissance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordoit



cordoit à ce nouveau dogme, Calvin fut obligé de quitter la France à différentes reprises. Poitiers fut l'endroit où il fit le plus de prosélites. Ce convertisseur, qui croioit connaître le génie de la nation, s'imagina qu'elle seroit plutôt persuadée par des chansons que par des argumens; & il composa, dit-on, un vaudeville, dont le refrain étoit: O MOINES! O MOINES! IL FAUT VOUS MARIER: \* ce qui eut un succès étonnant. Calvin se retira à Bâle, où il fit imprimer ses Institutions. Il convertit ensuite la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. En 1536. il acheva de ranger la ville de Genève à ses sentimens; & il y fit brûler Michel Servet, qui étoit son ennemi: de persécuté il devint persécuteur. La religion réformée, tantôt persécutée tantôt tolérée en France, servit souvent de prétexte à des guerres sanglantes qui pensèrent plus d'une fois bouleverser ce royaume.

Henri VIII. roi d'Angleterre, auquel le pape Léon X. avoit donné le titre de DÉFENSEUR DE LA FOI, parce qu'il avoit écrit contre Luthér, Henri VIII.

\* Voyez le dictionnaire de Moréri, article CALVIN.



VIII. devenu amoureux d'Anne de Boulen, & ne pouvant persuader le pape à rompre son mariage avec Catherine d'Arragon, s'en sépara de sa propre autorité. Clément VII. qui succéda à Léon X. l'excommunia imprudemment: & dès l'année 1533. il secoûa le joug du pape; il se fit pape à Londres, & fraïa lui-même le chemin à la nouvelle religion qui s'établit après lui en Angleterre.

Si donc on veut réduire les causes des progrès de la réforme, à des principes simples, on verra, qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour; & en France, celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanson. Il ne faut pas croire que Jean Hus, Luthér, ou Calvin, fussent des génies supérieurs. Il en est des chefs de sectes, comme des ambassadeurs: souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions, qu'ils offrent, soient avantageuses. Les siècles de l'ignorance étoient le règne des fanatiques & des réformateurs. Il semble, que l'esprit humain se soit enfin rassasié de disputes & de controverses. On laisse argu-

F

men-



menter les théologiens & les méthaphysiciens, sur les bancs de l'école; & depuis que dans les païs protestans les ecclésiastiques n'ont plus rien à perdre, les chefs des nouvelles sectes n'ont plus rien à gagner.

L'électeur Joachim II. acquit, par la communion sous les deux-espèces, les évêchez de Brandebourg, de Havelberg & de Lébus, qu'il incorpora à la Marche.

Il n'entra point dans l'union, que les princes protestans firent à Smalcalde en 1535.; & il maintint la tranquillité dans l'électorat, tandis que la guerre désoloit la Saxe & les païs voisins. La guerre de religion commença en 1546., & finit par la paix de Passaw & d'Augsbourg.

L'empereur Charles Quint s'étoit mis à la tête des catholiques. L'illustre & malheureux Jean-Frédéric électeur de Saxe, & Philippe le magnanime landgrave de Hesse, étoient les chefs des protestans. L'empereur battit les protestans en Saxe, auprès de Muhlberg. Lui & le cardinal Granvelle se servirent d'un stratagème indigne, pour  
trom-



tromper le landgrave de Hesse. Charles Quint se crut autorisé par la phrase équivoque d'un fauf-conduit, à mettre le landgrave dans la prison où il passa une grande partie de sa vie. L'électeur Joachim, qui avoit été le garant de ce fauf-conduit, fut outré de ce manque de foi: il tira son épée dans sa colère contre le \* duc d'Albe, mais on les sépara. Jean-Frédéric de Saxe fut déposé: l'empereur donna cet électorat au prince Maurice qui étoit de la ligne Albertine. Cependant Joachim ne se conforma point à L'INTERIM que l'empereur avoit fait publier.

Les électeurs de Saxe & de Brandebourg furent chargés par l'empereur de mettre le siège devant Magdebourg: cette ville se rendit après s'être défendue quatorze mois: la capitulation étoit conçue avec tant de douceur, que l'empereur eut peine à la confirmer. L'archevêque de Magdebourg étant décédé, les chanoines élurent à sa place Frédéric évêque de Havelberg, second fils de l'électeur Joachim; & après la mort de celui-là,

F 2

l'élec-

\* Ambassadeur de l'empereur à Berlin.



l'électeur eut assez de crédit, pour y faire succéder le troisième de ses fils nommé Sigismond, qui étoit protestant. Ce fut cet électeur, qui fit bâtir la forteresse de Spandaw en 1555. L'ingénieur, qui la construisit, s'appelloit Giromela: il falloit bien que l'on fût extrêmement privé de toutes sortes d'arts dans ces tems, pour avoir recours aux étrangers dans les moindres choses: mais comment pouvoit-on défendre des places, si on ne savoit pas les fortifier? le marckgrave Jean frère de l'électeur fit en même tems travailler aux ouvrages de Custrin. C'étoit peut-être une mode alors de fortifier les places: l'empereur Charles Quint en donna l'exemple à Gand, à Anvers & à Milan: si l'on avoit eû une idée distincte de l'usage que l'on en peut faire, on auroit eû des ingénieurs.

Joachim II obtint en 1569 de son beau-frère Sigismond-Auguste roi de Pologne, le droit de succéder à Albert-Frédéric de Brandebourg duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers; & il s'engagea de secourir la Pologne d'un certain nombre de troupes, toutes les fois qu'elle seroit attaquée.



DE LA M. DE BRANDEBOURG. 41

quée. Le règne de ce prince fut doux & paisible.  
On l'accusa de pousser la libéralité au point d'être  
prodigue. Il mourut en 1571.



F 3

JEAN.





## JEAN-GEORGE.



JEAN-GEORGE hérita par cette mort l'électorat, de son père Joachim II., & la Nouvelle-Marche, de son oncle le marckgrave Jean. Son gouvernement fût pacifique, & ne tient ici que par le fil de l'histoire chronologique. Il est à remarquer, qu'une



qu'une de ses femmes fut une princesse de Lignitz, nommée SOPHIE. La branche des marckgraves de Bareyth & d'Anspach vint à s'éteindre: il partagea cette succession entre ses deux fils cadets; Christian, l'aîné des deux, devint l'auteur de la nouvelle tige de Bareyth; & Ernest, de celle d'Anspach. L'électeur mourut l'an 1598.



JOA.





## JOACHIM - FRÉDÉRIC.



JOACHIM-FRÉDÉRIC avoit cinquante - deux ans , lorsqu'il parvint à la régence. Pendant la vie de son père, il jouïssoit des évêchez de Magdebourg, de Havelberg & de Lébus. Lorsqu'il succéda à Jean-George, il se démit de l'archevêché



ché de Magdebourg, en faveur d'un de ses fils nommé Christian - Guillaume. Il administra la Prusse pendant la démence du duc Albert - Frédéric. Il recueillit la succession du duché de Jägersdorff, qu'il céda à un de ses fils nommé Jean-George, pour le dédommager de l'évêché de Strasbourg, auquel il avoit été obligé de renoncer. Dans ces tems-là, les successions se réunissoient souvent, & se divisoient de même: la mauvaise politique de ces princes rendoit le travail, que la fortune faisoit pour l'aggrandissement de leur maison, ingrat & inutile.

Joachim - Frédéric fut le premier prince, qui établit un conseil d'état. Il reste à juger, quelle devoit avoir été l'administration du gouvernement, la justice & la conduite des finances, dans ce pays grossier & sauvage, où il n'y avoit pas même des personnes préposées pour vâquer à ces emplois.

L'électeur s'apperçut sans doute de la nécessité qu'il y avoit, de pourvoir à l'éducation de la jeunesse; car ce fut à cette intention, qu'il fonda le



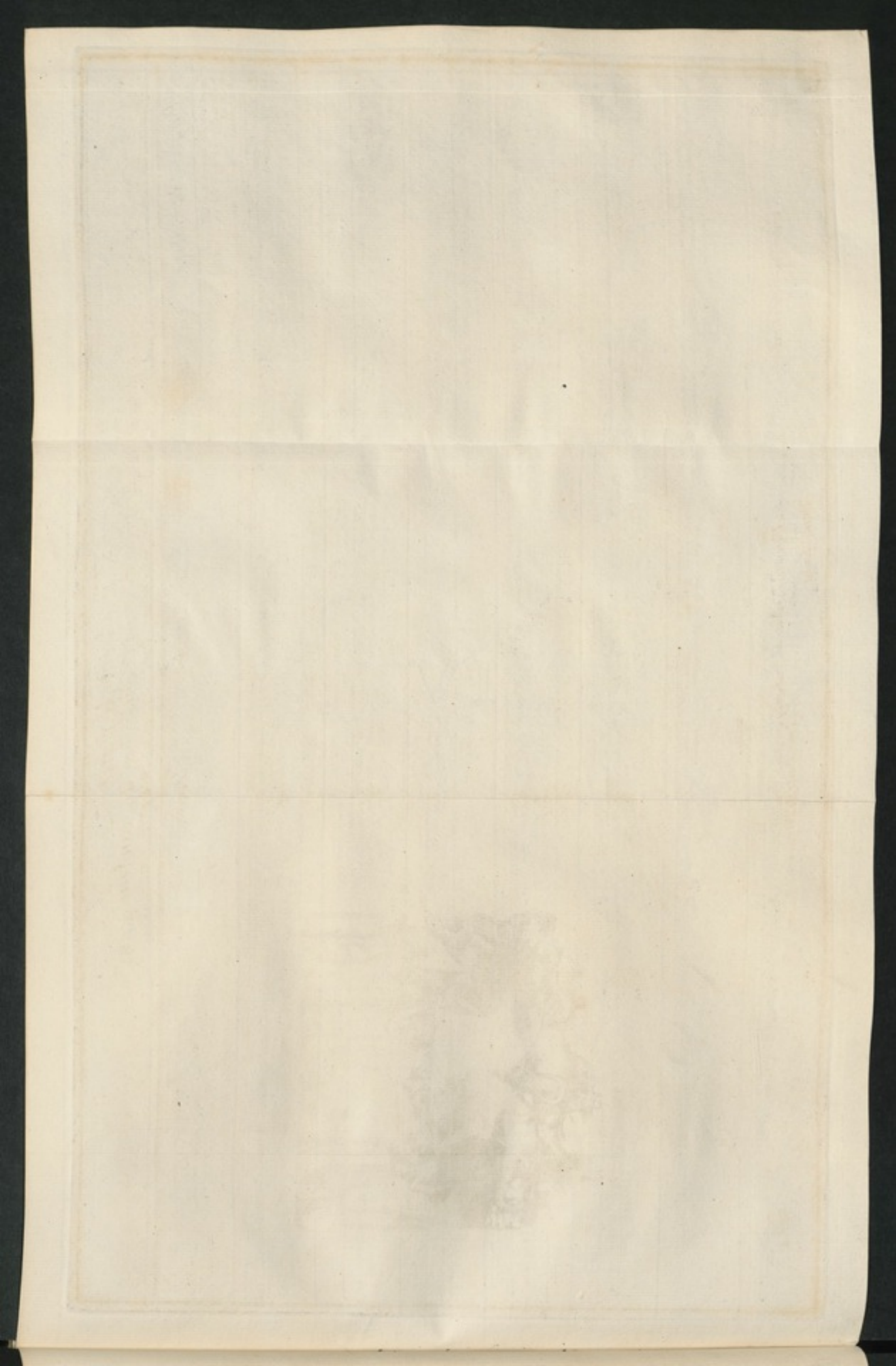
## 46 MEMOIRES POUR L'HIST. &c.

collège de Joachimsthal. Cent-vingt personnes y font élevées, nourries & instruites, selon l'institution, dans les belles-lettres. Le grand-électeur transféra depuis ce collège à Berlin. La pauvreté du païs & le peu d'espèces qui rouloient, donnèrent lieu aux loix somptuaires que l'électeur fit publier. Il mourut l'année 1608., âgé de soixante-trois ans.



JEAN.







## Table Généalogique

*Duc de Clèves de Juliers & de Berg, Comte de la Marck & de Ravensberg, Seigneur de Ravensstein, Mort sans Postérité le 28. Mars 1609.*

[illegible]





## JEAN-SIGISMOND.



JEAN-SIGISMOND avoit épousé à Königsberg l'an 1594., ANNE fille unique d'Albert duc de Prusse, héritière de ce duché & de la succession de Clèves. Cette succession étoit composée des païs de Juliers, Berg, Clèves, la Marck, Ra-



vensberg & Ravenstein. Le morceau étoit trop tentant, pour ne pas exciter l'avidité de tous ceux qui avoient espérance d'y participer.

Avant que de parler des droits des électeurs de Brandebourg & des ducs de Neubourg, il est bon d'expliquer les prétentions de la Saxe, pour ne point embrouïller les matières.

L'empereur Maximilien avoit donné l'expectative de cette succession, aux princes des deux lignes de Saxe, à savoir, l'Ernestine & l'Albertine, au défaut de tous les héritiers mâles & femelles des ducs de Clèves. Car les patentes, que le duc de Juliers, George-Guillaume, obtint de l'empereur, font foi que ce fief tomboit en quenouille. Jean-Frédéric, dernier électeur de Saxe de la maison Ernestine, épousa SIBYLLE fille de Jean III. duc de Juliers.

Le duc Guillaume de Clèves, fils de Jean de Juliers, épousa la fille de Ferdinand, nièce de l'empereur Charles Quint. Ce mariage, joint au mécontentement que l'empereur avoit, de ce que Frédéric de Saxe étoit un des membres de l'union  
de



de Smalcalde, le portèrent à confirmer au duc Jean-Guillaume le droit qu'il avoit, de disposer de la succession en faveur de ses filles au défaut des héritiers mâles. Le fils de ce duc, nommé comme lui Jean-Guillaume, mourut sans enfans en 1609. Ainsi cette succession retomba à ses sœurs.

L'ainée, nommée MARIE-ELÉONORE, avoit épousé le duc de Prusse Albert-Frédéric.

La seconde, ANNE, étoit mariée au prince palatin de Neubourg.

La troisième, MAGDELEINE, étoit femme du comte palatin de Deux-Ponts.

La quatrième, SIBYLLE, étoit mariée à un prince d'Autriche comte de Burgaw.

Ces quatre princesses & leurs enfans prétendirent à cette succession.

La maison de Saxe ajoutoit au droit de réversion, le mariage de l'électeur Frédéric avec la princesse SIBYLLE tante du défunt.

Marie-Eléonore, femme d'Albert de Prusse, fondoit ses droits sur son contrat de mariage en 1572., qui portoit en termes exprès, que si son



frère venoit à mourir sans enfans, elle & sa postérité hériteroient des fix duchez, en vertu des pactes fondamentaux des années 1418. & 1496. par lesquels les filles aînées ont le droit de succéder. Le duc de Prusse s'engagea à païer deux-cens-mille florins d'or aux sœurs de sa femme, pour les satisfaire par cette somme sur toutes leurs prétentions. Si Marie-Eléonore eût été en vie au décès de son frère; il est fort probable, qu'il n'y auroit point eû de démêlé; mais, étant morte, sa fille Anne, femme de l'électeur Jean-Sigismond, rentroit dans les droits de sa mère. Cette succession devoit donc tomber sur son chef, puisqu'elle représentoit Marie-Eléonore; & c'étoit le point de la contestation.

Les prétentions d'Anne duchesse de Neubourg se fondoient, sur ce que sa sœur Marie-Eléonore étant morte, elle rentroit dans ses droits, & devenoit, par conséquent, l'aînée de ses autres sœurs, étant plus proche parente qu'Anne de Brandebourg, qui étoit nièce du défunt. Il n'y avoit que les pactes de famille & le contract de mariage de Marie-Eléonore, de contraires à ces raisons.

Les



Les deux sœurs cadettes du duc Jean-Guillaume, ne demandoient pas la succession entière; elles ne propofoient que le démembrement.

Ce qui rendoit nul de toute nullité, le droit de ces trois sœurs cadettes; c'est qu'elles avoient passé dans leur contract de mariage, une renonciation à tous leurs droits, tant qu'il y auroit des enfans de leur sœur aînée.

L'électeur Jean-Sigismond & le duc Wolffgang-Guillaume de Neubourg convinrent, de se mettre en possession de la succession litigieuse, en se réservant cependant leurs droits respectifs. L'empereur Rodolphe, qui vouloit s'emparer de cet héritage sous prétexte de le mettre en séquestre, facilita cet accord. L'archiduc Léopold se mit effectivement en devoir de s'en emparer; mais les princes protestans s'y opposèrent & formèrent cette célèbre alliance, qu'on nomma l'UNION, & dans laquelle Jean-Sigismond entra des premiers. Pour contrebalancer l'union, les princes catholiques firent un traité semblable à Wurtzbourg, qu'on nomma la LIGUE. L'électeur étoit favorisé des Hollandais, qui craignoient le séquestre



questre impérial; & le duc de Neubourg, par Henri IV. roi de France: mais lorsque ce prince se préparoit à le secourir, il fut assassiné par Ravaillac. \*

L'électeur avoit tenté un accommodement avec le duc de Neubourg; mais dans une entrevûe qu'ils eurent, dans la chaleur de la dispute Jean-Sigismond donna un soufflet à ce prince; ce qui broûilla les choses de nouveau. On peut juger par ce trait singulier, de la politesse & des mœurs de ce tems. En 1611. on tenta un autre accommodement à Juterbock avec l'électeur de Saxe, au sujet de la même succession, sans que les princes s'y trouvassent; car les entrevûes étoient devenues dangereuses: mais le duc de Neubourg protesta contre ce traité; & il ne fut jamais mis en exécution.

Le duc Albert de Prusse époux de Marie-Eléonore & beau-père de Jean-Sigismond avoit eû le malheur de tombér en démence. Joachim-Frédéric avoit administré la Prusse, depuis qu'il se trouvoit dans cette triste situation; & Jean-Sigismond se chargea ensuite du même soin. Il reçut de Sigismond III. roi de Pologne, l'investiture de la Prusse,

\* Voyez les mémoires de Sully.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

1911



**CARTE GÉNÉRALE des VILLES et des BALLAGES de la PRUSSE**  
*avec une partie de la POLOGNE et de la VISTULE, depuis DANTZIG jusqu'à WARSOVIE.*  
*Telle qu'étoit la Situation l'Année 1640.*



Echelle  
 10 Miles Germaniques



pour lui & ses descendans: c'étoit la troisième investiture, qui avoit été donnée à la maison électoral.

Comme la Prusse fut réunie à la maison de Brandebourg par Jean-Sigismond, il n'est pas hors de propos de donner en peu de mots une idée, de ce que ce pays étoit originairement, de son gouvernement, & comment il passa au duc Albert, beau-père de l'électeur.

Le nom de BORUSSIA dont on a fait Prusse, signifie, Bo, auprès, RUSSIA, de la rivière de Russie; la Russie est une branche du Niémen qu'on nomme à présent la Mémel. La Prusse fut habitée originairement par des Bohémiens, des Sarmates, des Russes & des Vénèdes. Ces peuples étoient plongés dans l'idolatrie la plus grossière: ils adoroient les dieux des forêts, des lacs, des rivières, & même des serpens & des élans. Leur dévotion rustique & sauvage ne connoissoit pas la somptuosité des temples. Leurs principales idoles, POTRIMPOS, PERCUNOS & PICOLLOS, avoient leur culte établi sous des chênes, où elles étoient placées à Ramowa & à Heiligenbeil. Les Prussiens sa-



crifioient à leurs faux-dieux, jusqu'à leurs ennemis prifonniers. Saint Adelbert fut le premier, qui prêcha le Chriftianisme à ces peuples vers l'an 1000.; & il reçut la couronne du martyre. Selon Crifpus, trois rois de Pologne, nommés tous-trois Boleslas, firent la guerre aux Pruffiens, pour les convertir; mais ces peuples, devenus aguerris, ravagèrent la Mazovie & la Cujavie. Conrad, duc de Cujavie, appella à fon fecours les chevaliers Teutons de l'Allemagne. Hermann de Saltza en étoit alors le grand-maître. En 1239. il entra en Pruffe; & il établit, à l'aide des chevaliers Livoniens, (qui étoient une efèce de Templiers) les quatre évêchez de CULM, POMESAN, ERMELAND & SARMELAND. La guerre, que l'ordre fit aux Pruffiens, dura cinquante-trois ans. Les chevaliers foutinrent enfuite des guerres, tantôt contre la Pologne, & tantôt contre les ducs de Poméranie qui étoient jaloux de leur établiffement. Dès-lors les familles des chevaliers commencèrent à s'établir en Pruffe; & c'est d'eux, en grande partie, que descend la noblefse qui l'illufre aujourd'hui.

Sous



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 55

Sous le grand-maître Conrad d'Erlickhausen en 1450. les villes de Dantzick, Thorn & Elbing, lui déclarèrent, qu'étant lassés de lui obéir, elles s'étoient données à Casimir, fils de Jagellon roi de Pologne. La guerre, que les chevaliers & les Polonais se firent pour la Prusse, dura treize ans. Les Polonais victorieux donnèrent la loi: la Prusse citérieure de la Vistule fut annexée à ce royaume, & s'appella Prusse-royale: l'ordre garda la Prusse ultérieure, mais il fut obligé d'en prêter hommage aux vainqueurs.

En 1510. Albert de Brandebourg fut élu grand-maître par l'ordre: c'étoit l'arrière-petit-fils d'Albert-l'Achille, comme on l'a dit plus haut. Le nouveau grand-maître, pour venger l'honneur de l'ordre, entreprit une nouvelle guerre contre les Polonais, qui finit très-heureusement pour lui, puisqu'il fut créé duc de Prusse, par Sigismond I. roi de Pologne, qui rendit cette dignité héréditaire pour ce prince & ses descendants. Albert ne s'engagea qu'à prêter l'hommage accoutumé à la Pologne.

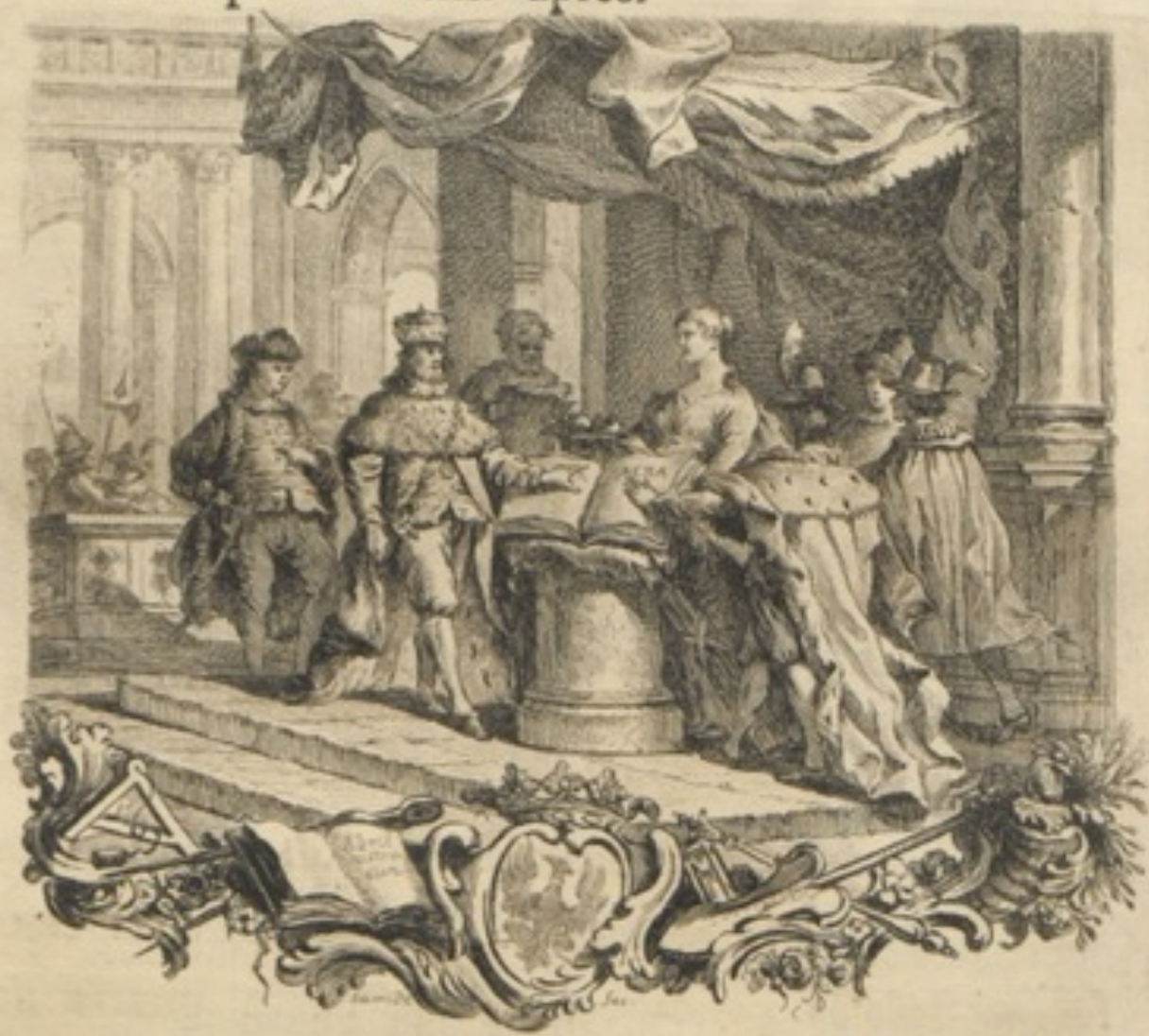
Le duc Albert, maître de la Prusse ultérieure,



quitta alors l'habit, la croix & les armes de l'ordre Teutonique. Les chevaliers se conduisirent comme font les plus faibles; ils se contentèrent de protester contre ce qu'ils ne pouvoient pas empêcher. Le nouveau duc eut une guerre à soutenir en 1563. contre Eric duc de Brunswick & commandeur de Mémel. Eric entra en Prusse, à la tête de douze mille hommes; mais Albert l'arrêta aux bords de la Vistule. Comme il ne s'y passa rien de remarquable, & que les deux bords de la rivière étoient couverts de soldats qui cueilloient des noix, on appella cette expédition, la GUERRE DES NOIX. Albert se fit protestant en 1519.; & la Prusse imita son exemple. Son fils Frédéric-Albert lui succéda en 1568. Il reçut l'investiture, du roi Sigismond-Auguste, à laquelle eut part l'envoie de l'électeur Joachim II. C'est cet Albert-Frédéric, qui épousa Marie-Eléonore fille de Jean-Guillaume, & sœur du dernier duc de Clèves. Jean-Sigismond fut le gendre & le tuteur de ce duc de Prusse. La mort de son beau-père le fit entrer entièrement dans la possession de ce duché l'an 1618. Jean-Sigismond s'étoit fait réformé  
dès



dès l'an 1614., pour complaire aux peuples du païs de Clèves, qui devoient devenir ses fujets. L'empereur Rodolphe II. mourut pendant la régence de l'électeur. Le collège électoral élut en sa place Matthias frère du défunt. L'électeur, sentant les approches de l'âge & se voiant accablé d'infirmités, remit la régence à son fils GEORGE-GUILLAUME, & mourut peu de tems après.



H 3

GEORGE-





## GEORGE - GUILLAUME.

1619.



GEORGE - GUILLAUME parvint à l'électorat l'an 1619. Sa régence fut la plus malheureuse de toutes celles des princes de sa maison. Ses états furent désolés pendant le cours de la guerre de tren-



trente-ans, dont les traces funestes furent si profondes, qu'on en voit encore des marques au tems que j'écris cette histoire. Tous les fléaux de l'univers fondirent à la fois sur ce malheureux électorat. Il voioit à sa tête un prince incapable de gouverner, qui avoit choisi pour son ministre un traître \* à sa patrie. Une guerre, ou plustôt un bouleversement général survint en même tems. Il fut inondé par des armées amies & ennemies, également pillardes & barbares, qui se heurtant comme des vagues agitées par une tempête, tantôt le couvroient de leur nombre, & tantôt se retiroient après l'avoir ruiné. Et enfin, pour mettre le comble à la désolation, ce qui échapa de ses habitans au fer du soldat, périt par des maladies malignes & contagieuses.

La même fatalité, qui persécuta cet électeur, parut s'acharner sur tous ses parens. George-Guillaume avoit épousé la fille de Frédéric IV. électeur palatin. Il étoit, par conséquent, beau-frère du malheureux Frédéric V. élu & couronné roi de Bohême, battu au Weisenberg, dépouillé du Palatinat &

\* Le comte de Schwartzenberg, stadthouder de la Marche.



mis au ban de l'empire, par l'empereur Ferdinand II. Le duc de Jägerndorff oncle de George-Guillaume fut dépossédé de son païs, parce que ce prince avoit embrassé le parti de Frédéric V.; & l'empereur donna ces biens confisqués à la maison de Lichtenstein, qui en est actuellement en possession. L'électeur protesta en vain contre cette violence. Enfin son second oncle, l'administrateur de Magdebourg, fut déposé & mis au ban de l'empire, pour être entré dans la ligue de Lauenbourg, & pour s'être allié avec le roi de Danemarck. L'empereur victorieux de ses ennemis, étoit presque despotique dans l'empire.

La guerre de trente-ans avoit commencé dès l'an 1618., à l'occasion de la révolte des Bohémiens, qui élurent pour leur roi Frédéric V. électeur palatin : mais comme nous - nous bornons aux événemens, qui regardent directement l'histoire de la maison de Brandebourg; nous ne ferons mention de cette guerre, qu'autant qu'elle aura de rapport avec cette histoire.

La trêve, que les Hollandais & les Espagnols  
avoient



avoient conclue en 1609. pour douze ans, étoit prête d'expirer; & les duches de la succession de Clèves, où ces deux nations avoient des troupes, devinrent le théâtre de la guerre. Les Espagnols forcèrent la garnison de Juliers, que les Hollandais tenoient pour l'électeur: Clèves & Lipstadt se rendirent à Spinola. Les Hollandais chassèrent cependant en 1629. les Espagnols, du pais de Clèves; & reprirent quelques villes pour l'électeur. George-Guillaume & le duc de Neubourg disposèrent les Espagnols en 1630., à évacuer une partie de ces provinces: les Hollandais mirent garnison dans les places de l'électeur, & les Espagnols dans celles du duc; mais cet arrangement ne fut pas de durée.

En 1635. la guerre recommença dans ces provinces avec plus de violence qu'auparavant; & pendant toute la régence de l'électeur, les provinces de cette succession furent en proie aux Espagnols & aux Hollandais, qui s'emparoiérent des postes, surprenoient des villes, gagnoient des avantages les uns sur les autres, les reperdoient de même, & où cependant il ne se passa rien de considérable.



nable. Les exactions des officiers & le brigandage des soldats, faisoient dans ces tems-là la partie principale de l'art militaire.

1620.

Quoique l'empereur affectât une souveraineté indépendante, les princes de l'empire ne laissoient pas que d'opposer à son despotisme une fermeté qui l'arrêtoit quelquefois : ces princes formoient des ligue, qui donnoient souvent l'alarme à Vienne.

Les électeurs de Brandebourg & de Saxe intercedèrent auprès de l'empereur, pour leur collègue l'électeur palatin, mis au ban de l'empire ; & ils refusèrent de reconnaître l'électeur Maximilien duc de Bavière, que Ferdinand II. avoit élevé à cette dignité, au préjudice de la maison palatine & contre les loix de l'empire. Selon la bulle d'or, un empereur n'est point en droit de mettre au ban de l'empire, ni de dégrader un électeur, sans le consentement unanime de toute la diète assemblée en corps. Ces intercessions ne produisirent aucun effet ; & l'empereur, qui n'étoit occupé que de sa vengeance personnelle, se trouvant en force, ne fit aucun cas des libertés



tés du corps Germanique, ni des loix de l'équité.

Dès ce tems, l'électeur & son conseil prévi-<sup>1621.</sup>rent les approches de la guerre, & la nécessité qui les y entraineroit, par la complication d'événemens, qui la rendoit presque inévitable. D'un côté, des<sup>1622.</sup>droits à soutenir sur la succession de Clèves: de l'autre, la guerre de trente-ans; & de plus, les<sup>1623.</sup>dissensions que la religion avoit fait naître, & qui occasionnoient des cabales & des ligue puissantes; des guerres déjà allumées, & d'autres prêtes à em-<sup>1624.</sup>braiser son état, avertissoient George-Guillaume de se préparer à les soutenir, lorsqu'il ne pourroit plus l'éviter. Son premier ministre, le comte de Schwartzenberg, proposa par différentes reprises, de lever un corps de vingt-mille hommes, qu'il vouloit faire passer au service de l'empereur: mais on prit de si mauvaises mesures, & l'on fit des arrangemens si ridicules, qu'on assembla à peine six-mille hommes.

Les progrès de la réforme, qui divisoit l'Allemagne en deux puissans partis, acheminè-



rent insensiblement les choses à une guerre ouverte.

Les protestans, intéressés à soutenir l'exercice libre de leur religion, & à retenir les biens des ecclésiastiques, qu'ils avoient confisqués, firent une confédération à Lauenbourg. Christian IV. roi de Danemarck, & les ducs de Lunébourg, de Holstein, de Mecklenbourg, & l'administrateur de Magdebourg oncle de l'électeur, y entrèrent. L'empereur en prit ombrage; & jugeant au dessous de lui d'employer les voies de la négociation & de la douceur, pour ramener les esprits à un accommodement, il envoya Tilli à la tête de douze-mille hommes, dans le cercle de la Basse-Saxe. Tilli se présenta devant Halle; & quoique la ville se fût rendue sans résistance, il la livra au pillage. Walenstein s'approcha dans le même tems des évêchez d'Halberstadt & de Magdebourg, avec douze-mille Autrichiens. Les états de la Basse-Saxe, étonnés de ces hostilités, demandèrent à l'empereur de s'accommoder: mais ces propositions n'empêchèrent point Tilli ni Walenstein, d'envahir les païs d'Halber-

1625.



berstadt & de Magdebourg. Christian-Guillaume administrateur de Magdebourg fut déposé; \* & contre l'attente de la cour impériale, le chapitre donna sa nomination à un fils cadet de l'électeur de Saxe, nommé Auguste.

L'administrateur déposé joignit ses troupes à celles que le roi de Danemarck avoit fait entrer en Basse-Saxe, pour soutenir la confédération de Lauenbourg. Christian-Guillaume & le comte de Mansfeld qui commandoit cette armée, attaquèrent Walenstein au pont de Dessau, & furent battus: ils se sauvèrent, après leur défaite, dans la Marche de Brandebourg qu'ils pillèrent. Un autre corps, que le roi de Danemarck avoit en Basse-Saxe du côté de l'Huter, fut battu en même tems que Tilli. Le voisinage & les victoires des impériaux obligèrent George-Guillaume, de se soumettre enfin aux volontés de l'empereur, & de reconnaître la nouvelle dignité de Maximilien de Bavière.

Le roi de Danemarck, qui se releva de ses <sup>1626.</sup> défaites, reparut l'année suivante avec deux ar-

I 3

mées,

\* L'empereur avoit dessein de donner ce bénéfice à son fils.



mées, dont il commandoit l'une & l'administrateur l'autre: mais découragé par les mauvais succès qu'il avoit eûs, il n'osa pas se présenter devant Tilli, qui occupoit Brandebourg, Rathenau, Havelberg & Perleberg.

Mansfeld, qui rassembla de même les débris de son armée, entra dans les Marches, malgré la volonté de l'électeur. Les impériaux détachèrent contre lui sept-mille hommes, auxquels l'électeur en joignit huit-cens sous les ordres du colonel Kracht: ce corps passa la Warthe, & dissipa les troupes fugitives de Mansfeld. Par ces faibles secours que l'électeur donna alors, il paraît clairement qu'il n'avoit que peu de troupes sur pied.

Les impériaux profitèrent de leurs avantages, & ils mirent garnison dans toute la Poméranie: & comme il y avoit quelque apparence que le roi de Suède, à l'exemple de celui de Danemarck, embrasseroit le parti des princes protestans d'Allemagne, que les catholiques alloient opprimer; l'empereur se servit de ce prétexte pour paraître le  
défen-



défenseur de l'empire, lors même que son intention secrète étoit de disposer selon sa volonté de ce duché, dont la succession retomboit à l'électeur, après la mort du duc Bogislas qui n'avoit point de lignée. Stralsund résista aux impériaux; Walenstein y mit le siège, & le leva après y avoir perdu douze-mille hommes: ce nombre me paraît exagéré de beaucoup, vû la faiblesse des corps dont on se servoit alors; & il est apparent, que les chroniqueurs de ces tems y ont ajouté quelque chose, par amour du merveilleux. La ville de Stralsund, qui s'étoit maintenue par son courage, se méfiant de ses forces, conclut une alliance avec le roi de Suède Gustave-Adolphe, & reçut une garnison Suédoise de neuf-mille hommes.

L'empereur cependant, enflé des succès que <sup>1627.</sup> ses généraux avoient eûs en Allemagne, & croiant l'occasion favorable pour abaisser les princes protestans & la nouvelle religion, publia son fameux édit de restitution. Cette ordonnance enjoignoit aux princes protestans, de rendre à l'église les biens dont la réforme les avoit mis en possession depuis  
la



la transaction de Passaw.\* Tous y auroient fait des pertes considérables; la maison de Brandebourg se feroit vûe dépouillée des évêchez de Brandebourg, de Havelberg & de Lébus, Ce fut le signal qui arma de nouveau les protestans contre les catholiques.

Les projets ambitieux de Ferdinand II. ne se bornoient pas à rabaisser les princes de l'empire: il avoit toujours des vûes sur l'archevêché de Magdebourg: cependant Walenstein, qui assiégeoit depuis plus de sept mois cette capitale, fut obligé d'en lever le siège honteusement.

Les troubles de l'Allemagne ne doivent pas nous empêcher, de considérer pour un moment ceux qui s'élevèrent en Pologne.

Sigismond, roi de Pologne, forma des prétentions sur le royaume de Suède, que Gustave-Adolphe gouvernoit alors. Le roi de Suède, plus actif, plus grand-homme que son adversaire, le prévint: & pendant que Sigismond se préparoit à  
lui

\* En 1552. il y étoit stipulé que touchant les affaires de religion, on demeureroit tranquille; & que personne ne seroit inquiété, jusqu'à ce que la diète de l'empire en eût décidé.



lui faire la guerre, Gustave-Adolphe passa en Prusse, \* prit le fort de Pilow, & fit de grands progrès tant en Livonie que dans la Prusse Polonoise; & signa à Dantzic une trêve de six ans avec les Polonais, dans laquelle l'électeur fut compris, & qu'on prolongea jusqu'à vingt-six-ans. Il fut question dans ce traité, de George-Guillaume en qualité de feudataire de la Pologne; l'année 1626. il avoit pris en personne à Varsovie l'investiture de la Prusse.

Le roi de Suède avoit dessein d'entrér en Allemagne, afin de profiter des divisions qui la déchiroient, & des troubles qui augmentoient encore par l'édit de restitution, que l'empereur avoit fait publier. Gustave, selon l'usage des rois, fit paraître un manifeste, dans lequel il détaillait les griefs qu'il avoit contre l'empereur. Ses sujets de plainte consistoient, en ce que l'empereur avoit assisté le roi de Pologne \*\* d'un puissant secours; qu'il avoit déposé son allié, le duc de Mecklenbourg; & qu'il avoit usé de violence envers la

K

ville

\* En 1625.

\*\* Dix - mille hommes.



ville de Stralfund, avec laquelle Gustave étoit en alliance. L'empereur auroit pû répondre, qu'étant en alliance avec le roi de Pologne, il avoit été obligé de le secourir en vertu de ses engagements; que le duc de Mecklenbourg n'auroit point été déposé, s'il ne s'étoit pas joint à la ligue de Lauembourg; & qu'enfin il n'étoit point permis à une ville Anféatique comme Stralfund, de faire d'autres traités avec les rois & princes étrangers, que relativement à leur commerce.

A bien considérer les raisons de Gustave, elles ne valoient pas mieux que celles que Charles II. d'Angleterre emploia, pour chercher querelle aux Hollandais: les voici en peu de mots. Le roi se plaignoit, que les fleurs de Witt avoient dans leur maison un tableau \* scandaleux. Faut-il que des sujets aussi frivoles arment des nations les unes contre les autres? causent la ruine des plus florissantes provinces? & que l'espèce humaine répande son sang & prodigue sa vie, pour contenter l'ambition & le caprice d'un seul homme?

Pen-

\* Ce tableau représentoit une bataille navale, que Jean de Witt général amiral avoit gagnée sur les Anglais.



Pendant que les Suédois faisoient des prépara-<sup>1630.</sup> tifs pour venir fondre sur l'Allemagne, Walenstein qui s'étoit établi dans l'électorat de Brandebourg, en tiroit des sommes exorbitantes. Il étoit bien singulier que les impériaux traitassent, avec cette dureté excessive, un païs ami dont le prince n'avoit donné aucun sujet de plainte à l'empereur. La situation déplorable dans laquelle se trouvoit George-Guillaume, paraît rendue avec bien de la vérité, dans une réponse qu'il fit à Ferdinand II, sur ce qu'il l'avoit invité de se rendre à la diète de Ratisbone. Il y dit: „L'épuisement de la Marche me met hors d'état de fournir à mes dépenses ordinaires, & à plus forte raison, à celles d'un pareil voyage.

Les auteurs rapportent que les régimens de Pappenheim & de Saint-Julien, qui avoient leurs quartiers dans la Moienne - Marche, en tirèrent trois - cens - mille écus en seize mois. Le marc d'argent étoit alors à neuf écus: il est à présent à douze. Moiennant quoi, cette somme feroit quatre - cens - mille écus de notre monnaie. Ces au-



teurs assûrent de même, que Walenstein tira de l'électorat la somme de vingt-millions de florins, qu'on peut évaluer à dix-sept-millions, 777 mille, 777 écus; ce qui est assurément exagéré de plus de la moitié. Les écrivains de ces tems ne se piquoient point d'exactitude; ils ramassoient des bruits populaires, qu'ils rendoient comme des vérités; & ils ne faisoient pas réflexion, que des personnes ruinées trouvent une espèce de consolation, à amplifier leurs malheurs & à grossir leurs pertes.

Les orages qui avoient grondé depuis quelques années autour de l'électorat, se réunirent enfin & vinrent de tous côtés fondre sur lui. Gustave-Adolphe entra en Allemagne; il fit une descente dans l'île de Rugen, dont il délogea les impériaux à l'aide de sa garnison de Stralsund. A l'approche des Suédois, l'empereur signifia aux électeurs de Saxe & de Brandebourg, qu'ils préparassent des vivres & des munitions pour ses troupes; les assûrant qu'en faveur de ce service, il modifieroit à leur égard son édit de restitution.

Pen-



Pendant que la diète de Ratisbone déplorait en beaux discours les malheurs de l'Allemagne, & qu'elle délibéroit sur les moyens de la délivrer de tant de maux, & surtout de l'invasion du roi de Suède: Gustave-Adolphe, qui ne perdoit pas son tems en paroles inutiles, s'empara de toute la Poméranie. Il mit garnison à Stettin, & chassa de ce duché Torquato Conti qui commandoit les impériaux. Ce général, chassé de la Poméranie par les Suédois, se retira par la Nouvelle-Marche, & s'établit avec ses troupes auprès de Francfort-sur l'Oder.

Gustave-Adolphe, maître de la Poméranie, fit un traité avec le duc Bogislas, dans lequel il fut stipulé, que si quelqu'un venoit à disputer la succession de la Poméranie à l'électeur de Brandebourg après la mort du duc, ou que la Suède ne fût pas entièrement indemnisée des frais de la guerre, cette province resteroit en séquestre entre les mains de Gustave-Adolphe.

Les protestans, encouragés par l'approche du <sup>1631.</sup> roi de Suède, tinrent une assemblée à Leipzig, où ils délibérèrent sur leurs intérêts.



La ville de Magdebourg s'étoit déjà alliée avec lui, & avoit accordé à ce prince le passage sur son pont de l'Elbe: en conséquence de cette alliance, elle chassa les impériaux du plat-païs; mais Tilli revint à la tête de son armée, & mit devant cette ville ce blocus si fameux dans l'histoire.

Les électeurs de Brandebourg & de Saxe, désapprouvant la conduite des Magdebourgeois, résolurent de se tenir constamment attachés à l'empereur, & d'assembler leur arrière-ban pour s'opposer aux Suédois.

A l'approche de Gustave-Adolphe, l'électeur fit élever à la hâte quelques ouvrages de terre devant les portes de Berlin; il fit planter quelques canons sur les remparts: manquant de troupes, & n'ayant pas eû le tems de rassembler l'arrière-ban, il obligea les bourgeois à monter la garde, & à veiller à la sûreté de la ville.

Cependant Gustave-Adolphe traversoit la Marche, & couroit au secours du duc de Mecklenbourg: ce roi, aussi politique que brave, fit observer à ses troupes une discipline exacte: il avoit  
dessein



dessein d'engager tous les protestans dans ses intérêts, publiant partout qu'il n'étoit venu en Allemagne, que dans l'intention de délivrer les princes du joug que l'empereur leur imposoit, & surtout pour défendre la liberté de la religion. La France & la Suède avoient le même intérêt de s'opposer au despotisme de la maison d'Autriche: elles s'allièrent bientôt; & leur traité entamé longtems auparavant, fut conclu à Berwald.

Les impériaux, dont les forces étoient divisées, songèrent à se joindre pour tenir tête aux Suédois: Tilli laissa quelques troupes qui continuèrent à bloquer Magdebourg, & marcha avec le gros de ses forces à Francfort-sur l'Oder, où il se joignit avec Torquato Conti: il traversa ensuite l'électorat, pour attaquer les Suédois qui faisoient des progrès dans le Mecklenbourg. Mais la fortune de Gustave-Adolphe avoit un ascendant marqué sur celle du général impérial: le roi de Suède quitta le Mecklenbourg; il passa l'Oder à Schwedt; il prit Landsberg en passant, & mit le siège devant Francfort que sept-mille impériaux défendoient; il prit  
la



la ville, & une nombreuse artillerie qui y étoit gardée; il s'empara encore de Crossen; & puis il tourna brusquement vers Berlin, pour secourir Magdebourg que Tilli étoit revenu assiéger en personne.

Lorsque Gustave-Adolphe arriva à Cöpenick, il demanda à l'électeur qu'il lui remit les forteresses de Spandaw & de Custrin, sous prétexte d'assurer sa retraite, mais véritablement dans l'intention d'engager malgré-lui George-Guillaume dans ses intérêts. L'électeur, étonné de cette proposition singulière, ne put se résoudre à rien: les ministres proposèrent une entrevûe entre ces deux princes. George-Guillaume alla au devant du roi, à un quart de mille de Berlin: l'entrevûe se fit dans un petit bois: l'électeur y trouva le roi, escorté de mille fantassins & de quatre canons: Gustave-Adolphe réitéra les propositions qu'il avoit déjà faites à George-Guillaume: l'électeur jetté dans le plus cruel embarras, ne sachant à quoi se déterminer, demanda une demi-heure pour consulter ses ministres: le monarque Suédois s'entretint en attendant avec les princesses & les dames  
de



de la cour. Les ministres de George-Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenoient toujours à ce refrain: QUE FAIRE? ILS ONT DES CANONS. Après avoir longtems délibéré & rien conclu, on pria le roi de Suède de se rendre à Berlin: Gustave-Adolphe entra dans cette capitale avec toute son escorte: deux-cens Suédois montrèrent la garde au château de Berlin; le reste des troupes fut logé chez les bourgeois. Le lendemain toute l'armée Suédoise se campa aux portes de la ville; & l'électeur, qui n'étoit plus le maître chez lui, consentit à tout ce que vouloit le roi de Suède. Les troupes Suédoises, qui occupèrent les forteresses de Custrin & de Spandaw, prêtèrent serment à l'électeur; & le roi lui promit de lui remettre ces places, dèsque le besoin qu'il en avoit seroit passé. Gustave-Adolphe s'avança au-de-là de Potsdam; & les impériaux, qui tenoient Brandebourg & Rathenau, se replièrent à son approche sur l'armée qui faisoit le siège de Magdebourg. L'électeur de Saxe refusa aux Suédois le passage sur le pont de l'Elbe à Wittenberg: ce qui empê-



cha Gustave de secourir la ville de Magdebourg, comme il en avoit l'intention.

Cette malheureuse ville, que Walenstein ni Tilli n'avoient pû prendre par la force, succomba à la fin à la ruse. Les impériaux avoient entamé une négociation avec les Magdebourgeois, par l'entremise des villes Anféatiques: ils affectoient, pendant ces pourparlers, de ne point tirer sur la place: les Magdebourgeois, crédules & négligens à la fois, s'endormirent dans cette sécurité apparente: les bourgeois, qui avoient fait de nuit la garde sur le rempart, se retiroient vers le matin en grande partie dans leurs maisons: Pappenheim, qui dirigeoit le siège, & qui étoit avancé avec ses attaques jusqu'à la contrescarpe du fossé, s'en apperçut & en profita: il fit ses dispositions; & un matin que peu de monde étoit sur le rempart, il donna quatre assauts à la fois, & se rendit maître des remparts sans grande résistance: en même tems les Croates, qui côtoioient l'Elbe dont le lit étoit bas alors, la longèrent sans trop s'éloigner des bords, & prirent les ouvrages à revers: Et Tilli, maître  
des



des canons du rempart, les fit diriger de façon qu'ils enfiloient les rues; & le nombre des impériaux, qui augmentoit à tout moment, rendit enfin inutiles tous les efforts que les habitans auroient pû faire. Cette ville, une des plus anciennes & des plus florissantes de l'Allemagne, fut prise ainsi lorsqu'elle s'y attendoit le moins; & fut barbarement livré trois jours de suite au pillage.

Tout ce que peut inventer la licence effrénée du soldat, lorsque rien n'arrête sa fureur; tout ce que la cruauté la plus féroce inspire aux hommes lorsqu'une rage aveugle s'empare de leurs sens, fut commis alors par les impériaux dans cette ville désolée: les soldats attroupés, les armes à la main, couroient par les rues, & massacroient indifféremment les vieillards, les femmes & les enfans, ceux qui se défendoient, & ceux qui ne leur faisoient point de résistance: les maisons étoient pillées & saccagées; les rues inondées de sang, & couvertes de morts: on ne voioit que des cadavres encore palpitans, entassés ou étendus tout-nûs: les cris lugubres de ceux qu'on égorgeoit, & les cris furieux



de leurs assassins, se méloient dans les airs & inspiroient de l'horreur. Cette cruelle boucherie fit périr le plus grand nombre des citoiens: il ne s'en sauva que quatorze-cens, qui s'étant enfermés dans le dôme, obtinrent leur grace de Tilli. Aux massacres succédèrent les embrasemens: les flammes s'élevèrent de tous les côtés, & dans peu d'heures les maisons des particuliers & les édifices publics ne formèrent qu'un même monceau de cendres: à peine sauva-t-on cent quarante maisons de cet incendie général. Douze-cens filles se noyèrent, dit-on, pour conserver leur virginité; mais ce sont de ces contes fabuleux, qui auroient plutôt réussi du tems d'Hérodote que du nôtre.

Toute l'Allemagne, amis & ennemis, plaignit le sort de cette ville, & déplora la fin funeste de ses habitans: la cruauté des impériaux fut d'autant plus en horreur, que l'histoire ne présente que peu d'exemples d'une aussi grande inhumanité.

Après la perte de Magdebourg, Gustave-Adolphe vint camper auprès de Berlin pour la seconde fois: il étoit outré de n'avoir pu sauver cette ville  
alliée,



alliée, & il en rejettoit la faute sur les électeurs de Brandebourg & de Saxe. George-Guillaume députa l'électrice & toutes les princesses de sa cour, au camp du roi de Suède pour l'appaiser: il s'y rendit enfin lui-même, & il accorda au roi tout ce qu'il voulut lui demander. Lorsque l'électeur s'en retourna à Berlin, l'armée Suédoise le salua d'une triple décharge de canons: comme ces pièces étoient chargées à bales & braquées vers la ville, il y eut beaucoup de maisons & de toits que les boulets endommagèrent: les habitans trouvèrent cette civilité un peu Gothique & Hérule. Le lendemain, l'armée Suédoise passa la Sprée & défila par la ville.

L'électeur excusa sa conduite auprès de Ferdinand II., en lui représentant, qu'il n'avoit pas été en état de résister à la violence d'un prince puissant, qui lui avoit prescrit des loix à main armée: l'empereur répondit féchement, que les Suédois ne ménageroient pas plus les Marches, que n'avoient fait les impériaux.

L'électeur de Saxe, qui voioit prospérer les



armes des Suédois, se rangea du côté de la fortune, & donna l'exemple à tous les princes protestans: les Suédois rendirent à l'électeur Spandaw & Cultrin; ils inondèrent ensuite la Basse-Saxe, entrèrent dans la Vieille-Marche, & prirent le camp de Werben; poste d'une affiette admirable, & situé au confluent de la Havel dans l'Elbe. Tilli, craignant pour Pappenheim qui avoit été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringe & vint à son secours: il s'avança vers le camp du roi de Suède: le génie heureux de ce prince, qui facilitoit toutes ses entreprises, lui fit naître le dessein de surprendre l'avant-garde de Tilli, composée de trois régimens que ce général avoit trop aventurés: il exécuta ce projet lui-même, tailla ce corps en pièces; après-quoi, il retourna dans son camp. Tilli, qui vouloit laver cet affront, marcha droit aux Suédois; mais l'affiette du camp étoit si forte, & les dispositions du roi si bonnes, qu'il n'osa pas en courir le hazard: il manqua de vivres; & se trouvant obligé de se retirer, il tourna du côté de Halle, dans l'intention de forcer Leipzig,

&



& de contraindre l'électeur de Saxe à quitter le parti des Suédois. Gustave-Adolphe, pénétrant son dessein, quitte son camp de Werben, passe l'Elbe à Wittenberg, se joint aux Saxons à Duben, & fond sur les impériaux qu'il défait totalement. Parmi la nombreuse artillerie que le roi prit aux impériaux dans cette bataille de Leipzig, on remarqua beaucoup de pièces aux armes de Brandebourg, de Saxe & de Lunébourg, que les impériaux s'étoient appropriées. Tilli, après avoir laissé six-mille des siens sur la place, s'enfuit en Thuringe, où il rassembla les débris de sa défaite.

Nous ne suivrons point les Suédois dans le cours de leurs triomphes; il suffit de savoir, que Gustave-Adolphe devint l'arbitre de l'Allemagne, & qu'il pénétra jusqu'au Danube; tandis que Banner, à la tête d'un autre corps Suédois, chassa les impériaux des évêchez de Magdebourg & d'Halberstadt; & qu'il établit dans ces païs une régence au nom de son maître. Il ne resta aux impériaux que la ville de Magdebourg, où ils avoient une forte garnison.

Pen-



<sup>1632.</sup> Pendant que l'Allemagne étoit ravagée & pillée, Sigismond roi de Pologne mourut, & Uladislas fut élu à sa place.

Les Suédois, qui ne s'endormoient pas sur leurs lauriers, mirent le siège devant Magdebourg; & Pappenheim accourut du duché de Brunswig où il étoit, pour la secourir: Banier leva le siège à son approche. En même tems, le duc de Lunébourg, qui étoit allié des Suédois, vint joindre Banier avec une belle armée. Pappenheim, se trouvant trop faible pour résister à tant de forces, évacua la ville de Magdebourg, & se retira dans les cercles de Westphalie & de Franconie où la guerre le suivit. Les Suédois entrèrent à Magdebourg, & ils encouragèrent le peu qui restoit de ses anciens habitans, à relever les murs de leur patrie.

L'empereur, que l'infortune de ses armes rendoit plus doux, se servit d'un langage plus insinuant, afin de détacher les électeurs de Saxe & de Brandebourg du parti des Suédois; mais ceux-ci avoient de fortes raisons pour en user autrement.

L'é.



L'électeur de Saxe se flattoit, qu'à la faveur de la supériorité qu'avoient les Suédois, il pourroit jouer un grand rôle dans l'empire; & l'électeur de Brandebourg, craignant également les impériaux & les Suédois, ne sachant à quoi se déterminer, crut prendre un parti avantageux à ses états, en s'attachant à la fortune de Gustave-Adolphe, qui paraissoit alors si bien affermie: il envoya même quelques faibles secours aux Saxons, qui poursuivoient en Silésie un corps d'impériaux, commandé par Balthasar de Maradas.

L'empereur, irrité du refus de ces princes, & encore plus de l'irruption qu'ils faisoient en Silésie, voulut en marquer son ressentiment; il envoya Walenstein à la tête d'une forte armée, pour s'emparer de ces deux électorats. Pappenheim quitta la Westphalie, & se joignit à Walenstein. Comme le roi de Suède se trouvoit alors en Bavière, ces deux généraux profitèrent de son éloignement; ils entrèrent en Saxe, & prirent Leipzig, Nauenbourg, Mersebourg, Halle & Gibichenstein.



Le roi de Suède apprend cette nouvelle, & accourt au secours de la Basse-Saxe: il arrive; il gagne la fameuse bataille de Lutzen & perd la vie en combattant. Les Suédois vainqueurs crurent être battus, n'ayant plus leur héros à leur tête; & les impériaux, quoique défaits, se croioient victorieux, n'ayant plus Gustave-Adolphe à combattre.

Ainsi finit ce roi, qui avoit fait trembler l'empereur; qui avoit rétabli la liberté des princes d'Allemagne; & auquel on ne peut reprocher que le défaut de trop d'ambition, qui est malheureusement celui de la plupart des grands-hommes. Après sa mort, les Suédois chassèrent les impériaux de la Basse-Saxe; & toutes les villes, dont Walenstein s'étoit emparé, furent reprises par l'électeur de Saxe. Oxenstiern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne; & il conclut, au nom de la Suède, une alliance à Hailbrun avec les cercles de Franconie, de Suabe, du Haut- & du Bas-Rhin.

Quoique l'électeur ne fût pas de l'alliance de Hailbrun, il envoya de-nouveau quelques secours à Arnim,



Arnim, qui commandoit les troupes Saxones en Silésie: toutes celles de l'électeur ne consistoient qu'en trois-mille cavaliers, & en cinq-mille fantassins. Lorsqu'il apprit que Walenstein & Galas rentroient en Silésie, il convoqua l'arrière-ban; ou plustôt il fit un armement général de tous ses sujets: mais comme il manquoit de fonds pour les entretenir, il ne rassembla jamais de forces assez nombreuses pour s'opposer à la violence de ses ennemis.

Walenstein s'avança en Silésie avec une armée de quarante-cinq mille hommes; il amusa Arnim par des propositions d'accommodement; il lui donna des jaloufies sur la Saxe: mais tournant brusquement vers Steinau, il y défit huit-cens Suédois, s'empara de Francfort, & envoya des partis qui désolèrent la Poméranie & la Marche électorale: il somma Berlin de lui porter ses clefs: mais il apprit d'un côté, que Bernhard de Weimar avoit repris Ratisbone; & de l'autre, que neuf-mille Saxons & Brandebourgeois s'avançoient vers lui: & sans s'opiniâtrer dans ses projets, il se retira en Silésie, laissant une forte garnison à Francfort &



dans quelques autres villes. Arnim & Banier couvrirent Berlin avec leur armée: l'électeur, assisté des troupes Suédoises, se trouva à la tête d'une armée de vingt-mille hommes, dont à peine la sixième partie lui appartenait: on a conservé le nom des régimens Brandebourgeois, qui étoient de cette armée; à savoir, Borgsdorff, Wolkman, François-Lauenbourg, & Erentreich-Borgsdorff. Avec ces troupes, il se présenta devant Francfort; & mille Autrichiens en sortirent par capitulation: la garnison impériale de Crossen en sortit le bâton blanc à la main.

Pendant que Banier dirigeoit les opérations militaires de la Suède, Oxenstiern devenoit l'ame des négociations. Ce chancelier, aiant trouvé avantageuse l'alliance qu'il avoit faite à Hailbrun avec les cercles de l'empire, en proposa une pareille aux cercles de la Haute- & Basse-Saxe: elle se  
 1634. conclut effectivement à Halberstadt; & les électeurs de Saxe & de Brandebourg en devinrent les membres principaux. Ce ministre, voyant les armées de Suède par-tout triomphantes & les princes



ces de l'empire alliés ou dépendans de la Suède, crut sa puissance si bien établie, que rien ne pourroit désormais lui résister: dans cette persuasion, il leva le masque dans l'assemblée qui se tint à Francfort-sur le Main; & il proposa, que pour dédommager la Suède des dépenses qu'elle avoit faites en faveur des princes protestans, l'empire lui cédât la Poméranie après la mort de son dernier duc.

Cette proposition (soit dit en passant) étoit le vrai commentaire du manifeste, que Gustave-Adolphe avoit publié lorsqu'il entra en Allemagne. L'électeur de Brandebourg se trouva extrêmement blessé de cette proposition d'Oxenstiern, qui tenoit à le frustrer de ses droits sur la Poméranie: & l'électeur de Saxe, qui s'étoit flatté de gouverner l'Allemagne, étoit dans une jalousie extrême du pouvoir de ce chancelier, & de la fierté qu'affectoient les Suédois. Le malheur voulut, que dans ces circonstances l'archiduc Ferdinand & le cardinal infant remportassent à Norlingue une victoire complète sur les Suédois; ce qui acheva d'ébran-



ler des alliés, qui avoient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, de véritables fujets de mécontentement.

L'empereur, attentif à diviser l'Allemagne ligüée contre lui, profita avec habileté des dispositions pacifiques de ces deux électeurs; & il fit avec eux sa paix à Prague: les conditions de ce <sup>1635.</sup> traité, signé le 20. de mars 1635., furent: que le second fils de l'électeur de Saxe resteroit administrateur de Magdebourg; & que les quatre \* bailliages démembres de cet archévêché, demeureroient en toute propriété à la Saxe: l'empereur promit à l'électeur de Brandebourg, de maintenir ses droits sur la Poméranie, & de ne plus révéndiquer les biens de l'église, qu'il possédoit: il confirma de plus les pactes de confraternité entre les maisons de Brandebourg, de Saxe & de Hesse.

Après cette paix, les troupes impériales & Saxones nettoierent les évêchez de Magdebourg & de Halberstadt des Suédois qui les infestoient: la ville de Magdebourg tint seule pour les Suédois:  
la

\* Querfurt, Juterbock, Bock & Damme.



la Poméranie, le Mecklenbourg & la Vieille - Marche se ressentirent de - nouveau des troubles de la guerre: les impériaux & les Saxons occupoient tous les bords de l'Elbe & de la Havel; mais cela n'empêchoit pas les Suédois de faire des courses bien avant dans le païs, & de pousser même leurs partis jusqu'à Oranienbourg.

Banier, pour éloigner la guerre de la Poméranie qu'il vouloit conserver à la couronne de Suède, assembla son armée à Rathenau, & marcha par Wittenberg à Halle, espérant encore de délivrer la garnison Suédoise de Magdebourg, que les impériaux tenoient extrêmement pressée. L'électeur de Saxe accourut en Misnie, où il se joignit à un corps d'impériaux que Morosini commandoit. La guerre s'arrêta longtems aux bords de la Sale: les Saxons contraignirent cependant Banier à se retirer; & les impériaux prirent Magdebourg: Banier passa par le païs de Lunébourg, & revint dans la Marche: Wrangel le joignit avec un renfort de huit - mille hommes: ils surprirent & forcèrent Brandebourg & Rathenau, où il y avoit garnison im-



impériale. Ainsi ce malheureux électorat devenoit la proie du premier occupant: ceux qui prenoient le nom d'amis, de même que ceux qui se disoient ennemis déclarés, en tiroient des contributions exorbitantes, pillotent, saccageoient, dévastotent le païs, & y faisoient les maîtres pendant qu'ils y étoient: toutes les villes situées le long de la Havel furent en moins de six semaines, deux fois pillées par les Suédois, & une fois par les impériaux: cette désolation étoit universelle; le païs n'étoit pas ruiné, mais il étoit abimé totalement.

La fatalité de ces tems fit, que la fortune ne se déclara jamais entièrement pour un parti; & que semblant vouloir perpétuer la guerre, elle relevoit inopinément ceux qu'elle avoit abattus, & rabaissoit ensuite ceux qu'elle avoit relevés.

La manière, dont on faisoit la guerre alors, étoit différente de celle dont on la fait à-présent: les princes ne faisoient que rarement de grands efforts pour lever des troupes: ils entretenoient en tems de guerre une ou, selon leur puissance, plusieurs armées: le nombre de chacune ne passoit pas



pas d'ordinaire vingt-quatre mille hommes: ces troupes vivoient du païs où elles étoient employées: elles cantonnoient ordinairement, & ne campoient que lorsqu'elles vouloient donner bataille, ce qui leur rendoit les subsistances faciles. Lorsque l'empereur ou le roi de Suède vouloient exécuter quelque grand projet, ils joignoient deux armées, au moien desquelles ils gagnoient la supériorité. Les généraux, dont les corps étoient les plus faibles, aiant comparé les forces des ennemis avec les leurs, se retiroient sans combattre; & comme ils vivoient également par-tout à discrétion, il leur étoit indifférent d'abandonner un païs, parce qu'ils en trouvoient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeoit la guerre, ne decidoit de rien, consommoit plus de monde par sa durée que celles d'à-présent; & la rapine & le brigandage des troupes dévastotent totalement les provinces qui servoient de théâtre de guerre aux armées.

Banier remporte une victoire à Wittstock sur  
les impériaux & les Saxons. Les Suédois repren-  
nent tout d'un coup la supériorité: les troupes bat-

N

tues

*Requiescent -  
Sylvan  
Napoleon.*

1636.



tues & fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipzig: les Suédois inondent la Marche de-nouveau: Wrangel entre à Berlin, & y met cinq compagnies en garnison; après-quoi il redemande à l'électeur ses forteresses. George-Guillaume, qui s'étoit retiré à Peitz, lui répondit: Qu'il s'abandonnoit à la discrétion des Suédois; mais que les impériaux étoient maîtres de ses places, & qu'il n'en pouvoit pas disposer. Wrangel prit ses quartiers, & hiverna dans la Nouvelle-Marche.

<sup>1637.</sup> Dans ce tems mourut Ferdinand II., ce fier oppresseur de l'Allemagne: son fils Ferdinand III., qu'il avoit fait élire roi des Romains, lui succéda comme si ce trône avoit été héréditaire. Bogislas, dont la famille avoit possédé le duché de Poméranie pendant 700. ans, mourut de même pendant ces troubles; & avec lui s'éteignit toute sa maison. Les armées Suédoises, maîtresses de la Poméranie & des états du Brandebourg même, empêchèrent l'électeur de faire valoir ses droits sur ce duché: il se contenta d'envoier un trompette aux états de la Poméranie, pour leur ordonner de traiter les Sué-



Suédois comme des ennemis: cette ambassade singulière n'eut aucun effet: sans doute que l'électeur se servit d'un trompette, à cause qu'il crut qu'il passeroit plus facilement qu'un homme de condition, à travers des troupes Suédoises.

Cependant les impériaux sous les ordres de Hatzfeldt & de Morosini, chassèrent Banier de la Saxe, le poussèrent au de-là de Schwedt, & reprirent Landsberg. Klitzing, à la tête des Saxons, nettoia en même tems la Marche & les bords de la Havel, & délivra ce pays des Suédois. La guerre, qui voyageoit d'une province à l'autre, se transporta de-nouveau en Poméranie, où les impériaux furent joints par trois-mille Hongrois. La Poméranie eut le sort des Marches; exposée aux mêmes brigandages, elle fut prise, reprise, brûlée & ruinée.

Alors la fatalité voulut que les Suédois reçû-<sup>1638.</sup> rent de puissans secours; ce qui leur donna le moien de contraindre les impériaux à fuir devant eux jusqu'en Bohême: mais quelques revers qu'éprouvassent les troupes Autrichiennes, rien ne fut



capable de détacher les électeurs de Brandebourg & de Saxe de l'alliance qu'ils avoient faite avec l'empereur.

1639.

Les Suédois parurent pour la quatrième fois devant les portes de Berlin; & quatre-cens Brandebourgeois évacuèrent la ville à leur approche.

L'électeur, pour se venger des maux que les Suédois faisoient souffrir à l'électorat, projetta une diversion: quatre-mille Prussiens entrèrent en Livonie, & y firent quelques ravages; mais négligeant de s'emparer des villes pour y assurer leur établissement, ils abandonnèrent promptement leurs conquêtes; & leur expédition devint inutile. Les Suédois firent ressentir à la Marche les pertes qu'ils avoient faites en Livonie; ils surprirent à Bernau quinze-cens Brandebourgeois, que Borgsdorff commandoit: Devitz prit la route de la Silésie; & Banier sacagea la Saxe & le pais de Halberstadt.

1640.

Axelille, qui commandoit à Berlin, ferra Spandaw de-près, & bloqua légèrement Custrin, où l'électeur s'étoit retiré avec sa cour fugitive. Dans

ces



ces tems les états de Poméranie se tinrent, & l'électeur y envoya des députés: les états ne favorisèrent point les Suédois; & les envoyés de l'électeur à la diète de Ratisbone y tinrent les places des ducs de Wolgast & de Stettin.

Comme les états de la Prusse devoient se tenir cette année à Königsberg; George-Guillaume s'y rendit, pour y solliciter le paiement de quelques subsides arriérés: mais il mourut à Königsberg le 3. de décembre; laissant à son fils FRÉDÉRIC-GUILLAUME, un país désolé dont ses ennemis étoient en possession, peu de troupes, des alliés dont l'affection étoit équivoque, & presque aucune ressource.

On ne fauroit, sans blesser les loix de l'équité, charger George-Guillaume de tous les malheurs qui arrivèrent pendant sa régence: s'il fit des fautes capitales; elles consistèrent, en ce qu'il plaça sa confiance dans le comte de Schwartzenberg, qui le trahit, & qui, selon quelques historiens, avoit formé le projet de se faire lui-même électeur de Brandebourg: il étoit catholique; il avoit toujours



tenu le parti de l'empereur; & il se flattoit d'autant plus de sa protection, que les forteresses de l'électorat avoit été livrées à l'empereur, auquel les commandans avoient prêté serment. On doit surtout reprocher à ce prince, de n'avoir pas levé, avant que la guerre vînt ravager ses états, un corps de vingt-mille hommes, qu'il étoit en état d'entretenir: ces troupes auroient servi à soutenir ses droits sur la succession de Clèves, & plus utilement encore à défendre ses provinces: si l'électeur avoit été armé de la sorte, Mansfeld & l'administrateur de Magdebourg n'auroient pas entrepris, comme ils le firent, de traverser l'électorat; l'empereur Ferdinand II. se feroit empressé de lui témoigner des égards; & il n'auroit dépendu que de lui, de devenir ou l'allié ou l'ennemi des Suédois, au lieu d'être l'esclave du premier-venu, comme il le fut.

Dès-lors que George-Guillaume ne prit pas ces mesures, la complication bizarre des conjonctures ne lui laissa plus que le choix des fautes: il fut obligé d'opter entre les impériaux & les Suédois, & comme il étoit faible, ses alliés furent toujours ses maîtres.

Le



Le zèle, avec lequel l'empereur persécutoit les protestans, le fameux édit de restitution, les vûes que ce prince avoit sur l'archevêché de Magdebourg, & sur-tout la manière despotique dont il vouloit gouverner l'Allemagne, ne pouvoient inspirer à l'électeur que de l'éloignement pour ce prince. D'un autre côté, les dangers qu'il y avoit à s'allier avec une puissance étrangère, les pillages inouïs que les Suédois exerçoient dans les païs de Brandebourg, la fierté d'Oxenstiern, & le dessein que cette couronne avoit formé d'acquérir la Poméranie, empêchoient George-Guillaume d'entrer dans l'alliance des Suédois: il appréhendoit de plus, qu'ils ne se servissent de lui, comme d'un instrument principal, pour lui arracher la succession de la Poméranie. En certains tems révolté contre la dureté de Ferdinand II., il se jettoit, comme par désespoir, dans les bras de Gustave-Adolphe; & dans d'autres poussé à bout par les projets d'Oxenstiern, il recherchoit l'appui de la cour de Vienne. Dans une incertitude continuelle, sans force & sans puissance, il tournoit de gré ou de force  
du



du côté du plus fort; & la fortune, qui passoit tous les jours des armées impériales aux Suédoises & des Suédoises aux impériales, se plut à rendre ce prince la victime de sa légèreté: de sorte que ses alliés n'eurent jamais des avantages assez suivis pour le protéger, comme ils l'auroient dû, contre les entreprises de leurs ennemis communs.



FRE.





## FRÉDÉRIC-GUILLAUME, LE GRAND ELECTEUR.

**F**RÉDÉRIC-GUILLAUME naquit à Berlin le 6. de février 1620. Il étoit digne du nom de GRAND, que ses peuples & ses voisins lui ont donné d'une commune voix. Le ciel l'avoit formé exprès  
O pour



pour rétablir par son activité l'ordre dans un païs, où la mauvaise administration de la régence précédente avoit mis une confusion totale; afin d'être le défenseur & le restaurateur de sa patrie, l'honneur & la gloire de sa maison. Le mérite d'un grand roi étoit uni en lui à la fortune médiocre d'un électeur: au dessus du rang qu'il occupoit, il déploya dans sa régence les vertus d'une ame forte & d'un génie supérieur; tantôt tempérant son héroïsme par sa prudence, & tantôt s'abandonnant à ce bel enthousiasme qui enlève notre admiration. Il rétablit ses anciens états par sa sagesse, & en acquit de nouveaux par sa politique. Il forma ses projets, & lui-même les mit en exécution. Les effets de sa bonne-foi furent, qu'il assista ses alliés; & les effets de sa valeur, qu'il défendit ses peuples. Dans les dangers imprévûs il trouvoit des ressources inopinées; & dans les petites choses, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'éducation de ce prince avoit été celle d'un héros: il apprit à vaincre dans un âge où le commun



mun des hommes apprend à bégayer ses pensées. Le camp de Frédéric - Henri d'Orange fut son école militaire: il assista aux sièges du fort de Skenk & de Bréda.

Schwartzenberg ministre de George - Guillaume, connaissant l'esprit transcendant du jeune prince, l'éloigna de la cour de son père, & le tint en Hollande autant qu'il le put, ne sentant pas ses vertus assez pures pour qu'elles soutinssent l'examen d'un surveillant aussi éclairé. Le jeune prince vint cependant trouver son père, malgré le ministre; & il fit avec l'électeur le voyage de Prusse, où la mort de George - Guillaume le mit en possession de ses états.

Frédéric - Guillaume avoit vingt ans, lorsqu'il parvint à la régence: mais ses provinces étoient en partie entre les mains des Suédois, qui avoient fait de l'électorat un désert affreux, où l'on ne reconnoissoit les villages, que par des monceaux de cendres qui empêchoient l'herbe d'y croître; & les villes, que par des décombres & des ruines.



Les duchez de la succession de Clèves étoient en proie aux Espagnols & aux Hollandais, qui en tiroient des contributions exorbitantes, & qui les pilloient sous prétexte de les défendre.

La Prusse, que Gustave-Adolphe avoit envahie peu de tems auparavant, saignoit encore des plaies qu'elle avoit reçues durant cette guerre.

Dans des conjonctures aussi désespérées où son héritage étoit envahi par tant de souverains, prince sans être en possession de ses provinces, électeur sans en avoir le pouvoir, allié sans avoir d'amis, Frédéric-Guillaume commença sa régence; & dans cette première jeunesse, qui étant l'âge des égaremens rend à peine les hommes capables d'obéissance, il donna des marques d'une sagesse conformée, & de toutes ces vertus qui le rendoient digne de commandèr aux hommes.

Il commença par établir de l'ordre dans ses finances: il proportionna sa dépense à sa recette; & se défit des ministres dont la mauvaise administration avoit le plus contribué aux malheurs de ses peuples. Le comte de Schwartzenberg, qui voioit  
son



son autorité limitée, se démit de lui-même de ses emplois: il étoit gouverneur de la Marche, président du conseil, grand-chambellan, & grand-commandeur de Malte: il avoit réuni sur lui toutes les charges importantes; il étoit plus souverain que son maître: & comme il avoit été une créature de la maison d'Aûtriche, il se réfugia à Vienne où il mourut la même année. Son fils, qu'il avoit fait élire coadjuteur de l'ordre & de la commanderie de Malte, ne fut point reconnu par l'électeur: ce prince lui fit de plus restituer tous les bailliages appartenant à l'état, que le comte son père s'étoit appropriés.

Après la mort de ce comte l'électeur envoya <sup>1641.</sup> le baron de Borgsdorff à Spandaw & à Custrin, pour apposer son scellé sur les effets du défunt: les commandans de ces forteresses refusèrent de lui obéir, sous prétexte qu'ils ne dépendoient que de l'empereur, auquel ils avoient prêté ferment: Borgsdorff dissimula; & sans relever par d'inutiles paroles l'insolence de ce refus, il fit observer Ro-chau commandant de Spandaw, qu'il faisoit un jour

*full yd. Bismarck? von Bismarck?  
gestorben 1898. (Bismarck,  
Humboldt (Bismarck))*



que par imprudence il étoit forti de la forteresse: l'électeur fit trancher la tête à ce sujet rebelle, comme il le méritoit; & les commandans de ses autres places, intimidés par cet exemple, se rangèrent incontinent à l'obéissance.

<sup>1642.</sup> Ladislas, roi de Pologne, donna l'investiture de la Prusse à Frédéric-Guillaume, qui la reçut en personne & s'engagea de lui païer un tribut annuel de cent-vingt mille florins, & de ne faire ni trêve ni paix avec les ennemis de cette couronne: le baron de Leben reçut celle de l'électorat, de l'empereur Ferdinand III.: mais il n'obtint point celle des duchez de la succession de Clèves, parce que les différends pour cette succession n'étoient pas décidés entre les prétendans.

<sup>1643.</sup> Après avoir satisfait à ces formalités, l'électeur ne pensa qu'aux moyens de retirer ses provinces d'entre les mains de ceux qui les avoient usurpées: il négocia, & sa politique le fit rentrer dans la possession de ses biens: il conclut une trêve \* pour vingt ans avec les Suédois, qui évacuèrent la plus gran-

\* A Stockholm; Götze & Leuchtmar furent ses envoiés.



grande partie de ses états: il païa cent - quarante mille \*\* écus aux garnisons Suédoises qui tenoient encore quelques villes, & leur fit livrer mille boisseaux de bled par an: il fit de même un traité avec les Hessois, qui lui remirent une partie du païs de Clèves dont ils s'étoient emparés; & il obtint des Hollandais l'évacuation de quelques autres villes.

Les puissances de l'Europe, enfin lassées d'une guerre dont le poids s'appesantissoit & qui de jour en jour devenoit plus ruineuse, sentirent toutes un même désir de rétablir la paix entre elles. Les villes d'Osnabruck & de Munster furent choisies, comme les lieux les plus propres pour ouvrir les conférences; & Frédéric - Guillaume y envoya ses ministres. 1645.

La multitude des matières, la complication des causes, tant d'ambitieux à contenter; la religion, les prééminences, le compromis de l'autorité impériale & des libertés du corps Germanique; tout ce cahos énorme à débrouiller occupa les plénipoten-

\* Qui font près de 200. mille écus de notre monnaie.



tentiaires jusqu'à l'année 1647., qu'ils convinrent entre eux des articles principaux de la paix.

<sup>1647.</sup> Nous ne rapporterons point le traité de Westphalie dans toute son étendue; & nous-nous contenterons de rendre compte des articles de ce traité qui sont relatifs à cette histoire.

La France, qui avoit épousé les intérêts de la Suède, demandoit que ce royaume conservât la Poméranie, en dédommagement des frais que la guerre avoit coûtés à Gustave-Adolphe & à ses successeurs: & quoique l'empire & l'électeur refusassent de se défaire de la Poméranie, on convint enfin que Frédéric - Guillaume céderoit aux Suédois la Poméranie citérieure, les îles de Rügen & de Wolin, les villes de Stettin, de Gartz, de Golnau & les trois embouchûres de l'Oder: ajoutant que, si les descendans mâles de la ligne électoral venoient à manquer, la Poméranie & la Nouvelle - Marche retomberoient à la Suède; & qu'en attendant il feroit permis aux deux maisons de porter les armes de ces provinces. En équivalent de cette cession, on fécularisa en faveur de l'électeur les évêchez



évêchez de Halberstadt, de Minden & de Camin, dont on le mit en possession de même que du comté de Hohenstein & de Reichenstein; & il reçut l'expectative sur l'archevêché de Magdebourg, dont Auguste de Saxe étoit alors administrateur. Quant à la religion, on convint que la Luthérienne & la Calviniste feroient désormais autorisées dans le Saint Empire Romain.

Cette paix, qui sert de base à toutes les possessions & à tous les droits des princes d'Allemagne, dont Louis XIV. devint le garant, fut publiée l'année 1648.

1648.

L'électeur, dont on avoit ainsi fixé les intérêts, conclut l'année suivante un nouveau traité avec les Suédois pour le règlement des limites, & pour l'acquit de quelques dettes dont la Suède ne voulut paier que le quart: ce ne fut que l'année 1650. que l'électorat, la Poméranie & les duchés de Clèves, furent entièrement évacués par les Suédois & par les Hollandais.

1649.

1650.

Le duc de Neubourg pensa jettér alors les affaires dans la même confusion, dont on venoit de

P

les



les tirer avec tant de peine: il s'avisa de persécuter avec rigueur les protestans du duché de Juliers & de Berg: sur-quoi Frédéric-Guillaume se déclara leur protecteur, & envoya son général Spar avec quelques troupes sur le territoire du duc, lui faisant en même tems proposer un accommodement par la médiation des Hollandais.

Charles IV. duc de Lorraine, prince errant & vagabond, chassé de ses états par la France, & qui avec un petit corps de troupes menoit plutôt la vie d'un Tartare que d'un souverain, vint dans ces entrefaites au secours du duc de Neubourg: son arrivée pensa faire évanouir les dispositions pacifiques des deux partis: on s'accorda cependant: quant à l'ordre des possessions, on s'entint au traité de Westphalie; \* & quant à la liberté de conscience, à ceux qu'on avoit faits depuis l'année 1612. jusqu'à l'année 1647.

<sup>1654.</sup> Dans ces tems il arriva en Suède un événement, dont la singularité attira les yeux de toute l'Europe: la reine Christine abdiqua la couronne de

\* Les duchez de Clèves, de la Marck & de Ravensberg échûrent à l'électeur; Juliers, Berg & Ravenstein, au duc.



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. III

de Suède en faveur de son cousin Charles - Gustave prince de Deux - ponts. Les politiques, qui n'ont l'esprit rempli que d'intérêt & d'ambition, condamnèrent beaucoup cette reine : les courtisans, qui cherchent des finesse partout, débitoient que l'averfion qu'elle avoit pour Charles - Gustave qu'on lui vouloit faire époufer, avoit pouffé cette princesse à quitter la fouveraineté : les favans la louèrent trop de ce qu'elle avoit renoncé aux grandeurs par amour de la philosophie : fi elle avoit été véritablement philosophe, elle ne se feroit point fouillée du meurtre de Monaldesqui, ni elle n'auroit regretté, comme elle le fit à Rome, les grandeurs qu'elle avoit quittées. Aux yeux des fages la conduite de cette reine ne parut que biffarre : elle ne méritoit ni louange ni blâme d'avoir quitté le trône : une action pareille n'acquiert de grandeur, que par l'importance des motifs qui la fait réfoudre, par les circonftances qui l'accompagnent, & par la magnanimité dont elle eft foutenue.

A peine Charles - Gustave fut - il monté fur le  
P 2 trône,



trône, qu'il s'occupa des moyens de se signaler par les armes: il s'en falloit de six ans que la trêve, que Gustave-Adolphe avoit faite avec la Pologne, ne fût expirée: son dessein étoit de porter Jean-Casimir (qui depuis l'an 1648. avoit été élu roi à la place de Ladislas) à renoncér aux prétentions que la couronne de Pologne formoit sur celle de Suède, & à lui céder la Livonie.

Frédéric-Guillaume, qui se défioit de Charles-Gustave, pénétra dès-lors quels étoient ses desfeins: mais pour flatter ce prince, il termina par sa médiation les démêlés que la régence Suédoise de Stade avoit avec la ville de Brême, relatifs aux libertés de cette ville Anféatique.

Les Suédois, qui publioient que leurs armemens ne regardoient que la Russie, demandèrent à l'électeur ses ports de Pillaw & de Mémel; de même que Gustave-Adolphe avoit demandé à George-Guillaume ses forteresses de Custrin & de Spandaw. Les conjonctures avoient bien changé depuis ces tems-là; & le prince, auquel les Suédois s'adressoient, étoit bien un autre homme que  
Geor-



George - Guillaume. L'électeur rejeta avec hauteur les demandes qu'on lui avoit faites avec indiscretion; ajoutant que, si l'intention du roi de Suède étoit positivement d'attaquer la Russie, il s'engageoit de fournir un corps de huit - mille hommes pour cette guerre; d'autant plus que les progrès des Moscovites en Pologne lui faisoient appréhender qu'ils ne s'approchassent de ses frontières. Cette défaite artificieuse fit connaître aux Suédois, que l'électeur n'étoit ni timide ni dupe.

Il avertit cependant la république de Pologne du danger qui la menaçoit; & celle - là le pria de l'assister de son artillerie, de ses troupes & de ses bons conseils: cette prière fut suivie d'une ambassade, qui demanda sa médiation afin de hâter son accommodement avec la Suède; & celle - ci, par une autre qui le pressa de fournir des subsides pour subvenir aux frais de la guerre.

L'électeur, qui connoissoit les délibérations tumultueuses de cette république, incertaine dans ses résolutions, légère dans ses engagements, prête à faire la guerre sans en avoir préparé les moyens,



épuisée par la rapine des grands, & mal-obéie par ses troupes; répondit qu'il ne pouvoit pas se charger des malheurs qu'il appréhendoit, ni sacrifier le bien de ses provinces pour sauver cette république, qui païeroit ses services d'ingratitude.

Afin d'assurer la tranquillité de ses états à la veille d'une guerre prête à s'allumer, il fit avec les Hollandais une alliance défensive qui devoit durer huit ans: il rechercha l'amitié de Cromwel, cet usurpateur heureux qui sous le titre de protecteur de sa patrie y exerçoit un despotisme absolu: il essaya de se lier avec Louis XIV., qui depuis la paix de Westphalie étoit devenu l'arbitre de l'Europe: il flatta de même la hauteur de Ferdinand III., afin de l'engager dans ses intérêts; mais il ne reçut en réponse que de ces vaines paroles dont la politesse des ministres assaisonne l'âpreté des refus: Ferdinand III. augmenta ses troupes; & l'électeur suivit son exemple.

<sup>1655.</sup> Les soupçons, que l'électeur avoit eus des desseins des Suédois, ne tardèrent pas à se confirmer: un corps de Suédois, commandé par le général



ral de Wittenberg, traversa la Nouvelle - Marche sans en avoir fait la réquisition, & marcha vers les frontières de la Pologne: à peine Steinbock attaqua - t - il ce royaume, que deux palatinats de la Haute - Pologne se rendirent à lui.

Comme tout l'effort de la guerre se portoit du côté des frontières de la Prusse, l'électeur y marcha à la tête de ses troupes, afin d'être plus à portée de prendre des mesures, & de les exécuter avec promptitude: il conclut à Marienbourg une alliance défensive avec les états de la Prusse Polonoise, qui roula sur un secours mutuel de quatre-mille hommes que se promettoient les parties confédérées, & sur l'entretien des garnisons Brandebourgeoises dans Marienbourg, Grodentz & quelques autres villes.

Les Suédois n'étoient pas alors les seuls ennemis de la Pologne: le Czar avoit pénétré jusqu'en Lithuanie dès l'année précédente: cette irruption avoit pour prétexte l'omission frivole de quelques titres, que la chancellerie Polonoise avoit oublié de donner au Czar: & il étoit bien étrange qu'une



qu'une nation qui ne favoit peut-être pas lire, fît la guerre à ses voisins pour la vétille grammaticale d'une adresse de lettre.

Cependant les Suédois, profitant de l'embaras de leurs ennemis, faisoient des progrès considérables: maîtres de la Prusse, ils y prirent des quartiers en s'approchant de Königsberg: ces entreprises rendoient la situation de l'électeur plus dure de jour en jour: il touchoit au moment qu'il ne pouvoit plus conserver sa neutralité, sans exposer la Prusse à une ruine inévitable. Comme les Suédois lui avoient fait par plusieurs reprises des propositions avantageuses, il s'attacha à leur fortune, & conclut à Königsberg son traité avec cette couronne, par lequel il se reconnoissoit vassal de la Suède, & lui promettoit hommage de la Prusse ducale, à condition qu'on féculariseroit l'évêché de Warmie en sa faveur. Pour fortifier son parti, Frédéric-Guillaume entra en alliance avec Louis XIV., qui lui garantit ses provinces situées le long du Rhin & du Weser. Il changea depuis à Marienbourg son traité avec les Suédois en alliance  
offen-



offensive: le roi & l'électeur eurent ensuite une entrevue en Pologne, où ils convinrent des projets de leur campagne, & sur-tout des moyens de reprendre Warsovie des mains des Polonais, qui venoient d'en déloger les troupes Suédoises.

L'électeur marcha ensuite par la Mazovie, & joignit l'armée Suédoise au confluent du Bog & de la Vistule: les alliés passèrent le Bog, en même tems que l'armée Polonoise passa la Vistule à Warsovie; de sorte qu'il n'y avoit plus d'obstacle qui les séparât.

Les ministres de France, d'Avaugour & de Lombres, se flattoient de concilier les esprits par le moyen de leurs négociations: ils passèrent pour cet effet souvent d'un camp à l'autre; mais les Polonais, fiers de leur nombre, \* méprisant les alliés dont les forces ne montoient qu'à seize-mille hommes, rejetèrent avec insolence toutes les propositions que leur firent ces médiateurs.

L'armée Polonoise étoit dans un camp retranché: sa droite s'étendoit vers un marais; & la Vistule,

Q

tule,

\* Ils avoient 40000. combattans.



tule, qui couloit en ligne transversale de leur dos vers leur gauche, couvroit en même tems cette aîle: Charles - Gustave & Frédéric - Guillaume marchèrent à eux le 28. de juillet de grand matin.

Le roi, qui menoit la première colonne, passa un petit bois, & appuya sa droite à la Vistule; mais le terrain étoit si étranglé, qu'en se déployant il ne pouvoit présenter à l'ennemi qu'un front de douze escadrons & de trois bataillons: le camp des Polonais étoit fort de ce côté-là & difficile à attaquer; ce qui obligea le roi de rester en colonne, & la journée se passa en escarmouches & en canonnades. L'électeur, qui commandoit la gauche, laissa le bois, que le roi avoit passé, sur sa droite; & comme la nuit survint, l'armée demeura dans cette position, sans repaître & sans quitter les armes, jusqu'au retour de l'aurore.

Le lendemain 29. l'électeur s'empara d'une colline qui étoit vers sa gauche, d'où il découvrit au de-là de ce petit bois une plaine propre à étendre ses troupes: il fit défiler sa colonne par sa gauche, en la déployant dans la plaine, & assûrant



rant son flanc par six escadrons qui le couvroient: les Tartares apperçurent ce mouvement, & attaquèrent l'électeur de tous côtés; mais ils furent repoussés, & son aile se forma entièrement dans la plaine: sur-quoi les Tartares firent une nouvelle tentative, qui leur réussit aussi mal que la première; & ils se retirèrent en confusion vers leur camp.

Le roi, voyant qu'il étoit impossible d'attaquer le retranchement des ennemis du côté de la Vistule, se prépara à changer sa disposition: l'infanterie Polonoise, qui faisoit mine de sortir de son retranchement, le contint pendant un tems: mais quelques canons, qu'il mit en batterie vis-à-vis des ouvertures de ce retranchement, firent un si grand effet que toutes les fois que les troupes Polonoises essayèrent de déboucher, elles furent mises en confusion & contraintes d'abandonner leur entreprise: pendant ce tems Charles-Gustave, changeant son ordre de bataille, retira ses troupes par le bois qu'il avoit passé la veille, & vint se former sur la plaine à la gauche des troupes que l'électeur avoit déjà déployées.



L'armée Polonoise sortit alors de son retranchement par sa droite, & forma un front supérieur à celui des alliés: elle avoit disposé toute sa cavalerie sur sa droite, que couvroit un village garni d'infanterie, qui étoit flanqué & défendu par une batterie placée sur une éminence: le roi de Suède se porta avec sa gauche sur leur flanc droit: aussitôt les Polonais mirent le feu au village, l'abandonnèrent, & se rallièrent derrière un village plus en arrière qu'un marais couvroit: le roi les poursuivit & leur gagna le flanc pour la seconde fois; ce qui produisit de la part des Polonais un nouvel incendie de village & une nouvelle retraite: dans ce danger la cavalerie Polonoise fit un effort général; elle attaqua les alliés en flanc, en dos & de front tout à la fois: comme toutes les troupes étoient disposées pour les bien recevoir, la réserve repoussa ceux qui venoient par derrière; les troupes qui étoient dans les flancs, ceux qui vinrent de ce côté-là; & le corps de bataille les mit en désordre après quelques décharges, de sorte qu'ils fuioient de tous les côtés: la nuit déroba pour cet-

te



te fois une victoire complete aux Suédois: ils attendirent, sur le champ de bataille les armes à la main, que le jour vînt achever leur triomphe.

Le lendemain de bonne heure, le roi de Suède jugea à propos de changer son ordre de bataille: il forma ses deux premières lignes d'infanterie, & mit sa cavalerie sur la troisième, à l'exception des cuirassiers & des dragons Brandebourgeois que l'électeur mit à la droite de ses troupes, trouvant l'occasion convenable de s'en servir.

L'ennemi étoit demeuré en possession d'un bois situé vis-à-vis de la gauche: on y détacha une brigade d'artillerie soutenue de cinq-cens chevaux: après quelques décharges de canons, la cavalerie chassa l'ennemi du bois; & les alliés le firent occuper par deux-cens fantassins: cette opération étoit d'autant plus nécessaire, que tant que les ennemis restoiént maîtres de ce bois, ils protégeoient leur cavalerie, de manière qu'on auroit pû difficilement l'entamer: l'électeur attaqua alors la cavalerie Polonoise qui étoit en bataille sur une



hauteur, la culbuta dans un marais qu'elle avoit à dos, & la dissipa entièrement: l'infanterie ennemie, abandonnée de ses gens de cheval & ayant perdu ses canons dès la veille, sans attendre les Suédois & les Brandebourgeois, s'enfuit dans une confusion totale: elle passa en hâte la Vistule, dans un si grand désordre que beaucoup de monde se noia; & ne se croiant pas même en sûreté derrière cette rivière, elle abandonna Warsovie qui se rendit dès le lendemain aux vainqueurs.

L'armée Polonoise perdit six - mille hommes dans ces combats différens; & les alliés, fatigués de tant de travaux & exténués de n'avoir point pris de nourriture depuis trois jours, se trouvèrent hors d'état de poursuivre les vaincus.

Jean-Casimir avoit assisté en personne à la défaite de ses troupes: la reine son épouse & quelques unes des premières sénatrices de ce royaume en avoient été les spectatrices du pont de la Vistule; mais elles ne servirent qu'à multiplier les embarras, la confusion & la honte d'une déroute totale.

Après



Après que l'armée victorieuse eût pris quelque repos, elle fit une marche de six milles d'Allemagne à la poursuite des Polonais: mais l'électeur laissa quelques troupes aux ordres du roi de Suède, & retourna en Prusse avec le gros de son armée, pour en chasser des Tartares qui y faisoient des incursions: comme il remarquoit le besoin extrême que Charles Gustave avoit de son assistance; il se servit de cette conjoncture avec tant d'habileté, qu'il obtint l'entière souveraineté de la Prusse par le traité de Libau: la Suède ne se réserva que la succession éventuelle de ce duché. L'électeur notifia à l'empereur le gain de la bataille de Warfovie: mais Ferdinand III., qui appréhendoit encore les Suédois, qui voioit à contre-cœur la bonne intelligence qui regnoit entre eux & les Brandebourgeois, & qui de plus envioit les succès brillans de ces deux héros, se contenta de lui répondre: „ Qu'il plaignoit les Polonais d'avoir affaire à „ deux aussi braves princes. „

L'empereur, qui étoit alors en paix avec tous <sup>1657.</sup> ses voisins, crut qu'il étoit de sa dignité de se mêler



ler des troubles de la Pologne, soit pour défendre ce Roiaume, soit pour abaisser le roi de Suède, soit pour en profiter lui-même : il envoya Hatzfeldt à la tête de seize-mille hommes au secours de cette république. Le Danemarck épousa également les intérêts de la Pologne en haine de la Suède. Cette ligue puissante devenoit pour Gustave un présage certain de l'inconstance de la fortune. Ferdinand III., non content d'assister les Polonais de ses troupes, voulut les délivrer d'un ennemi redoutable ; & il sollicita Frédéric-Guillaume dans les termes les plus pressans de se détacher des Suédois.

L'électeur, pressé de tous les côtés, se résolut de prévenir les loix de la nécessité : il se prêta de bonne grace à ce qu'il n'étoit pas en état de refuser : & prévoyant que l'empereur & le roi de Danemarck pouvoient le contraindre de quitter le parti des Suédois, en faisant une irruption dans ses états d'Allemagne ; il signa à Vélau sa paix avec les Polonais : cette couronne reconnut la souveraineté de la Prusse ; elle lui céda les bailliages de  
Lauen-



Lauenbourg & de Butau, en dédommagement de l'évêché de Warmie; la ville d'Elbing lui fut engagée moyennant une somme d'argent; & la succession de Prusse fut étendue sur ses cousins les marckgraves de la Franconie; la Pologne & le Brandebourg se promirent un secours réciproque de deux-mille hommes: l'électeur évacua toutes les villes dépendantes de cette république où il avoit garnison; & ce traité important fut confirmé à Braunsberg.

Comme les anciennes liaisons que l'électeur avoit eues avec la Suède & avec la France, étoient rompues par la paix qu'il venoit de faire avec les Polonais; il trouva à propos d'y suppléer par des liaisons nouvelles, & il fit une alliance avec l'empereur & le roi de Danemarck: par ce traité Ferdinand III. s'engageoit de fournir six-mille hommes; & Frédéric-Guillaume, un contingent de trois-mille-cinq-cens hommes à celles des parties contractantes qui pourroient en avoir besoin. L'archiduc Léopold, que dès l'année 1653. son père avoit fait élire roi des Romains malgré la

R

bulle



bulle d'or & contre l'intention de la plus-part des princes de l'empire, remplit alors le trône impérial devenu vacant par la mort de l'empereur Ferdinand III.

Cependant le roi de Suède, irrité de ce que l'empereur & le roi de Danemarck faisoient avorter dès leur naissance les projets qu'il avoit sur la Pologne, s'en vengea sur le Séeland où il fit une irruption, & força le roi de Danemarck à signer sa paix à Rothschild: à-peine cette paix fut-elle conclue, que le roi de Danemarck la rompit; & le retour de la liberté détruisit l'ouvrage de la contrainte: Frédéric III. de Danemarck, quoiqu'agresseur, sollicita les secours de l'empereur & de l'électeur contre la Suède, & les obtint.

Frédéric - Guillaume, prêt à secourir le roi de Danemarck, établit le prince d'Anhalt gouverneur de ses états pendant son absence: il partit de Berlin à la tête de sa cavalerie & de trois-mille cuirassiers impériaux: il força les Suédois qui étoient dans le Holstein, à se retirer au de-là de l'Eider; & mit garnison Brandebourgeoise & impériale à  
Got-



Gottorp: après avoir chassé les Suédois de l'île d'Alant, il mit ses troupes en quartier d'hiver en Jutland.

L'année d'après, il ouvrit la campagne par la prise de Fridérichsode & de l'île de Fionie. Mais l'entreprise qu'il forma sur l'île de Fuyen lui manqua, à cause que huit vaisseaux de guerre Suédois dissipèrent les barques chargées de ses troupes de débarquement.

Pour diviser davantage les forces des Suédois, de Souches entra avec les impériaux & deux-mille Brandebourgeois \* dans la Poméranie citérieure: lui & Starenberg s'emparèrent de quelques petites villes de l'île de Wollin, & mirent le siège devant Stettin: Würtz, qui en étoit commandant, fit une belle défense: la renommée annonça cette expédition en Danemarck, où Wrangel commandoit les Suédois; il vola au secours de la Poméranie, débarqua à Stralsund, surprit deux-cens Brandebourgeois dans l'île d'Usedom, & jeta seize-cens hommes de secours dans Stettin.

R 2

Würtz

\* Le comte de Dhona y commandoit les troupes de l'électeur.



Würtz ne laissa pas languir ce secours dans l'oïfiveté: il fit une furieuse sortie, chassa les impériaux de leurs approches, encloua leur canon, porta la terreur dans leur camp, & les contraignit de lever le siège qui avoit déjà duré 46. jours.

La guerre se rapprochoit des païs de Brandebourg, depuis que Wrangel avoit marché en Poméranie; ce qui porta l'électeur à quitter le Jutland: il suivit Wrangel; il prit Warnemund & Tripsée, battit en personne un détachement de trois-cens chevaux auprès de Stralsund, & finit sa campagne par la prise de Demmin.

Tandis que la guerre se faisoit vivement dans le Holstein & en Poméranie, les Suédois avoient délogé les Polonais du Grand- & du Petit-Werder & de la ville de Marienbourg dans la Prusse roiale: ils en furent chassés l'année d'après par les impériaux & les Polonais; & Polentz général de l'électeur fit une irruption en Courlande, où il leur prit quelques villes.

Il est nécessaire d'ajouter pour le plus grand éclaircissement de ces faits militaires, que la plus-part



part des villes qui soutenoient des sièges alors, ne résisteroient pas vingt-quatre heures à la manière dont on les attaque à-présent; à moins qu'elles ne fussent soutenues par une armée entière.

Charles - Gustave mourut à la fleur de son âge, parmi le trouble & les agitations où il avoit plongé le Nord: la minorité de son fils Charles XI. qui avoit cinq ans, modéra l'instinct belliqueux des Suédois, accoutumés à être animés par l'exemple de leurs maîtres. Jean - Casimir roi de Pologne avoit abdiqué presque en même tems la couronne, & les Polonais avoient élu à sa place Michel Coribut: après la mort du roi de Suède & l'abdication du Polonais, les animosités cessèrent de part & d'autre.

Les parties belligérantes, qui soupiroient après la paix, ne demandoient que leur sûreté; & comme elles se trouvoient toutes dans les mêmes dispositions, elles convinrent d'ouvrir les conférences dans l'abbaye d'Oliva proche de Dantzig: comme l'ambition n'eut aucune part à ces négociations, elles parvinrent bientôt à une fin heureuse: on ga-



rantit à l'électeur le traité de Braunsberg, & l'on reconnut sa souveraineté de la Prusse. Les autres puissances convinrent entre elles de rétablir l'ordre des possessions, sur le pied qu'elles avoient été avant le commencement de cette guerre.

<sup>1660.</sup> Les états de la Prusse se soumirent avec peine au traité de Braunsberg: ils prétendoient que la Pologne n'avoit aucun droit de disposer de leur liberté: un gentil-homme nommé Rode, plus féditieux que les autres, fut arrêté; & après que les premiers mouvemens de cette révolte se furent apaisés, l'électeur reçut en personne l'hommage des Prussiens à Königsberg.

<sup>1661.</sup> La tranquillité, qui régnoit dans toute l'Europe, permit à l'électeur de tourner toute son atten-

<sup>1662.</sup> tion au bien de ses peuples: s'il devenoit le défenseur de ses états en tems de guerre, il n'en

<sup>1663.</sup> avoit pas moins la noble ambition de leur servir de père en tems de paix: il soulageoit les familles

<sup>1664.</sup> ruinées par les ennemis; il relevoit les murailles détruites des villes; les déserts devenoient des champs cultivés; les forêts se changeoient en villages,



lages; & des colonies de laboureurs nourrissoient leurs troupeaux dans des endroits, que les ravages de la guerre avoient rendus l'asile des bêtes sauvages: l'économie rurale, cette industrie si méprisée & si utile, étoit encouragée par ses soins: on voioit journellement quelques nouvelles créations; & l'on parvint à former le cours d'une rivière artificielle, qui joignant la Sprée à l'Oder facilitoit le commerce de ses provinces, & abrégé le transport des marchandises tant pour la Baltique que pour l'Océan. Frédéric-Guillaume étoit plus grand encore par la bonté de son caractère & par son application au bien public, que par ses vertus militaires & sa politique mesurée, qui lui faisoient faire toutes choses de la façon dont il le falloit pour réussir, & dans le tems où elles devoient être faites. La valeur fait les grands héros: l'humanité fait les bons princes.

Durant cette paix l'électeur reçut l'hommage <sup>1665.</sup> éventuel de l'archevêché de Magdebourg, & mit garnison dans cette capitale: il réunit de même à ses domaines la seigneurie de Régenstein qui étoit  
un



un fié de la principauté de Halberstadt, & maintint ses droits contre les prétentions des ducs de Brunswick.

Après avoir rapporté les soins que l'électeur prit pour l'intérieur du gouvernement, il fera nécessaire de marquér en peu de mots la part qu'il eut aux affaires générales de l'Europe: il envoya à l'empereur, que les Turcs attaquoient en Hongrie, un secours de deux-mille hommes sous le commandement du duc de Holstein: il assista de même Michel Coribut roi de Pologne dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre les infidèles: ce fut aussi par son entremise que les fils du duc <sup>1666.</sup> de Lunébourg s'accordèrent touchant l'héritage paternel: & il ajusta avec le duc de Neubourg tous les différends qui restoient à accommoder touchant la succession de Clèves: les Suédois firent avec lui une alliance défensive, & il conclut à la Haïe une quadruple alliance avec le roi de Danemarck, la république de Hollande & le duc de Brunswick, à laquelle l'empereur accéda.

Ces alliances, dont l'objet étoit d'assûrer la  
tran-



tranquillité de l'Allemagne, perdoient de leur force par leur nombre; elles dénotoient trop la supériorité de la France & la faiblesse de l'empire, dont tant d'états réunis pouvoient à-peine s'opposer à la puissance d'un seul monarque.

On vit bientôt combien ces précautions des <sup>1667.</sup> princes de l'empire étoient vaines: Louis XIV., qui commençoit à régner par lui-même, brûloit d'impatience de signaler son règne par quelque action digne d'attacher sur lui les regards de l'Europe: il marcha à la tête de son armée pour attaquer la Flandre Espagnole: une dot, qui n'avoit point été payée à Marie - Thérèse, fournit à la France le sujet d'un manifeste: quoique les raisons ne parussent pas aussi valables à Madrid qu'à Paris, Louis XIV. crut procéder selon les règles, en envahissant les Pais - bas Espagnols alors défendus par peu de troupes.

La France, attentive à prévenir les ligues qui se formoient pour le soutien de l'Espagne, crut qu'il lui convenoit de ménager l'amitié de l'électeur; & ce prince promit de ne point se mê-

S

ler



ler d'une guerre qui en effet lui étoit étrangère.

Louis XIV. s'empara d'une partie de la Flandre Espagnole presque sans résistance: l'hivèr d'après il prit la Franche - comté par les soins du prince de Condé, qui envieux de la belle campagne que Turenne avoit faite en Flandre, voulut le surpasser par celle qu'il fit alors: les Espagnols dans ce pressant besoin eurent recours aux Hollandais, qu'ils avoient autrefois opprimés & méprisés; & cette république les protégea dans cette occasion contre les entreprises du roi de France: De Wit pensionnaire de Hollande, le chevalier Temple ministre d'Angleterre, & Dhona ambassadeur de Suède, résolurent d'arrêter les progrès de Louis XIV. Bientôt après la Suède, la Hollande & l'Angleterre conclurent une alliance à la Haïe: Louis XIV. dissipa cet orage, en proposant lui-même la paix aux Espagnols: elle se conclut effectivement à Aix - la - chapelle: Les conditions en furent, que le roi garderoit les places de la Flandre qu'il avoit conquises, & qu'il rendroit la Franche-



che - comté aux Espagnols: les Hollandais auroient bien voulu qu'il eût rendu la Flandre; mais quelques soins qu'ils prissent pour y porter ce prince, ce fut d'autant plus inutilement qu'il étoit irrité <sup>1669.</sup> des procédés des Hollandais, & que méditant de s'en venger, la Flandre lui devenoit d'autant plus nécessaire: les desseins, que Louis XIV. formoit <sup>1670.</sup> sur les provinces - unies, n'étoient pas si cachés qu'il n'en transpirât quelque chose: ceux qui sont les moins intéressés dans les affaires, y sont souvent les plus clairvoians. Frédéric - Guillaume prévint que la paix, que la France venoit de faire avec l'Espagne, pourroit devenir funeste aux Hollandais: il essaya de détourner l'orage qui menaçoit cette république: Louis XIV., bien - loin d'adopter des sentimens aussi pacifiques, tâcha d'entraîner l'électeur lui-même dans la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandais: il chargea de cette commission le prince de Fürstenberg, qui se rendit à Berlin; & ce prince vit avec étonnement un souverain, qui préféroit les sentimens de l'amitié & de la reconnaissance aux amorces de l'intérêt & aux appas de l'ambition.



<sup>1671.</sup> Il se forma bientôt une ligue pour le soutien des provinces-unies: l'électeur de Brandebourg & celui de Cologne, l'évêque de Münster & le duc de Neubourg, signèrent ce traité à Bilefeldt: mais à-peine cet engagement fut-il pris, que l'électeur de Cologne & le duc de Neubourg passèrent dans le parti contraire.

<sup>1672.</sup> La Hollande, attaquée par la France en 1672., harcelée en même tems par l'électeur de Cologne & l'évêque de Münster, étoit dans une situation à n'osér attendre des secours de la générosité de ses alliés. Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain; le déclin de leur fortune est comme un thermomètre, qui indique en même tems le refroidissement de leurs amis. Leurs provinces étoient conquises par Louis XIV.; leurs troupes, intimidées & fugitives; & la ville d'Amsterdam, sur le point d'être prise: dans cet état comment osoient-elles espérer, qu'un prince eût l'ame assez magnanime, pour affronter les hasards que cette république avoit à craindre pour elle & pour ses défenseurs, en s'opposant au monarque le plus



plus puissant & le plus heureux de l'Europe, dans le cours triomphant de ses prospérités? Cependant ce défenseur se trouva; & Frédéric-Guillaume eut l'ame assez grande, pour conclure une alliance avec cette république, lorsque toute l'Europe comptoit la voir submergée par les flots, sur lesquels elle avoit régné avec un empire si absolu.

Il s'engagea de fournir un corps de vingt-mille hommes, dont la moitié devoit être à la paie de la république: l'électeur & la Hollande se promirent de plus de ne point faire de paix séparée avec leurs ennemis: peu de tems après l'empereur Léopold accéda à cette alliance.

Cependant les succès rapides de Louis XIV. avoient fait changer la forme du gouvernement de Hollande: le peuple, que la calamité publique & les intrigues du prince d'Orange rendoient furieux, accusa le pensionnaire de tous ses malheurs, & vengea sur les frères de Witt avec une cruauté inouïe les maux que la Hollande avoit à souffrir: Guillaume d'Orange fut élu stadthouder tumultuairement par le peuple; & ce prince âgé de dix-



neuf ans devint l'ennemi le plus infatigable, que l'ambition de Louis XIV. ait eu à combattre.

L'électeur parent du nouveau stadthouder s'empressa de le secourir: à-peine eut-il assemblé ses troupes, qu'il s'avança à Halberstadt où Montécuculi le joignit avec dix-mille impériaux; il continua incontinent sa marche vers la Westphalie: sur le bruit de son approche, Turenne quitta la Hollande, prit quelques villes dans le païs de Clèves, & vint à sa rencontre à la tête de trente-mille Français: la ville de Groningue évacuée par l'évêque de Münster, & le siège de Mastric levé par les Français, furent les seuls fruits de cette diversion. L'électeur vouloit combattre Turenne, & marcher tout-droit au secours des Hollandais; mais Montécuculi, qui avoit des ordres secrets de ne point agir offensivement, ne voulut point y consentir; il alléguait toute sorte de mauvaises raisons pour en dissuader l'électeur, qui n'étant pas assez puissant pour agir avec ses propres forces, fut contraint de se conformer aux intentions de l'empereur: il marcha donc du côté de Francfort-au-Main,

en



en donnant avis au prince d'Orange des raisons de sa conduite: cette marche obligea pourtant Turenne de repasser le Rhin à Andernach, & débarassa les Hollandais de trente-mille ennemis.

Turenne auroit été suivi, si la chose n'avoit dépendu que de l'électeur: il avoit fait des préparatifs pour passer le Rhin à Nirstein; mais Montécuculi s'y opposa hautement, & lui déclara que les impériaux ne passeroient pas cette rivière: la campagne s'écoula ainsi infructueusement; & l'électeur prit ses quartiers d'hiver en Westphalie.

Les Français profitèrent de cette inaction: Turenne passa le Rhin à Wésel, s'empara des duchés de Clèves & de la Marck, & s'avança vers le Wéser; & l'évêque de Münster tenta inutilement de prendre Bielefeld.

On conseilla à l'électeur de remettre ses affaires à la décision d'une bataille: le prince d'Anhalt étoit de cet avis, & le fortifioit de bonnes raisons: il soutint que si Turenne étoit battu, il seroit obligé de repasser le Rhin; & que s'il étoit vainqueur, il ne pouvoit pas poursuivre les troupes vaincues

à



à cause qu'il se feroit trop éloigné des frontières de la France. L'électeur panchoit assez pour cet avis: c'étoit un dimanche; & les ministres, autant timides vis-à-vis des Français qu'envieux de la réputation du prince d'Anhalt, engagèrent le prédicant à allonger son discours: le sermon dura près de trois heures; ce qui leur donna le tems d'arranger les choses, de façon que ce projet vint à manquer: les troupes de l'empereur refusèrent d'agir; & l'électeur crut qu'il n'étoit pas assez fort, pour se mesurer seul contre la France sans le secours de ses alliés.

Ce prince, ne pouvant pas vaincre Turenne par les armes, le vainquit dans cette campagne par générosité. Un Français nommé Villeneuve, qui étoit dans le camp de Turenne, offrit à l'électeur d'assassiner son général: Frédéric-Guillaume eut horreur de ce crime, & avertit Turenne de se garder du traître, ajoutant qu'il embrassoit avec plaisir l'occasion de lui témoigner, que l'estime qu'il avoit pour son mérite, n'étoit point altérée par le mal que  
les



les Français avoient fait souffrir à ses Provinces.

Les Hollandais devoient les subsides qu'ils s'é-<sup>1673.</sup>toient chargés de paier: l'empereur & l'Espagne n'avoient point encore pris parti contre la France; & toutes les provinces que l'électeur possédoit en Westphalie étoient perdues: tant de raisons jointes à son impuissance disposèrent Frédéric-Guillaume à faire son accommodement avec la France: la paix fut conclue à Woffen, & Louis XIV. la ratifia dans son camp devant Mastric: on lui rendit toutes ses provinces, à l'exception des villes de Retz & de Wéfel que les Français gardèrent, jusqu'à ce que la paix avec la Hollande fût conclue: l'électeur promit de ne plus assister les Hollandais, se réservant toutefois la liberté de défendre l'empire au cas qu'il fût attaqué: le reste de ces articles de paix rouloit sur l'indemnisation des dommages qu'avoient faits les troupes Françaises, que Louis XIV. promit de paier à l'électeur. Tous les efforts qu'il fit pour disposer le roi de France à comprendre les Hollandais dans cette paix, furent

T

inu-



inutiles: il s'étoit sacrifié pour sauver cette malheureuse république: si tant de princes plus puissans que lui eussent imité en partie sa générosité, la Hollande auroit été sauvée plustôt; & l'électeur ne se feroit pas vû contraint de plier sous la puissance du roi le plus formidable de l'Europe.

Louis XIV. avoit terrassé les Hollandais, obligé leurs alliés à les abandonner, & contenu les deux maisons d'Autriche dans l'inaction: cependant l'arc de triomphe, qu'on lui fit ériger devant la porte Saint-Denis pour la conquête de la Hollande, n'étoit pas encore achevé que cette conquête fut perdue. Les Français avoient occupé trop de places, ce qui affoiblit considérablement leurs armées: ils avoient négligé de s'emparer d'Amsterdam, l'ame de cet état: les Hollandais lâchèrent leurs écluses pour se sauver: Turenne ne put empêcher la jonction du prince d'Orange & de Montécuculi: toutes ces choses jointes ensemble firent perdre aux Français leur avantage, & les contraignirent d'évacuer la Hollande. Louis XIV., afin de regagner la supériorité d'un autre côté,



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 143

côté, s'empara de la Franche-comté: Turenne<sup>1674.</sup> entra dans le palatinat; ses troupes y commirent des excès énormes. L'électeur palatin, qui de son château avoit vû brûler plusieurs villages, s'en plaignit à la diète; & l'empereur, qui avoit tranquillement vû subjuguier la Hollande, sortit de sa léthargie pour secourir l'empire: il rompit avec le roi de France; & c'est peut-être la seule guerre que la maison d'Autriche ait entreprise pour la sûreté & la défense de l'Allemagne.

Léopold se joignit à l'Espagne & à la Hollande; & Frédéric-Guillaume s'engagea de conduire seize-mille hommes au secours de l'empire: les Hollandais & les Espagnols lui promirent de le soulager en partie dans l'entretien de ses troupes. Comme Louis XIV. attaquoit l'empire, la résolution que l'électeur prit dans cette occasion de le secourir, n'étoit point contraire aux engagements qui subsistoient avec la France depuis la paix de Woffen.

Le commencement de cette campagne fut malheureux pour les alliés: le prince d'Orange venoit



d'être battu à Senef par le prince de Condé: Turenne, qui avoit passé le Rhin à Philipsbourg, remporta une victoire sur le vieux Caprara, combattit le duc de Lorraine Charles IV. à Sintzheim, & marcha de-là à Holtzheim, où il défit Bournonville qui commandoit un gros corps d'impériaux.

L'électeur passa le Rhin à Strasbourg, & joignit Bournonville peu de jours après sa défaite: il trouva les généraux qui commandoient cette armée, divisés & animés les uns contre les autres, & plus occupés à se nuire qu'à vaincre les ennemis.

Depuis la jonction des Brandebourgeois, l'armée impériale étoit forte de plus de cinquante-mille hommes: l'électeur, qui cherchoit la gloire & qui vouloit combattre, pressa Bournonville d'y consentir, mais vainement: l'armée prit le camp de Kokersberg: les Brandebourgeois s'emparèrent du petit château de Wofelsheim: & Turenne, qui méditoit un plus grand coup, repassa la Sarre & se retira en Lorraine.

Ainsi se perdit infructueusement cette campagne, où les troupes de l'empire manquant de profi-



profiter de leur supériorité, laissèrent à leurs ennemis le tems & les moïens de leur porter les coups les plus dangereux: l'électeur établit ses quartiers depuis Colmar jusqu'à Maft-Münster; & les impériaux bloquèrent Brifac.

Turenne étoit toujours bien-fort vis-à-vis d'une armée où régnoit la discorde: il reçut un secours de dix-mille hommes de l'armée de Flandre: après avoir reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'électeur avoit prévu ce qui devoit arriver, & il avoit conseillé à Bournonville à différentes reprises de resserrer ses quartiers éparpillés. Bournonville étoit confiant; la retraite des Français l'endormoit dans une sécurité dont on ne put pas le faire sortir; il ne voulut jamais consentir à rapprocher ses quartiers. Cependant Turenne passe les défilés de Tan & de Bedford; pénètre dans les quartiers des impériaux; en enlève deux; fait prisonnier un régiment de dragons \* Brandebourgeois; bat Bournonville dans le Sundgaw auprès de Muhl-

T 3

hau-

\* Régiment de Spar.



hausen; & poursuit ce général qui se joint en hâte à l'électeur, qui avoit assemblé ses troupes à Colmar. Turenne arrive; il présente sa première ligne vis-à-vis du front de ce camp qui étoit inattaquable, & le tourne avec la seconde. L'électeur, posté dans un terrain ferré, pris en flanc par Turenne & contrarié par Bournonville, décampe pendant la nuit & repassa le Rhin à Strasbourg.

Les impériaux levèrent le siège de Brisac, & les Français devinrent les maîtres de l'Alsace.

Frédéric-Guillaume prit ses quartiers en Franconie avec ses Brandebourgeois: les mauvais succès que l'électeur eut dans cette campagne, ne doivent pas surprendre ceux qui connaissent les principes selon lesquels se conduit la cour de Vienne.

Les ministres de l'empereur étoient bien inférieurs aux ministres du roi de France; & Bournonville ne pouvoit pas se comparer à Turenne.

A Vienne, des ministres qui n'étoient que politiques, dresseient dans la retraite de leurs cabinets des projets de campagne qui n'étoient point mili-



militaires; & ils prétendoient mener les généraux par la lisière, dans une carrière où il faut voler pour la remplir.

A Versailles, des ministres qui favoient que le détail des expéditions militaires n'étoit pas leur fort, s'en tenoient aux idées générales des projets de campagne, & croioient les Condés & les Turennes d'assez grands-hommes, pour s'en rapporter à eux sur la manière de les exécuter. \*

Les généraux Français, presque souverains dans leurs armées, s'abandonnoient à la libre impulsion de leur génie: ils profitoient de l'occasion lorsqu'elle se présentoit: au lieu que les ennemis la perdoient souvent par l'envoi de courriers, qui demandoient à l'empereur la permission d'entreprendre des choses qui n'étoient plus faisables à leur retour.

L'empereur, qui dans ses armées décoroit l'électeur de la représentation, ne mettoit sa confiance

\* Le cardinal de Richelieu montrant un jour sur une carte l'endroit où Bernard de Weimar devoit passer une rivière: le général Allemand lui donna sèchement sur les doigts, & lui dit: „ M. le cardinal, votre doigt „ n'est pas un pont.



ce qu'en ses propres généraux: de-là vint que Montécuculi fit manquer les projets de la campagne de 1672. & que Bournonville fut cause des malheurs qu'on éprouva en Alsace. Le conseil de Vienne qui n'étoit point sur les lieux, intimidé par la perte des batailles de Senef, de Sintzheim & de Holtzheim, pensoit que l'Allemagne feroit perdue s'il risquoit la quatrième: ajoûtons à cela la mésintelligence des généraux de l'empereur; & ces raisons prises ensemble firent que Frédéric-Guillaume ne parut jamais aussi admirable à la tête des impériaux qu'à la tête de ses propres troupes.

<sup>1675.</sup> Pendant que Turenne assûroit les frontières de la France par son habileté, le conseil de Louis XIV. travailloit à le débarrasser d'un ennemi dangereux: & afin de séparer Frédéric-Guillaume des impériaux, la France lui suscita une diversion qui le rappella dans ses propres états.

Quoiqu'en 1673. la Suède eût fait une alliance défensive avec l'électeur, la France trouva le moien de la rompre; & Wrangel entra dans les Marches



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 149

Marches de Brandebourg à la tête d'une armée Suédoise.

Le prince d'Anhalt, qui en étoit gouverneur, se plaignit amèrement de cette irruption : Wrangel se contenta de lui répondre, que les Suédois se retireroient avec leurs troupes, dès que l'électeur auroit fait sa paix avec la France.

Le prince d'Anhalt informa l'électeur de la désolation de ses états, & des pillages que les Suédois y exerçoient; & comme il avoit trop peu de troupes pour se présenter devant une armée, l'électeur approuva qu'il se renfermât dans Berlin pour y attendre son arrivée.

Tandis que les troupes Brandebourgeoises se refaisoient des fatigues de la campagne d'Alsace dans les quartiers d'hiver de la Franconie; les païsans de la Marche désespérés des vexations des Suédois s'attroupèrent, & remportèrent quelques avantages sur leurs ennemis: ils avoient formé des compagnies: l'on voioit dans leurs drapeaux le nom de l'électeur, avec cette légende:

POUR LE PRINCE ET POUR LA PATRIE

U

NOUS



## NOUS SACRIFIONS NOTRE VIE.

Wrangel, qui tenoit pourtant une espèce d'ordre parmi les Suédois, tomba malade; & son inaction augmenta les concussions & les pillages: les églises n'étoient point épargnées; & l'avidité intéressée du foldat le poussa aux plus grandes cruautés.

Les Marches, qui soupiroient après leur libérateur, ne l'attendirent pas longtems: Frédéric-Guillaume, qui se préparoit à se venger de la mauvaise foi des Suédois, partit de ses quartiers de la Franconie, & arriva le 11. de juin à Magdebourg: il fit fermer les portes de cette forteresse incontinent après son arrivée; & il usa de toutes les précautions possibles, pour dérober aux ennemis les nouvelles de son approche. L'armée passa l'Elbe vers le soir, & arriva par des chemins détournés la nuit d'après aux portes de Rathenau: il fit avertir de son arrivée le baron de Brist, \* qui étoit dans cette ville; & concerta avec lui en secret des moiens de surprendre les Suédois.

Brist

\* Il étoit conseiller de province & très-attaché à l'électeur.



Brist s'acquitta habilement de sa commission: il donna un grand souper aux officiers du régiment de Wangelin, qui étoient en garnison à Rathenau: les Suédois s'y livrèrent sans retenue aux charmes de la boisson; & pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'électeur fit passer la Havel sur différens bateaux à des détachemens d'infanterie, pour assaillir la ville de tous les côtés.

Le général Dörffling, se disant commandant d'un parti Suédois poursuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenau: il fit égorger les gardes; & en même tems toutes les portes furent forcées: la cavalerie nettoia les rues; & les officiers Suédois eurent de la peine à se persuader à leur réveil, qu'ils étoient prisonniers d'un prince, qu'ils croioient encore avec ses troupes dans le fond de la Franconie. Si dans ces tems les postes avoient été établies comme des nôtres, cette surprise auroit presque été impossible; mais c'est le propre des grands-hommes de mettre à profit jusqu'aux moindres avantages.

L'électeur, qui savoit de quel prix sont les



momens à la guerre, n'attendit point à Rathenau que toute son infanterie l'eût joint: il marcha avec sa cavalerie droit à Nauen, afin de séparer le corps des Suédois qui étoit auprès de Brandebourg, de celui qui étoit auprès de Havelberg: quelque diligence qu'il fit dans cette conjoncture décisive, il ne put point prévenir les Suédois, qui avoient quitté Brandebourg au bruit de son approche, & s'étoient retirés par Nauen une heure avant qu'il arrivât: il les suivit avec vivacité; & il apprit par la déposition des prisonniers & des déserteurs, que ce corps marchoit à Fehrberlin, où il s'étoit donné rendez-vous avec celui de Havelberg.

L'armée Brandebourgeoise consistoit en cinq-mille-six-cens chevaux: elle n'avoit point d'infanterie, & menoit cependant douze canons avec elle. Les Suédois comptoient dix régimens d'infanterie & huit-cens dragons dans leur camp. Malgré l'inégalité du nombre & la différence des armes, l'électeur ne balança point d'aller aux ennemis afin de les combattre.

Le



Le 18. de juin il marche aux Suédois: il confie seize - cens chevaux de son avant-garde au prince de Hombourg, avec ordre de ne rien engager, mais de reconnaître l'ennemi. Ce prince part; & après avoir traversé un bois, il voit les troupes Suédoises campées entre les villages de Hackenberg & de Tornow, aiant un marais à leur dos, le pont de Fehrberlin au de-là de leur droite, & une plaine rase devant leur front: il pousse les grandes-gardes, les poursuit & les mène battant jusqu'au gros de leur corps; les troupes sortent en même tems de leur camp, & se rangent en bataille: le prince de Hombourg, plein d'un courage brillant, s'abandonne à sa vivacité, & engage un combat qui auroit eû une fin funeste, si l'électeur averti du danger dans lequel il se trouvoit, ne fût accouru à son secours.

Frédéric - Guillaume, dont le coup-d'œil étoit admirable & l'activité étonnante, fit dans l'instant sa disposition: il profita d'un tertre pour y placer sa batterie; il en fit faire quelques décharges sur les ennemis: l'infanterie Suédoise en fut ébranlée:



& lorsqu'il vit qu'elle commençoit à flotter, il fondit avec toute sa cavalerie sur la droite des ennemis, l'enfonça & la défit: les régimens Suédois du corps & d'Ostrogothie furent entièrement taillés en pièces; la déroute de la droite entraîna celle de la gauche; les Suédois se jettèrent dans des marais où ils furent tués par les païsans, & ceux qui se sauvèrent, s'enfuirent par Fehrberlin où ils rompirent le pont derrière eux.

Il est digne de la majesté de l'histoire, de rapporter la belle action que fit un écuyer de l'électeur dans ce combat: l'électeur montoit un cheval blanc: Froben son écuyer s'apperçut que les Suédois tiroient plus sur ce cheval, qui se distinguoit par sa couleur, que sur les autres: il pria son maître de le troquer contre le sien, sous prétexte que celui de l'électeur étoit ombrageux; & à-peine ce fidèle domestique l'eut-il monté quelques momens, qu'il fut tué & sauva ainsi par sa mort la vie à l'électeur.

Ce prince, qui n'avoit point d'infanterie, ne put ni forcer le pont de Fehrberlin, ni poursuivre  
l'en-



l'ennemi dans sa fuite: il se contenta d'établir son camp sur ce champ de bataille, où il avoit acquis tant de gloire: il pardonna au prince de Hombourg, d'avoir exposé avec tant de légèreté la fortune de tout l'état, en lui disant: „Si je vous „jugeois selon la rigueur des loix militaires, vous „auriez mérité de perdre la vie; mais à Dieu ne „plaise que je ternisse l'éclat d'un jour aussi heureux, en répandant le sang d'un prince qui a „été un des principaux instrumens de ma victoire! „

Les Suédois perdirent deux étendarts, huit drapeaux, huit canons, trois - mille hommes & grand - nombre d'officiers, dans cette journée aussi célèbre que décisive.

Dörfling arriva avec l'infanterie, les poursuivit le lendemain, fit beaucoup de prisonniers, & reprit avec leur bagage une partie du butin qu'ils avoient fait dans les Marches de Brandebourg. L'armée Suédoise, qui étoit fondue & réduite à quatre - mille combattans, se retira par Ruppin & Witstock, dans le duché de Mecklenbourg.

Peu



Peu de capitaines ont pu se vanter d'avoir fait une campagne pareille à celle de Fehrberlin: l'électeur forme un projet aussi grand que hardi, & l'exécute avec une rapidité étonnante: il enlève un quartier des Suédois, lorsque l'Europe le croioit encore en Franconie: il vole aux plaines de Fehrberlin où les ennemis s'assembloient: il rétablit un combat engagé avec plus de courage que de prudence; & avec un corps de cavalerie inférieur & harassé des fatigues d'une longue marche, il parvient à battre une infanterie nombreuse & respectable, qui avoit subjugué par sa valeur l'Empire & la Pologne: par l'habileté de sa conduite, il laisse à juger ce qu'il auroit fait, s'il avoit été le maître d'agir en Alsace selon sa volonté: cette expédition aussi brillante que valeureuse mérite qu'on lui applique le *VENI, VIDI, VICI*, de César: il fut loué par ses ennemis, beni par ses sujets; & la postérité datte de cette fameuse journée, le point d'élévation où la maison de Brandebourg est parvenue dans la suite.

Les Suédois battus par l'électeur furent déclarés



clarés ennemis de l'empire, pour l'avoir attaqué dans un de ses membres: s'ils avoient été secon-  
dés de la fortune, peut-être auroient-ils trouvé  
des alliés.

L'électeur, fort des secours des impériaux &  
des Danois, attaqua à son tour les Suédois dans  
leurs provinces: il entra en Poméranie, & se ren-  
dit maître des trois principaux passages de la  
Pène.

Les Brandebourgeois prirent la ville de Wol-  
gast & l'île de Wollin; & Wismar ne se rendit  
aux Danois, qu'après que le prince de Hombourg  
les eût joints avec un renfort des troupes électo-  
rales.

Les intérêts, qui lioient également le roi de <sup>1676,</sup>  
Danemarck & le grand - électeur dans la guerre  
qu'ils faisoient aux Suédois, furent resserrés plus  
étroitement par une alliance qu'ils conclurent en-  
semble au commencement de l'année 1676.

La forte garnison que les Suédois avoient à  
Stralsund, incommodée du voisinage des troupes  
Brandebourgeoises, tenta pendant l'hiver de les dé-



loger de l'île de Wollin: Mardefelt y passa avec un détachement Suédois, & assiégea les troupes électorales qui en défendoient la capitale. La vigilance du maréchal Dörffling leur fit paier assez chér leur entreprise: il rassembla quelques - uns de ses quartiers, passa dans l'île de Wollin, battit Mardefelt & l'auroit entièrement défait, si le Suédois n'eût gagné ses vaisseaux en hâte & ne se fût sauvé à Stralfund.

Au commencement de la campagne la Baltique se vit couverte de deux puissantes flottes, qui bloquèrent les Suédois dans leurs ports & les empêchèrent d'envoyer des secours en Poméranie: l'une étoit la flotte que les Hollandais envoioient au secours des alliés, commandée par l'amiral Tromp le plus grand marin de son siècle; & l'autre étoit celle du roi de Danemarck, sous les ordres de l'amiral Juhl qui ne le cédoit guères en réputation au premier: les capres Brandebourgeois se distinguèrent même dans cette campagne, & firent des prises sur les Suédois.

Cette nation, prévoyant qu'il lui seroit impossible



fi ble de résister au nombre d'ennemis qu'elle venoit de s'attirer, hasarda quelques propositions de paix, pour détacher l'électeur de ses alliés & peut-être même pour le commettre avec eux: voici comme la Suède s'y prit.

Wangelin, qui avoit été fait prisonnier à Rathenau, fit quelques ouvertures, promit de grands avantages, & se servit de toutes les séductions de la politique, pour engager l'électeur à se réconcilier avec la Suède: mais Frédéric-Guillaume, loin d'entrer dans aucune négociation, rejeta loin de lui des propositions aussi contraires à sa gloire.

Il se mit à la tête de ses troupes, & prit Anclam malgré l'opposition qu'y mit le général Königsmarck: il tourna ensuite ses armes victorieuses vers Stettin, qu'il se contenta de bloquer, la saison étant trop avancée pour en faire le siège dans les formes.

La campagne suivante s'ouvrit sur mer par <sup>1677.</sup> une bataille navale, où la flotte Suédoise fut défaite par celle des Danois. Charles XI., qui n'avoit été que pupille jusqu'alors, parvenu à l'âge



de majorité, commença à paraître comme roi: il se mit à la tête de son armée; & pour son coup d'essai, il gagna la fameuse bataille de Lunden en Scanie, où Christian V. fut mis en fuite, après avoir laissé six-mille hommes sur la place.

La fortune des Suédois, qui prévaloit contre le roi de Danemarck, devenoit impuissante contre l'électeur: cette campagne de Poméranie fut pour les Suédois une des plus malheureuses.

L'électeur, qui pendant l'hiver avoit bloqué Stettin, fit ouvrir la tranchée le 6. de juin devant cette place: les Brandebourgeois attaquèrent cette ville par la rive gauche de l'Oder; & les Lunébourgeois, qui s'étoient joints à l'électeur, poussèrent leurs approches du côté de la rive droite de cette rivière: le siège dura six mois de tranchée ouverte.

Les fortifications de Stettin consistoient dans des boulevarts de terre, entourés d'un fossé & défendus par une mauvaise contrescarpe; quelques redoutes étoient ses seuls ouvrages extérieurs: selon la méthode dont on se sert pour assiéger les places



places à présent, cette bicoque auroit été incapable de faire une longue résistance: alors les troupes de l'électeur, accoutumées aux guerres de campagne, n'avoient point l'expérience des sièges: elles étoient excellentes pour des coups de main; mais elles menoient peu de gros canons, peu de mortiers avec elles; & elles manquoient sur-tout d'habiles ingénieurs.

Stettin capitula le 14. décembre: la garnison étoit réduite à trois-cens hommes; & les relations de ces tems assûrent, que les assiégeans y perdirent dix-mille hommes: il paraît cependant clairement que ce nombre a été grossi, soit que ces auteurs crûssent qu'un siège ne devenoit fameux qu'à proportion du monde qu'il coûtoit, soit qu'ils fussent trompés eux-mêmes par de fausses nouvelles: les plus grandes forteresses maçonnées, casematées & minées que de grandes armées assiègent, ne coûtent pas aussi chères aux princes qui les prennent, que ce mauvais retranchement coûta, selon ces auteurs, aux Brandebourgeois.



Après la prise de cette ville les Lunébourgeois se retirèrent chez eux.

Les avantages brillans, que l'électeur remporta sur ses ennemis, ne firent pas sur la cour impériale l'impression favorable à laquelle on devoit s'attendre: l'empereur vouloit avoir de faibles vassaux & de petits sujets, & non pas des princes riches & des électeurs puissans: comme sa politique tendoit au despotisme, il comprenoit de quelle importance il étoit de tenir les princes dans la médiocrité & dans l'impuissance: ses conseillers (& entr'autres un certain Hocherus) eurent même l'impudence de dire: „Qu'on voioit à Vienne avec „chagrin, qu'un nouveau roi des Vandales s'ag- „grandît sur les bords de la Baltique. „ Ou il falloit le souffrir & se taire; ou il falloit avoir des moyens pour l'empêcher.

<sup>1678.</sup> Pendant que les expéditions militaires de l'électeur n'étoient qu'une suite de prospérités & de triomphes; Louis XIV. donnoit des loix à l'Europe, & lui prescrivoit des conditions de paix. Par ce traité la France resta en possession de la  
Fran-



Franche-comté qui lui fut annexée pour jamais, d'une partie de la Flandre Espagnole, & de la forteresse de Fribourg. Après que cette paix eût été signée à Nimègue, le prince d'Orange tenta vainement de la rompre, en livrant l'inutile combat de Saint-Denis, où le duc de Luxembourg triompha malgré la ruse & la mauvaise foi de son adversaire. Les Hollandais, en faisant cette paix, avoient pensé à eux & point à leurs alliés: Frédéric-Guillaume leur reprocha leur ingratitude; mais la chose étoit dès-lors sans remède.

La France proposa à l'électeur, de rendre aux Suédois les conquêtes qu'il avoit faites sur eux, & de les indemniser des frais de la guerre: il auroit été difficile que Louis XIV. eût prescrit des conditions plus humiliantes, à un prince abattu par ses défaites: aussi l'électeur n'en voulut-il point entendre parler: ses vœux s'élevoient plus haut, & il espéroit de conserver par des traités ce qu'il avoit acquis par des combats: il gagna plus par ses négociations à la paix de Westphalie, qu'il ne gagna pendant tout le cours de sa vie par les armes & par ses nombreuses victoires. La



La guerre continua en Poméranie: les Suédois enlevèrent sur l'île de Rugen deux détachemens, l'un Danois l'autre Brandebourgeois, chacun fort de fix - cens hommes: & le roi de Danemarck perdit Christiania & l'île de Blékingen.

La fortune de l'électeur, ou (pour mieux dire) son habileté, n'étant assujettie à aucun hafard, parut dans cette guerre également stable: il reçut un secours de quatre - mille Lunébourgeois, avec lesquels & à l'aide des vaisseaux Danois il fit une descente dans l'île de Rugen, en chassa les Suédois, & leur enleva la Fehrschantz: il s'empara tout - de - suite de l'île de Bornholm, passa à Stralfund, & fit bombarder cette ville avec tant de vivacité qu'elle se rendit au bout de deux jours: il termina enfin cette belle campagne par la prise de Gripswalde.

Il sembloit que la fortune se plût à fournir des occasions à ce Prince, où il pût déployer ses grands talens: à - peine avoit - il fini sa campagne, qu'il apprit que le général Horn étoit venu de la Livonie inonder la Prusse avec seize - mille Suédois.



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 165

Il reçut cette nouvelle sans étonnement, & y remédia sans embarras: son esprit fertile en expédiens lui fournissoit en foule des projets, dont il ne lui restoit à faire que le choix & l'application: il pensa & il exécuta dans le même moment: le général Görtz fut détaché avec trois-mille hommes; il arriva heureusement à Königsberg où il se joignit à Hohendorff, & se tint dans l'inaction jusqu'à l'arrivée de l'électeur.

Pour fortifier son parti, Frédéric-Guillaume fit une alliance défensive avec ces mêmes Hollandais, qui l'avoient abandonné avec tant de lâcheté: il les dispensa de lui paier les subsides arriérés, leur fit la cession réelle du fort de Skenck, & n'en reçut en récompense que de frivoles garanties, que ces républicains ingrats refusèrent même d'accomplir.

Les Suédois avançoient en attendant, & faisoient des progrès en Prusse: ils avoient brûlé en passant le fauxbourg de Mémel, & s'étoient emparés de Tilse & d'Insterbourg; leurs troupes s'étoient étendues, & leurs partis couroient tout le país.

Y

L'élec-



1679.

L'electeur répara bientôt ces pertes par sa prodigieuse diligence: le 10. de janvier il part de Berlin; se met à la tête de neuf-mille hommes, avec lesquels Dörffling avoit pris les devans; il passe la Vistule le 15. précédé par la terreur de son nom qui étoit devenu redoutable aux Suédois: Horn se confond à son approche; il perd l'espérance de résister au vainqueur de Fehrberlin; il se retire, & ses troupes se découragent: Görtz profite de ce trouble, le suit, le harcèle, le retarde; & ce commencement de désordre fait perdre huit-mille hommes aux Suédois: un grand nombre de païsans, qui s'étoient joints au corps de Görtz, se jettèrent sur les traîneurs & sur ceux qui s'écartoient de l'armée Suédoise, les firent prisonniers, ou les massacrèrent.

L'electeur, qui ne perdoit pas ses momens dans l'oïveté, se trouvoit sur les bords du Frisch-Haff; il avoit fait préparer des traîneaux, sur lesquels il mit toute son infanterie & ses troupes dans l'ordre où elles devoient combattre; la cavalerie à leurs côtés suivoit l'electeur, qui faisoit  
de



de cette façon étrange & nouvelle sept grands milles d'Allemagne par jour; on étoit surpris de voir cette course de traîneaux d'une armée sur la glace unie d'un golfe, qui deux mois auparavant avoit été couvert de vaisseaux de toute la terre que le commerce de la Prusse y attiroit.

La marche de l'électeur avec son armée ressembloit au spectacle d'une fête galante & superbe: l'électrice & toute sa cour étoient avec lui sur des traîneaux; & ce prince étoit reçu dans tous les endroits où il passoit, comme le libérateur de la patrie.

Arrivé à Labiaw, il détacha le général Trésfeldt avec cinq-mille chevaux, pour arrêter les Suédois & lui donner le tems de les joindre: il fit le même jour une traite considérable sur le golfe de Courlande, & arriva le 19. de janvier avec son infanterie à trois milles de Tilse, où les Suédois avoient leur quartier: il apprit le même jour, que Trésfeldt avoit battu deux régimens des ennemis auprès de Splitter, & qu'il leur avoit



pris vingt - huit drapeaux \* & étendarts, deux paires de timbales & sept - cens chariots de bagage.

Les Suédois battus par Tréfenfeldt, harcelés par Görtz & intimidés par le voisinage de l'électeur, abandonnèrent Tilse & se retirèrent du côté de la Courlande: Görtz atteignit leur arrière - garde forte de quatorze - cens hommes entre Schulzen, Crug & Cuadjuc, & la défit entièrement: il revint d'un côté & Tréfenfeldt de l'autre, tous deux chargés de trophées, ramenant le butin que les ennemis avoient fait, & conduisant avec eux grand nombre de prisonniers.

La retraite des Suédois ressembloit à une déroute; de seize - mille qu'ils étoient, à - peine trois - mille retournèrent - ils en Livonie: ils étoient entrés en Prusse comme des Romains; ils en sortirent comme des Tartares.

Ainsi se termina cette expédition unique dans son

\* Ou les Suédois étoient extrêmement fondus, pour avoir eû tant de drapeaux auprès d'un corps aussi faible; ou il s'est glissé quelque faute de nombre: j'aurois hésité de rapporter ce fait, s'il n'étoit pas constaté par différentes relations qui se trouvent dans les archives royales.



son espèce, dans laquelle le génie de l'électeur se déploya tout entier, où ni la rigueur de la saison dans ce climat sauvage, ni la longueur du chemin de l'Oder jusqu'aux frontières de la Livonie, ni les fatigues, le nombre des ennemis, où rien enfin ne l'arrêta.

Cette campagne si-bien projetée, si-bien exécutée, ne valut à l'électeur que de la réputation : c'est la monnaie des héros ; mais ce n'est pas toujours celle dont les princes se contentent.

Les ennemis de Frédéric-Guillaume l'avoient attiré de l'Alsace dans la Marche, & de la Poméranie en Prusse : à-peine en eut-il expulsé les Suédois, que les cris de ses sujets lui annoncèrent que trente-mille Français, sous les ordres du général Calvo, étoient entrés dans le duché de Clèves.

Louis XIV insistoit sur l'entier rétablissement des Suédois, & rien ne put le fléchir sur cet article : Colbert rejetta avec hauteur toutes les propositions que lui avoient faites les ministres de l'électeur.



La partie devenoit trop inégale: l'électeur de Brandebourg & le roi de Danemarck, qui étoient restés les seuls champions dans la lice, ne pouvoient pas l'emporter de haute-lutte sur Charles XI & sur Louis XIV ensemble: malgré la répugnance que l'électeur avoit de se défaire de ses conquêtes, il fit pour quinze jours une trêve avec les Français, & leur remit les villes de Wéfel & de Lipstadt jusqu'à l'entière conclusion de la paix.

Ce terme s'étant écoulé sans qu'on eût pu convenir de rien, Créqui entra avec dix-mille hommes dans la principauté de Minden: les Lunébourgeois l'y joignirent; & ces troupes renfermèrent conjointement entre-elles & le Wéfer, un corps Brandebourgeois que le général Spar commandoit: c'étoit le même régiment de dragons fait prisonnier en Alsace, qui fut pris auprès de Minden pour la seconde fois; depuis l'électeur le supprima entièrement.

Frédéric - Guillaume abandonné par l'empereur, & ne recevant que des refus de la part des  
Hol-



Hollandais, qui étoient bien éloignés de remplir leur garantie, résolut enfin de s'accommoder. Il envoya le baron de Meinder à Saint - Germain - en - laye où la cour de France se tenoit, & où l'on convint après beaucoup de difficultés des conditions suivantes: à favoir, que le traité de Westphalie serviroit de base à cette paix; que l'électeur auroit en propriété tous les péages des ports de la Poméranie ultérieure, avec les villes de Camin, Gartz, Greiffenberg & Wildenbruck: il consentit de son côté, à remettre les Suédois en possession de toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur eux, & à ne point assister le roi de Danemarck; moyennant quoi la France évacua ses provinces de Westphalie, & lui paia trois - cens - mille ducats, pour l'indemniser des dommages que les troupes de Créqui avoient faits dans ses états.

Cette paix ainsi conclue & ratifiée fut mise en exécution, sans qu'aucun incident en suspendît l'accomplissement.

Le roi de Danemarck ne tarda point à suivre l'exemple de l'électeur: il fit sa paix avec la  
Fran-



France & la Suède à Fontainebleau; avec cette différence, que l'électeur y trouva du moins quelques avantages, & que le roi de Danemarck, pour avoir attendu trop longtems, n'en profita en aucune manière.

La paix de Saint - Germain termina les exploits militaires de Frédéric - Guillaume; ses dernières années furent pacifiques & s'écoulèrent avec moins d'éclat: cependant son grand génie se manifesta jusques dans les moindres actions de sa vie.

Les vertus de ce prince se modifioient selon les circonstances où il se trouvoit, paraissant tantôt plus héroïques & plus sublimes, tantôt plus douces & plus fecourables.

Un préjugé assez général fait que la plupart des hommes idolâtrent l'heureuse témérité des ambitieux: l'éclat brillant des vertus militaires offusque à leurs yeux la douceur des vertus civiles: ils préfèrent les Erostrates qui brûlent les temples aux Amphions qui élèvent des villes, & les victoires d'Octave au règne d'Auguste.

Frédéric - Guillaume étoit également admirable,

à



à la tête de ses armées où il paraissoit comme le libérateur de sa patrie, & à la tête de son conseil où il administroit la justice à ses peuples: ses belles qualités lui attiroient la confiance de ses voisins; son équité lui avoit élevé une espèce de tribunal suprême, qui s'étendoit au-de-là de ses frontières, & d'où il jugeoit ou concilioit des souverains & des rois: il fut choisi médiateur entre le roi de Danemarck & la ville de Hambourg; Christian V. reçut cent-vingt-cinq-mille écus de cette ville, qui étoit une éponge que les Danois pressoient dans le besoin; elle auroit été mise à sec sans l'appui de Frédéric-Guillaume.

L'Orient rendit un hommage à ce prince, dont la réputation avoit pénétré jusqu'aux frontières d'Asie: Murad Géray kam des Tartares rechercha son amitié par une ambassade; l'interprète du Budziak avoit un nez de bois & point d'oreilles; & l'on fut obligé d'habiller l'ambassadeur, dont les haillons ne couvroient pas la nudité, avant que de l'admettre à la cour.

L'électeur recherché des Tartares se fit res-

Z

pecter



pecter des Espagnols: cette cour lui devoit des subfides dont il ne pouvoit obtenir le paiement: il envoya vers la Guinée neuf petits vaisseaux dont il s'étoit fervi dans la Baltique; & cette escadre médiocre enleva un gros vaisseau de guerre Espagnol, qu'elle conduisit dans le port de Königsberg.

1680.

Environ dans ce tems Frédéric - Guillaume entra en possession du duché de Magdebourg, qui fut à jamais incorporé à l'électorat de Brandebourg, après la mort du dernier administrateur qui étoit un prince de la maison de Saxe.

L'électeur eut depuis, comme directeur du cercle de Westphalie, la commission impériale de protéger les états de l'Ost-Frise contre leur prince qui les chicanoit sur leurs privilèges: & comme il avoit le droit de succession éventuelle sur cette principauté, il profita de cette occasion pour mettre garnison Brandebourgeoise à Gritzil, & il établit à Embden une compagnie de négocians, qui commercèrent en Guinée & y bâtirent le Grand-Friedrichsbourg.

Ces



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 175

Ces petits progrès n'étoient pas comparables à ceux de Louis XIV.: ce monarque avoit fait de la paix un tems de conquêtes; il avoit établi des chambres de réunion, qui par l'examen d'anciennes chartres & d'anciens documens, lui ajugeoient des villes & des seigneuries dont il se mettoit en possession, sous prétexte qu'ils étoient originairement des fiéfs ou des dépendances de la préfecture de Strasbourg & de l'Alsace.

L'empire, épuisé par une longue guerre, se contenta d'en faire par écrit des reproches à Louis XIV.: mais l'électeur, qui n'avoit point été compris dans la paix de Nimègue, refusa de signer <sup>1681.</sup> cette lettre, & conclut une alliance avec l'électeur de Saxe & le duc de Hanover, pour le maintien de la paix de Westphalie & de Saint-Germain.

Louis XIV., qui ne vouloit point être troublé <sup>1682.</sup> par l'empereur ni par l'empire dans ses conquêtes pacifiques, fit jouer des ressorts en Orient qui ne tardèrent pas à mettre Léopold dans des embarras extrêmes.



Il s'en falloit de deux ans que la trêve, que les infidèles avoient faite avec les chrétiens, \* ne fût écoulée: cependant les Turcs, appelés par les protestans de Hongrie qui s'étoient révoltés contre la maison d'Aûtriche, vinrent avec une armée formidable jusqu'aux portes de Vienne.

Léopold, qui de même que les princes de sa maison n'étoit pas guerrier, se sauva à Lintz malgré toute sa hauteur: cependant Vienne fut secourue par Jean Sobieski roi de Pologne, un des grands-hommes de son siècle; & l'empereur entra à Vienne avec moins de gloire que de bonheur. Il ne vouloit plier, ni devant la France qui investissoit Luxembourg, ni devant le Turc qui avoit assiégé sa capitale; quoique dans l'impuissance de résister à aucun de ses ennemis. Les représentations du pape, des électeurs de Brandebourg & de Bavière, & des principaux princes de l'Allemagne, le portèrent enfin à conclure une trêve avec la France, qui fut signée le 15. d'août 1684.

L'électeur fit la même année une alliance  
avec

\* Après la bataille de Saint-Gottard.



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 177

avec les cercles de la Basse-Saxe & de la Westphalie, pour leur commune défense: on y stipula que les princes, qui rassembleroient les troupes confédérées, tireroient des contributions des états voisins: ces traits caractérisent trop les mœurs de ces tems-là pour les ômettre.

L'électeur avoit des prétentions sur les duchez de Jägerndorff, Ratibor, Oppelen, Brieg, Wolaw & Lignitz, situés en Silésie: ces duchez lui étoient dévolus en toute justice, par des traités de confraternité faits avec les princes qui les avoient possédés, & confirmés par les rois de Bohême: il se flatta d'avoir trouvé une conjoncture favorable, pour demander à l'empereur qu'il fit justice à ses prétentions; & il sollicita en même tems l'investiture de Magdebourg. Léopold, qui ne connoissoit de droits que les siens, de prétentions que celles de la maison d'Autriche, & de justice que sa fierté, accorda ce qu'il ne pouvoit pas refuser, c'est-<sup>1685.</sup> à-dire, l'investiture du duché de Magdebourg: il fit une tentative pour obtenir deux-mille hommes de troupes Brandebourgeoises, qu'il vouloit faire ser-



vir dans la guerre contre les Turcs; mais l'électeur étoit trop mécontent de lui pour les lui accorder; deux-mille Brandebourgeois se joignirent aux troupes de Sobieski, & aidèrent les Polonais à repousser les Turcs qui les attaquoient.

Tous les événemens sembloient concourir aux avantages de l'électeur. Louis XIV., dont la politique avoit protégé les protestans d'Allemagne contre l'empereur, persécuta ceux de son Roiaume qui étoient inquiets & remuans, & il troubla la France par la révocation du fameux édit de Nantes: il se fit une émigration dont on n'avoit guères vû d'exemples dans l'histoire: un peuple entier sortit du roiaume par esprit de parti en haine du pape, & pour recevoir sous un autre ciel la communion sous les deux-espèces: quatre-cens-mille ames s'expatrièrent ainsi, & abandonnèrent tous leurs biens pour détonner dans d'autres temples les vieux psaumes de Clément Marot: beaucoup enrichirent l'Angleterre & la Hollande de leur industrie: vingt-mille Français s'établirent dans les états de l'électeur; leur nombre répara  
en



en partie le dépeuplement causé par la guerre de trente ans: Frédéric - Guillaume les reçut avec la compassion qu' on doit aux malheureux, & avec la générosité d' un prince qui encourage les possesseurs d' arts utiles à ses peuples: cette colonie prospéra toujours, & récompensa son bienfaiteur de sa protection: l' électorat de Brandebourg put depuis dans son propre sein une infinité de marchandises, qu' auparavant il avoit été obligé d' acheter de l' étranger.

Frédéric - Guillaume s' apperçut que sa piété le broûilleroit avec Louis XIV.; & comme on regardoit en France de mauvais œil l' asile qu' il avoit accordé aux réfugiés, il contracta de nouvelles liaisons avec l' empereur, & lui envoya sous la conduite du général Schöning, huit - mille hommes pour s' en servir contre les Turcs en Hongrie. Ces troupes eurent grande part à la prise de Bu-<sup>1686.</sup> de; elles acquirent une réputation distinguée à l' assaut général de cette ville où elles entrèrent des premières: l' empereur leur refusa cependant après cette campagne des quartiers en Silésie, & elles  
retour-



retournèrent hiverner dans la Marche de Brandebourg: en récompense de ce service l'empereur céda ensuite le cercle de Swibus à l'électeur, en forme de dédommagement de ses justes prétentions.

Le refuge des Français à Berlin, & les secours que l'électeur avoit accordés à l'empereur, achevèrent d'indisposer Louis XIV. contre lui; & il lui refusa de lui continuer le subside annuel qu'il lui païoit depuis la paix de Saint-Germain.

Cependant Louis XIV. violoit ouvertement la trêve qu'il avoit conclue avec l'empereur, sous prétexte de remplir l'esprit du traité de Nimègue: il s'emparoit d'un grand nombre de places de la Flandre: il prit Trêves & en fit raser les ouvrages; & l'on travailloit à force à relever les fortifications de Huningue: il soutenoit les prétentions de Charlotte princesse Palatine, épouse du duc d'Orléans, sur quelques bailliages du Palatinat, droits auxquels elle avoit renoncé par son contrat de mariage: un voisin aussi entreprenant donna enfin l'alarme à l'Allemagne; & les cercles de Suabe,  
de



de Franconie & du Bas-Rhin firent une alliance à Augsbourg, pour se garantir des entreprises continuelles que formoit l'ambition de ce monarque.

Tant de sujets de plaintes ne pûrent exciter <sup>1637.</sup> l'empereur à s'en faire raison: la guerre des Turcs rendoit Léopold circonspect, & le gouvernement faible d'Espagne ne sortoit point de sa léthargie: nous verrons cependant dans la suite que l'élection du prince de Furstenberg, que le chapitre de Cologne fit par les intrigues de la France, obligea enfin l'empereur de rompre avec un voisin, dont les entreprises ne gardoient aucunes mesures, & qui ne connoissoit aucunes bornes à sa puissance.

L'électeur ne vit point le commencement de cette guerre: il accorda pour la seconde fois sa protection à la ville de Hambourg, que le roi de Danemarck assiégeoit en personne; ses envoyés, Paul Fuchs & Schmettau, firent consentir Frédéric V. de lever son camp de devant cette ville, & de rétablir toutes les choses sur le pied où elles

A a

étoient



étoient avant cette nouvelle entreprise. Environ dans ce tems le duc de Weissenfels s'accorda avec l'électeur, sur les quatre bailliages démembrés du duché de Magdebourg dont ce duc étoit en possession: l'électeur acheta celui de Burg pour trente-quatre-mille écus, & renonça aux prétentions qu'il avoit sur ceux de Querfurt, Juterbock & Damme.

Le Nord fut sur le point d'être troublé inopinément par les différends que le roi de Danemarck eut avec le duc de Gottorp, touchant la paix de Roschild par laquelle le roi de Suède Charles-Gustave avoit procuré à ce duc l'entière souveraineté de ses états: les Danois en haine de cette paix chassèrent ce prince du Sleswick, & déclarèrent qu'ils étoient résolus de conserver la possession de ce duché comme celle du Danemarck-même: l'empereur Léopold voulut se mêler de ces différends; mais le roi de Danemarck ne consentit de s'en remettre de ses intérêts qu'entre les mains de l'électeur de Brandebourg: on tint des conférences à Hambourg & à Altena; Frédéric V. offrit



offrit au duc de Gottorp de lui céder de certains comtés, dont les produits égaleroient les revenus du Sleswick à l'exception de la souveraineté; le duc refusa ces offres: l'électeur n'eut point la satisfaction de conclure l'accommodement, & la mort termina sa régence glorieuse.

Frédéric - Guillaume avoit été attaqué de la <sup>1688.</sup> goutte depuis longtems; cette maladie dégénéra par la suite en hydropisie: il sentit les progrès de son mal, & vit les approches de la mort avec une fermeté inébranlable: deux jours avant sa fin il fit assembler son conseil; après avoir assisté aux délibérations, & avoir décidé toutes les affaires avec un jugement sain & une liberté d'esprit entière, il tint un discours à ses ministres, les remercia des fidèles services qu'ils lui avoient rendus, & les exhorta à servir son fils avec ce même attachement: après quoi il s'adressa au prince électoral, lui exposa les devoirs d'un bon prince, & lui fit une courte analyse de l'état où il laissoit ses affaires; il lui recommanda affectueusement de secourir le prince d'Orange dans l'expédition qu'il



méditoit sur l'Angleterre; il insista sur tout sur l'amour & la conservation des peuples qu'il alloit gouverner, & les lui recommanda comme un bon père peut recommander ses enfans en mourant: il fit ensuite quelques actes de piété, & attendit tranquillement la mort: il expira le 28. d'avril 1688. avec cette indifférence héroïque dont il avoit donné tant de marques dans le cours fortuné de ses victoires.

Il eut deux femmes, Henriette d'Orange mère de Frédéric III. qui lui succéda, & Dorothee de Holstein mère des marckgraves Philippe, Albert & Louis, & des princesses Elifabeth - Sophie & Marie - Amélie.

Portrait.

Frédéric - Guillaume avoit toutes les qualités qui font les grands - hommes, & la providence lui fournit toutes les occasions pour les déployer: il donna des marques de prudence dans un âge où la jeunesse n'en donne que de ses égaremens: il n'abusa jamais de ses vertus héroïques, & n'employa sa valeur qu'à défendre ses états & secourir ses alliés: il étoit prévoiant & sage, ce qui le rendoit



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 185

doit grand politique: il étoit laborieux & humain, ce qui le rendoit bon prince: insensible aux séductions dangereuses de l'amour, il n'eut de faiblesse que pour sa propre épouse: s'il aimoit le vin & la société, c'étoit cependant sans s'abandonner à une débauche outrée: son tempérament vif & colère le rendoit sujet aux emportemens; mais s'il n'étoit pas maître du premier mouvement, il l'étoit toujours du second, & son cœur réparoit avec abondance les fautes, qu'un sang trop facile à émouvoir lui faisoit commettre: son ame étoit le siège de la vertu; la prospérité n'avoit pu l'enfler, ni les revers l'abattre: magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais son caractère; il devint le restaurateur & le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux, l'honneur de sa nation; & pour le dire enfin en un mot, sa vie fait son éloge.

Dans ce siècle trois hommes attirèrent sur eux <sup>Compara-  
raison.</sup> l'attention de toute l'Europe; Cromwel, qui usurpa l'Angleterre & couvrit le parricide de son roi d'u-



ne modération apparente & d'une politique soutenue; Louis XIV., qui fit trembler l'Europe devant sa puissance, protégea tous les talens & rendit sa nation respectable dans tout l'univers; Frédéric-Guillaume, qui avec peu de moyens fit de grandes choses, se tint lui-seul lieu de ministre & de général, & rendit florissant un état qu'il avoit trouvé enseveli sous ses ruines. Le nom de GRAND n'est dû qu'à des caractères héroïques & vertueux: Cromwel, dans sa profonde politique, fut souillé des crimes de son ambition; ce seroit donc avilir la mémoire de Louis XIV. & de Frédéric-Guillaume, que de mettre leur vie en opposition avec celle d'un tyran heureux.

Ces deux princes étoient regardés, chacun dans sa sphère, comme les plus grands-hommes de leur siècle: leur vie fournit des événemens dont la ressemblance est frappante, & d'autres dont les circonstances en éloignent les rapports: comparer ces princes en fait de puissance, ce seroit mettre en parallèle les foudres de Jupiter & les flèches de Philoctète: examiner leurs qualités personnelles en faisant  
abstrac-



abstraction des dignités, c'est mettre en évidence que l'ame & les actions de l'électeur n'étoient pas inférieures au génie & aux exploits du monarque.

Ils avoient tous les deux la physionomie prévenante & heureuse, des traits marqués, le nez aquilin, des yeux où se peignoient les sentimens de leur ame, l'abord facile, l'air & le port majestueux. Louis XIV. étoit plus haut de taille; il avoit plus de douceur dans son maintien, & l'expression plus laconique & plus nerveuse: Frédéric-Guillaume avoit contracté aux universités de Hollande un air plus froid & une éloquence plus diffuse. Leur origine est également ancienne: mais les Bourbons comptoient au nombre de leurs aïeux plus de souverains que les Hohenzollern; ils étoient rois d'une grande monarchie, qui avoit eû long-tems des princes parmi leurs vassaux: les autres étoient électeurs d'un pais peu étendu, & alors dépendant en partie des empereurs.

La jeunesse de ces princes eut une destinée à-peu-près semblable: le roi mineur, poursuivi dans son royaume par la fronde & les princes de son sang,



fang, fut d'une montagne éloignée le spectateur de ce combat, que ses sujets rebelles livrèrent à ses troupes au fauxbourg St. Antoine: le prince électoral, dont le père avoit été dépouillé de ses états par les Suédois, fugitif en Hollande, fit son apprentissage de la guerre sous le prince Frédéric-Henri d'Orange, & se distingua aux sièges du fort de Skenk & de Bréda. Louis XIV., parvenu à la régence, soumit son royaume par le poids de l'autorité roiale: Frédéric - Guillaume, succédant à son père dans un país envahi, rentra en possession de son héritage à force de politique & de négociations.

Richelieu ministre de Louis XIII. étoit un génie du premier ordre; des mesures prises de - longue - main, soutenues avec courage, jettèrent les fondemens solides de grandeur, sur lesquels Louis XIV. n'eut qu'à bâtir: Schwartzenberg ministre de George - Guillaume étoit un traître, dont la mauvaise administration contribua beaucoup à plonger les états de Brandebourg, dans l'abîme où les trouva Frédéric - Guillaume lorsqu'il parvint à la régence.



gence. Le monarque Français est digne de louange, pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé : le héros Allemand fit plus, il se fraïa le chemin seul.

Ces princes commandèrent tous-deux leurs armées : l'un aiant sous lui les plus célèbres capitaines de l'Europe ; se reposant de ses succès sur les Turennes, les Condés, les Luxembourgs ; encourageant l'audace & les talens, & excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire ; il aimoit plus la gloire que la guerre ; il faisoit des campagnes par grandeur ; il assiégeoit des villes, mais il évitoit les batailles ; il assista à cette campagne fameuse dans laquelle ses généraux enlevèrent toutes les places de Flandre aux Espagnols, à la belle expédition par laquelle Condé assujettit la Franche-comté en moins de trois semaines à la France ; il encouragea ses troupes par sa présence lorsqu'elles passèrent le Rhin au fameux gué du Tolhuys, action que l'idolatrie des courtisans & l'enthousiasme des poètes fit passer

B b

pour



pour miraculeuse. L'autre, n'ayant qu'à-peine des troupes & manquant de généraux habiles, suppléa lui-seul par son puissant génie aux secours qui lui manquoient; il formoit ses projets & les exécutoit; s'il pensoit en général, il combattoit en soldat; & par rapport aux conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession. Au passage du Rhin j'oppose la bataille de Warsovie qui dura trois jours, & dans laquelle le grand-électeur fut un des principaux instrumens de la victoire: à la conquête de la Franche-comté j'oppose la surprise de Rathenaw & la bataille de Fehrberlin, où notre héros à la tête de cinq-mille cavaliers défit les Suédois & les chassa au-de-là de ses frontières; & si ce fait ne paraît pas assez merveilleux, j'y ajoute l'expédition de Prusse, où son armée vola sur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, & où le nom seul de ce grand prince chassa (pour ainsi dire sans combattre) les Suédois de toute la Prusse.

Les



Les actions du monarque nous ébloûissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres rois, & par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du héros sont d'autant plus admirables que son courage & son génie y font tout, qu'avec peu de moiens il exécute les entreprises les plus difficiles, & que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles augmentent.

Les prospérités de Louis XIV. ne se soutinrent que pendant la vie des Colberts, des Louvois, & des grands capitaines que la France avoit portés: la fortune de Frédéric-Guillaume fut toujours égale, & l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ses propres armées. Il paraît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ses ministres & de ses généraux, & que l'héroïsme du second n'appartenoit qu'à lui-même.



Le roi ajouta par ses conquêtes la Flandre, la Franche-comté, l'Alsace & en quelque façon l'Espagne à sa monarchie, en attirant sur lui la jalousie de tous les princes de l'Europe: l'électeur acquit par ses traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstadt & Minden qu'il incorpora au Brandebourg; & il se servit de l'envie qui déchiroit ses voisins, de sorte qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur.

Louis XIV. étoit l'arbitre de l'Europe par sa puissance, qui en imposoit aux plus grands rois: Frédéric-Guillaume devint l'oracle de l'Allemagne par sa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands princes. Pendant que tant de souverains portoient impatiemment le joug du despotisme que le roi de France leur imposoit, le roi de Danemarck & d'autres princes soumettoient leurs différends au tribunal de l'électeur & respectoient ses jugemens équitables.

François I. avoit essayé vainement d'attirer les  
beaux-



beaux-arts en France: Louis XIV. les y fixa; sa protection fut éclatante; le goût Attique & l'élégance Romaine renâquirent à Paris; Uranie eut un compas d'or entre ses mains; Calliope ne se plaignit plus de la stérilité de ses lauriers; & des palais somptueux servirent d'asile aux muses. George - Guillaume fit des efforts inutiles pour conserver l'agriculture dans son pays; la guerre de trente - ans, comme un torrent ruineux, dévasta tout le nord de l'Allemagne: Frédéric - Guillaume repeupla ses états; il changea des marais en prairies, des déserts en hameaux, des ruines en villes; & l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées, où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les arts utiles sont les aînés des arts agréables; il faut donc nécessairement qu'ils les précèdent.

Louis XIV. mérita l'immortalité pour avoir protégé les arts: la mémoire de l'électeur fera chère à ses derniers neveux, parce qu'il ne désespéra



point de sa patrie. Les sciences doivent des statues à l'un, dont la protection libérale sert à éclairer le monde : l'humanité doit des autels à l'autre, dont la magnanimité repeupla la terre.

*Augustus liberum  
servavit* Mais le roi chassa les réformés de son royaume ; & l'électeur les recueillit dans ses états : sur cet article le prince superstitieux & dur est bien inférieur au prince tolérant & charitable : la politique & l'humanité s'accordent à donner sur ce point une préférence entière aux vertus de l'électeur.

En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité Française l'emporte sur la frugalité Allemande : Louis XIV. avoit autant d'avance sur Frédéric-Guillaume, que Lucullus en avoit sur Mithridate.

L'un donna des subsides en foulant ses peuples : l'autre les reçut en soulageant les siens. En France Samuel Bernard fit banqueroute pour sauver le crédit de la couronne : dans la Marche la banque des états païa malgré l'irruption des Suédois,



## DE LA M. DE BRANDEBOURG. 195

dois, le pillage des Aûtrichiens & le fléau de la peste.

Tous - deux firent des traités & les rompirent, l'un par ambition, l'autre par nécessité: les princes puissans éludent l'esclavage de leur parole par une volonté libre & indépendante: les princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagements, parce qu'ils sont souvent obligés de céder aux conjonctures.

*moralité politique  
du Prince*

Le monarque se laissa gouverner vers la fin de son règne par sa maîtresse, & le héros par son épouse: l'amour - propre du genre - humain feroit trop humilié, si la fragilité de ces demi - dieux ne nous apprenoit pas qu'ils sont hommes comme nous.

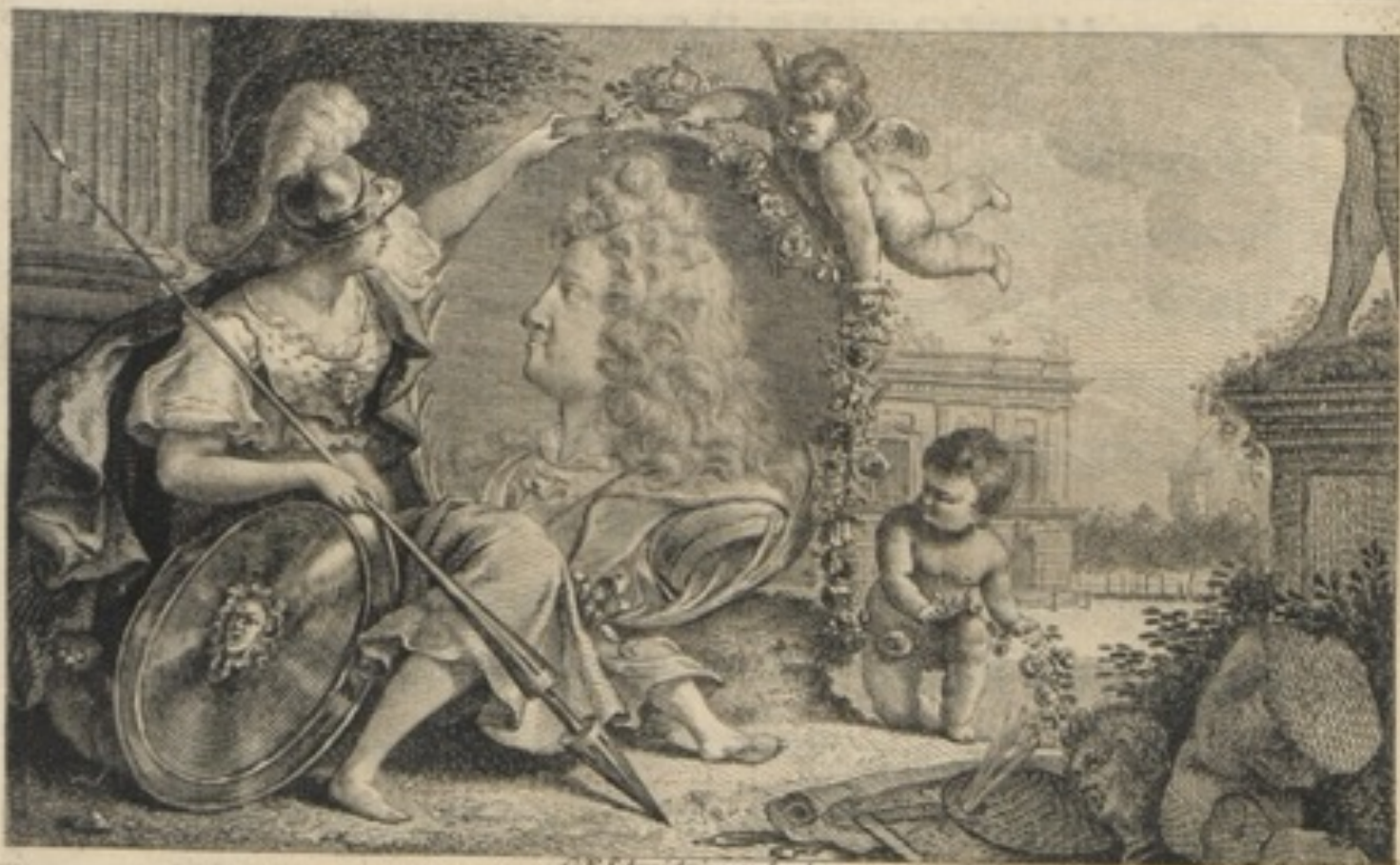
Ils finirent tous - deux en grands - hommes comme ils avoient vécu, voyant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaisirs, la fortune, la gloire & la vie avec une indifférence stoïque, conduisant d'une main sûre  
le



le gouvernail de l'état jusqu'au moment de leur mort, tournant leurs dernières pensées sur leurs peuples qu'ils recommandèrent à leurs successeurs avec une tendresse paternelle, & aiant justifié par une vie pleine de gloire & de merveilles, le surnom de GRAND qu'ils reçurent de leurs contemporains, & que la postérité leur confirme d'une commune voix.







## FRÉDÉRIC III. \*

### PREMIER ROI DE PRUSSE.



FRÉDÉRIC III. naquit à Königsberg en Prusse, le 22. de juillet 1657., de Louise-Henriette d'Orange première femme du grand - électeur : il perdit de bonne - heure sa mère, & l'électrice Dorothee

C c

lui

\* En qualité d'électeur.



lui donna des chagrins violens dans sa jeunesse: elle trouva le moien d'aigrir l'esprit de Frédéric-Guillaume contre ce fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, & dont l'éducation avoit été assez négligée: l'aigreur du père alla jusqu'au point, qu'il auroit vû sans regret passer sa succession à son second fils le prince Philippe.

On osa soupçonner l'électrice d'avoir tenté de se défaire par le poison de son beau-fils; mais comme on n'en apporte aucune preuve certaine, & que ce fait est avancé assez légèrement, il ne doit point trouver place dans l'histoire: il ne faut pas fouiller la mémoire des grands par de telles imputations, sans avoir en main la conviction de ces crimes.

Les faits justifient l'électrice: Frédéric III. vécut; il épousa en 1679. en premières noces Elisabeth - Henriette fille de Guillaume VI. landgrawe de Hesse; il se remaria \* après la mort de cette princesse, avec Sophie - Charlotte fille du duc de Hano-

\* En 1684.



Hanovre Ernest - Auguste, & sœur de George qui depuis devint roi d'Angleterre.

L'électrice Dorothée en vouloit plutôt aux biens qu'à la vie de ce prince: on assure que le grand - électeur s'étoit déterminé sur ses sollicitations à faire un testament, par lequel il partageoit toutes les acquisitions qu'il avoit faites pendant son règne entre ses enfans du second lit: le parti Autrichien se servit habilement de ce testament pour indisposer le nouvel électeur contre la France: l'empereur s'engagea d'annuler cette disposition paternelle, à condition que Frédéric III. lui rendit le cercle de Swibus: nous verrons dans la suite de cette histoire, comment cette convention s'exécuta.

L'avènement de Frédéric III. à la régence fut <sup>1688.</sup> l'époque d'une nouvelle guerre: Louis XIV. en fut l'auteur: il demandoit quelques bailliages du Palatinat, comme devant revenir à Madame d'Orléans: il se plaignoit de l'injure que les princes Allemands lui avoient faite de se liguër à Augsbourg contre la France: il déclaroit que son



honneur étoit engagé à soutenir l'élection que les chanoines de Cologne avoient faite du prince de Furstenberg, à laquelle l'empereur mettoit opposition.

Cette déclaration de guerre fut soutenue par des armées: le maréchal de Duras prit Worms, Philipsbourg & Maience: le dauphin fit en personne les sièges de Manheim & de Franckendahl: presque tout le cours du Rhin passa en moins d'une campagne sous la domination Française.

1689. L'électeur, qui chargeoit la France de tous les chagrins que sa belle-mère lui avoit donnés à cause qu'elle avoit engagé Frédéric-Guillaume par des raisons d'intérêt dans le parti de Louis XIV., étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit Français: les partisans de l'empereur nourrissoient soigneusement ce prince dans cette disposition, dont il ne pouvoit résulter pour eux que des avantages: ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la monarchie universelle de Louis XIV., avec lequel ils enforceloient la moitié de l'Europe: l'Allemagne fut souvent émue par cette machine puérile,



rile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout-à-fait étrangères: mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'éteindre, ces argumens perdirent insensiblement la force de l'illusion; & les princes Allemands comprirent que s'il y avoit pour eux un despotisme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

Dans ces tems-là le charme étoit encore dans sa première force, & il opéra avec efficace sur un esprit préparé par ses préjugés à en recevoir favorablement l'impression: Frédéric III. se crut donc obligé de secourir l'empereur: il envoya le général Schöning avec un corps considérable sur le Haut-Rhin: les Brandebourgeois s'emparèrent de Rhinbergue: l'électeur prit en personne le commandement de l'armée, & il mit le siège devant Bonn: Maïence se rendit aux alliés: les troupes qui avoient pris cette ville se joignirent à celles de l'électeur, & empêchèrent Boufflers de secourir Bonn: d'Affeldt, qui en étoit gouverneur, rendit cette ville par capitulation le 12. d'octobre.



<sup>1690.</sup> L'électeur fit encore la campagne suivante, & continua de fournir des secours considérables aux alliés contre la France : le prince d'Orange ne commanda point cette année l'armée des alliés en Flandre ; son ambition l'occupoit ailleurs, comme nous l'allons dire, d'objets qui lui étoient plus personnels.

Depuis la mort de Cromwel, son fils Richard plus philosophe que politique, aiant renoncé à la puissance que le protecteur lui avoit laissée par son usurpation, les Anglais appellèrent d'une commune voix Charles II. au trône de son père : après sa mort, Jacques II. lui succéda : Guillaume stadthouder de Hollande, qui avoit épousé sa fille aînée nommée Marie, profita de l'indisposition de la nation Anglaise contre son roi, dont le crime principal étoit d'être catholique : il s'étoit formé de-longue-main en Angleterre un parti considérable contre son roi : ce parti éclata peu de tems après la mort du grand-électeur : & ce fut alors que le prince d'Orange entreprit de détrôner son beau-père, & ne voulut devoir qu'à ses armes ce que  
ses



ses intrigues tarديوient trop à lui procurer. Un juif d'Amsterdam nommé Schwartzau lui prêta deux-millions pour cette expédition, en lui disant: „Si vous êtes heureux, je fais que vous me les rendrez; si vous êtes malheureux, je consens de les perdre.”

Guillaume passa avec cette somme en Angleterre, détrôna le roi Jacques, battit le parti des opposans, & devint en quelque façon souverain légitime de ces trois royaumes par l'approbation du peuple qui sembla autoriser son usurpation: Jacques, qui n'avoit pu se faire considérer sur le trône ni régner sur une nation dont il devoit respecter les privilèges, laissa échapper le sceptre de ses mains; & poursuivi par ses propres enfans qui lui avoient arraché la couronne, il se réfugia en France où sa dignité & ses malheurs ne purent le faire estimer.

Le nouveau roi d'Angleterre prit le com-<sup>1691.</sup> mandement de l'armée des alliés: il gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les princes contre la puissance de Louis



XIV. qu'il haïssoit: le monde étoit armé & en guerre, pour lui conserver le despotisme avec lequel il gouvernoit les provinces - unies, qu'il auroit perdu en tems de paix: on l'appelloit LE ROI DE HOLLANDE & LE STADTHOUDER D'ANGLETERRE: malheureux à la guerre où il fut presque toujours battu, fécond en ressources & vigilant à réparer ses pertes, c'étoit l'hydre de la fable qui se reproduisoit sans cesse: il étoit aussi respecté de ses ennemis après ses défaites, que Louis XIV. l'étoit après ses victoires.

Il eut une entrevûe avec l'électeur au sujet des intérêts politiques du tems: les caractères de ces princes étoient trop différens, pour qu'il résultât quelque chose d'important de leurs délibérations: Guillaume étoit froid, simple dans ses mœurs & rempli de choses solides: Frédéric III. étoit impatient, préoccupé de sa grandeur, réglant ses moindres actions sur l'exaët compas du cérémonial & sur les nuances des dignités: un fauteuil & une chaise à dos pensèrent broûiller ces princes pour jamais: cependant quinze - mille Brandebourgeois joigni-



joignirent l'armée de Flandre que le roi Guillaume commandoit : & l'électeur envoya un autre secours considérable à l'empereur contre les infidèles; ces troupes se distinguèrent à la bataille de Salanckemen, que le prince Eugène gagna sur les Turcs.

Le roi Guillaume, ou moins heureux ou moins habile, perdit en Flandre les batailles de Leufen & de Landen. 1692.

Le duc Ernest - Auguste de Hanovre beau-père de Frédéric III. fournit de son côté à l'empereur un corps de six-mille hommes pour la guerre de Hongrie, & en récompense de ce secours il obtint la dignité électoral : la création de ce neuvième électorat rencontra beaucoup d'oppositions dans l'empire : il ne se trouva que les électeurs de Brandebourg & de Saxe qui l'appuièrent; mais l'empereur qui avoit besoin de secours réels, ne crut pas les acheter trop-chèr en les païant par des titres frivoles. 1693.

Il sembloit que cette époque favorisât l'ambition des princes de l'Europe : à peu-près dans le même tems que le prince d'Orange mit la cou- 1694.

D d

ronne



ronne d'Angleterre sur sa tête, Ernest duc de Hanovre devint électeur, Auguste électeur de Saxe se faisoit le chemin au trône de Pologne, & Frédéric III. rouloit déjà dans sa tête le projet de sa roiauté.

Comme c'est une des actions principales de la vie de ce prince, que cet événement est des plus importans pour la maison de Brandebourg, & qu'il sert de nœud à la politique de Frédéric III., il est nécessaire que nous exposions ici ce qui y donna lieu, par quels moïens on l'exécuta, & tous les détails qui influèrent sur ce projet & sur cette négociation.

L'ambition de Frédéric III. se trouvoit resserrée, tant par son état que par ses possessions: sa faiblesse ne lui permettoit pas de s'aggrandir aux dépens de ses voisins, aussi forts & aussi puissans que lui; il ne restoit de ressources à ce prince que l'enflûre des titres pour suppléer à l'intrinsèque de la puissance, & par ces raisons tous ses vœux se tournèrent du côté de la roiauté.

On trouve dans les archives un mémoire raisonné,



fonné, qu'on attribue au père Vota jésuite; il roule sur le choix des titres de roi des Vandales ou de roi de Prusse, & sur les avantages que la maison de Brandebourg retirera de sa roiauté: on crut même que c'étoit ce jésuite, qui avoit inspiré à Frédéric III. l'idée de cette nouvelle dignité: on s'abuse d'autant plus que la société ne pouvoit prendre aucun intérêt à l'aggrandissement d'un prince protestant: il est plus naturel de croire que l'élévation du prince d'Orange & les espérances d'Auguste de Saxe avoient donné de la jalousie à Frédéric III. & excité en lui l'émulation de se placer sur un trône à leur exemple: on se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions & du cœur humain les principes des actions des hommes.

Ce projet étoit si difficile dans son exécution, qu'il parut chimérique au conseil de l'électeur: ses ministres Danckelmann & Fuchs se récrioient sur la frivolité de l'objet, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoient à le faire réussir, sur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre, & sur la pesanteur du fardeau dont on se chargeoit par une



dignité onéreuse à soutenir, qui dans le fond ne rapporteroit que de vains honneurs: mais toutes ces raisons ne pûrent rien sur l'esprit d'un prince amoureux de ses idées, jaloux de ses voisins, & avide de grandeur & de magnificence.

Danckelmann data sa disgrâce de ce jour: il fut envoyé à Spandaw dans la suite du tems, pour avoir dit ses sentimens avec hardiesse, & pour avoir montré la vérité avec trop-peu d'adoucissement à une cour corrompue par la flatterie, & contredit un prince vain dans les projets de sa grandeur. Heureux sont les princes, dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscrettes! mais c'est un effort de vertu dont peu d'hommes sont capables.

A la faveur de Danckelmann succéda un jeune courtisan, qui n'avoit de mérite qu'une connaissance parfaite des goûts de son maître; c'étoit le baron de Colbe, depuis comte de Wartenberg: sans avoir ces qualités brillantes qui enlèvent les suffrages, il possédoit l'art de la cour, qui est ce-  
lui



lui de l'affiduité, de la flatterie, & en un mot de la bassesse: il entra aveuglément dans les vûes de son maître, persuadé que servir ses passions c'étoit affermir sa fortune particulière.

Colbe n'étoit pas assez simple pour ne pas s'appercevoir, qu'il avoit besoin d'un guide habile dans sa nouvelle carrière: d'Ilgen secrétaire dans le bureau des affaires étrangères gagna sa confiance, & le dirigea avec tant de sagesse que Colbe fut déclaré premier ministre, & qu'il fut mis à la tête du département des affaires étrangères.

Frédéric III. n'étoit en effet flatté que par les dehors de la roiauté, par le faste de la représentation, & par un certain travers de l'amour-propre qui se plait à faire sentir aux autres leur infériorité: ce qui fut dans son origine l'ouvrage de la vanité, se trouva dans la suite un chef-d'œuvre de politique: la roiauté tira la maison de Brandebourg de ce joug de servitude, où la maison d'Aûtriche tenoit alors tous les princes d'Allemagne: c'étoit une amorce que Frédéric III. jettoit à toute sa postérité, & par laquelle il sembloit lui dire: „Je



„vous ai acquis un titre, rendez-vous en digne;  
 „j'ai jetté les fondemens de votre grandeur, c'est  
 „à vous d'achever l'ouvrage.„ Il employa toutes les ressources de l'intrigue, & fit jouer tous les ressorts de la politique pour conduire son projet jusqu'à sa maturité: c'étoit un préalable dans cette affaire, de s'assurer des bonnes dispositions de l'empereur; son approbation entraînoit les suffrages de tout le corps Germanique: pour prévenir favorablement l'esprit de ce prince, l'électeur lui remit le cercle de Schwibus, & se contenta de l'expectative qu'on lui donna sur la principauté de Frise & la baronie de Limbourg, sur lesquelles la maison électorale avoit d'ailleurs des droits incontestables: par les mêmes principes les troupes Brandebourgeoises servirent dans les armées impériales en Flandre, sur le Rhin & en Hongrie: les intérêts de l'électeur, qui n'avoit directement ni indirectement part à ces guerres, auroient été plutôt d'observer une exacte neutralité: quoique Frédéric III. eût préparé tous les moyens qui devoient mettre la dignité roiale dans sa maison, il ne pouvoit pas  
 pour-



poursuivre ce dessein en le brusquant, & il falloit attendre que les conjonctures le favorisassent: nous verrons dans la suite comment tous les événemens concoururent à lui en faciliter l'exécution.

Pendant que l'Europe étoit déchirée par des guerres violentes, il accommoda à l'exemple de son père les ducs de Mecklenbourg-Schwerin & de Stréelitz, qui avoient entre eux des démêlés touchant la succession.

Il fonda l'université de Halle & y attira d'habiles professeurs; & afin de faciliter le commerce que cette ville fait de ses sels, il fit construire de belles écluses sur la Salle, qui la rendirent plus navigable.

Berlin vit alors une ambassade qui parut d'autant plus extraordinaire, qu'un nommé le Fort représentoit l'ambassadeur Moscovite, & qu'il avoit à sa suite le czar Pierre Aléxiowitz.

Ce jeune prince s'étoit apperçu à force de génie, qu'il étoit un barbare & que sa nation étoit sauvage; il sortit alors pour la première fois de ses états, aiant formé le noble projet de s'instruire, & de



de rapporter dans le sein de sa patrie les lumières de la raison & l'industrie qui lui manquoient: la nature avoit fait de ce prince un grand homme; mais un défaut total d'éducation l'avoit laissé sauvage: de-là résultoit sans cesse dans sa conduite un mélange extraordinaire d'actions véritablement grandes & de singularités, de réparties spirituelles & de manières grossières, de desseins salutaires & de vengeances cruelles: il se plaignoit lui-même de ce que parvenant à policer sa nation, il ne pouvoit encore dompter sa propre férocité: en morale c'étoit un phénomène bizarre, qui inspiroit l'admiration & l'horreur: pour ses sujets c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les arbres & les clochers, & dont la pluie rendoit les contrées fécondes. De Berlin il se rendit en Hollande, & de-là en Angleterre.

L'Europe s'acheminoit dès-lors à grands pas vers la paix générale; les alliés étoient rebutés du mauvais succès de leurs armes; & Louis XIV. qui voioit Charles II. roi d'Espagne sur son déclin & d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie,



vie, se prêta facilement à la paix: quoiqu'il rendit ses conquêtes presque sans restriction, il sacrifia ces avantages passagers à des desseins plus durables; il avoit besoin de la paix pour faire les préparatifs d'une guerre, dont l'objet étoit de la dernière importance pour la maison de Bourbon: la paix fut conclue à Ryswick; & l'électeur, qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaisance, n'en retira non - plus aucun avantage.

Dans le Nord Auguste de Saxe obtint la cou-<sup>1698.</sup>ronne de Pologne par une seconde élection, qui l'emporta sur celle du prince de Conti par les soins de Fléming son ministre & son général, par l'approche de ses troupes, & par ses libéralités réelles plus efficaces que les magnifiques promesses du cardinal de Polignac: le nouveau roi de Pologne s'étoit épuisé par ses dépenses, ce qui l'obligea<sup>1699.</sup> de vendre à Frédéric III. l'advocatie de l'abbaye de Quedlinbourg & du Petersberg de Halle.

L'électeur profita des troubles de la Pologne, & s'empara d'Elbing pour se rembourser d'une somme que les Polonais lui devoient: on moienna



un accommodement, par lequel les Polonais lui engagèrent une couronne & des bijoux Russiens qui sont encore conservés à Königsberg. Après quoi l'électeur fit évacuer la ville, & conserva du consentement de la république la possession du territoire d'Elbing.

1700.

L'Europe ne tarda pas à être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce siècle, à cause de la succession de Charles II. roi d'Espagne qui vint à mourir: la maison de Bourbon & celle d'Autriche se la disputoient.

On avoit essayé de prévenir les guerres sanglantes auxquelles cette succession devoit donner lieu.

Louis XIV. étoit convenu d'abord d'un traité de partage avec les puissances maritimes: Charles II. indigné de ce traité, avoit institué par un testament le jeune prince électoral de Bavière son neveu héritier de tous ses états: mais toutes les espérances furent trompées; le prince de Bavière mourut: on fit un second traité de partage qui n'eut pas plus lieu que le premier; le destin de l'Europe étoit d'avoir la guerre.

L'em-



L'empereur protestoit contre tout partage; il soutenoit l'indivisibilité de la monarchie Espagnole, & prétendoit qu'étant d'une même maison divisée en deux branches, elles avoient droit de succéder l'une à l'autre, celle d'Espagne à celle d'Autriche, & celle d'Autriche à celle d'Espagne: l'empereur Léopold & Louis XIV. étoient au même degré: tous - deux petits - fils de Philippe III. tous - deux avoient épousé des filles de Philippe IV.: le droit d'aînesse étoit dans la maison de Bourbon, & Louis XIV. fondoit principalement ses droits sur ce fameux testament de Charles II. que le cardinal Porto - carrero & son confesseur lui firent signer agonisant & d'une main tremblante: ce testament changea la face de l'Europe.

Louis XIV. céda ses droits au second de ses fils Philippe d'Anjou, espérant d'applanir par le choix de ce prince éloigné du trône de France, les difficultés & les obstacles que la jalousie de l'Europe pourroit porter à sa grandeur: Philippe passa en Espagne; il fut reconnu roi par tous les princes, à l'exception de l'empereur Joseph.



Au commencement de cette guerre la France étoit au comble de sa grandeur: elle se voioit victorieuse de tous ses ennemis: la paix de Ryswick faisoit l'éloge de sa modération: Louis XIV. déployoit dans l'univers entier sa splendeur & sa magnificence: il étoit craint & respecté: la France étoit comme un athlète préparé seul au combat, qui entroit dans une lice où il ne paraissoit encore aucun adversaire: rien n'étoit épargné pour les préparatifs des armemens de mer & de terre également nombreux: dans ses plus violens efforts cette monarchie entretenoit quatre-cens-mille combattans: mais les grands généraux étoient morts, & il se trouva avant que le mérite de Villars se fût fait connaître, que la France avoit huit-cens-mille bras mais point de tête: tant il est vrai de dire que la fortune des états ne dépend souvent que d'un seul homme!

La maison d'Aûtriche étoit bien éloignée de se trouver dans une situation aussi heureuse: elle étoit presque épuisée par les guerres continuelles qu'elle avoit soutenues: son gouvernement étoit dans la langueur & dans la faiblesse: & cette puissance



fance jointe au corps Germanique ne pouvoit rien fans le fecours des Hollandais & des Anglais: mais avec moins de reffources & de troupes que la France, elle avoit à la tête de fes armées le prince Eugène de Savoie.

Le roi Guillaume, qui gouvernoit l'Angleterre & la Hollande, étoit dans l'engourdissement de la surprise en apprenant la mort de Charles II. & il reconnut le duc d'Anjou roi d'Espagne par une espèce de précipitation: mais dès que la réflexion l'eût ramené à son flegme naturel, il se déclara pour la maison d'Autriche, parce que la nation Anglaise le vouloit, & que son intérêt sembloit le demander.

Le Nord étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII. portoit en Danemarck: la jeunesse de ce prince avoit inspiré à ses voisins l'audace de l'attaquer; mais ils trouvèrent un héros qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

Frédéric III. qui étoit en paix, prit part à la grande alliance qui se formoit contre Louis XIV.



dont le roi Guillaume étoit l'ame, & l'archiduc d'Aùtriche le prétexte: il prit des subfides afin de foulager la prodigalité de fa magnificence, & il crut que les fecours qu'il fournissoit aux alliés lui fraieroient le chemin à la roiauté: par un effet étonnant des contradictions auxquelles l'esprit humain est fujet, ce prince qui avoit l'ame si fière & si vaine, s'abaissoit à se mettre aux aumônes de princes qu'il ne regardoit que comme ses égaux: toutes les offres que lui fit la France, pour le détacher des alliés, furent inutiles: ses engagements étoient pris, & il se trouvoit lié par des subfides, par son inclination & par ses espérances.

Ce fut dans ces conjonctures que se négocia à Vienne le traité de la couronne, par lequel l'empereur s'engagea de reconnaître Frédéric III. roi de Prusse, moiennant qu'il lui fournît un secours de dix-mille hommes à ses dépens pendant le cours de toute cette guerre, qu'il entretînt une compagnie de garnison à Philipsbourg, qu'il fût toujours de concert avec l'empereur dans toutes les affaires de l'empire, que sa roiauté n'altérât en rien  
les



les obligations de ses états d'Allemagne, qu'il renonçât au subside que la maison d'Autriche lui devoit, & qu'il promît de donner sa voix pour l'élection des enfans mâles de l'empereur Joseph, „à moins qu'il n'y eût des raisons graves & indispensables qui obligeassent les électeurs d'élire „un empereur d'une autre maison. „

Ce traité fut signé & ratifié: Rome cria, & Warsovie se tut: l'ordre Teutonique protesta contre cet acte & osa révéndiquer la Prusse: le roi d'Angleterre, qui ne cherchoit que des ennemis à la France, les achetoit à tout prix; il avoit besoin des secours de l'électeur dans la grande alliance, & il fut des premiers à le reconnaître: le roi Auguste, qui affermissoit sa couronne sur sa tête, y souscrivit: le Danemarck, qui ne craignoit & n'envioit que la Suède, s'y prêta facilement: Charles XII. qui soutenoit une guerre difficile, ne crut pas qu'il lui convînt de chicaner sur un titre pour augmenter le nombre de ses ennemis; & l'empire fut entraîné par l'empereur comme on l'avoit prévu.

Ainsi



Ainsi se termina cette grande affaire, qui avoit trouvé de l'opposition dans le conseil de l'électeur, dans les cours étrangères, chez les amis comme chez les ennemis; à laquelle il fallut une complication de circonstances aussi extraordinaires pour qu'elle pût réussir; qu'on avoit traitée de chimérique, & dont on prit bientôt une opinion différente: le prince Eugène dit en l'apprenant; „Que „l'empereur devoit faire pendre les ministres qui „lui avoient donné un conseil aussi perfide. „

---

1701.

Le couronnement se fit l'année suivante: le roi que nous appellerons désormais Frédéric I. se rendit en Prusse; & dans la cérémonie du sacre on observa qu'il se mit lui-même la couronne sur la tête: il créa en mémoire de cet événement l'ordre des chevaliers de l'aigle noir.

Le public ne pouvoit cependant pas revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette roiauté: le bon sens du vulgaire désiroit une augmentation de puissance avec une augmentation de dignité: ceux qui n'étoient pas peuple pensoient de même: il échapa à l'électrice de dire à quelqu'une



qu'une de ses femmes; „ Qu'elle étoit au désespoir  
 „ d'aller jouer en Prusse la reine de théâtre vis à  
 „ vis de son Esope,„. Elle écrivit à Leibnitz: „Ne  
 „ croiez pas que je préfère ces grandeurs & ces  
 „ couronnes dont on fait ici tant de cas, aux char-  
 „ mes des entretiens philosophiques que nous avons  
 „ eûs à Charlottenbourg.„

Aux pressantes sollicitations de cette princesse,  
 se forma à Berlin l'académie roiale des sciences,  
 dont Leibnitz fut le chef: on persuada à Frédéric  
 I. qu'il convenoit à sa roiauté d'avoir une acadé-  
 mie, comme on fait accroire à un nouveau noble  
 qu'il est séant d'entretenir une meute: on se pro-  
 pose de parlér en son lieu de cette académie avec  
 plus d'étendue.

Le roi s'abandonna après son couronnement  
 au penchant qu'il avoit aux cérémonies & à la ma-  
 gnificence, sans plus y mettre de bornes: à son re-  
 tour de Prusse il fit une entrée superbe à Berlin.

Pendant le divertissement de ces fêtes & de  
 ces célébrités, on apprit que Charles XII., cet  
 Alexandre du Nord qui auroit ressemblé en tout



au roi de Macédoine s'il eût eû sa fortune, venoit de remporter sur les Saxons auprès de Riga une victoire complète: le roi de Danemarck & le czar avoient attaqué (comme on l'a dit) ce jeune héros, l'un en Norwège & l'autre en Livonie: Charles XII. força dans sa capitale le monarque Danois à faire la paix: de-là il passa avec huit-mille Suédois en Livonie, défit quatre vingts-mille Russes auprès de Nerva, & battit trente-mille Saxons au passage de la Dwina.

La fuite des Saxons les entraîna vers les frontières de la Prusse: Frédéric I. en fut d'autant plus inquiet, que la plus grande partie de ses troupes servoit dans les armées impériales, & que la guerre s'approchoit de son nouveau royaume: Charles XII. promit cependant la neutralité pour la Prusse, en considération de l'intercession de l'empereur, de l'Angleterre & de la Hollande.

Ces années étoient l'époque des triomphes du roi de Suède: il dispoit en souverain de la Pologne: ses négociations étoient des ordres, & ses batailles des victoires: mais ces victoires, toutes brillantes



tes qu'elles étoient, confumoient les vainqueurs & obligeoient le héros à renouveler souvent ses armées: un transport de troupes Suédoises se rendit en Poméranie: Berlin en prit l'alarme: ces troupes n'en traversèrent pas moins l'électorat, & se rendirent en Pologne lieu de leur destination.

Le roi leva huit-mille hommes de nouvelles troupes: au lieu de les employer à la sûreté de ses états, il les envoya en Flandre à l'armée des alliés: il se rendit lui-même au païs de Clèves, pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange roi d'Angleterre, au trône duquel Anne seconde fille du roi Jacques succéda.

Les droits de Frédéric I. se fondoient sur le testament de Frédéric-Henri d'Orange, qui avoit substitué ses biens, au cas d'extinction des mâles, à sa fille épouse du grand-électeur: le roi Guillaume laissa un testament tout-contraire en faveur du prince Frison de Nassau, dont les états généraux devoient être les exécuteurs: les biens de la succession consistoient dans la principauté d'Orange, de Meurs, & dans différentes seigneu-



ries & fonds de terre situés en Hollande & en Zélande.

Frédéric I. menaçoit de retirer ses troupes de la Flandre, si on ne lui rendoit justice: cette menace persuada aux Hollandais que ses droits étoient légitimes: on parvint cependant à régler les conditions d'un accord provisionel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales: un gros diamant fut d'abord remis à Frédéric I. & il consentit à laisser ses troupes en Flandre: Louis XIV. mit le prince de Conti en possession d'Orange; le roi s'en trouva grièvement offensé: il augmenta son armée, & prit même des troupes de Gotha & de Wolffenbüttel à son service: il déclara peu-après la guerre à la France, à cause que l'armée de Boufflers avoit commis quelques excès dans le païs de Clèves.

Louis XIV. ne s'apperçut pas qu'il eût un ennemi de plus: & le nouveau roi fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts: il manifestoit sa haine pour la France dans toutes les occasions: il obligea le duc Antoine Ulrich de  
Wolffen-



Wolffenbüttel à renoncèr aux engagemens qu'il avoit pris avec Louis XIV. après que les ducs de Hanovre & de Zell eurent dissipé les troupes qu'il entretenoit au moien des subsides Français.

Dans ce tems l'Angleterre faisoit des efforts <sup>1702.</sup> prodigieux pour la maison d'Aûtriche: ses flottes transportèrent l'archiduc Charles, qui depuis devint empereur, dans le royaume d'Espagne qu'une armée Anglaise devoit aider à lui conquérir: l'enthousiasme de l'Europe pour la maison d'Aûtriche surpassoit tout ce qu'on en peut imaginer.

Tant que dura la guerre de succession, les troupes Prussiennes soutinrent avec éclat la réputation qu'elles avoient acquise sous le grand-électeur: elles prirent Keyserwerth près du Rhin, & dans cette action de Höchstedt où Villars surprit & battit Stirheim, le prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les huit-mille Prussiens qu'il commandoit: je lui ai ouï dire que lorsqu'il s'aperçut de la confusion & de la fuite des Aûtrichiens, il forma un carré de ses troupes, & traversa une grande plaine en bon ordre jusqu'à un bois qu'il gagna



vers la nuit, sans que la cavalerie Française osât l'entamer.

Le succès des troupes Prussiennes sur le Rhin & leur bonne conduite en Suabe ne rassurèrent pas Frédéric I. contre l'appréhension que lui donnoit le voisinage des Suédois: rien ne leur résistoit alors: le génie de Pierre I., la magnificence d'Auguste, étoient impuissans contre la fortune de Charles XII.: ce héros étoit à-la-fois plus valeureux que le czar, & plus vigilant que le roi de Pologne: Pierre préféroit la ruse à l'audace; Auguste, les plaisirs aux travaux; & Charles, l'amour de la gloire à la possession du monde entier: les Saxons étoient souvent surpris ou battus: les Moscovites avoient appris à leurs dépens l'art de se retirer à propos; ils ne faisoient qu'une guerre d'incursions: les armées Suédoises étoient seules jusqu'alors assaillantes & victorieuses: mais Charles XII., dont l'inflexible opiniâtreté ne mollissoit jamais, ne favoit exécuter ses projets que par la force: il vouloit assujettir les événemens comme il domptoit ses ennemis: le czar & le roi de Pologne  
sup-



suppléaient à cet enthousiasme de valeur par les intrigues du cabinet: ils réveilloient la jalousie de l'Europe, & fuscitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune prince ambitieux, implacable dans ses haines, & qui ne savoit se venger des rois ses ennemis qu'en les détrônant.

Ces intrigues n'empêchèrent pas Frédéric I. qui n'avoit point de troupes à sa disposition, de conclure une alliance défensive avec Charles XII. qui avoit une armée victorieuse dans le voisinage: Frédéric I. & Stanislas reconnurent réciproquement leur roiauté: ce traité ne dura qu'autant que la fortune de Charles XII. ne se démentit point.

Quoique cette alliance dût rassûrer le roi, il <sup>1703.</sup> fournit toutes les places de la Prusse de garnisons suffisantes, & il envoya de nouveaux secours à l'armée alliée en Suabe.

Ce fut dans cette province que les Prussiens eû- <sup>1704.</sup> rent une part considérable au gain de la fameuse bataille de Höchstedt: ils étoient à la droite sous les ordres du prince d'Anhalt, & de ce corps d'armée que le prince Eugène commandoit: à la  
pre-



première attaque la cavalerie & l'infanterie impériale plièrent devant les Français & les Bavares; mais les Prussiens soutinrent le choc & enfoncèrent les ennemis: le prince Eugène vint se mettre à leur tête, piqué de la mauvaise manœuvre des Autrichiens; il dit qu'il vouloit combattre avec de braves gens, & non pas avec des troupes qui lâchoient le pied: c'est un fait connu que milord Marlborough prit vingt-sept bataillons & quatre régimens de dragons prisonniers dans le village de Blenheim, & que le gain de cette bataille fit perdre aux Français la Bavière & la Suabe.

Milord Marlborough se rendit à Berlin après avoir terminé cette glorieuse campagne, pour disposer Frédéric I. à l'envoi d'un corps de ses troupes en Italie: cet Anglais, qui avoit jugé des projets de Charles XII. en voyant une carte géographique étendue sur sa table, pénétra facilement le caractère de Frédéric I. en jettant un regard sur sa cour: il étoit rempli de soumission & de souplesse devant ce prince: il flattoit adroitement sa vanité, & s'empressoit à lui présenter l'aiguière lorsqu'il se



se levoit de table: Frédéric ne put lui résister, & il accorda aux flatteries du courtisan ce qu'il auroit peut-être refusé au mérite du grand capitaine & à l'habileté du profond politique: le fruit de cette négociation fut, que le prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de huit-mille hommes.

La mort de la reine Sophie-Charlotte mit <sup>1705.</sup> alors toute la cour en deuil: c'étoit une princesse d'un mérite distingué, qui joignoit tous les appas de son sexe aux graces de l'esprit & aux lumières de la raison: elle avoit voyagé dans sa jeunesse en Italie & en France sous la conduite de ses parens: on la destinoit pour le trône de France: Louis XIV. fut touché de sa beauté; mais des raisons de politique firent échoûer son mariage avec le duc de Bourgogne: cette princesse amena en Prusse l'esprit de la société, la vraie politesse, & l'amour des arts & des sciences: elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'académie roiale: elle appella Leibnitz & beaucoup d'autres savans à sa cour: sa curiosité vouloit saisir les premiers principes des choses: Leibnitz, qu'elle pressoit un jour



sur ce sujet, lui dit: „Madame, il n'y a pas moyen  
„de vous contenter; vous voulez favoir le pour-  
„quoi du pourquoi.„ Charlottenbourg étoit le  
rendez-vous des gens de goût; toutes sortes de  
divertissemens & de fêtes variées à l'infini ren-  
doient ce séjour délicieux & cette cour brillante.

Sophie - Charlotte avoit l'ame forte: sa reli-  
gion étoit épurée, son humeur douce, son esprit  
orné de la lecture de tous les bons livres français  
& italiens: elle mourut à Hanovre dans le sein de  
sa famille: on voulut introduire un ministre réfor-  
mé dans son appartement: „Laissez - moi mourir  
„(lui dit - elle) sans disputer.„ Une dame d'hon-  
neur qu'elle aimoit beaucoup fondoit en larmes:  
„Ne me plaignez pas, (reprit - elle) car je vais à  
„présent satisfaire ma curiosité sur les principes des  
„choses que Leibnitz n'a jamais pu m'expliquer,  
„sur l'espace, sur l'infini, sur l'être & sur le né-  
„ant; & je prépare au roi mon époux le spectacle  
„d'une pompe funèbre, où il aura une nouvelle  
„occasion de déployer sa magnificence.„ Elle re-  
commanda en mourant à l'électeur son frère les  
savans



savans qu'elle avoit protégés, & les arts qu'elle avoit cultivés: Frédéric I. se consola, par la cérémonie de ses obsèques, de la perte d'une épouse qu'il n'auroit jamais pu assez regretter.

En Italie la guerre commençoit à devenir plus <sup>1706.</sup> vive: les Prussiens, que milord Marlborough y avoit fait marcher, furent battus à Casano avec le prince Eugène, & à Calcinato lorsque le général Revenklau, qui les commandoit, y fut surpris par le grand-prieur de Vendôme.

Le prince Eugène pouvoit être battu, mais il <sup>1707.</sup> favoit réparer ses pertes en grand-homme; & l'échec de Casano fut bientôt oublié par le gain de la fameuse bataille de Turin, auquel les Prussiens eurent une part principale.

Quoique le duc d'Orléans proposât aux Français de fortir de leurs retranchemens, son avis ne fut point suivi; la Feüllade & Marfin avoient des ordres de la cour qui portoient, à ce qu'on assure, de ne point hasarder de bataille: celle de Höchstet avoit intimidé le conseil de Louis XIV.

Les Français, qui auroient été du double supé-



rieurs aux alliés s'ils les avoient attaqués hors de leurs retranchemens, leur furent inférieurs partout, à cause que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre étoient d'une étendue immense & de plus séparés par la Doire.

Les Prussiens, qui avoient l'aîle gauche de l'armée des alliés, attaquèrent la droite du retranchement Français qui s'appuioit à la Doire: le prince d'Anhalt étoit déjà au bord du fossé, & la résistance des ennemis rallentissoit la vigueur de son attaque, lorsque trois grenadiers se glissèrent le long de la Doire, & tournèrent le retranchement par un endroit où il n'étoit pas bien appuyé à cette rivière: tout d'un coup une voix s'entendit dans l'armée Française: NOUS SOMMES COUPÉS. Elle abandonne son poste, prend la fuite; & en même tems le prince d'Anhalt escalade le retranchement, & gagne la bataille: le prince Eugène en fit un compliment au roi: l'éloge de ses troupes devoit lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il partoît d'un prince qui devoit bien s'y connaître.

Fré-



Frédéric I. fit pendant cette guerre quelques acquisitions pacifiques: il acheta le comté de Tecklenbourg en Westphalie du comte de Solms-Braunfels; & madame de Nemours, qui étoit en possession de la principauté de Neufchâtel, venant de mourir, le conseil d'état de Neufchâtel prit la régence, & élut quelques uns de ses membres pour juger des prétentions que le roi de Prusse formoit d'un côté, & tous les parens de la maison de Longueville d'un autre: la principauté de Neufchâtel fut ajugée au roi comme aiant les meilleurs droits en qualité d'héritier de la maison d'Orange: Louis XIV. s'éleva contre cette sentence; mais il avoit de si grands intérêts à discuter, qu'ils firent évanouir devant eux ces petits litiges; & la souveraineté de Neufchâtel fut assurée à la maison royale par la paix d'Utrècht.

Charles XII. étoit parvenu alors au plus haut période de ses prospérités: il avoit détrôné Auguste de Pologne, & lui avoit prescrit les loix d'une paix dure à Alt-Rannstadt au milieu de la Saxe: le roi vouloit disposer le roi de Suède à quitter



la Saxe; il lui envoya son grand-maréchal Printz, pour le prier de ne point troubler la paix de l'Allemagne par le séjour qu'il y faisoit avec ses troupes.

Charles XII. qui avoit d'ailleurs le dessein de quitter les états d'un prince qu'il avoit mis aux abois, pour renouveler la même scène avec le czar à Moscou, trouva mauvais que Printz lui fît de pareilles propositions, & lui demanda ironiquement: Si les troupes Prussiennes étoient aussi bonnes que les Brandebourgeoises? „Oui, Sire, (lui répondit „l'envoie) elles sont encore composées de ces „vieux soldats qui se trouvèrent à Fehrberlin. „

Charles XII. obligea l'empereur, en passant par la Silésie, de restituer cent-vingt-cinq églises aux protestans de ce duché: le pape en murmura, & n'épargna pas les protestations & les plaintes: Joseph lui répondit: „Que si le roi de Suède lui eût „proposé de se faire Luthérien lui-même, il ne sa- „voit pas trop ce qui en seroit arrivé. „

1708. Ces mêmes Suédois, qui faisoient alors la ter-  
reur du Nord, rétablirent avec les Prussiens & les  
Hano-



Hanovriens le calme dans la ville de Hambourg, qu'une sédition populaire avoit troublé: Frédéric I. y envoya quatre-mille hommes pour soutenir les prérogatives des échevins & des syndics: il eut quelques démêlés avec ceux de Cologne, à cause que la populace de cette ville avoit enfoncé les portes du résident Prussien, qui tenoit une chapelle réformée dans sa maison: le roi fit arrêter des marchandises des négocians de cette ville, qui descendoient le Rhin & passaient par Wésel; & il menaça d'interdire le culte catholique dans ses états, comme il en avoit usé lorsque l'électeur palatin avoit persécuté les protestans du Palatinat: la crainte de ces représailles fit rentrer la ville de Cologne dans son devoir, & lui apprit que la tolérance est une vertu dont il est quelquefois dangereux de s'écarter.<sup>F</sup>

La cour de Frédéric I. étoit alors pleine d'intrigues: l'esprit de ce prince étoit flottant entre les cabales de ses favoris, comme une mer agitée par des vents différens: ceux qui l'approchoient de plus près n'avoient que peu de génie; leurs arti-  
fices

*F. aussitôt qu'il y a des hommes de Hanovre, pour la soutenir.*



fices étoient grossiers, & leur manège peu adroit: tous se haïssoient & brûloient en secret du désir de se supplanter: s'ils s'accordoient, ce n'étoit que sur une égale disposition de s'enrichir aux dépens de leur maître: le prince roial avoit peine à cacher le mécontentement qu'il avoit de leur conduite.

Les marques de sa mauvaise volonté leur suggérèrent le dessein d'affermir leur crédit par un nouvel appui: ils persuadèrent au roi de passer à ses troisièmes nœces, quoiqu'il fût infirme, qu'il ne vécût que par l'art des médecins, & qu'il chicanât par un reste de tempérament un souffle de vie qu'il alloit perdre: le maréchal de Biberstein se chargea de cette intrigue: il représenta au roi, que le prince roial n'auroit point d'enfans de son épouse fille de l'électeur George de Hanovre, quoiqu'alors même elle fût enceinte; que le bonheur de ses peuples demandoit qu'il songeât sérieusement à affermir sa succession; qu'il étoit encore vigoureux, & qu'après ce mariage il feroit sûr de voir passer à ses descendans cette couronne qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir: ce même discours répété



pété par différentes personnes persuada ce bon prince qu'il étoit l'homme le plus vigoureux de ses états: les médecins achevèrent de le déterminer au mariage, en l'affûrant que son tempérament souffroit du célibat: on lui choisit une princesse de Mecklenbourg-Schwerin nommée Sophie-Louise, dont l'âge, les inclinations, la façon de penser, ne s'accordoient point avec les siennes: il n'eut d'agrément de cette union que la cérémonie des noces, qui fut célébrée avec un faste Asiatique; le reste du mariage ne fut que malheureux.

La fortune se lâssa enfin de protéger les capri-<sup>1709.</sup> ces de Charles XII: il avoit joui de neuf années de succès: les neuf dernières de sa vie ne furent qu'un enchainement de revers: il venoit de rentrer victorieux en Pologne avec une armée nombreuse, chargée de trésors, & des dépouilles des Saxons.

Leipzig fut la Capoue des Suédois: soit que les délices de la Saxe eussent amolli ces vainqueurs, soit que la prospérité enflât l'audace de ce prince & le poussât au de-là de son but, il n'eut plus

H h

que



que des malheurs affreux à essuier : il vouloit disposer de la Russie comme de la Pologne, & détrôner le czar comme il avoit détrôné Auguste.

Dans ce dessein il s'avança vers les frontières de la Moscovie où deux chemins le conduisoient ; l'un par la Livonie où tous les secours de la Suède étoient à portée de le joindre par mer, par lequel il auroit pu s'avancer jusqu'à la nouvelle ville que le czar fondeoit alors sur les bords de la Baltique, & détruire pour jamais le lien qui devoit joindre la Russie avec l'Europe : l'autre chemin traversoit l'Ukraine, & conduisoit à Moscou par des déserts impraticables : Charles XII. se déterminna pour ce dernier, ou parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, ou que la difficulté de l'entreprise irritât son courage, ou parce qu'il comptoit sur Mazeppa prince des Cosaques, qui lui avoit promis de fournir son armée de vivres, & de le joindre avec un nombre considérable des siens : le czar fut averti des intrigues de ce Cosaque ; il dissipa les troupes que Mazeppa assembloit & s'empara de ses magasins :



ains: de sorte que, lorsque le roi de Suède arriva dans l'Ukraine, il ne trouva que des déserts affreux au lieu d'un país abondant en subsistances, & un prince fugitif qui venoit chercher un asile dans son camp, au lieu d'un allié puissant qui lui amenoit des secours.

Ces contre-tems ne rebutèrent point Charles XII: il assiégea Pultawa, comme s'il n'eût manqué de rien: lui, qui avoit été invulnérable jusqu'alors, fut blessé à la jambe en s'amusant à reconnaître cette bicoque de trop près: son général Löwenhaupt, qui lui amenoit des vivres, des munitions & un secours de treize-mille hommes, fut battu par le czar à trois reprises, & obligé dans cette nécessité de brûler les convois qu'il conduisoit: il n'arriva au camp du roi qu'avec trois-mille hommes de troupes, exténués de fatigues & qui augmentèrent dans le camp la disette qui y régnoit.

Le czar s'approcha bientôt de Pultawa; & dans cette plaine se donna cette bataille si célèbre



entre les deux hommes les plus singuliers de leur siècle.

Charles XII., qui jusqu'alors comme l'arbitre des destins n'avoit rien trouvé qui arrêtât ses volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un prince blessé & porté sur des brancards: Pierre Aléxiowitz, qui n'avoit été que législateur jusqu'alors, assisté de Mentzikow marqua dans cette journée qu'il possédoit les parties d'un grand capitaine, & que ses ennemis lui avoient appris à vaincre: tout étoit fatal aux Suédois; la blessure de leur roi qui l'empêchoit d'agir, la misère qui leur ôtoit les forces pour combattre, un corps détaché qui s'égarra le jour de cette bataille décisive, le nombre de leurs ennemis, & le tems qu'ils avoient eû d'élever des redoutes & de disposer avantageusement leurs troupes: enfin les Suédois furent battus, & perdirent par un instant décisif & malheureux le fruit de neuf années de travaux & de tant de prodiges de valeur: Charles XII. fut réduit à chercher



chér un asile chez les Turcs : ses haines implacables le suivirent à Bender, d'où il essaia vainement par ses intrigues de soulever la Porte contre les Moscovites : il devint ainsi la victime de son inflexibilité d'esprit, qu'on auroit appelée opiniâtreté s'il n'eût pas été un héros : après cette défaite l'armée Suédoise mit bas les armes devant le czar aux bords du Borysthène, comme l'armée Moscovite l'avoit fait devant Charles XII. aux rives de la Baltique après la bataille de Nerva.

Auguste, qui vit son antagoniste renversé, se crut dégagé de sa parole & du traité d'Alt-Rannstadt ; il s'aboucha à Berlin avec le roi de Danemarck & Frédéric I : ensuite de quoi Auguste entra avec une armée en Pologne, & le roi de Danemarck attaqua les Suédois en Scanie : Frédéric I., que ces puissances ne purent ébranler, demeura neutre.

En Pologne tous les partisans des Suédois se tournèrent du côté des Saxons : Stanislas étoit auprès de l'armée Suédoise que Craffaw commandoit :



ce général, se trouvant resserré par les Moscovites & les Saxons, traversa la Nouvelle-Marche & se rendit à Stettin, sans qu'il en pût demander la permission à Frédéric I. qui voioit avec déplaisir ces passages & ces armées nombreuses dans son voisinage.

Le roi fit un voyage à Königsberg, où il obtint du czar qui s'y étoit rendu, qu'il rétablirait le jeune duc de Courlande neveu de Frédéric I. dans ses états, à condition qu'il épouserait la nièce de Pierre Aléxiowitz.

Ce prince ne recevoit que de bonnes nouvelles de ses troupes: elles ne se distinguèrent pas moins en Flandre qu'en Italie: elles firent des merveilles sous le commandement du comte de Lothum, tant à la bataille d'Oudenarde qu'au siège de Lille.

Les Français, découragés par le mauvais succès de leurs armes & par la perte de trois grandes batailles rangées, faisoient à la Haie des propositions de paix: mais la fermentation des esprits étoit encore trop grande, & les espérances des deux  
partis



partis & leurs prétentions trop outrées pour qu'on pût parvenir à s'accorder : si les hommes étoient capables de raison, feroient-ils des guerres si longues, si acharnées & si onéreuses, pour en revenir tôt ou tard à des conditions de paix, qui ne leur paraissent intolérables que dans les momens où la passion les gouverne, où dans lesquels la fortune les favorise ?

Les alliés ouvrirent la campagne par la prise de Tournai & la bataille de Malplaquet, où le prince roial se trouva en personne : le comte de Finck eut beaucoup de part à cette victoire ; il fut le premier qui força le retranchement Français avec les Prussiens ; il forma ses troupes sur le parapet ; & de-là il soutint la cavalerie impériale, que les Français repoussèrent par deux reprises, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes se joignant aux siennes vinrent mettre le dernier sceau à cette victoire.

En Poméranie les Suédois faisoient appréhen-

1710.  
der



der par leurs démonstrations qu'ils eussent dessein de pénétrer en Saxe: le roi craignit que la guerre ne se portât enfin dans ses propres états; & dans l'intention d'affoupir les troubles du Nord, il prit toutes les mesures qui pouvoient les augmenter: il proposa l'entretien d'une armée de neutralité, mais cette armée ne s'assembla jamais: Craßlaw consentit à une suspension d'armes: Charles XII. qui l'apprit, protesta du fond de la Bessarabie contre toute neutralité: ce traité ébauché fut rompu, & il eut le sort de tous ces actes publics que la nécessité & l'impuissance font faire dans un tems, & que la force secondée de conjonctures favorables rompt dans un autre.

Du côté du Sud la France renoûa les négociations de la paix à Gertrudenberg, & dès les premières conférences elle s'engagea à reconnaître la roiauté de Prusse & la souveraineté de Neufchâtel: l'ouvrage de la paix avorta encore, & les Prussiens furent employés dans cette campagne sous le prince d'An-



d'Anhalt aux sièges d'Aire & de Douai qu'ils prirent: le roi déclara alors qu'il ne rendroit pas la ville de Gueldre où il avoit garnison, que les Espagnols ne lui païassent les subsides qu'ils lui devoient: & il conserva la possession de cette ville par la paix.

Dans ce tems mourut le duc de Courlande neveu du roi: les Moscovites s'emparèrent de - nouveau de la Courlande: ils prirent Elbing; mais comme le roi avoit des droits sur cette ville, un bataillon Prussien y fut mis en garnison.

Le passage & le voisinage de tant d'armées avoit porté la contagion en Prusse: la disette, qui commençoit à s'y faire sentir vivement, augmenta la violence & le venin de la peste: le roi, auquel on cachoit une partie du mal, abandonna ces peuples à leur infortune; & tandis que ses revenus & ses subsides ne suffisoient pas même à la magnificence de sa dépense, il vit périr malheureusement plus de deux - cens - mille ames qu'il auroit pu sauver par quelques libéralités.



Le prince roial, révolté de la dureté que son père marquoit aux Prussiens, parla fortement aux \* comtes de Wartenberg & de Wittgenstein, afin de procurer des secours & des vivres à ces peuples, qui périssoient autant par la misère que par la contagion; il trouva ces ministres inflexibles: ils lui refusèrent séchement d'acheter pour dix-mille écus de bled, dont on auroit au moins pu soulager les habitans de Königsberg: vivement piqué de ce refus, ce prince résolut de perdre ces ministres iniques: il fit jouer toutes sortes de ressorts pour les éloigner: la fortune a ses revers; la cour a ses orages: le parti des Kamke, envieux de la faveur de Wartenberg, fut charmé d'employer le prétexte du bien public pour servir aux vûes de son ambition: un jeune courtisan de cette famille, qui jouoit souvent aux échecs avec le roi, trouva le moien de lui faire tant d'insinuations contre ces ministres & de lui répéter si souvent la même chose, que Wittgenstein

\* Directeurs des finances.



genstein fut envoyé à la forteresse de Spandow, & Wartenberg exilé: le roi se sépara du grand-chambellan qu'il chérissoit, en fondant en larmes: Wartenberg se retira dans le Palatinat avec une pension de vingt-mille écus, & il y mourut peu après sa disgrâce.

Dans le Nord Charles XII. avoit refusé la neu-<sup>1711.</sup> tralité, comme nous venons de le dire: le czar, les rois de Pologne & de Danemarck se servirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie: Frédéric I. refusa constamment d'entrer dans cette ligue: il ne vouloit point exposer ses états aux incursions, aux ravages & aux hasards de la guerre, & il espéra même de gagner par sa neutralité aux dissensions de ses voisins.

Le commencement des opérations ne leur fut pas favorable: les Danois levèrent le siège de Wismar; & Auguste leva ceux de Stralsund & de Stettin.

Pendant que l'Europe étoit travaillée par ces



convulsions; que l'espérance, l'intérêt & l'ambition souffloient la discorde dans les cœurs des deux partis; mourut l'empereur Joseph: l'empire élut à sa place l'archiduc Charles qui étoit alors bloqué dans Barcelone, après avoir été couronné & chassé ensuite de Madrid après la perte de la bataille d'Almanza.

La mort de Joseph applanit le chemin à la paix générale: les Anglais, qui commençoient à se lasser de tant de dépenses, ouvroient les yeux sur l'objet de cette guerre, à mesure que les nuages de leur enthousiasme vinrent à se dissiper: ils se convinquirent que la maison d'Autriche seroit assez puissante en conservant ses païs héréditaires, le royaume de Naples, le Milanès & la Flandre; & ils se disposèrent à tenir des conférences à Utrecht, dans le dessein de faire la paix.

Le roi, qui désiroit de terminer les démêlés de la succession d'Orange par un traité définitif, se



se rendit dans le païs de Clèves pour régler cette affaire avec le prince de Frise; mais ce malheureux prince se noia au passage du Moërdick en voulant se rendre à la Haie: en revanche Frédéric I. fit une autre acquisition par l'extinction des comtes de Mansfeldt; ce païs fut mis en séquestre entre les mains du roi de Prusse & de l'électeur de Saxe; la régence Prussienne se tint à Mansfeldt, & la Saxone à Eisleben.

Cependant tout s'acheminoit insensiblement à <sup>1712.</sup> la paix: les conférences continuoient à Utrecht: Les comtes de Dönhof, de Méternich & de Biberstein s'y rendirent en qualité de plénipotentiaires du roi.

Pendant qu'on tenoit ces conférences, il arriva en Angleterre une révolution dont l'Europe accusa le maréchal de Tallard, qui avoit été prisonnier à Londres: soit que ce maréchal ou que ce qu'on appelle le hasard en fussent la cause, le parti de milord Marlborough fut culbuté; ceux de



la nation qui défirent la paix l'emportèrent; le duc d'Ormond eut le commandement des troupes Anglaïses en Flandre, & il se sépara des alliés au commencement de la campagne: le prince Eugène quoiqu'affoibli par la défection des Anglais continua l'offensive; le prince d'Anhalt & les Prussiens furent chargés du siège de Landrecies: mais Villars marcha à Dénain, fondit sur le camp que milord Albemarle y commandoit, & le battit avant que le prince Eugène pût le secourir: cette victoire remit au pouvoir des Français Marchiennes, le Quénoi, Douai & Bouchain.

Les alliés suivirent l'exemple des Anglais, & songèrent sérieusement à la paix: l'empereur étoit le seul qui voulût continuer la guerre, soit que la lenteur de son conseil n'eût pas le tems de se décider, ou que ce prince se crût assez fort pour résister seul à Louis XIV.: sa condition n'en devint que plus mauvaise.

Le roi fit alors surprendre la garnison Hollandaise



daise qui étoit à Meurs, & maintint par la possession les droits qu'il avoit sur cette place.

Mais les sentimens pacifiques du Sud n'influèrent point sur le Nord: le roi de Danemarck entra dans le duché de Brémen & prit Stade: le czar & le roi de Pologne tentèrent une descente dans l'île de Rügen, que les bonnes mesures des Suédois firent manquer: les alliés ne furent pas plus heureux au siège de Stralsund qu'ils furent obligés de lever: Steinbock venoit de remporter une victoire sur les Saxons & sur les Danois à Gadebusch dans le Mecklenbourg; & un renfort de dix-mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout le païs fut délivré d'ennemis: les Danois, obligés d'abandonner Rostock, remirent cette ville aux troupes du roi comme directeur du cercle de la Basse-Saxe, mais les Suédois en délogèrent les Prussiens: la neutralité du roi n'en souffrit aucune atteinte, & il continua de négocier afin de porter les esprits à quelque conciliation, & pour conjurer



jurer les orages qui s'assembloient autour de ses états.

<sup>1713.</sup> Au commencement de 1713. Frédéric I. mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis longtems miné ses jours: il ne vit point la consommation de la paix, ni le rétablissement du repos dans son voisinage.

Il eut trois femmes: la première fut une princesse de Hesse, dont il eut une fille, mariée au prince héréditaire de Hesse à - présent roi de Suède: Sophie - Charlotte de Hanovre mit au monde Frédéric - Guillaume qui lui succéda; & il répudia la troisième, qui étoit une princesse de Mecklenbourg, à cause de sa démence.

<sup>Caractère.</sup> Nous venons de voir tous les événemens de la vie de Frédéric I.: il ne nous reste qu'à jeter rapidement quelques regards sur sa personne & sur son caractère: il étoit petit & contrefait; avec un air de fierté, il avoit une physionomie commune: son ame étoit comme les miroirs qui réfléchissent



sent tous les objets qui se présentent: flexible à toutes les impressions qu'on lui donnoit, ceux qui avoient gagné un certain ascendant sur lui, fa-voient animèr ou calmer son esprit, emporté par caprice, doux par nonchalance: il confondoit les choses vaines avec la véritable grandeur, plus at-taché à l'éclat qui ébloûit, qu'à l'utile qui n'est que solide: il sacrifia trente-mille hommes de ses sujets dans les différentes guerres de l'empereur & des alliés, afin de se procurer la roiauté; & il ne désiroit cette dignité avec tant d'empressement, qu'afin de contenter son goût pour le cérémonial & de justifier par des prétextes spécieux ses fas-tueuses dissipations.

Il étoit magnifique & généreux: mais à quel prix n'acheta-t-il pas le plaisir de contenter ses passions? il trafiquoit du sang de ses peuples avec les Anglais & les Hollandais, comme ces Tar-tares vagabonds qui vendent leurs troupeaux aux bouchers de la Podolie pour les égorger: lors

K k

qu'il



qu'il vint en Hollande pour recueillir la succession du roi Guillaume, il fut sur le point de retirer ses troupes de Flandre: on lui remit un gros brillant de cette succession; & les quinze-mille hommes se firent tuer au service des alliés.

Les préjugés du vulgaire semblent favoriser la magnificence des princes; mais autre est la libéralité d'un particulier, & autre est celle d'un souverain: un prince est le premier serviteur & le premier magistrat de l'état; il lui doit compte de l'usage qu'il fait des impôts; il les lève, afin de pouvoir défendre l'état par le moyen des troupes qu'il entretient, afin de soutenir la dignité dont il est revêtu, de récompenser les services & le mérite, d'établir en quelque sorte un équilibre entre les riches & les obérés, de soulager les malheureux en tout genre & de toute espèce, afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéresse le corps de l'état en général: si le souverain a l'esprit éclairé & le cœur droit, il dirigera  
toutes



toutes ses dépenses à l'utilité du public & au plus grand avantage de ses peuples.

La magnificence qu'aimoit Frédéric I. n'étoit pas de ce genre; c'étoit plutôt la dissipation d'un prince vain & prodigue: sa cour étoit une des plus superbes de l'Europe: ses ambassades étoient aussi magnifiques que celles des Portugais: il fouloit les pauvres afin d'engraisser les riches: ses favoris recevoient de fortes pensions, tandis que ses peuples étoient dans la misère: ses bâtimens étoient somptueux, ses fêtes superbes: ses écuries & ses offices tenoient plutôt du faste Asiatique, que de la dignité Européenne.

Ses libéralités paroissoient plutôt l'effet du hasard, que celui d'un choix judicieux: ses domestiques faisoient leur fortune, lorsqu'ils avoient souffert des premières faillies de son emportement: il donna un fief de quarante - mille écus à un chasseur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure: la bisarrerie de sa dépense ne frappe ja-



mais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ses revenus, & qu'on ne fait de toute sa vie qu'un seul tableau : on est alors étonné de voir des parties d'un corps gigantesque à côté de membres desséchés qui périssent : ce prince voulut engager ses domaines de la principauté de Halberstadt aux Hollandais, afin d'acheter le fameux Pit, brillant dont Louis XV. fit l'acquisition du tems de la régence ; & il vendoit vingt-mille hommes aux alliés, pour avoir le nom d'en entretenir trente-mille.

Sa cour étoit comme une grande rivière, qui absorbe l'eau de tous les petits ruisseaux : ses favoris regorgeoient de ses libéralités, & ses profusions coûtoient chaque jour des sommes immenses, tandis que la Prusse & la Lithuanie étoient abandonnées à la famine & à la contagion, sans que ce monarque généreux daignât les secourir : un prince avare est pour ses peuples comme un médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang ;



fang; le prodigue est comme celui qui le tue à force de le faigner.

Frédéric I. n'eut jamais d'inclinations constantes, soit qu'il se repentît de son mauvais choix, soit qu'il n'eût point d'indulgence pour les faiblesses humaines: depuis le baron de Danckelmann jusqu'au comte de Wartenberg, ses favoris eurent tous une fin malheureuse.

Son esprit faible & superstitieux avoit un attachement singulier pour le Calvinisme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres religions: il est à croire qu'il auroit été persécuteur, si les prêtres se fussent avisés de joindre des cérémonies aux persécutions: il composa un livre de prières, que pour son honneur on n'imprima pas.

Si Frédéric I. est digne de louange, c'est pour avoir toujours conservé ses états en paix, tandis que ceux de ses voisins étoient ravagés par la guerre; pour avoir eû le cœur naturellement bon; & si l'on veut, pour n'avoir pas donné d'attein-



tes à la vertu conjugale: enfin il étoit grand dans les petites choses & petit dans les grandes; & son malheur a voulu qu'il fût placé dans l'histoire entre un père & un fils, dont les talens supérieurs le font éclipser.



FRÉ-





## FRÉDÉRIC-GUILLAUME. SECOND ROI DE PRUSSE.

**F**RÉDÉRIC-GUILLAUME étoit né à Berlin le 15. d'août de l'année 1688. (comme nous l'avons dit) de Frédéric premier roi de Prusse & de Sophie-Charlotte princesse de Hanovre.

Son



<sup>1713.</sup> Son règne commença \* sous les auspices favorables de la paix; cette paix fut conclue à Utrecht entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande & la plupart des princes d'Allemagne: Frédéric-Guillaume obtint que Louis XIV. reconnût sa roiauté, la souveraineté de la principauté de Neufchâtel, & qu'il lui garantît le païs de Gueldre & de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour ses descendans: la France & l'Espagne lui accordèrent en même-tems le titre de MAJESTÉ, qu'elles ont refusé encore longtems aux rois de Danemarck & de Sardaigne.

Après le rétablissement de la paix, toute l'attention du roi se tourna sur l'intérieur du gouvernement: il travailla au rétablissement de l'ordre dans les finances, la police, la justice & le militaire, parties qui avoient été également négligées sous le règne précédent: il avoit une ame laborieuse dans un corps robuste: jamais homme ne fut né avec un esprit aussi capable de détails: s'il descen-

doit

\* le 28. février.



doit jusqu'aux plus petites choses, c'est qu'il étoit persuadé que leur multiplicité fait les grandes: il ramenoit tout son ouvrage au tableau général de la politique, & travaillant à donner le dernier degré de perfection aux parties, c'étoit pour perfectionner le tout.

Il retrancha toutes les dépenses inutiles, & boucha ces canaux de la profusion par lesquels son père avoit détourné les secours de l'abondance publique à des usages vains & superflus: la cour se ressentit la première de cette réforme: il ne conserva qu'un nombre de personnes nécessaires à sa dignité, ou utiles à l'état: de cent chambellans qu'avoit eûs son père, il en resta douze; les autres prirent le parti des armes, ou devinrent des négociateurs: il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'un prince doit être économe du sang & du bien de ses sujets: c'étoit à cet égard un philosophe sur le trône: bien différent de ces savans qui font consister leur science stérile dans la spéculation de matières abstraites qui semblent se dérober à nos connaissances, il donnoit l'exemple

L1

d'une



d'une austérité & d'une frugalité digne des premiers tems de la république Romaine: ennemi du faste & des dehors imposans de la roiauté, sa stoïque vertu ne lui permettoit pas même les commodités les moins recherchées de la vie: des mœurs aussi simples, une frugalité aussi grande, formoient un contraste parfait avec la hauteur & la profusion de Frédéric I.

Les objets politiques que ce prince se proposoit par ses arrangemens intérieurs, étoient de se rendre formidable à ses voisins par l'entretien d'une armée nombreuse: l'exemple de George - Guillaume lui avoit appris combien il étoit dangereux de ne pouvoir pas se défendre; & celui de Frédéric I., dont les troupes étoient moins à ce prince qu'aux alliés qui les païoient, lui avoit fait connaître qu'un souverain n'est respecté qu'autant qu'il se rend redoutable par sa puissance: lassé des humiliations que tantôt les Suédois & tantôt les Russes donnèrent à Frédéric I., dont ils traversoient impunément les états, il voulut protéger efficacement ses peuples contre l'inquiétude de ses voisins, & se mettre en  
même-



même - tems en état de soutenir ses droits sur la succession de Berg, qui alloit être ouverte à la mort de l'électeur palatin dernier prince de la maison de Neubourg.

Quoique le public soit dans la prévention que le projet d'un gouvernement militaire ne venoit pas du roi même, mais qu'il lui avoit été suggéré par le prince d'Anhalt, nous n'avons point adopté cette opinion à cause qu'elle est erronée, & qu'un esprit aussi transcendant que l'étoit celui de Frédéric - Guillaume, pénétrait & faisoit les plus grands objets, & connoissoit mieux les intérêts de l'état qu'aucun de ses ministres ni de ses généraux: si des hasards peuvent faire naître les plus grandes idées, nous pouvons dire que des officiers Anglais donnèrent lieu à Frédéric - Guillaume de former les projets qu'il exécuta dans la suite: ce prince fit dans sa jeunesse les campagnes de Flandre; & comme il assistoit au siège de Tournai, il trouva deux généraux Anglais qui dispuoient vivement ensemble; l'un soutenoit que le roi de Prusse auroit de la peine à payer quinze - mille hommes sans subsi-



des, & l'autre soutenoit qu'il en pouvoit entretenir vingt-mille: le jeune prince tout en feu leur dit; „Le roi mon père en entretiendra trente-mille „lorsqu'il le voudra:„ les Anglais prirent cette réponse pour la faillie d'un jeune homme ambitieux, qui relevoit avec exagération les avantages de sa patrie: mais Frédéric-Guillaume parvenu au trône prouva plus qu'il n'avoit avancé, & la bonne administration de ses finances fit que dès la première année de son règne il entretint cinquante-mille hommes, sans qu'aucune puissance lui paât des subfides.

La paix d'Utrecht, qui avoit appaisé en partie les troubles qui agitoient le Sud, n'empêchoit pas que la guerre ne continuât dans le Nord entre Charles XII. qui étoit encore prisonnier à Andrinople, & le czar, le roi Auguste & Frédéric IV. de Danemarck, qui s'étoient ligués contre lui: Frédéric-Guillaume ne vouloit point se mêler des troubles du Nord, & à l'exemple de son père, il observa une exacte neutralité: la situation avantageuse dans laquelle il se trouvoit, le nombre de  
ses



ses troupes & les besoins qu'on avoit de son assistance le firent rechercher des deux partis : il voioit que la nature & le voisinage de cette guerre l'obligeroit tôt ou tard de s'en mêler, mais il ne perdoit rien pour attendre ; & peut-être voulut-il voir de quel côté tourneroit la fortune, avant que de prendre des engagements qui le lieroient dans la suite.

Cette fatalité que le vulgaire appelle hasard, les théologiens prédestination, & dont les sages rejettent la cause sur l'imprudence des hommes ; cette fatalité, dis-je, s'opiniâtroit encore également à persécuter Charles XII. : tandis que ce roi perdoit son tems à cabalèr à Constantinople contre le czar, son général Steinbock, qui avoit exercé des cruautés inouïes sur les malheureux habitans d'Altena, se retira à Töninge à l'approche des Moscovites & des Saxons : son dessein étoit d'y passer l'Eider sur la glace ; son malheur voulut qu'il survint un dégel inopiné : manquant de pont pour passer cette rivière, & se trouvant entouré des ennemis, il fut contraint de se rendre prisonnier avec les douze-mille hommes qu'il commandoit.



La perte de ces troupes & l'ignominie que leur reddition imprimoit aux armes Suédoises, ne furent que des avant-coureurs des plus grands malheurs qui menaçoient ce royaume: la mauvaise conduite de ce général rejaillit principalement sur la Poméranie Suédoise: les armées Moscovites & Saxones, qui n'avoient plus d'ennemis en tête, se préparoient déjà à entrer dans cette province qui alloit de - nouveau devenir le théâtre de la guerre: dans cette appréhension, le duc administrateur de Holstein & le général Welling gouverneur de la Poméranie proposèrent au roi de lui remettre la Poméranie Suédoise en féquestre: leur embarras étoit d'autant plus grand, qu'ils manquoient de troupes pour défendre cette province; & ils eurent recours à ce remède désespéré, par la haine qu'ils portoient aux Moscovites, qui les aveugloit si fort sur les intérêts de leur maître, qu'ils auroient plutôt vû passer la Poméranie entière sous la domination Prussienne, qu'un seul village sous le pouvoir du czar.

Le roi, qui regardoit les propositions de l'administra-



ministreur & de Welling comme très-avantageuses, se prêta avec plaisir au séquestre de la Poméranie, se flattant que ce feroit le moien de maintenir la paix dans cette province voisine de ses états: vingt-mille Prussiens se mirent incessamment en marche & se campèrent sur les frontières de la Poméranie, en même-tems que Bachewitz ministre du duc de Holstein, accompagné du général Arnim que le roi y avoit envoyé, se rendirent à Stettin & ordonnèrent, au nom de Welling, à Meyerfeldt qui étoit gouverneur de cette place, de la remettre aux Prussiens: Meyerfeldt, qui connoissoit la façon de penser de son maître, refusa d'obéir, & demanda du tems pour qu'il pût recevoir de la régence de Stockholm des instructions positives sur la conduite qu'il devoit tenir: la défobéissance de Meyerfeldt étoit un témoignage authentique de ce que Welling avoit trop présumé de son autorité, & que sa précipitation l'avoit engagé dans toute cette affaire plus avant qu'il ne le devoit & qu'il n'en avoit le pouvoir: le roi, qui ne s'étoit chargé de ce séquestre que par complaisance,



ce, s'en défit sans témoigner le moindre ressentiment: il retira aussitôt ses troupes, abandonnant la Poméranie au sort des événemens: il étoit plus glorieux aux Suédois de perdre la Poméranie en combattant, que de la conserver à la faveur du séquestre.

Mentzikow, qui avoit défarmé Steinbock en Holstein, vint fondre sur la Poméranie à la tête des Moscovites & des Saxons: il mit d'abord le siège devant Stettin: cette ville, qu'il fit bombarder & qu'il pressoit vivement, fut dans peu de jours réduite aux abois: Bachewitz, Welling & Meyerfeldt crurent encore bien servir Charles XII. en remettant cette place entre les mains du roi: on y fit entrer deux-mille Prussiens & un bataillon de troupes de Holstein qui en composèrent la garnison.

Les alliés consentirent à ce séquestre, à condition que le roi empêcheroit les Suédois de pénétrer de la Poméranie en Pologne, de même que cette république s'engagea de son côté à maintenir la neutralité; & pour lever les scrupules qui pou-



pouvoient restèr aux alliés sur cette affaire, le roi leur païa quatre - cens mille écus: il donna une seigneurie & une bague de grand prix à Mentzikow, qui auroit peut-être même vendu son maître, si le roi avoit voulu l'acheter: de patissier Mentzikow étoit parvenu à devenir premier ministre & généralissime du czar: lui & toute cette nation étoient si barbares, qu'il ne se trouvoit dans cette langue aucune expression qui signifiât l'honneur & la bonne foi.

Charles XII., le roi de Danemarck, celui de Pologne & l'empereur étoient également mécontents de ce séquestre; le roi de Suède, parce qu'il voioit bien qu'il perdoit la Poméranie, ou qu'il auroit le roi de Prusse pour ennemi, lui qui en avoit déjà tant: le roi de Danemarck & le roi de Pologne s'étoient proposé à la vérité de dépouiller Charles XII. de ses provinces; pleins de cet unique objet de leur vengeance, ils n'avoient point réglé le partage de leurs conquêtes, & ils voioient avec envie que le séquestre mît le roi de Prusse en possession de la Poméranie, moiennant quoi il retiroit tout le fruit

M m

de



de la guerre, fans en avoir partagé avec eux les hafards: l'empereur, chaffé d'Espagne & fôûtenant feul une guerre malheureufe contre la France, avoit l'esprit aigri de fes mauvais fuccès, & voioit avec chagrin que Frédéric-Guillaume fit des acquisitions, quand il ne faisoit que des pertes: cependant la place étoit livrée, l'argent païé, Mentzikow corrompu; & de plus le roi de Pruffe étoit un prince qui s'étoit rendu formidable: ces raifons obligèrent fes voifins d'étouffer leur jaloufie, & de continuer à ménager Frédéric - Guillaume.

Le roi de Suède écrivit au roi de Pruffe du fond de la Bessarabie, qu'il proteftoit contre la conduite de Welling, qu'il ne rembourferoit jamais les quatre - cens - mille écus païés à fes ennemis, & qu'il ne foufcriroit de fa vie au féqueftre.

Quelque dur que fût le procédé de Charles XII., le roi, conjointement avec l'empereur, prit les mefures les plus convenables pour le rétabliffement de la paix: ces deux princes propoferent d'affembler un congrès à Brunswig; mais ils échoûèrent contre l'opiniâtreté du roi de Suède, & contre les haines



haines du czar & du roi de Pologne, qui avoient appris dans l'école de Charles XII. à ne point mettre de bornes aux sentimens de leur vengeance.

Pendant que la discorde régnoit dans le Nord, Frédéric-Guillaume fit l'acquisition de la baronie de \* Limbourg; Frédéric I. en avoit reçu l'expectative de l'empereur, en faveur de la cession de la principauté de Schwibus.

Dans le Sud, Philippe V. régnoit déjà paisiblement en Espagne, & Victor-Amédée duc de Savoie, reconnu roi de Sicile par la paix d'Utrecht, s'étoit fait couronner à Palerme malgré les menaces de l'empereur & les cris du pape: Louis XIV., qui venoit de faire sa paix avec la plus grande partie de l'Europe, pressoit vivement Charles VI., que son obstination roidissoit contre la paix: dans le cours de cette campagne Villars prit Landau & Philipsbourg, sans que l'habileté du prince Eugène pût s'y opposer: l'empereur soutenoit cette guerre plutôt par orgueil que par raison, trop faible

M m 2

par

\* Wolfrat, qui en étoit en possession, vint à mourir & avec lui s'éteignit sa race.



par lui-même pour résister à Louis XIV.; ses troupes étoient fondues, ses ressources épuisées; & la bourse des puissances maritimes étoit fermée pour lui.

<sup>1714.</sup> Le mauvais succès de cette campagne & la crainte d'un avenir plus malheureux firent connaître à l'empereur, que sans force l'arrogance est vaine, & qu'il y a une politique pour tous les tems, qui cale les voiles dans la tempête & les déploie lorsque le vent est favorable: la hauteur Autrichienne plia pour cette fois sous la nécessité: Eugène & Villars se rendirent à Rastadt dans le marquisat de Bade: ils convinrent entre eux des préliminaires, ce qui achemina l'ouverture du congrès de Bade en Suisse, où la paix fut signée le 7. de septembre: l'empereur céda Landau à la France; il reconnut Philippe V. & renonça à ses prétentions sur le royaume d'Espagne: Louis XIV. restitua les conquêtes qu'il avoit faites au de-là du Rhin; il promit de raser les fortifications de Huningue, & de ne point troubler l'empereur dans la possession du royaume de Naples, du Milanès & du Mantouan; il



il reconnut le neuvième électorat, & l'on convint de régler par un traité particulier ce qui restoit à discuter touchant la barrière de la Flandre.

Dans ce tems mourut la reine Anne d'Angleterre après une maladie longue & cruelle: quelques uns de ses ministres avoient fait d'inutiles efforts pour appeller le prétendant à sa succession: George de Hanovre petit-fils de la princesse palatine fille de Jacques I. fut proclamé roi d'Angleterre & porté sur ce trône par les vœux de toute cette nation: c'est ce prince que nous avons vu gouverner l'Angleterre en respectant la liberté, se servant des subsides que lui accordoit le parlement pour le corrompre; roi sans faste, politique sans fausseté, & qui s'attira par sa conduite la confiance de toute l'Europe.

Après avoir parlé des affaires du Sud, il est tems de revenir au Nord, où la complication des événemens embrouilloit les choses plus que jamais: Charles XII., lassé de cette opiniâtreté sans exemple qui le retenoit au lit à Démirtoca, toujours résolu d'exciter la Porte contre le czar, tandis que



ses ennemis profitant de son absence détruisoient ses armées & lui enlevoient ses plus riches provinces: Charles XII. (dis - je) passa, subitement & sans admettre de nuances, de cette inactivité aux plus rudes travaux: il partit de Démirtoca, faisant une diligence prodigieuse; & traversant à cheval les états héréditaires de l'empereur, la Franconie & le Mecklenbourg, il arriva le onzième jour à Stralsund, lorsqu'on l'y attendoit le moins: la première démarche fut de protester contre le séquestre de Stettin, & de déclarer que n'ayant signé aucune convention, il n'étoit point obligé de reconnaître celle que ses généraux avoient faite en son absence: avec un caractère comme celui de ce prince, il n'y avoit d'autres argumens que ceux de la force: Frédéric-Guillaume fit avertir Charles XII. qu'il ne souffriroit point que les Suédois entraissent en Saxe; & il fit en même-tems avancer un corps considérable de troupes auprès de Stettin: le peu d'attention que les Suédois sembloient faire à ces remontrances obligea le roi d'entrer dans l'alliance des Russes, des Saxons & des Hanovriens, afin  
de



de maintenir ses engagements contre l'opiniâtreté de Charles XII.: ce monarque s'empara d'Anclam, de Wolgast & de Gripswalde, où il y avoit garnison Prussienne; cependant par un reste de ménagement il renvoia ces troupes sans leur faire de violence.

Mais la modération de ce caractère violent n'étoit que passagère: au commencement de la campagne suivante, les Suédois délogèrent les Prussiens de l'île d'Usedom, & firent prisonniers de guerre un détachement de trois-cens hommes: ils rompirent par cette hostilité la neutralité des Prussiens, & devinrent les agresseurs: le roi jaloux de sa gloire fut irrité du procédé des Suédois: quoiqu'il eût peine à digérer dans ce premier moment l'affront qu'on lui faisoit, il ne put s'empêcher de s'écrier: „Ah! faut-il qu'un roi que j'estime me „contraigne à devenir son ennemi?„ Fléming se trouvoit alors à Berlin; c'étoit le même qui par ses intrigues avoit rendu son maître roi de Pologne en habile ministre, & qui fut cause qu'on le détrôna par l'imprudente conduite qu'il tint comme général:



ral: Fléming, apprenant l'infraction que les Suédois venoient de faire à la neutralité, se rendit d'abord chez le roi, & profita si bien des premiers momens de son emportement, qu'il le poussa à l'heure même à déclarer la guerre à Charles XII.

Dès le mois de juin vingt-mille Prussiens joignirent les Saxons & les Danois en Poméranie: le roi se rendit à Stettin, où après avoir fait désarmer le bataillon des troupes de Holstein qui y étoit en garnison, il fit prêter le serment de fidélité à la bourgeoisie; & de-là il vint en personne se mettre à la tête de son armée.

L'Europe vit alors un roi qui se trouvoit assiégé par deux rois en personne: mais ce roi, c'étoit Charles XII. à la tête de quinze-mille Suédois aguerris & amoureux jusqu'à l'idolatrie de l'héroïsme de leur prince; de plus sa grande réputation & les préjugés de l'univers combattoient encore pour lui: dans l'armée des alliés, le roi de Prusse examinoit les projets, décidoit des opérations & persuadoit aux Danois de s'y prêter; le roi de Danemarck, mauvais soldat & peu militaire,

ne



ne s'étoit rendu au siège de Stralsund, que dans l'espérance d'y jouir du spectacle de Charles XII. humilié.

Sous ces deux rois, le prince d'Anhalt étoit l'ame de toutes les opérations militaires: c'étoit un homme d'un caractère violent & entier, vif, mais sage dans ses entreprises, qui avec la valeur d'un héros avoit l'expérience des plus belles campagnes du prince Eugène; ses mœurs étoient féroces, son ambition démesurée; savant dans l'art des sièges, heureux guerrier, mauvais citoyen & capable de toutes les entreprises des Marius & des Sylla, si la fortune avoit favorisé son ambition de même que celle de ces Romains: les généraux Danois étoient des fanfarons, & leurs ministres des pédans.

Cette armée, composée comme nous venons de le dire, vint mettre le siège devant Stralsund: cette ville est assise au bord de la mer Baltique; la flotte Suédoise pouvoit la rafraîchir de vivres, de munitions & de troupes; son assiette est forte; un marais impraticable défend les deux tiers de sa circonférence; le seul côté dont elle est accessible

N n

étoit



étoit défendu par un bon retranchement, qui du septentrion prenoit au bord de la mèr & alloit s'appuièr à l'orient au marais dont nous avons parlé : dans ce retranchement campoient douze-mille Suédois & Charles XII. à leur tête.

Le nombre d'obstacles qu'il y avoit à vaincre obligea les assiégeans à les lever successivement : le premier point étoit d'éloigner la flotte Suédoise des côtes de la Poméranie, afin de priver Charles XII. de toutes les fortes de secours qu'il pouvoit attendre de la Suède : le roi de Danemarck ne vouloit point risquer un combat avec l'escadre qu'il avoit dans ces parages, & ce préalable du siège devint une affaire de négociation : il est aussi facile de prouver à un homme clairvoiant la nécessité d'une chose par de bonnes raisons, qu'il est pour ainsi dire impossible de faire sentir l'évidence à un esprit borné qui se défie de soi-même, & qui craint que les autres ne l'égarent : cependant l'ascendant que le génie du roi de Prusse avoit sur celui du roi de Danemarck, força en quelque manière ce prince à voir la victoire que son amiral rem-



remporta sur l'escadre Suédoise: les deux rois furent spectateurs de ce combat, qui se donna à une lieue des côtes; & la mer devint libre aux alliés: Les Prussiens, commandés par le général Arnim, firent ensuite une descente sur l'île d'Usedom, d'où ils chassèrent les Suédois, & prirent le fort de Pénamunde l'épée à la main.

Après que cet obstacle fut levé, on se prépara à l'attaque du retranchement: pour le malheur des Suédois, il se trouva un officier Prussien qui facilita cette entreprise, la plus difficile & la plus décisive de tout le siège: cet officier s'appelloit Gaudi; il se ressouvint que dans le tems qu'il faisoit ses humanités au collège de Stralsund, il s'étoit souvent baigné dans ce bras de mer, qui n'étoit ni profond ni fangeux proche du retranchement: pour plus de sûreté, il le fonda de nuit & trouva qu'on y pouvoit passer à gué, tourner le retranchement par sa gauche, & prendre les ennemis en flanc & à dos: ce projet fut heureusement exécuté: on attaqua les Suédois de nuit; tandis qu'un corps marchoit droit au retranchement, un autre passoit la



mèr proche du rivage, & se trouva dans leur camp avant même qu'ils s'en apperçussent: la surprise d'une attaque inopinée, la confusion qui est inséparable de toutes les affaires de nuit, & surtout le corps considérable qui leur tomboit en flanc, les mit promptement en déroute; ils abandonnèrent leur retranchement, & se sauvèrent vers la ville: Charles XII., au désespoir d'être abandonné de ses troupes, voulut combattre seul: ses généraux ne le sauvèrent qu'à-peine de la poursuite des assiégeans: tout ce qui ne gagna pas promptement Stralsund fut tué ou fait prisonnier; le nombre de ceux qu'on prit ce jour-là passoit quatre-cens hommes.

Pour resserrer entièrement la ville, il fut résolu de se rendre maître de l'île de Rügen, d'où les assiégés pouvoient encore tirer quelques secours: le prince d'Anhalt à la tête de vingt-mille hommes passa sur des vaisseaux de transport le bras de mèr qui sépare la Poméranie de cette île; cette flotte conservoit l'ordre de bataille que les troupes observent sur terre: on fit mine d'aborder à l'île du côté de l'orient; mais tournant tout d'un



d'un coup à gauche, le prince d'Anhalt débarqua ses troupes au petit port de Streslau, où l'ennemi ne l'attendoit point; il se posta en quart de cercle, de sorte que ses deux ailes étoient appuyées à la mer; il fit travailler avec beaucoup de diligence à des retranchemens, qu'il fortifia de chevaux de frise; sa disposition étoit telle, que deux lignes d'infanterie soutenoient le retranchement; la cavalerie formoit la troisième, à l'exception de six escadrons qu'il avoit postés au dehors de ses lignes, afin d'être à portée de tomber sur le flanc gauche de ceux qui pourroient venir l'attaquer de ce côté-là.

Charles XII., trompé par la feinte du prince d'Anhalt, ne put arriver à tems pour s'opposer à son débarquement: connaissant l'importance de cette île, quoiqu'il n'eût que quatre-mille hommes il s'avança de nuit vers le prince d'Anhalt, tant pour lui cacher le petit nombre de ses troupes que dans l'espérance de le surprendre: il marchoit à pied l'épée à la main à la tête de son infanterie, qu'il conduisit jusques aux bords du fossé: il arra-



cha de ses propres mains les chevaux de frise qui le bordoient; il fut blessé légèrement dans cette attaque, & le général Düring tué à ses côtés: l'inégalité du nombre, l'obscurité de la nuit, l'effort de ces six escadrons Prussiens qui tombèrent sur le flanc des Suédois, les obstacles d'un retranchement garni de chevaux de frise, & surtout la blessure du roi; toutes ces raisons, dis-je, firent perdre aux Suédois les fruits de leur valeur: la fortune avoit tourné le dos à cette nation; tout s'acheminoit à son déclin: le roi blessé se retira pour se faire panser; ses troupes rebutées s'enfuirent; le lendemain douze-cens Suédois furent faits prisonniers au Fehrchantz, & l'île de Rügen fut entièrement occupée par les alliés: on donna beaucoup de regrets à la mémoire du brave colonel Wartensleben, qui fut tué à la tête des gendarmes Prussiens, après avoir contribué en grande partie à la défaite des Suédois.

Après cette infortune, Charles XII. abandonna l'île de Rügen & repassa à Stralsund: cette ville étoit presque réduite aux abois; les assiégeans, par-



parvenus à la contrescarpe, commençoient déjà à construire leur galerie sur le fossé principal: le caractère du roi de Suède étoit de se roidir contre les revers; il vouloit s'opiniâtrer contre la fortune, & défendre en personne la brèche à laquelle les assiégeans alloient donner un assaut général: ses généraux se jetèrent à ses pieds, pour le conjurer de ne pas s'exposer aussi inutilement; & voyant qu'ils ne pouvoient pas le fléchir par leurs prières, ils lui firent voir le danger qu'il courroit de tomber entre les mains de ses ennemis: cette appréhension le détermina enfin à abandonner cette ville; il s'embarqua sur une légère nacelle, avec laquelle il passa à la faveur de la nuit au milieu de la flotte Danoise qui bloquoit le port de Stralsund, & il gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux qui le transporta en Suède: quatorze ans auparavant, il étoit parti de ce royaume comme un conquérant qui alloit assujettir le monde à sa fortune, & il y revint alors comme un fugitif poursuivi par ses ennemis, dépouillé de ses plus belles provinces & abandonné de son armée.

Dès



Dès que le roi de Suède fût parti, la ville de Stralsund ne songea qu'à se rendre: la garnison capitula le 27. de décembre; le général Decker, qui en étoit gouverneur, envoya au quartier du roi de Prusse pour traiter des articles de la capitulation: la garnison se rendit prisonnière de guerre; & deux bataillons Prussiens, autant de Saxons, & autant de Hanovriens prirent possession de cette ville.

De tous les Suédois faits prisonniers dans le cours de cette campagne le roi forma un nouveau régiment d'infanterie, qu'il donna au prince Léopold d'Anhalt second fils de celui qui commandoit ses armées.

Ensuite de cette expédition, les vainqueurs se partagèrent les dépouilles des vaincus: le roi conserva cette partie de la Poméranie qui est située entre l'Oder & la Pène, petite rivière qui sort du Mécklenbourg & qui va se jeter dans la mer à Pénamunde: la Poméranie située entre la Pène & le duché de Mécklenbourg fut restituée à la Suède par la paix de Stockholm; & George roi d'Angleterre acheta les duchez de Brémen & de Ferden,



den, que le roi de Danemarck avoit conquis sur la Suède & que la maison de Hanovre possède encore de nos jours.

Quoique la paix ne fût pas encore conclue, le roi jouïssoit déjà tranquillement de ses conquêtes: il alla en Prusse, où il ne se fit point couronner: il pensoit que cette cérémonie vaine convenoit mieux à des roiaumes électifs qu'à des roiaumes héréditaires: en méprisant tous les dehors de la roiauté, il n'en étoit que plus attaché à en remplir les véritables devoirs: il parcourut la Prusse & la Lithuanie, & il fit le projet de rétablir ces provinces de la misère & du dépeuplement que la peste y avoit occasionné.

Pour ne point interrompre l'enchainement des faits, nous avons rapporté de suite les événemens principaux de la campagne de Poméranie: il est tems de voir à-présent les changemens qui arrivèrent pendant cette guerre dans le reste de l'Europe, & comment les combinaisons politiques des puissances venant à s'altérer donnèrent lieu à de nouveaux systèmes.



<sup>1715.</sup> La mort de Louis XIV. fit prendre au gouvernement de la France une face toute nouvelle: de la nombreuse postérité de ce monarque il ne restoit que son arrière-petit-fils: ce prince étoit au berceau: son bifaieul avoit établi son fils légitimé, le duc du Maine, président du conseil de régence: ce roi si absolu pendant sa vie fut mal obéi après sa mort: le parlement jugea entre le duc d'Orléans & le duc du Maine; ou (pour mieux dire) il s'érigea en arbitre de la dernière volonté du feu roi, & il décida que Philippe d'Orléans premier prince du sang avoit des droits incontestables à la régence.

La politique du nouveau régent se rapporta à deux objets principaux; dont l'un étoit de maintenir la paix avec ses voisins, ce qui l'engagea à ménager l'amitié de l'empereur & à s'unir étroitement avec le roi d'Angleterre; & l'autre étoit d'acquitter les dettes de la couronne qui étoient immenses, ce qui donna lieu au système de Law, dont le plan étoit aussi utile que l'abus qu'on en fit devint pernicieux.

Le



Le régent doué d'un génie supérieur avoit les défauts des esprits vifs & hardis; les plus vastes idées lui paraissoient aussi simples que les communes; il s'abandonnoit aux impressions d'une imagination ardente qui souvent outroit les choses: né pour les beaux arts qu'il cultiva, il eut les faiblesses des héros; son tempérament encourageoit son cœur à la sensibilité: il fit l'abbé du Bois cardinal, moins parce qu'il servoit l'état que parce qu'il étoit le ministre secret de ses passions: la calomnie osa charger ce prince doux & humain du plus horrible des forfaits, du dessein d'empoisonner son pupile & son roi: un crime utile n'inspire pas moins d'horreur aux âmes bien nées qu'une mauvaise action perdue; mais l'apologie véritable du régent, c'est le règne de Louis XV.

Pour assurer la paix du royaume, & pour écar-<sup>1716.</sup>  
ter toutes les occasions de disputes, le régent conclut le traité de la Barrière, \* par lequel il fut arrêté que les Hollandais entretiendroient garnison dans Namur, Furnes, Tournai, Ypres, Menin &

\* à Anvers.



le fort de Knoc, moyennant six - cens - mille florins d'Allemagne que la maison d'Autriche s'engageoit de leur paier par an; en vertu dequoi ils renonçoient à la régie des païs - bas, dont l'entière possession resta à l'empereur Charles VI.

<sup>1717.</sup> Les guerres, qui se succédoient les unes aux autres, empêchoient l'Europe de jouir des fruits de la paix: dès l'année 1715. les Turcs étoient entrés dans la Morée qu'ils avoient enlevée aux Vénitiens: le pape, qui craignoit pour l'Italie, conjura l'empereur de prendre la défense de la chrétienté: Charles VI. assembla des troupes en Hongrie, afin de favoriser les Vénitiens par la diversion qu'il alloit faire contre les Turcs: dès l'an 1716. le prince Eugène avoit battu le grand - visir auprès de Témesswar: cette année il entreprit le siège de Belgrade, & fortifia son camp d'un bon retranchement: les Turcs vinrent assiéger l'armée du prince Eugène; & non contents de la bloquer, ils avancèrent à lui par des approches & des tranchées: Eugène, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparoit de son camp, sortit de ses retran-



retranchemens le 16. d'août, les attaqua, les battit, & leur prit canons, bagages, en un mot tout leur camp; & Belgrade, qui n'avoit plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur par capitulation: le maréchal de Starenberg, ennemi du mérite d'Eugène, déclama contre sa conduite qu'il taxoit d'imprudente, & parla avec tant de force qu'il s'en fallut peu que l'empereur ne fit traduire le héros de l'Allemagne devant un conseil de guerre, pour avoir exposé l'armée impériale à périr sans ressource: cependant la gloire d'Eugène étoit si brillante, qu'elle fit éclipser l'envie & ses envieux.

L'année suivante les Turcs firent la paix à <sup>1718.</sup> Passarowitz, & cédèrent à l'empereur Belgrade & tout le Banat de Têmeswar: les Vénitiens, qui avoient servi de prétexte aux conquêtes de Charles VI., païèrent les acquisitions que l'empereur fit, par la perte de la Morée; & ils s'apperçurent, mais trop tard, que le secours d'un allié puissant est toujours dangereux.

Charles VI. étoit à-peine sorti de cette guerre,



qu'il eut d'autres ennemis à combattre : il s'étoit élevé en Espagne un homme d'un esprit étendu & entreprenant, profond, hardi, fécond en ressources, & fait en un mot pour aggrandir ou pour bouleverser les empires : c'étoit l'abbé Albéroni Italien de naissance, que le duc de Vendôme amena en Espagne, où son habileté se fit d'abord connaître par le renvoi du cardinal del Giudice qui gouvernoit ce royaume, & dont il occupa la place : Albéroni fit des pas de géant vers la fortune ; il s'insinua dans l'esprit de la reine, qui étoit une princesse de Parme, & il seconda les vûes qu'elle avoit d'établir ses fils en Italie : la flotte, que le roi d'Espagne avoit d'abord destinée au secours des Vénitiens, fut employée à la conquête de l'île de Sardaigne qui appartenoit à l'empereur : Cagliari passa sous le pouvoir des Espagnols, & toute la province fut dans peu subjuguée.

Les représentations de l'Angleterre & de la France n'empêchèrent pas la reine d'Espagne de suivre les desseins qu'Albéroni devenu cardinal lui suggéroit : cette princesse avoit secrètement résolu  
de



de conquérir tout ce qu'elle pourroit de l'Italie: l'empereur, aux pressantes sollicitations de l'Angleterre, avoit consenti à donner l'investiture de la Toscane, du Parmesan & du Plaisantin à l'infant Don-Carlos: mais Philippe V. s'obstinoit à demander le royaume de Naples.

Ce débordement d'ambition d'une puissance nouvellement établie porta l'empereur, le roi de France & celui d'Angleterre à la conclusion de la quadruple alliance, comme une digue puissante qu'il opposoit aux entreprises de Philippe: les Hollandais, qui devoient accéder à cette ligue, se réservèrent pour la médiation, & ils furent remplacés par le duc de Savoie.

Cette formidable alliance n'altéra, ni les projets d'Albéroni, ni la fermeté de la reine d'Espagne, ni le désir qu'avoit le roi son époux d'établir sa famille: la flotte Espagnole, que l'Europe croioit destinée pour Naples, aborda à Palerme qui se rendit, & le marquis de Lède prit le titre de vice-roi de Sicile: cependant l'amiral Bing vint avec vingt vaisseaux Anglais dans la Méditerranée, battit  
la



la flotte Espagnole dans le Fare ; mais quoiqu'il eût pris quatorze de ses plus beaux vaisseaux, il ne put empêcher que le marquis de Lède ne prît Messine : le duc de Savoie se détermina dans cette nécessité à troquer avec l'empereur la Sicile, contre le royaume de Sardaigne dont il prit le nom dans la suite.

Le génie d'Albéroni, trop peu occupé d'une entreprise, étoit si vaste qu'il en méditoit plusieurs à la fois ; ses desseins s'étendoient de tous les côtés, comme ces mines qui poussent plusieurs rameaux éloignés les uns des autres au loin dans la campagne, qui jouent successivement & font sauter les ennemis aux endroits où ils s'y attendent le moins : une mine étoit crevée en Italie, une autre fut éventée en France.

C'étoit la fameuse conjuration que le prince Célamar forma contre le régent : selon ce projet, l'Espagne vouloit faire un débarquement sur les côtes de Bretagne, rassembler les mécontents du Poitou, saisir le roi & le duc d'Orléans, assembler les états généraux qui représentent la nation en  
corps



corps, & faire nommer le roi d'Espagne tuteur de Louis XV & régent de la France: un hasard singulier fit avorter ce dessein; le secrétaire du prince Célamar étoit un des chalans de la Fillon, personne renommée pour les mariages clandestins qui se faisoient chez elle: l'industrie de cette femme avoit servi plus d'une fois le régent & le cardinal du Bois: la Fillon trouvant un jour le secrétaire d'Espagne plus réveur qu'à son ordinaire, & ne pouvant tirer de lui le sujet de sa mauvaise humeur, lui lâcha une fille adroite & rusée qui le fit boire & parler: cette fille le fouilla dans son ivresse; les papiers dont il étoit chargé, parurent à la Fillon de si grande conséquence, qu'elle les porta dans l'instant au régent: ce prince fit arrêter sur le champ le secrétaire: tous les complices de la conjuration furent découverts: il en coûta la vie à cinq gentilshommes Bretons; le duc du Maine, le cardinal de Polignac & quelques autres seigneurs furent exilés: la cour envoya des troupes en Bretagne, & lorsque le duc d'Ormont s'y présenta avec la flotte Espagnole, personne ne remua: la constance du ré-



gent ne fut jamais aussi ébranlée que par cet événement : quelques personnes ont prétendu qu'il méditoit son abdication, mais qu'il fut retenu par la fermeté du cardinal du Bois, qui admiroit les voies dont la providence s'étoit servie dans cette affaire, pour conserver la régence entre les mains du duc d'Orléans.

L'Europe étoit comme une mer agitée, qui gronde encore après l'orage & ne se calme que successivement : les malheurs de Charles XII ne l'avoient point corrigé de ses passions ; son ressentiment qui le suivit en Suède, éclata contre le Danemarck : il attaqua la Norwège, aiant avec lui le prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa sœur la princesse Ulrique : il prit Christiania, mais ne pouvant forcer la citadelle de Fridérichs-halle & manquant de subsistances, il abandonna ses conquêtes : l'appréhension des Russes l'avoit retenu en Scanie : il fit cependant cette année une  
 1717. nouvelle irruption en Norwège ; il assiégea Fridérichs-halle, & fut tué dans la tranchée : cette valeur dont il étoit si prodigue, lui devint funeste ; un  
 coup



coup de fauconneau tiré d'une bicoque termina la vie d'un prince, qui faisoit trembler le Nord, dont la valeur tenoit de l'héroïsme, & qui auroit été le plus grand homme de son siècle s'il avoit été modéré & juste: la mort de ce prince fut le signal de l'armistice: les Suédois levèrent le siège de Friederichs-halle; ils repassèrent leurs frontières, & les Danois ne les suivirent pas.

Avec Charles XII. expirèrent ses projets de vengeance: il étoit encore occupé des plus vastes desseins: animé contre le roi George d'Angleterre, qui lui avoit enlevé les duchez de Brémen, & de Ferden, il alloit former une alliance avec le czar, afin de chasser la maison de Hanovre d'Angleterre & d'y rétablir le prétendant: Görtz, qui succéda au comte de Piper dans le ministère de Suède, étoit dans le Nord ce qu'Albéroni étoit dans le Sud: ses intrigues agitoient tous les cabinets des princes; ses desseins ne se bornoient point à l'Europe: il étoit né pour devenir le ministre d'Alexandre ou de Charles XII: mais en formant les plus grands desseins, il surchargeoit la Suède d'impôts,



afin de pouvoir les exécuter : la misère des peuples & la faveur dont il jouïssoit lui attirèrent la haine du public : Dès que la nouvelle de la mort du roi se répandit, la nation fit le procès à son ministre : l'envie inventa un nouveau crime pour le charger ; il fut accusé d'avoir calomnié la nation auprès du roi, & il eut la tête tranchée : en punissant Görtz, les Suédois flétrissoient indirectement la réputation d'un héros, dont ils adorent encore à-présent la mémoire ; mais le peuple est un monstre composé de contradictions, qui passe impétueusement d'un excès à l'autre, & qui dans ses caprices protège ou opprime le vice & la vertu indifféremment : le trône vacant de Suède fut rempli par Ulrique sœur de Charles XII. & épouse du prince héréditaire de Hesse - cassel.

Frédéric - Guillaume ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, lorsqu'il apprit la mort prématurée de Charles XII. : il estimoit les grandes qualités de ce prince, dont il étoit devenu l'ennemi à regret & par une espèce de violence : l'exemple de Charles XII. avoit fait tourner la tête à  
bien



bien des petits princes d'Allemagne, trop faibles pour l'imiter: le duc Charles Léopold de Mécklenbourg forma le projet ambitieux de lever une armée, & pour fournir aux frais de son entretien, il foula ses sujets par des vexations énormes: le poids des impôts s'appesantit à un point, que la noblesse excédée en porta ses plaintes à Vienne, où elle fut appuyée par Berensdorff ministre de Hanovre, mais Mécklenbourgeois de naissance; il obtint de l'empereur un décret fulminant contre le duc: quoique ce prince eût épousé la nièce du czar pour s'assurer d'une puissante protection, cela n'empêcha pas l'empereur poussé par Berensdorff, de donner un décret de commission à l'électeur de Hanovre & au duc de Brunswic, pour prendre ce pays en séquestre: le roi de Prusse se plaignit à Vienne, de ce qu'étant directeur du cercle de la Basse-Saxe, ce décret ne lui avoit point été adressé: l'empereur répondit qu'il étoit contre les loix de l'empire de charger le roi de ce séquestre, à cause qu'il avoit l'expectative sur le Mécklenbourg: surquoi le czar déclara qu'il ne souffriroit jamais



qu'on opprimât un prince qui venoit d'entrer dans sa famille: ce qui arrêta le plus Frédéric-Guillaume dans cette affaire, c'est que le roi d'Angleterre, aiant eû l'adresse de se faire médiateur de la paix que la Prusse négocioit en Suède, devoit alors être traité avec beaucoup de ménagemens; de sorte que les Hanovriens restèrent en possession du séquestre, dont ils font monter les frais à quelques millions: cette affaire est demeurée en ces termes, & elle y est encore au tems que nous écrivons cette histoire.

Quoique la paix ne fût pas conclue avec la Suède, elle étoit autant que faite: le roi, qui voioit la tranquillité de ses états assurée, commença dès-lors véritablement à régner, c'est-à-dire à faire le bonheur de ses peuples.

Ce prince haïssoit ces génies remuans, qui communiquent leurs passions tumultueuses dans toutes les régions où l'intrigue peut pénétrer: il n'aspiroit point à la réputation de ces conquérans qui n'ont d'autre amour que celui de la gloire, mais bien à celle des législateurs qui n'ont d'ob-  
jets



jets que le bien & la vertu: il pensoit que le courage d'esprit, si nécessaire pour réformer des abus & pour introduire des nouveautés utiles dans un gouvernement, étoit préférable à cette valeur de tempérament qui fait affronter les plus grands dangers, sans crainte à la vérité, mais souvent aussi sans connaissance: les traces, que la sagesse de son gouvernement ont laissées dans l'état, dureront autant que la Prusse subsistera en corps de nation.

Frédéric - Guillaume établit alors véritablement son système militaire, & le lia si étroitement avec le reste du gouvernement, qu'on ne pouvoit y toucher sans hasarder de bouleverser l'état même: pour juger de la sagesse de ce système, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'entrér ici en quelque discussion de cette matière.

Dès le règne de Frédéric I. il s'étoit glissé quantité d'abus touchant les taxes qui étoient devenues arbitraires; les cris de tout l'état en demandoient la réforme: lorsque cette matière fut examinée, il se trouva qu'il n'y avoit aucun principe, selon lequel les possesseurs des terres étoient taxés de  
païer



païer les contributions; que dans quelques endroits on avoit conservé les impôts sur le pied où ils étoient avant la guerre de trente ans, mais que tous les propriétaires des terres défrichées depuis ce tems, dont le nombre étoit considérable, étoient taxés très-différemment: afin de rendre ces impôts proportionels, le roi fit exactement mesurer tous les champs cultivables, & rétablit l'égalité des contributions selon les différentes classes de bonnes ou de mauvaises terres; & comme les prix des denrées étoient de beaucoup haussés depuis la régence du grand électeur, il haussa de même les impôts à proportion de ces prix, ce qui augmenta considérablement ses revenus; mais afin de répandre d'une main ce qu'il recevoit de l'autre, il créa quelques régimens d'infanterie nouveaux & augmenta sa cavalerie, de sorte que l'armée montoit à soixante-mille hommes; & il distribua ces troupes dans toutes ses provinces, de sorte que l'argent qu'elles païoient à l'état leur retournoit sans cesse par le moien des troupes; & afin que le païsan ne fût point chargé par l'entretien des soldats, toute  
l'armée



l'armée tant cavalerie qu'infanterie entra dans les Villes: par ce moien les accises augmentoient ses revenus, la discipline s'affermissoit dans les troupes, les denrées haussioient de prix, & nos laines que nous vendions aux étrangers, & que nous rachetions lorsqu'ils les avoient travaillées, ne fortirent plus du païs: toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans; & Berlin se peupla d'un nombre d'ouvriers, qui ne vivent que de leur industrie, & qui ne travaillèrent que pour les troupes: les manufactures solidement établies devinrent florissantes, & elles fournirent d'étoffes de laine une grande partie des peuples du Nord.

Afin que cette armée, qui dès l'an 1718. montoit à près de soixante-mille hommes, ne devînt point à charge à l'état par le nombre de recrues dont elle avoit besoin, le roi fit une ordonnance par laquelle chaque capitaine étoit obligé d'enrôler du monde dans l'empire; & quelques années après les régimens se trouvèrent composés la moitié de citoyens & l'autre d'étrangers.

Le roi repeupla la Prusse & la Lithuanie, que

Qq

la



la peste avoit dévastées: il fit venir des colonies de la Suisse, de la Suabe & du Palatinat, qu'il y établit avec des frais énormes: à force de tems & de peines, il parvint enfin à rebâtir & à repeupler ce pais désolé, que la ruine avoit effacé pour un tems du nombre des terres habitables: il parcouroit annuellement toutes ses provinces, & dans cette évolution périodique il encourageoit en tous lieux l'industrie & faisoit naître l'abondance: beaucoup d'étrangers étoient appelés dans ses états: ceux qui établissoient des manufactures dans les villes, & ceux qui y faisoient connaître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des privilèges & des récompenses.

L'esprit d'intrigue & la malice d'un simple particulier altéra pour un tems la tranquillité dont jouïssoit la cour & l'état: ce malheureux étoit un gentil - homme Hongrois; il se nommoit Clément: il fondeoit les espérances de sa fortune sur la subtilité de sa fourberie: il avoit été employé dans les affaires en subalterne par le prince Eugène, & depuis par le maréchal Fléming: à force d'im-  
postures



postures il étoit parvenu à semer la méfintelligence entre la cour impériale & celle de Saxe: comme il ne vivoit que d'artifices, il lui falloit souvent des dupes nouvelles, & il résolut d'étendre ses contributions jusques sur la bourse du roi: il vint à Berlin, & s'introduisit à la cour, en s'offrant de découvrir des secrets de la dernière importance: ces secrets consistoient dans une conjuration imaginaire tramée entre l'empereur & le roi de Pologne, dans laquelle les principales personnes de la cour étoient impliquées: Clément assûroit que ces personnes mécontentes avoient été corrompues par l'appât des richesses & par des vûes d'ambition: le plan de la conjuration étoit, à ce qu'il prétendoit, de saisir la personne du roi dans un château nommé Wusterhausen où il passoit régulièrement deux mois de l'automne, & de le livrer à l'empereur: ce qui donnoit en quelque sorte de la vraisemblance à ce projet, c'est que ce château n'étoit qu'à quatre-milles des frontières de la Saxe, & que le roi y étoit sans gardes.

Frédéric-Guillaume méprisa du commencement



ces insinuations, & il ne fut ébranlé que par une lettre du prince Eugène remplie de ce dessein, que Clément lui montra: ce scélérat se fit fort de convaincre entièrement le roi de tout ce qu'il avoit avancé, en lui produisant des lettres du prince d'Anhalt, du général Grumkow & d'autres seigneurs de la cour: tant d'effronterie & de hardiesse jetta le roi dans de cruels soupçons & dans des méfiances continuelles: il se proposa enfin d'éprouver en sa présence, si Clément connoîtroit l'écriture des personnes qu'il accusoit: on jeta sur une table une liasse de lettres de différentes mains, en l'obligeant d'en reconnaître l'écriture: Clément s'y trompa, & sa fourbe fut découverte: il avoua dans sa prison qu'il avoit contrefait l'écriture & le sceau du prince Eugène: il reçut le juste salaire que méritoient ses impostures & ses méchancetés, & on lui coupa la tête.

Cependant ces fausses accusations ne laissèrent pas de renverser quelques fortunes, & de causer pour un tems des méfiances & des ombrages: la calomnie s'introduit plus facilement dans l'esprit des



des princes que la justification: ils connaissent assez les hommes pour savoir qu'il n'est guères de vertu sans tache; & ils voient tant d'exemples de la méchanceté du cœur humain, qu'ils sont plus sujets à être trompés que des particuliers qui vivent éloignés du monde: les mensonges de Clément avoient pris crédit en quelque manière à la faveur de la conjuration du prince Célamar, dont l'exemple étoit encore tout récent.

Cette conjuration, bien plus réelle que celle de Clément, eut aussi des suites bien plus importantes: au moien de la quadruple alliance qui venoit de se conclure, le régent avoit la facilité de se venger, sans courir le moindre risque, des entreprises du cardinal Albéroni: il n'en laissa pas échapper l'occasion, & il publia en déclarant la guerre à l'Espagne, qu'il n'en vouloit qu'au premier ministre: Barwich à la tête de l'armée de France prit Saint-Sébastien & Fontarabie, tandis que la flotte Anglaise défola les ports de Saint-Antoine & de Vigos, & que Merci passant en Sicile avec l'armée de l'empereur obligea le marquis de Lède à



lever le siège de Mélatzo, & reprit la ville & la citadelle de Syracuse.

Le roi d'Espagne marcha avec son armée sur les frontières de son royaume: il conduisoit une colonne de ses troupes, la reine la seconde, & le cardinal la troisième; mais ils n'étoient pas faits tous les trois pour commander des armées: & le roi, découragé par la mauvaise tournure que prenoit pour lui le commencement de cette guerre, aima mieux sacrifier son ministre que d'exposer sa monarchie à de plus grands hasards: c'étoit effectivement l'unique moien pour rétablir dans l'Europe une paix solide: qu'on eût donné deux mondes comme le nôtre à bouleverser au cardinal Albéroni, il en auroit encore demandé un troisième; ses desseins étoient trop vastes, & son imagination trop fougueuse; il avoit résolu de chasser l'empereur d'Italie, de rendre son maître régent de la France; & afin de remettre le prétendant sur le trône d'Angleterre, il vouloit animer Charles XII. contre le roi George, & armer les Turcs & les Russes contre l'empereur Charles VI.

La



La raison qui fait échouer tous ces vastes projets des ambitieux, est (à ce qu'il paraît) qu'en politique comme en mécanique les machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées; plus les ressorts qui concourent à un même mouvement sont compliqués, & moins ils sont d'usage: l'enthousiasme d'Albéroni ne se communiqua point aux princes qui devoient être les exécuteurs de son projet: il étoit vivement frappé de ses idées; les autres le furent faiblement: lors même que le bon sens se laisse entraîner dans la carrière hasardeuse de l'imagination, il n'y fait pas un long chemin; la réflexion l'arrête, la prévoyance l'intimide, & souvent les obstacles le découragent; c'est ce qu'Albéroni éprouva des princes qu'il vouloit engager dans ses vûes: il tomba lui-même dans le piège qu'il avoit tendu à la tranquillité de l'Europe, & il repassa en Italie à la faveur des passeports qu'il reçut des puissances qu'il avoit le plus grièvement offensées.

On prévint un embrasement qui pouvoit de-<sup>1720.</sup>  
venir funeste à l'Europe, en éteignant le flambeau  
qui



qui étoit prêt à le causer: la chute d'Albéroni remit l'Espagne dans son vrai point d'équilibre; elle rechercha l'amitié de la France, & accéda même à la quadruple alliance, pour que sa réconciliation en fût plus sincère.

Le régent, qui parvint à terminer aussi glorieusement les démêlés qui s'étoient élevés entre la France & l'Espagne, n'eut pas le bonheur de préserver ce royaume d'un bouleversement plus grand & plus général, que ceux dont des guerres longues & ruineuses font d'ordinaire suivies: le système de Law avoit poussé l'entêtement des Français pour le papier jusqu'à la folie; quelques fortunes subites firent extravaguer la nation, & ce fut en outrant les choses qu'elle les perdit.

Dès l'an 1716. Law étoit devenu directeur de la banque roiale: il commença dès-lors à déployer son fameux système, en établissant la compagnie d'Occident ou de Mississipi & la banque dont le roi de France étoit tout à la fois le protecteur & le propriétaire: le dessein du régent & de Law étoit de doubler les fonds du royaume, en balançant le  
crédit



crédit du papier par le réel de l'argent, pour attirer peu à peu les espèces dans les coffres du souverain: l'arrêt du 2. d'août 1719. porte défense aux particuliers, sous les plus fortes peines, de ne garder tout au plus qu'une somme de cinq-cens livres chez eux: aux premières actions en succédèrent de nouvelles qu'on nomma les filles; enfin ces filles engendrèrent des petites-filles, & le papier créé par ce système monta à trois-milliars-septante-millions: toutes les dettes de l'état furent acquittées par des billets timbrés à un certain coin: les fondemens de cet édifice n'avoient été faits au commencement que pour une certaine proportion; on voulut la porter au double & au quadruple; il s'écroula bientôt, bouleversa le royaume, & renversa en même-tems l'architecte qui l'avoit édifié: Law pensa plus d'une fois être lapidé par le peuple, lorsque son papier tomba en décadence: il quitta enfin le royaume, abandonnant la charge de contrôleur général des finances dont il avoit été revêtu au commencement de l'année, & les grands établissemens qu'il avoit dans ce royaume: Law

R r

n'étoit



n'étoit pas riche lorsqu'il vint en France; il en repartit de même, & se réfugia à Venise où il finit ses jours dans l'indigence.

Il est peu d'histoires qui dans un aussi court espace représentent autant d'ambitieux humiliés: les fortunes rapides de Görtz, d'Albéroni, de Law, se précipitèrent aussi subitement qu'elles s'étoient élevées: mais l'ambition n'est pas capable de conseil; elle s'égare en suivant un chemin bordé de précipices.

Après les chûtes d'Albéroni & de Görtz, le Sud & le Nord de l'Europe respirèrent également: la paix que le roi négocioit à Stockholm fut enfin conclue; sa modération diminua ses avantages; d'Ilgen ne cessoit de lui représenter, selon l'usage des ministres, qu'il devoit profiter de ses avantages, & qu'en se roidissant encore, la Suède seroit contrainte de lui céder l'île de Rügen & la ville de Wolgast, & qu'il obtiendrait de même des Danois les franchises des péages du Sund: la réponse du roi se trouve dans les archives écrite de sa propre main: „Je suis content du destin dont je jouïs par  
„la



„la grace du ciel, dit-il, & je ne veux jamais  
 „m'aggrandir aux dépens de mes voisins. „ Il  
 païa deux-millions à la Suède pour l'enclavûre de  
 la Poméranie, de forte que cette acquisition étoit  
 plustôt un achat qu'une conquête.

Le roi d'Angleterre, qui avoit par sa média-<sup>1721.</sup>  
 tion accéléré la paix de Stockholm, fit peu de  
 tems après la sienne avec l'Espagne, & Philippe  
 V. céda Gibraltar & Port-mahon à l'Angleterre,  
 à condition que le roi George ne se mêleroit plus  
 des affaires d'Italie.

A Vienne on étoit mécontent & envieux des  
 avantages dont jouïssoit le roi de Prusse: la maison  
 d'Aûtriche vouloit que les princes d'Allemagne,  
 qu'elle regarde comme ses vassaux, la servissent  
 contre ses ennemis & non pas qu'ils fissent usage  
 de leurs forces pour leur propre aggrandissement:  
 le grand électeur avoit secondé l'empereur, à cau-  
 se que leurs intérêts étoient souvent liés ensemble:  
 le roi Frédéric I. l'avoit secouru, tant par ses pré-  
 jugés qu'afin d'être reconnu roi de Prusse: Frédé-  
 ric-Guillaume, qui n'avoit ni préjugés ni intérêts



qui jusqu'alors l'attachassent à la maison d'Aûtriche, ne lui fournit point de secours dans les guerres de Hongrie ni de Sicile; il n'étoit lié avec l'empereur par aucun traité, & de plus il s'excusa sous prétexte qu'il avoit à craindre des entreprises nouvelles de la part des Suédois: dans le fond il étoit trop clairvoiant pour forger ses propres chaînes, en travaillant à l'aggrandissement de la maison d'Aûtriche, qui aspirait en Allemagne à une domination absolue.

---

1722.

La politique sage & mesurée de Frédéric-Guillaume se tournoit entièrement à l'arrangement intérieur de ses états: il avoit établi sa résidence à Potsdam, maison de plaifance qui originairement n'étoit qu'un chétif hameau de pêcheurs: il en fit une belle & grande ville, où fleurirent toutes fortes d'arts depuis les plus communs jusqu'à ceux qui servent au raffinement du luxe: des Liégeois, qu'il avoit attirés par ses libéralités, y établirent une manufacture d'armes, qui fournit non seulement l'armée mais encore les troupes de quelques puissances du Nord: on y fabriqua bientôt des velours  
aussi



aussi beaux que ceux de Gènes: tous les étrangers, qui possédoient quelque industrie, étoient reçus, établis & récompensés à Potsdam: le roi établit dans cette ville, dont il étoit le fondateur, un grand hôpital où sont entretenus annuellement deux-mille-cinq-cens enfans de soldats, qui peuvent apprendre toutes les professions auxquelles leur génie les détermine: il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages convenables à leur sexe: par ces arrangemens charitables, il soulagea la misère des soldats chargés de famille, & il procura une bonne éducation à des enfans auxquels les pères n'étoient pas en état d'en donner: il augmenta la même année le corps des cadets, où trois-cens jeunes gentils-hommes font leur noviciat du métier des armes; quelques vieux officiers veillent à leur éducation, & ils ont des maîtres pour leur donner des connoissances, & pour leur apprendre les exercices qui conviennent à des personnes de condition: il n'est aucun soin plus digne d'un législateur, que celui de l'éducation de la jeunesse; dans un âge encore tendre,



ces jeunes plantes font susceptibles de toutes fortes d'impressions; si on leur inspire l'amour de la vertu & de la patrie, ils deviennent de bons citoyens, & les bons citoyens font les derniers remparts des empires: si les princes méritent nos louanges en gouvernant leurs peuples avec justice, ils enlèvent notre amour en étendant leurs soins jusqu'à la postérité: le roi envoya la même année le comte de Truchs en France, pour féliciter Louis XV. qui ayant atteint l'âge de majorité fut sacré à Reims.

<sup>1723.</sup> Les calomnies, qu'on avoit répandues contre le duc d'Orléans, avoient fait des impressions si fortes dans le public, que la France s'attendoit chaque jour à la mort de son roi, lorsqu'elle vit arriver inopinément celle du régent: ce prince, ayant passé le tems où il avoit coutume de se faire saigner, fut attaqué d'apopléxie entre les bras de la duchesse de Falaris, dans un moment d'extase qui fit douter, s'il avoit rendu l'ame par un sentiment de plaisir ou de douleur: lorsque le roi Auguste de Pologne apprit les détails de cette mort, il dit  
ces



ces mots de l'écriture: „Ah, que mon ame meure  
 „de la mort de ce juste!„ Le cardinal du Bois avoit  
 précédé le régent de quelques mois, & le peuple  
 divulguoit qu'il étoit parti pour préparer un quar-  
 tier au régent chez quelque Fillon de l'autre mon-  
 de: la régence finit par la mort du duc d'Orléans,  
 & le duc de Bourbon devint premier ministre: ce  
 changement dans le gouvernement de la France,  
 & quelques entreprises de la maison d'Aûtriche  
 contraires aux traités de paix, firent changer tout le  
 systême de l'Europe; voici dequoi il étoit question:  
 l'empereur avoit fait expédier des lettres de com-  
 mission aux marchands d'Ostende, pour trafiquer  
 aux Indes; cela réveilla l'attention de toutes les  
 nations commerçantes: la France, l'Angleterre &  
 la Hollande, alarmées d'un projet qui leur étoit  
 également préjudiciable, s'unirent pour demander  
 la suppression de cette nouvelle compagnie; mais  
 la cour de Vienne ne s'en émut point, & voulut  
 soutenir son projet de commerce avec hauteur.

On eut recours aux voies de conciliation, com-<sup>1724.</sup>  
 me aux moïens les plus équitables pour terminer  
 ces



ces différends, & pour concilier d'autres intérêts, tels que la succession éventuelle de Parme & de Plaisance: on assembla un congrès à Cambrai, où personne ne voulut céder de son terrain: les ministres disputèrent, comme de raison, avec chaleur; chacun soutenoit sa cause par des argumens qu'il croioit sans réplique: les maîtres-d'hôtels & les marchands de vin s'enrichirent; les princes en paierent les frais, & le congrès se sépara sans avoir rien décidé.

Pendant que ces politiques discutoient vainement d'aussi grands intérêts, Philippe V. s'échappa à la vigilance de son épouse, & abdiqua subitement en faveur de son fils Louis: c'étoit pour lui procurer cette couronne, dont il se démettoit volontairement, que la France avoit prodigué tant de sang & tant de trésors; mais la mort de son fils, qui lui remettoit les rênes du gouvernement entre les mains, ne lui laissa pas le tems de se repentir de son abdication.

<sup>1725.</sup> A-peine étoit-il remonté sur le trône, qu'il fit un traité de commerce avec l'empereur à l'insçu de  
de



de l'Angleterre: le comte de Königs-eck ambassadeur de Charles VI. à Madrid avoit leurré la reine d'Espagne du mariage de Don - Carlos avec l'archiduchesse Marie - Thérèse héritière de la maison d'Aûtriche ; & l'espérance de réunir dans leur maison toutes les possessions de Charles Quint porta la reine & le roi d'Espagne à faire des conditions très - avantageuses à l'empereur : le roi George soupçonnoit que ce traité contînt des articles secrets à l'avantage du prétendant: la France étoit mécontente de ce que l'Espagne par ses subsides mettoit l'empereur en état de soutenir la compagnie d'Ostende: le roi de Prusse étoit fâché de quelques décrets fulminans que Charles VI. lui avoit envoiés, au sujet de certaines redevances qu'il exigeoit des fièfs du Magdebourg: ces trois puissances, aiant toutes des grièfs contre la cour de Vienne, s'unirent par des engagements étroits, qui devoient être d'autant plus durables qu'ils étoient soutenus par leurs intérêts particuliers: cette conformité de sentimens donna lieu au traité de Hanovre.

La forme du traité étoit défensive & rouloit

S s

sur



fur des garanties réciproques; la France & l'Angleterre s'engageoient, d'une façon vague & fufceptible de toutes fortes d'interprétations, d'employer leurs bons offices pour que les droits de la Pruffe fur la fucceffion de Berg ne reçûffent aucune atteinte après la mort de l'électeur palatin: la Suède, le Danemarck & la Hollande accédèrent enfuite à ce traité.

La France & l'Angleterre en vouloient effectivement à la maifon d'Aûtriche: dans cette intention, ils efperoient fe fervir du roi pour enlever la Siléfie à l'empereur: Frédéric - Guillaume n'étoit pas éloigné de fe charger de l'exécution de ce projet; il demandoit qu'on joignît une feule brigade des Hanovriens à fes troupes, afin de ne pas s'engager tout-feul dans une entreprife auffi importante; ou que les alliés convinffent avec lui d'une diverfion qu'ils feroient d'un autre côté, en même-tems qu'il commenceroit les opérations en Siléfie: quoique cette alternative parût raifonnable, le roi d'Angleterre ne voulut jamais s'expliquer fur cette matière.

A-peine



A-peine les alliés eurent-ils signé leur traité à Hanovre, qu'une autre alliance se fit à Vienne entre l'empereur, le roi d'Espagne, le czar & quelques princes d'Allemagne: c'est par le moien de ces grandes alliances, qui séparent l'Europe en deux puissans partis, que la balance des pouvoirs se soutient en équilibre, que la force des uns tient la puissance des autres en respect, & que la sagesse des habiles politiques prévient souvent des guerres, & maintient la paix lors-même qu'elle est sur le point d'être rompue.

Dès que le czar eût signé le traité de Vienne, il fit de fortes remontrances au roi de Prusse sur le parti qu'il avoit pris, lui insinuant avec ces espèces de menaces, auxquelles les expressions polies servent de véhicule, qu'il ne verroit pas indifféremment que les états héréditaires de l'empereur fussent attaqués.

Pierre I. mourut dans ces circonstances, laissant dans le monde plutôt la réputation d'un homme extraordinaire que d'un grand homme, & couvrant les cruautés d'un tyran des vertus d'un législateur.



L'impératrice Catherine sa femme lui succéda : elle étoit Livonienne de naissance & de la plus basse extraction ; étant veuve d'un bas - officier Suédois, elle devint maîtresse tour à tour de quelques officiers Russes, depuis de Mentzikow ; enfin le czar en devint amoureux & se l'appropriâ.

En 1711. lorsque le czar s'approcha du Pruth avec son armée, les Turcs passèrent cette rivière & vinrent se retrancher vis-à-vis de son camp : il avoit en front deux - cens - mille ennemis, & à dos une rivière qu'il ne pouvoit passer manquant de pont : le grand - visir qui l'attaqua par différentes reprises, voyant ses troupes souvent repoussées, changea de dessein : il apprit par la déposition d'un transfuge, que l'armée Moscovite souffroit une disette cruelle, & que dans le camp du czar il n'y avoit de vivres que pour peu de jours : sur cela il se contenta de bloquer les Russes ; c'étoit ce que Pierre I. craignoit le plus : son armée étoit presque fondue ; il lui restoit à - peine trente - mille hommes, accablés de misère, épuisés par la faim, sans espérance & par conséquent sans courage : dans  
cette



cette situation désespérée, le czar prit une résolution digne de sa grandeur d'ame; il ordonna au général Czerbatoff, que l'armée se préparât à combattre le lendemain, afin de se fraïer un chemin à travers des ennemis au bout de la baionnette; il fit ensuite brûler tous les bagages, & se retira dans sa tente accablé de douleur: Catherine conserva seule la liberté d'esprit dans ce désespoir commun, où tout le monde attendoit la mort ou la servitude; elle témoigna un courage au dessus de son sexe & de sa naissance; elle tint conseil avec les généraux, & résolut de demander la paix aux Turcs; le chancelier Schafiroff dressa la lettre du czar au visir, que Catherine fit signer à Pierre I. à force de caresses, de prières & de larmes; elle ramassa ensuite toutes les richesses qu'elle put trouver dans le camp, & les envoya au visir: après quelques renvois, les présens opérèrent leur effet; la paix fut conclue; & le czar en cédant Azoff aux Turcs, se tira d'un pas aussi dangereux que celui que Charles XII. trouva à Pultawa, l'écueil de sa fortune: la reconnaissance du czar fut proportionnée au ser-



vice que Catherine lui avoit rendu; il la trouva digne de gouverner un état qu'elle avoit sauvé; il la déclara son épouse, & elle fut couronnée impératrice: cette princesse gouverna la Russie avec sagesse & avec fermeté, & elle continua d'observer les engagements que le czar avoit pris avec l'empereur Charles VI.

Pendant que toute l'Europe s'armoit, Louis XV. épousa la fille de Stanislas Leszczinski roi détrôné de Pologne: le duc de Bourbon, qui avoit choisi la reine de France, se maria peu de tems après avec la princesse de Rheinfels dont la beauté étoit touchante: on prétend que le roi de France lui dit, qu'il choisiroit mieux pour lui-même que pour les autres: cependant la reine de France marqua dans la suite, qu'elle réparoit par son cœur & par son caractère, les charmes passagers d'une beauté que le moindre accident fait évanouir.

<sup>1726.</sup> Toute l'année 1726. se passa en préparatifs de guerre: trois vaisseaux de ligne Moscovites vinrent hiverner en Espagne dans le port de Saint-André: les Anglais mirent trois flottes en mer, dont l'une  
fit



fit voile aux Indes, l'autre sur les côtes d'Espagne, & la troisième vers la Baltique: la France augmenta ses régimens, & créa une milice forte de soixante-mille hommes.

Le roi se trouvoit dans une situation difficile & embarrassante, à la veille d'une guerre dont il couroit le plus grand risque sans assurance des secours de ses alliés, exposé à l'irruption des Moscovites, & devenant l'exécuteur d'un plan qu'on lui cachoit: on avoit désigné les provinces qu'on vouloit conquérir, mais on n'avoit pas réglé le partage qu'on en vouloit faire; & pour tout dire, le ministre Hanovrien du roi George affectoit de traiter le roi de Prusse en puissance subalterne: tant de dangers, si peu d'avantages & cet excès d'arrogance, dégoûtèrent le roi du ton impérieux que ses alliés affectoient de prendre avec lui; & dès ce tems il pensa à trouver ses sûretés ailleurs.

Cette année fut funeste aux premiers ministres: le duc de Ripperda fut congédié & arrêté à Madrit, pour avoir fait le traité de Vienne; il se sauva de sa prison & passa chez le roi de Maroc, où il mourut



rut peu de tems après: le duc de Bourbon eut un fort plus doux, mais à-peu-près semblable; l'adresse de l'ancien évêque de Fréjus précepteur du roi de France le fit exiler; le précepteur devint premier ministre & cardinal: les premières fonctions de son ministère furent de soulager le peuple des impôts qui l'accabloient; il fit autant de bien aux finances du roi où il mit de l'économie, que de mal au militaire & sur-tout à la marine qu'il négligea: souple, timide & rusé, il conserva les vices d'un prêtre dans les fonctions du ministère; tant il est vrai que les emplois décorent les hommes, mais ne les changent pas: nous pourrions ajouter à ces disgraces l'élection & la chute de Maurice comte de Saxe, devenu duc de Courlande par le choix des états & chassé de son país par la violence des Russes; c'est ce même comte de Saxe, que nous avons vû briller à la tête des armées de Louis XV. & dont les grandes qualités tiennent lieu de la plus noble origine.

L'Europe perdit cette année deux têtes couronnées: l'impératrice Catherine mourut, & Pier-

re



re Aléxiowitz petit - fils de Pierre I. lui succéda; c'étoit un enfant qui croissoit sous les yeux de quelques boiards, attachés aux anciens usages de leur nation, & qui préparoient à ce jeune prince une tutelle éternelle: en Angleterre George II. succéda à son père qui venoit de mourir: Frédéric-Guillaume & George II. quoiqu'élèves presque ensemble, quoique beau-frères, ne purent se souffrir dès leur tendre jeunesse; cette haine personnelle, cette forte antipathie pensa devenir funeste à leurs peuples, lorsqu'ils occupèrent tous-deux le trône: le roi d'Angleterre appelloit celui de Prusse, *MON FRÈRE LE SERGENT*; & Frédéric-Guillaume appelloit le roi George, *MON FRÈRE LE COMÉDIEN*: cette animosité passa bientôt des personnes aux affaires, & ne manqua pas d'influer dans les plus grands événemens: tel est le sort des choses humaines, que des hommes conduits par des passions les gouvernent, & que des causes puériles dans leur origine deviennent les principes d'une suite de faits, qui donnent lieu aux plus grandes révolutions.

Dabord après l'avénement de George II. au

T t

trône,



trône, le comte de Seckendorff vint à Berlin; il fervoit comme général en même-tems l'empereur & la Saxe; il étoit d'un intérêt fordide; ses manières étoient grossières & rustres; le mensonge lui étoit si habituel, qu'il en avoit perdu l'usage de la vérité; c'étoit l'ame d'un usurier, qui passoit tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans celui d'un négociateur: ce fut cependant de ce personnage que se servit la providence, pour rompre le traité de Hanovre: Seckendorff avoit servi en Flandre au siège de Tournai, & à la bataille de Malplaquet où le roi s'étoit trouvé: ce prince avoit une prédilection singulière pour tous les officiers qu'il avoit connus dans cette guerre; il se plaignit à ce général du mécontentement que lui donnoient les alliés: Seckendorff entra d'abord dans son sens, & il condamna sans peine les mauvais procédés de la France & surtout de l'Angleterre; il parla de l'empereur, comme d'un prince plus solide dans ses engagements & plus ferme dans ses amitiés; il fit envisager l'union de la Prusse & de l'Aûtriche dans le point de vûe le plus avantageux; il représenta, comme une perspective



pective riante, la facilité avec laquelle l'empereur accorderoit au roi toutes ses sûretés, pour l'entière possession de la succession de Berg; enfin il s'empara de l'esprit du roi avec tant d'adresse, qu'il le disposa à signer à Wusterhausen un traité avec l'empereur; il consistoit dans des garanties réciproques, & dans quelques articles relatifs au commerce de sel que le Brandebourg fait par l'Oder avec la Silésie.

A-peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa <sup>1728.</sup> s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse & d'Angleterre, sur un sujet de si peu d'importance qu'il n'en pouvoit servir de prétexte, qu'à des princes très-disposés à se nuire: la dispute vint, sur deux petits prés situés aux confins de la Vieille-Marche & du duché de Zell dont les limites n'étoient pas réglées, & sur quelques païsans Hanovriens que des officiers Prussiens avoient enrôlés: le roi d'Angleterre, qui étoit à Hanovre, fit arrêter par représailles quarante soldats Prussiens qui traversoient son païs avec des passeports: ces princes ne cherchoient que des prétextes pour se broûil-



ler : quelquefois - même les rois s'épargnent cette peine : le roi de Prusse trouva son honneur intéressé dans l'affaire des petits prés & dans l'arrêt des quarante foldats, & il s'abandonnoit à sa haine & à son ressentiment : l'empereur attisoit ce feu ; il auroit été bien - aise de voir que les princes les plus puissans de l'Allemagne s'entre - détruisissent : il promit un secours de douze - mille hommes : le roi de Pologne, mécontent de celui d'Angleterre, en offrit un de huit - mille : toute la Prusse étoit déjà en mouvement ; les troupes filoient toutes vers l'Elbe ; Hanovre trembla ; George, qui ne s'attendoit point à la guerre, somma la Suède, le Danemarck, la Hesse & le Brunswic, qui recevoient des subsides Anglais, de lui fournir des troupes ; & il sonna le tocsin en France, en Russie & en Hollande : l'empereur, dans l'intention d'encourager le roi à cette rupture, lui garantit toutes ses possessions du Wéser & du Rhin : cette affaire alloit devenir des plus sérieuses, lorsqu'elle prit inopinément une face différente : le roi assembla un conseil composé de ses principaux ministres & de ses  
plus



plus anciens généraux; il leur proposa l'état de la question, & leur demanda leur sentiment: le maréchal de Natzmer, qui étoit un janséniste protestant, fit un long discours, par lequel il déplora la religion protestante, prête à se voir éteinte par la dissension des deux seuls princes d'Allemagne qui en étoient les protecteurs; les ministres appuièrent sur les raisons secrètes qu'avoit la cour impériale d'aigrir les esprits avec tant de malice, dans une affaire d'elle-même peu importante & qui étoit encore en termes d'accommodement: un prince, qui écoute les conseils, est capable de les suivre: le roi remporta ce jour sur lui-même une victoire plus belle, que toutes celles qu'il eût pu remporter sur ses ennemis; il fit taire ses passions pour le bien de ses peuples, & les ducs de Brunswic & de Gotha furent choisis de part & d'autre pour accommoder ces petits différends: l'empereur fit ce qu'il put pour traverser cette négociation, mais elle fut terminée promptement: on relâcha les soldats Prussiens, on rendit les païsans de Hanovre, & l'affaire des prés fut terminée: ces sortes d'accommo-



demens faits à l'amiable font d'autant plus sages, que les princes après les guerres les plus heureuses, font tôt ou tard obligés d'en revenir là, sans obtenir de plus grands avantages: cet exemple de modération de la part de Frédéric-Guillaume est peut-être l'unique dans l'histoire: ce prince, toujours plus occupé du bien de ses sujets que de son ambition particulière, fonda l'hôtel de la charité à Berlin, sur le modèle de l'hôtel-dieu de Paris; il bâtit la Frédéric-stadt, dont l'étendue, la régularité des rues toutes tirées au cordeau, & la beauté des édifices, surpassent de beaucoup ceux de l'ancienne cité; & il eut le plaisir d'y recevoir le roi de Pologne; l'entrevue de ces deux princes se passa dans les festins & dans les magnificences.

Cependant on ne cessoit de négocier pour prévenir les troubles de la guerre: les puissances convinrent d'assembler un congrès à Soissons, où se rendirent les ministres de toutes les cours intéressées aux traités de Hanovre & de Vienne; & les avantages que la France & l'Angleterre offrirent à l'Es-  
à l'Es-  
à l'Es-



à l'Espagne, la détachèrent des intérêts de l'empereur.

Le traité de Séville \* fut une suite du congrès <sup>1729.</sup> de Soissons; les articles de ce traité sont d'autant plus remarquables, qu'ils ouvrent à l'Espagne l'entrée de l'Italie, & que l'Angleterre s'engage à faire tomber la succession des ducs de Parme & de Plaisance à l'infant Don-Carlos, en considération des avantages que l'Espagne permet aux Anglais de gagner par le trafic de l'Asiento.

Le roi de Pologne, qui étoit venu à Berlin <sup>1730.</sup> l'année 1728., voulut à son tour étaler sa magnificence aux yeux du roi, en lui donnant des fêtes toutes militaires; il rassembla ses \*\* troupes dans un camp auprès de Radeberg, village situé sur l'Elbe: les manœuvres qu'il fit faire à son armée étoient une image de la guerre des Romains, mêlée aux visions du chevalier de Follard; les connaisseurs jugèrent que ce camp étoit plutôt un spectacle théâtral qu'un emblème véritable de la guerre.

Pen-

\* du 29. de novembre.

\*\* vingt-trois-mille hommes.



Pendant ces démonstrations apparentes d'amitié, les intrigues d'Auguste dans toutes les cours de l'Europe tendoient à frustrer Frédéric-Guillaume de la succession de Berg, & à la faire retomber à la Saxe: ce camp, cette magnificence & ces fausses marques d'estime, étoient des artifices par lesquels le roi de Pologne crut endormir le roi de Prusse; mais celui-ci en pénétra les motifs, & n'en détesta que plus sa fausseté: ces sortes d'actions semblent permises en politique, mais elles ne le sont guères en morale; & à le bien examiner, la réputation de fourbe est aussi flétrissante pour le prince même, que défavantageuse à ses intérêts.

On crut que de semblables réflexions dégoûtèrent le roi Victor de sa roiauté; mais effectivement ce ne fut que l'amour qu'il avoit pour madame de Saint-Sébastien, qu'il épousa à Chambéri après son abdication: on prétend qu'il conserva toujours ce caractère d'autorité qu'il avoit eû comme roi, & qu'ayant quelque mécontentement contre le comte d'Orméa & quelques autres ministres, il voulut contraindre son fils à les disgracier; le com-

te



te d'Orméa, informé des intentions du roi Victor, craignit de voir sa perte assurée s'il ne prévenoit ce prince; il alla chez le roi de Sardaigne, & lui persuada que son père conspiroit & vouloit remonter sur le trône; & il le pressa si vivement, que le père fut arrêté & conduit au château de Chambéri où il mourut: un prince est bien à plaindre, se trouvant vis - à - vis de son père dans des circonstances aussi épineuses, où il a la nature, l'intérêt & la gloire à combattre.

En Russie mourut la même année le jeune czar Pierre II: il étoit fiancé avec une princesse Dolgorouki: cette maison eut des vûes pour placer cette princesse fiancée sur le trône, mais la nation voulut unanimement que le sceptre demeurât dans la maison de Pierre I: on l'offrit à Anne duchesse douairière de Courlande qui l'accepta: du commencement les Russes limitèrent son pouvoir; mais la famille des Dolgorouki tomba, & son autorité devint despotique: elle entretenoit, de même que ses prédécesseurs, les liaisons qui subsistoient depuis longtems avec la maison d'Autriche.

U u

L'em-



<sup>1731.</sup> L'empereur oublia bientôt les services que le roi lui avoit rendus en quittant l'alliance de Hanovre; il s'accommoda avec le roi d'Angleterre, & lui donna l'investiture du duché de Brémén & du Hadelér-land, sans songer aux intérêts de la Prusse: l'ingratitude est une monnaie décriée, & qui cependant a cours partout.

La mort de tant de princes, le déplacement de tant de ministres, le renouvellement & le changement de tant d'alliances, produisirent des combinaisons d'intérêts tout-nouveaux en Europe: l'Angleterre, réconciliée avec l'Espagne & l'Autriche, joignit une flotte nombreuse à celle d'Espagne, pour transporter Don-Carlos en Italie: au commencement du siècle la Grande-Bretagne s'étoit ruinée, pour chasser les Espagnols du royaume de Naples & du Milanès, parce qu'ils croioient la puissance de Philippe V. trop redoutable avec ces possessions; & à-peine vingt ans s'étoient-ils écoulés, que les navires Anglais ramenèrent les Espagnols en Italie, & donnèrent à l'infant Parme & Plaisance dont le dernier duc venoit de mourir.

En



En ce même-tems les Corfes se révoltèrent contre les Génois, à caufe de la dureté de leur gouvernement; l'empereur y envoya des troupes au fecours des Génois, qui réduifirent les rebelles à l'obéiffance: ces révoltes fe renouvellèrent fouvent jufqu'à l'année 1736. que les Corfes choifirent pour leur roi un aventurier nommé Théodore de Neuhoff: on préfuma que le duc de Lorraine, qui depuis devint empereur, fomenta cette rébellion; cependant par le fecours des François, l'île de Corfe fut entièrement rangée fous l'obéiffance de fes maîtres.

On crut alors que l'Italie étoit menacée d'une <sup>1732.</sup> nouvelle guerre: la reine d'Efpagne, toujours inquiète & toujours en action, faifoit de grands armemens; cependant, au lieu de tomber fur l'Italie, fes troupes allèrent en Afrique, & s'emparèrent d'Oran: la reine d'Efpagne obtint un bréf du pape, qui enjoignoit au clergé de païer le dixième de fes revenus, autant que dureroit la guerre contre les infidèles; dès ce moment la reine fe propofa de perpétuer cette guerre à jamais; & en facri-



fiant tous les ans une centaine d'Espagnols, qui périssent en escarmouchant contre les Mores, elle resta en possession des dîmes de l'église, qui font un revenu très-important pour la couronne: ainsi les maîtres du Pérou & du Potosi, manque d'argent, se mettoient aux aumônes des prêtres de leur royaume.

Après toutes ces digressions, il est tems que nous revenions à Berlin, où Seckendorff par ses intrigues avoit beaucoup étendu son crédit: il auroit bien voulu gouverner la cour tout-à-fait; dans ce dessein, il proposa au roi de s'aboucher avec l'empereur qui s'étoit rendu à Prague, espérant de se rendre si utile pendant ce séjour, que la confiance que le roi avoit en lui ne pourroit que s'accroître infiniment: le roi, qui mettoit dans les affaires la bonne-foi de ses mœurs, consentit sans peine à ce voyage, sans prendre aucunes mesures sur le but de cette entrevûe, ni sur l'étiquette qu'il méprisoit; son exemple servit de témoignage, que la bonne-foi & les vertus si opposées à la corruption du siècle ne sauroient y prospérer: les politiques  
ont



ont relégué la candeur dans la vie civile, & ils se voient si au dessus des loix qu'ils font observer aux autres, qu'ils se livrent sans retenue à la dépravation de leur cœur: les mœurs unies du roi devinrent les victimes de l'étiquette impériale: la garantie de la succession de Berg, que Seckendorff avoit faiblement promise au nom de l'empereur, s'en alla en fumée; & les ministres de l'empereur étoient dans des dispositions si contraires à la Prusse, que le roi vit très-clairement que s'il y avoit en Europe une cour portée à contrecarrer ses intérêts, c'étoit sûrement celle de Vienne: ce prince s'étoit trouvé auprès de l'empereur comme Solon auprès de Crésus, & il revint à Berlin toujours riche de sa propre vertu: les censeurs les plus pointilleux ne purent reprocher à sa conduite qu'une probité poussée à l'excès.

Cette entrevûe eut le sort qu'ont la plupart <sup>1733.</sup> des visites que les rois se rendent; elle refroidit, ou (pour le dire en un mot) elle éteignit l'amitié qui régnoit entre les deux cours: Frédéric-Guillaume partit de Prague, plein de mépris pour la



mauvaise - foi & l'orgueil de la cour impériale; & les ministres de l'empereur dédaignoient un souverain, qui voioit sans préoccupation la frivolité des préséances: Sinzendorff trouvoit les prétentions du roi sur la succession de Berg, trop ambitieuses; & le roi trouvoit le refus de ces ministres, trop grossier; il les regardoit comme des fourbes, qui manquoient impunément à leur parole.

Malgré tant de sujets de mécontentement, le roi maria son fils aîné, par complaisance pour la cour de Vienne, avec une princesse de Brunswick-Bévern nièce de l'impératrice.

Pendant la célébration de ces nœces, on apprit que le roi de Pologne étoit mort à Varsovie: dans le tems que la mort le surprit, il étoit occupé des plus vastes desseins; il pensoit à rendre la souveraineté héréditaire en Pologne; afin de parvenir à ce but, il avoit imaginé le partage de cette monarchie, comme un moyen par lequel il croioit appaiser la jalousie des puissances voisines: il avoit besoin du roi dans l'exécution de ce projet; il lui demanda le maréchal de Grumkow, afin de s'en ouvrir à lui:



lui: le roi de Pologne voulut pénétrer Grumkow, & celui-ci vouloit également le pénétrer; ils s'enivrèrent réciproquement dans cette intention, ce qui causa la mort du roi Auguste, & à Grumkow une maladie dont il ne se releva jamais: cependant le roi fit semblant d'entrer dans les vûes d'Auguste; mais en sentant trop-bien les dangereuses conséquences, il se concerta avec l'empereur & la czarine, pour les contrecarrer: ils convinrent d'exclure la maison de Saxe du trône de Pologne, & d'y placer le prince Emanuel de Portugal: mais la mort, qui détruisit l'homme & le projet, fit envisager les affaires de Pologne dans un tout-autre point de vûe.

La cour impériale voulut s'attachèr à la Saxe, & elle promit de soutenir à main armée l'élection du fils d'Auguste au trône de Pologne, pourvû qu'il garantît cette loi domestique que Charles VI. avoit établie dans sa maison, loi si connue de l'Europe sous le nom de LA PRAGMATIQUE SANCTION: l'impératrice de Russie, qui craignoit que Stanislas Leszczinski ne redevînt roi de Pologne

soutenu



soutenu par la protection de Louis XV, se déclara la protectrice de l'heureux Auguste: de tous les candidats à cette couronne, Stanislas étoit le plus convenable aux intérêts de la Prusse; la France essaya de porter le roi à faire entrer un corps de troupes dans la Prusse Polonoise, & de la garder en séquestre, de même qu'il en avoit usé avec la Poméranie: mais Frédéric-Guillaume ne voulut rien donner au hasard; il craignoit de s'engager dans une guerre qui pourroit le mener trop-loin, & qui distrairoit ses forces d'un autre côté, tandis que l'électeur palatin infirme & déjà fort âgé pouvoit venir à mourir: il croioit ses droits sur la succession de Juliers légitimes, & l'entreprise sur la Prusse Polonoise, injuste.

La diète d'élection qui se tint à Varsovie élut d'une commune voix Stanislas Leszczinski roi de Pologne, malgré les intrigues des cours de Vienne & de Pétersbourg, & malgré les armées Russes & Autrichiennes qui menaçoient cette république: quelques palatins, qui tenoient pour la Saxe, passèrent la Vistule, allèrent au village de Pragues, s'assemblèrent



blèrent dans une auberge, & y élurent pour roi Auguste électeur de Saxe; surquoi les troupes Moscovites s'approchèrent de Varsovie: l'orage succéda au calme, & Stanislas descendit pour la seconde fois du trône de Pologne, où les vœux d'une nation libre l'avoient fait monter; il se réfugia à \* Dantzic, où Munich vint l'assiéger avec les Russes & les Saxons: une dame Polonoise nommée Masalska tira le premier coup de canon du rempart sur les assiégeans, pour déterminer la bourgeoisie indécise à une défense généreuse: Louis XV. envoya trois bataillons au secours de son beau-père, trop-tard pour sauver Dantzic & trop-tôt pour le malheur qui leur arriva: le marquis de Plélo qui les conduisoit fut tué, & ces trois bataillons débarqués sur une île, ne pouvant regagner le bord de leur vaisseau & manquant de vivres, furent faits prisonniers & conduits à Saint-Petersbourg: les Russes attaquèrent ensuite les ouvrages du Hagelsberg, où ils perdirent quatre-mille hommes: la ville, déchirée par des dissensions intesti-

X x nes,

\* cn 1734.



nes, & qui d'ailleurs n'avoit plus de secours à attendre, étoit sur le point de capituler: dans cette extrémité, Stanislas se sauva la veille de sa réduction; il souffrit pendant sa fuite la plus cruelle misère, & après avoir couru des risques inouïs pour sa personne que les Russes poursuivoient, & avoir eû les aventures les plus singulières, il arriva à Marienwerder déguisé en païsan, & de-là il se rendit à Königsberg, après que le roi l'eût assuré de sa protection.

Les troubles de la Pologne gagnèrent toute l'Europe: dès qu'on eût appris à Versailles, que l'empereur rassembloit des troupes auprès de Glogaw, & que les Russes étoient entrés sur les terres de la république, la France déclara la guerre à l'empereur; son manifeste annonçoit qu'elle n'en vouloit qu'à l'empereur & point à l'empire; mais, par une contradiction que le cardinal de Fleuri auroit pu éviter facilement, les armées Françaises aiant passé le Rhin à Strasbourg, prirent Kehl qui est une forteresse de l'empire: les ennemis de la France profitèrent de cette faute, & tirèrent des induc-



inductions malignes d'une conduite qu'ils avoient intérêt à rendre suspecte : en même-tems la guerre s'alluma en Italie ; les troupes Françaises joignirent celles du roi de Sardaigne auprès de Verceil ; ils prirent Pavie, Milan, Pizzighitone & Crémone ; le marquis de Montémare se joignit aux alliés, & les Espagnols se préparèrent à la conquête du royaume de Naples.

Quoique l'Angleterre ne fût point impliquée dans cette guerre, elle pensa être ébranlée par des troubles domestiques : George II. avoit formé le projet de se rendre entièrement souverain dans la Grande-Bretagne ; c'étoit une entreprise qu'il ne pouvoit pas conduire à force ouverte, mais sourdement & par des voies détournées ; introduire l'accise en Angleterre, c'étoit enchaîner la nation ; si l'affaire eût réussi, elle auroit donné au roi un revenu fixe & assuré, dont il auroit augmenté le militaire & affermi sa puissance : Walpol proposa l'introduction des accises à quelques membres du parlement dont il se croioit assuré ; mais ceux-ci lui déclarèrent que s'il les païoit, c'étoit pour souscri-



re au courant des sottises, mais non - pas aux extraordinaires comme l'étoit celle - là.

Malgré ces représentations, Walpol porta l'affaire au parlement, où il harangua avec tant de force, que son éloquence l'emporta sur Pultenai & sur la cabale contraire à la cour; sa victoire parut si complète, que le bil des accises passa par une grande majorité de voix: le lendemain il pensa y avoir une émeute dans la ville; les seigneurs & les principaux marchands présentèrent une adresse au roi, pour demander la suppression du bil; quoique le parlement fût entouré de gardes, le peuple s'attroupa en grand nombre; il jettoit des cris séditieux, & commençoit à faire des avanies aux gens du roi; il ne leur manquoit qu'un chef, & la révolte éclatoit: Walpol, qui vit que cette affaire devenoit sérieuse, jugea qu'il falloit céder; il cassa le bil sur le champ, & sortit du parlement couvert d'un mauvais manteau qui le déguisoit, en criant: LIBERTÉ, LIBERTÉ, ET POINT D'ACCISES: il trouva le roi à St. James, qui s'armoit de toutes pièces; il avoit mis son chapeau, qu'il porta à

Mal-



Malplaquet; il essaïoit son épée, avec laquelle il avoit combattu à Oudenarde; & il vouloit se mettre à la tête de ses gardes qui s'assembloient dans la cour, pour soutenir avec fermeté l'affaire des accises: Walpol eut toutes les peines du monde à modérer son impétuosité, & il lui représenta avec cette généreuse hardiesse d'un Anglais attaché à son maître, qu'il n'étoit pas tems de combattre mais bien d'opter entre le bil & la couronne: enfin le projet de l'accise tomba; & le roi, très-mécontent de son parlement, se défia de son autorité <sup>1734.</sup> dont il avoit pensé faire une triste expérience: ces troubles intérieurs l'empêchèrent alors de se mêler de la guerre d'Allemagne.

Nous avons dit que Kehl avoit été pris par les Français, & que la rupture étoit ouverte: l'empereur, à qui la France avoit donné si beau jeu, n'eut point de peine à faire déclarer l'empire en sa faveur; il demanda au roi les secours stipulés par l'alliance de 1728; & il menaçoit, qu'en cas de refus il rétracteroit la garantie qu'il avoit donnée du duché de Berg; le roi, qui étoit demeuré



neutre dans les troubles de la Pologne quoique ses intérêts le sollicitassent en faveur de Stanislas, se déclara dans cette occasion pour l'empereur quoique ses intérêts y fussent contraires; il n'avoit d'autre politique que la probité, & il observoit ses engagements si scrupuleusement, que son avantage ni son ambition n'étoient jamais consultés, lorsqu'il s'agissoit de les remplir: en conséquence de ces principes, il fit marcher dix-mille hommes au Rhin, qui servirent pendant cette guerre sous le prince Eugène de Savoie.

Au commencement du printems le maréchal de Barwich força les lignes d'Etlingen, que le duc de Bévern avoit fait construire pendant l'hiver; & il vint mettre le siège devant Philipsbourg: Eugène, qui avoit à-peine vingt-mille hommes avec lui, se retira à Hailbron, où il attendit que les secours qu'on lui avoit promis fussent arrivés; il revint ensuite se camper auprès du village de Wifenthal, à une portée de canon du retranchement Français.

Le roi se rendit dans l'armée de l'empereur,  
accom-



accompagné du prince roial, tant par curiosité que par l'attachement extrême qu'il avoit pour ses troupes; & il vit que les héros comme les autres hommes sont sujets à la caducité: il n'y avoit plus dans cette armée que l'ombre du grand Eugène; il avoit survécu à lui-même, & il craignoit d'exposer sa réputation, si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille: un jeune homme audacieux auroit attaqué le retranchement Français, qui n'étoit qu'à-peine ébauché lorsque l'armée vint à Wisenthal; les troupes Françaises étoient si proches de Philipsbourg, que leur cavalerie n'avoit pas assez de terrain pour se mettre en bataille entre le camp & la ville, sans souffrir beaucoup de la canonade; elle n'avoit qu'un pont de communication sur le Rhin, & en cas qu'on eût emporté le retranchement, toute l'armée Française, qui n'avoit point de retraite, auroit péri infailliblement: mais le destin des empires en ordonna autrement; les Français prirent Philipsbourg à la vûe du prince Eugène, sans que personne s'y opposât: le maréchal de Barwich fut tué à la tranchée, & le maréchal



réchal d'Asfeldt lui succéda dans le commandement: le roi, dont les fatigues avoient achevé de déranger la santé, prit un commencement d'hydropisie qui l'obligea de quitter l'armée; & le reste de cette campagne se passa en marches & contre-marches, d'autant moins décisives que le Rhin séparoit les Français & les impériaux.

En Italie les Français prirent Tortone, battirent le maréchal de Merci à Parme, & s'emparèrent de presque toute la Lombardie: cependant le prince de Hilbourghausen fournit au maréchal de Königs-eck le projet de surprendre l'armée Française, qui étoit campée sur les bords de la Secchia; ce qui s'exécuta de façon que Coigni & Broglio furent attaqués de nuit, surpris & chassés: le roi de Sardaigne répara leurs fautes par sa sagesse, & les alliés remportèrent la victoire de Guaftalla sur les Autrichiens.

Don - Carlos entra en même-tems dans le royaume de Naples, & en reçut l'hommage; Montémare affermit son trône par le gain de la bataille de Bitonto: Visconti & les Autrichiens furent chassés



chassés de ce royaume, & Montémare passa de la conquête de Naples à celle de la Sicile; il prit Syracuse, & se rendit maître de Messine, qui capitula après avoir fait une assez bonne défense. <sup>1735.</sup>

En Lombardie les Autrichiens furent encore battus à Parme; & sur le Rhin la campagne fut plus stérile que l'année précédente: l'armée impériale fut augmentée par un secours de dix-mille Russes: l'inquiet Seckendorff obtint du prince Eugène un détachement de quarante-mille hommes, avec lequel il marcha sur la Moselle; il rencontra l'armée Française auprès de l'abbaye de Clausen; la nuit fit la confusion & l'alarme dans les deux camps, & les troupes chargèrent des deux parts sans qu'il parût d'ennemis; le lendemain Coigny repassa la Moselle, & se campa sous Trèves: Seckendorff le suivit, & les deux généraux apprirent dans ce camp que les préliminaires de la paix entre l'empereur & le roi de France étoient signés.

Cette négociation avoit été conduite secrètement entre le comte de Witt & le sieur du Teil;

Y y

ils



ils étoient convenus qu'Auguste feroit reconnu roi de Pologne par la France; que Stanislas renonceroit à toutes ses prétentions à cette Couronne, en faveur du duché de Lorraine dont il jouïroit & qui feroit réverfible à la France après fa mort; qu'en échange de cette ceflion, on donneroit au duc de Lorraine gendre de Charles VI. la Tofcane en dédommagement; de plus l'empereur reconnut Don - Carlos roi des deux - Siciles, & il reçut le Parmefan & le Plaisantin pour équivalent de cette perte; il fut encore obligé de céder le Vigévanafque au roi de Sardaigne, en faveur dequoi Louis XV. lui promit la garantie de la pragmatique fanction.

L'empereur & la France firent cette paix fans confulter leurs alliés, dont ils négligèrent les intérêts; le roi fe plaignit de ce que la cour de Vienne n'avoit pris aucunes mefures avec celle de Verfailles, pour affûrer la fucceffion de Berg.

Ce prince s'étoit remis de fon hydropifie; mais fes forces étoient fi énérvées, que fon corps ne fecondoit plus les intentions de fon ame: il eut cependant



pendant le plaisir de voir prospérer une nouvelle colonie qu'il avoit établie en Prusse: dès l'an 1732. il étoit forti plus de vingt-mille ames de l'évêché de Saltzbourg, par zèle pour la religion protestante; l'évêque avoit persécuté quelques-uns de ces malheureux, avec plus de fanatisme que de prudence; l'envie de quitter leur païs gagna le peuple, & devint épidémique; cette émigration se fit à la fin plustôt par esprit de libertinage que par attachement à une secte: le roi établit ces Saltzbourgeois en Prusse; & sans examiner les motifs de leur désertion, il repeupla par ce moien des contrées que la peste avoit dévastées sous le règne de son père.

La guerre générale étoit à-peine finie, qu'il <sup>1736.</sup> en survint aussitôt une nouvelle; elle s'alluma aux extrémités de l'Europe & de l'Asie: les Tartares, qui vivent sous la protection des Turcs, faisoient des incursions fréquentes en Russie: les plaintes qu'en porta l'impératrice à Constantinople, ne firent point cesser ces hostilités; elle s'impacienta enfin de souffrir ces affronts, & elle se fit justice



elle-même; Lasçi s'avança contre ces Tartares, & prit Azoff; Munich entra en Crimée, força les lignes de Précop, s'empara de cette ville, prit Baciéfaray, & mit toute la Tartarie à feu & à sang: cependant la disette d'eau & de vivres, & la chaleur ardente de ces climats firent périr un grand nombre de Moscovites; l'ambition de Munich ne comptoit pour rien le nombre des soldats qu'il sacrifioit à sa gloire; mais son armée se fonda, & l'excès de misère auquel les Russes étoient réduits, rendit les vainqueurs semblables aux vaincus.

Dans ce tems mourut le dernier duc de Courlande de la maison de Ketler: les états élurent pour la seconde fois le comte de Saxe; mais l'impératrice de Russie éleva Biron à cette dignité; c'étoit un gentil-homme Courlandois qui s'étoit attaché à sa personne, & dont le mérite consistoit uniquement dans le bonheur qu'il avoit de lui plaire: les armes de cette princesse continuèrent d'être victorieuses contre les Turcs; Munich assiégea Okfakoff, que trois-mille janissaires & sept-mille bosniaques défendoient; une bombe, qu'il fit  
jetter,



jetter, mit le feu par hafard au grand magasin à poudre de la ville, qui fauta aufsitôt & bouleversa en même - tems la pluspart des maifons; Munich faifit ce moment, & fit donnér un affaut général à la place; les Turcs, qui ne pouvoient revenir de leur perpléxité ni fe défendre fur des remparts étroits où touchoient des maifons abandonnées aux flammes, ne favoient s'ils devoient éteindre l'incendie ou repouffer l'effort des Moscovites; dans cette confufion la ville fut emportée l'épée à la main, & le foldat effréné y commit toutes les cruautés dont une fureur aveugle eft capable.

Les premiers progrès des Rufles contre les Turcs réveillèrent l'ambition des Aûtrichiens: on perfuada à l'empereur que c'étoit le moment d'attaquer les Turcs par la Hongrie; que fi les Moscovites les preffoient en même - tems du côté de la mèr Noire, c'en feroit fait de l'empire Ottoman; on fit même courir des prophéties, qui annonçoient que le période fatal au croiffant étoit arrivé: la fuperftition agit à fon tour: le confefleur de Charles VI. lui repréfentoit, que c'étoit le de-



voir d'un prince catholique d'extirper l'ennemi du nom chrétien; toutes ces insinuations différentes ne partoient effectivement que de l'impératrice, de Bartenstein, de Seckendorff & du prince de Hilbourghausen, qui s'étant liés ensemble faisoient jouer secrètement tous ces ressorts; & des haines & des intrigues de cour firent sans raisons valables résoudre cette guerre, dans laquelle l'empereur fut en quelque façon étonné de se voir engagé.

Le grand-duc de Toscane, ci-devant duc de Lorraine, fut créé généralissime des armées impériales; Seckendorff commanda sous lui, ou (pour mieux dire) Seckendorff commanda en chef: au commencement de la campagne les impériaux prirent Nissa; ce fut où se borna leur fortune: le prince de Hilbourghausen se fit battre avec un détachement qu'il commandoit à Bagnaluca; Kévenhuler leva le siège de Widin, & fut vivement pressé par les Turcs, qui passèrent le Timoc & donnèrent sur son arrière-garde; le Toft Bacha reprit Nissa; & l'empereur fit trancher la tête à Doxat, qui



qui avoit rendu cette place sans faire assez de résistance.

Vers la fin de cette année mourut la reine d'Angleterre, qui avoit joui d'une espèce de réputation due à la bonté dont elle honoroit les savans.

La campagne suivante fut malheureuse pour <sup>1738.</sup> les Moscovites & pour les Autrichiens; Munich entreprit vainement de pénétrer du côté de Bender dans la Bessarabie; ce pays avoit été ruiné par les Tartares, & il n'osa s'y enfoncer, sans craindre pour ses troupes les mêmes malheurs que les Suédois y avoient éprouvés: la peste, qui fit des ravages extraordinaires à Okzakoff, l'obligea d'abandonner cette ville; & Lasci ne put faire aucun progrès dans la Crimée.

La mauvaise tournure que prenoit la guerre de Hongrie, abattoit l'esprit de l'empereur; il regretta le grand \* Eugène, auquel il devoit la gloire de son règne: „la fortune de l'état, disoit-il, est-elle donc morte avec ce héros?„ Mais aigri des mal-

\* mort en 1737.



malheurs de la guerre, il s'en prit à ses généraux; Seckendorff fut mis en prison au château de Gratz, & Königs-eck eut en Hongrie le commandement de l'armée; les impériaux furent battus en plusieurs rencontres; les Turcs prirent le vieux Orfowa & Méadia; ils mirent le siège devant le nouvel Orfowa, qu'ils levèrent aiant été repouffés à Cornia; mais Königs-eck, qui se retira mal-à-propos après la victoire, leur donna le moien de recommencer ce siège; le nouvel Orfowa ne tint pas longtems, & les Turcs y prirent tout le gros canon de l'empereur: il se donna encore une bataille auprès de Méadia, aussi peu décisive que la première, où les impériaux eurent le dessous.

1739.

L'empereur irrité de ses pertes ne savoit à qui s'en prendre; il punissoit ses généraux, mais c'étoient les projets de campagne qu'il devoit réprover; l'expérience a fait voir dans les guerres de Hongrie, que toutes les armées qui se sont éloignées du Danube, ont été malheureuses à cause qu'elles s'éloignoient en même-tems de leurs subsistances: lorsqu'Eugène fit la guerre contre les  
Turcs,



Turcs, il ne sépara jamais son armée; & dans ces tems modernes l'envie qu'avoient des généraux en crédit à la cour, de commander des corps séparés, fit que toute l'armée étant en détachemens, n'étoit nulle-part formidable; les vieilles maximes étoient négligées, & les généraux étoient d'autant plus à plaindre, que la cour les jettoit dans des incertitudes perpétuelles par le nombre d'ordres contradictoires qu'elle leur envoioit: on ôta le commandement de l'armée à Königs-eck de même qu'à ses prédécesseurs, & pour le consoler on le fit grand-maître de la maison de l'impératrice; Olivier Walis fut choisi pour le remplacer; ce maréchal écrivit au roi, & il dit dans sa lettre: „l'empereur m'a confié le commandement de son armée; le premier qui l'a conduite avant moi est en prison; celui auquel je succède a été fait eunuque du ferrail; & il ne me reste que d'avoir la tête tranchée à la fin de ma campagne.”

L'armée impériale forte de soixante-mille hommes s'assembla auprès de Belgrade; celle des Turcs étoit plus nombreuse du double: Walis mar-



cha à l'ennemi sans savoir précisément sa force, & sans avoir fait la moindre disposition; il attaqua avec sa cavalerie par un chemin creux un gros corps de janissaires posté dans des vignes & des haïes auprès du village de Crotzka, & il fut battu dans ce défilé avant que son infanterie eût le tems d'arriver; celle-là fut menée à la boucherie avec la même imprudence, de sorte que les Turcs pouvoient tirer à couvert sur elle; sur la fin du jour les impériaux se retirèrent après avoir laissé vingt-mille hommes sur le carreau: si l'armée Turque les eût poursuivis, c'en étoit fait de Walis & de tout le corps qu'il commandoit: ce maréchal étourdi de cette disgrâce, au lieu de reprendre ses esprits, accumula ses fautes; quoique Neuperg l'eût joint avec un gros détachement, il ne se crut en sûreté que dans les retranchemens de Belgrade qu'il abandonna encore, & repassa le Danube à l'approche du grand-visir; les Turcs, qui ne trouvèrent dans leur chemin aucune résistance, mirent le siège devant Belgrade.

Les mauvais succès des impériaux étoient balancés



lancés par les progrès des Russes; l'armée Moscovite, plus heureuse sous la conduite de Munich, battit les Turcs auprès de Cockzim, prit cette ville, & pénétra par la Moldavie en Valachie, dans le dessein de joindre les armées impériales en Hongrie.

Mais l'empereur, rebuté de ses malheurs & d'une guerre qui le couvrait de honte, eut recours à la médiation de la France pour moiennner la paix: le sieur de Villeneuve ambassadeur de France à la Porte se rendit dans le camp des Turcs; & les Russes, alarmés de cette démarche, y envoièrent un Italien nommé Cagnoni.

Le maréchal de Neuperg fut chargé par l'empereur de cette négociation: l'empereur & le duc de Toscane en pressoient également la fin: les ordres du maréchal étoient de faire la paix à quelque prix que ce fût; il eut l'imprudence de se rendre chez les Turcs sans aucune sûreté, & sans s'être muni des passeports qu'on demande toujours dans pareilles occasions: il fut arrêté; la peur le saisit, & il signa la paix avec précipitation; il en coûta à



l'empereur le royaume de Servie & la ville de Belgrade: la fermeté de Cagnoni en imposa au visir; cet Italien eut l'adresse de conclure en même-tems la paix pour les Moscovites, dont les conditions furent que l'impératrice rendroit Azoff & toutes ses conquêtes.

Olivier Walis ne se trompa pas beaucoup dans le pronostic qu'il avoit fait; il fut mis en prison dans la forteresse de Brin; & Neuperg, moins coupable encore, fut conduit dans la citadelle de Glatz: ce maréchal avoit eû, outre les ordres de l'empereur, des instructions positives du grand-duc pour hâter l'ouvrage de la paix; ce prince craignoit que l'empereur son beau-père ne mourût avant la fin de cette guerre, & ne lui attirât sur les bras, par la succession litigieuse des païs héréditaires, de nouveaux ennemis auxquels il n'auroit pas été en état de résister.

Bientôt une nouvelle guerre s'alluma dans le Sud entre l'Angleterre & l'Espagne, à cause de la contrebande que les marchands Anglais faisoient dans les ports de la domination Espagnole: l'objet



jet de ce différend rouloit peut-être sur une somme de cinquante-mille pistoles par an, & les parties dépensèrent de chaque côté plus de dix-millions pour la soutenir.

Le roi n'avoit pris aucune part à toutes ces guerres; il n'avoit fourni de troupes ni reçu de subsides de personne; d'ailleurs, depuis l'attaque d'hydropisie qu'il avoit eue l'année 1734, il ne vivoit que par l'art des médecins: vers la fin de cette année sa santé s'affaiblit considérablement; dans cet état valétudinaire il passa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du duché de Berg, à l'exception de la ville de Dusseldorp & d'une banlieue large d'un mille tout du long du bord du Rhin: il se contenta d'autant plus facilement de ce partage, que la perte de son activité le faisoit désespérer de faire des acquisitions plus considérables.

L'hydropisie dont il étoit incommodé, aug-<sup>1740.</sup>menta considérablement; & il mourut enfin le 31 de mai de l'année 1740, avec la fermeté d'un philosophe & la résignation d'un chrétien; il con-



ferva une présence d'esprit admirable jusqu'au dernier moment de sa vie, ordonnant de ses affaires en politique, examinant les progrès de sa maladie en physicien, & triomphant de la mort en héros.

Il avoit épousé en 1707 Sophie-Dorothée, fille de George de Hanovre qui devint roi d'Angleterre; de ce mariage nâquirent Frédéric II qui lui succéda, les trois princes Auguste - Guillaume, Louis - Henri & Ferdinand, Wilhelmine marckgrave de Bareith, Frédérique marckgrave d'Anspach, Charlotte duchesse de Brunswick, Sophie marckgrave de Schwedt, Ulrique princesse roiale de Suède, & Amélie abbessé de Quedlimbourg.

Les ministres de Frédéric - Guillaume lui firent signer quarante traités ou conventions, que nous sommes dispensés de rapporter à cause de leur frivolité; ils étoient si éloignés de la modération de ce prince, qu'ils songeoient moins à la dignité de leur maître qu'à augmenter les bénéfices de leurs emplois: nous avons de même passé sous silence les chagrins domestiques de ce  
grand



grand prince; on doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans en faveur des vertus d'un tel père.

La politique du roi fut toujours inséparable de sa justice: moins occupé à s'étendre qu'à bien gouverner ce qu'il possédoit, toujours armé pour sa défense & jamais pour le malheur de l'Europe, il préféroit les choses utiles aux choses agréables, bâtissant avec profusion pour ses sujets & ne dépensant pas la somme la plus modique pour se loger lui-même; circonspect dans ses engagements, vrai dans ses promesses, austère dans ses mœurs, rigoureux sur celles des autres, sévère observateur de la discipline militaire, gouvernant son état par les mêmes loix que son armée, il présu-  
moit si bien de l'humanité, qu'il prétendoit que ses sujets fussent aussi stoïques qu'il l'étoit.

Frédéric - Guillaume laissa en mourant soixante - six - mille hommes qu'il entretenoit par sa bonne économie, ses finances augmentées, le trésor public rempli, & un ordre merveilleux dans toutes ses affaires: s'il est vrai de dire, qu'on doit  
l'ombre



l'ombre du chêne qui nous couvre, à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince, & dans les mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la prospérité dont la maison roiale à jouï après sa mort.



DE



---

DE  
LA SUPERSTITION  
ET DE LA  
RELIGION.

**J**E divise en trois parties ce morceau, qui concerne la religion & la superstition; & je présenterai, pour plus de clarté & d'ordre, la religion sous le paganisme, sous le papisme & sous la réforme.

ARTICLE I.

*DE LA RELIGION SOUS LE PAGANISME.*

**L**e Brandebourg a suivi le culte différent des divers peuples qui l'ont habité: les Teutons, qui furent ses plus anciens habitans, adoroient un dieu nommé Tuiston; César dit que c'est le Dis-pater

A a a

engen-



engendré par la terre, & qui avoit lui-même un fils nommé Man.

Le culte que les Germains rendoient à leurs dieux, étoit proportionné à leurs mœurs simples, mais sauvages & grossières; ils s'assembloient dans des bois sacrés, chantoient des hymnes à l'honneur de leurs idoles, & leur sacrifioient même des victimes humaines.

Il n'y avoit point de contrée qui n'eût son dieu particulier; les Vandales en avoient un nommé Triglaf; on en trouva encore un au Harlungerberg auprès de Brandebourg: il étoit représenté avec trois têtes, ce qui marquoit <sup>a</sup> qu'il régnoit au ciel, sur la terre & dans les enfers; c'étoit apparemment la Trinité du paganisme: Tacite rapporte que les Germains avoient un certain nombre de chevaux blancs, qu'ils croioient être instruits des mystères de leurs dieux, & qu'on nourrissoit pour la déesse Trigla un cheval noir qui passoit pour l'interprète de ses volontés <sup>b</sup>: ces peuples adoroient

<sup>a</sup> Valentin Lichstidt.

<sup>b</sup> Alais Arentzil.



roient aussi des serpens, & l'on punissoit de mort ceux qui en tuoient.

Dans le cinquième siècle, les Vandales abandonnèrent leur patrie pour inonder la France, l'Espagne & même l'Afrique<sup>a</sup> : les Saxons, qui revenoient alors d'Angleterre, firent une descente à l'embouchure de l'Elbe, & prirent possession de ces contrées entre l'Elbe, la Sprée & l'Oder, que les naturels du pays avoient abandonnées : leurs dieux & leur religion passèrent avec eux dans le Brandebourg ; la principale de leurs idoles s'appeloit Irmanfœule, ce qui signifie colonne d'Irman ; les savans étymologistes d'Allemagne n'ont pas manqué de faire dériver le nom d'Irman, de Hermès qui est le même que le Mercure des Grecs & des Egyptiens.

Il est connu à tous ceux qui sont versés dans la littérature Allemande, que c'est une fantaisie générale parmi leurs savans, de trouver des rapports entre les divinités de la Germanie & celles des Egyptiens, des Grecs & des Romains.

A a a 2

Il

<sup>a</sup> Orose & Grégoire de Tours.



Il n'est malheureusement que trop vrai, que l'erreur & la superstition semblent être le partage de l'humanité; tous les peuples ont eû la même pente pour l'idolatrie, & comme ils ont tous à peu-près les mêmes passions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre: la crainte donna le jour à la crédulité, & l'amour-propre intéressa bientôt le ciel au destin des hommes; de-là nâquirent tous ces cultes différens, qui n'étoient à proprement parler que des soumissions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiser la colère céleste dont on redoutoit les effets: la raison humaine, altérée & abrutie par la terreur que toutes sortes de grandes calamités lui inspiroient, ne favoit à qui s'en prendre pour se rassûrer contre ses craintes; & comme les malades ont recours à tous les remèdes pour essaïer s'ils n'en trouveront point un qui les guérisse, le genre humain supposa, dans son aveuglement, une essence divine & une vertu secourable dans tous les objets de la nature, depuis les plus sublimes jusqu'aux plus abjects: tout fut adoré; l'encens fuma pour des champignons; le crocodile eut



eut des autels; les statues des grands hommes, qui les premiers avoient gouverné des nations, eurent des temples & des sacrificateurs; & dans les tems où des afflictions générales désoloient un païs, la superstition redoubloit.

Les savans Allemans ont raison de dire en ce sens, que la superstition est la même chez toutes les nations: mais quoiqu'elle soit en général une suite de la crédulité, elle se manifeste cependant sous des nuances variées à l'infini & proportionnées au génie des nations: j'aurois peine à me persuader que les fables ingénieuses des Grecs, Minerve, Vénus & Apollon, eussent été connues dans ce païs du tems du paganisme; mais nos profonds étymologistes ne s'embarassent pas des vraisemblances; ils croient ennoblir leur mythologie, en donnant à leurs dieux des origines Grecques ou Romaines; comme si le nom de ces peuples pouvoit rendre l'idolatrie plus respectable, & que l'extravagance des Grecs valût mieux que celle des Allemans.

Irmanfœüle n'étoit pas le seul dieu des Sa-



xons; on trouva sous une de leurs idoles l'inscription suivante: JE FUS AUTREFOIS LE DUC DES SAXONS, J'EN SUIS DEVENU LE DIEU. Angelus soutient, qu'ils adoroient le soleil sous la forme d'une tête radieuse, & que cette idole donna son nom à la ville de Sonnenbourg où elle étoit placée: le même auteur prétend qu'ils adoroient de même Vénus représentée à demi-nue, aiant la mammelle gauche percée par une flèche, & trois Graces plus petites qu'elle qui l'entouroient; ces peuples la nommoient Magda, ce qui veut dire fille, & Angelus assure qu'elle donna son nom à Magdebourg où elle avoit ses autels; <sup>a</sup> on voioit encore des ruines de son temple dans cette ville avant que Tilli l'eût saccagée: ce qui paraît de plus remarquable dans le culte que les Saxons rendoient à cette divinité, étoient les jeux qu'ils célébroient en son honneur; ils consistoient en des tournois que faisoient tous les jeunes-gens des bourgades voisines; ils déposoient une somme d'argent entre les mains des juges, pour doter une jeune fille qui étoit

<sup>a</sup> Annales de Magdebourg.



étoit donnée en mariage, comme le prix dû à celui qui l'avoit emporté à la joute: les annales de Magdebourg témoignent que ces jeux se célébroient encore, comme des restes du paganisme, l'année 1279 & l'année 1387.

Le luxe s'introduisit dans la religion, lorsque les richesses augmentèrent: anciennement les peuples tenoient, qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs dieux dans des temples bâtis de mains d'hommes, & ils les adoroient dans leurs bois sacrés; mais à mesure que les mœurs s'adoucirent, leurs dieux vinrent habiter les villes: <sup>a</sup> cependant l'ancien usage ne fut pas entièrement aboli; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des chênes & de les arroser du sang des victimes.

Les prêtres <sup>b</sup> de ces tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le peuple: outre leur sacerdoce, ils exerçoient une triple charlatanerie; ils fabriquoient des oracles & se méloient de l'astrologie

<sup>a</sup> Linderbrock.

<sup>b</sup> Freinsheimius & Schmidt.



trologie & de la médecine: il ne falloit pas tant de ruses pour abuser ce peuple imbécille & grossier; aussi fut-il bien difficile de détruire une religion ancrée par tant de superstitions dans les esprits: toute l'Allemagne étoit encore attachée au culte des idoles, quand Charlemagne & après lui Henri - l'oïseleur entreprirent de convertir ces peuples; après bien des efforts inutiles, ils n'y réussirent qu'en noiant l'idolatrie dans des torrens de sang humain qu'ils versèrent.

## ARTICLE II.

*CONVERSION DES PEUPLES AU CHRISTIANISME, ET DE L'ÉTAT DE LA RELIGION CATHOLIQUE DANS LE BRANDEBOURG.*

La folie de tous les peuples est d'illustrer la noblesse de leurs loix, de leurs coutumes & de leur religion, par l'antiquité de leur origine: les Allemans, non contents d'avoir dérobé leurs dieux aux Grecs, ont encore voulu passer pour aussi vieux chrétiens que les autres nations de l'Europe: ils  
ont



ont trouvé dans St. Jérôme je ne fai quel passage qui dit, à ce que Staphonius & Smitius prétendent, que l'apôtre Thomas vint prêcher l'évangile au nord de l'Allemagne: il n'y prêcha donc que l'incrédulité, car le peuple demeura païen bien longtems après lui.

Quoiqu'on dise, il ne se trouve aucune trace du christianisme dans le Brandebourg que du tems de Charlemagne; <sup>a</sup> cet empereur, après avoir remporté différentes victoires sur les Saxons & les Brandebourgeois, vint établir son camp à Wolmerstedt <sup>b</sup> auprès de Magdebourg; & il n'accorda la paix à ces provinces qu'il avoit subjuguées, qu'à condition qu'elles embrasseroient le christianisme: l'impuissance de résister à un ennemi aussi redoutable & la crainte des menaces conduisirent ces peuples au batême qui leur fut administré dans le camp de l'empereur: mais la sécurité les ramena tous à l'idolatrie, dès que l'empereur se fût éloigné avec son armée de leur voisinage.

B b b

L'em-

<sup>a</sup> dans le VIII siècle.

<sup>b</sup> Henri Meibomius.



927.

L'empereur Henri l'oïseleur triompha ensuite, à l'exemple de Charlemagne, des habitans des bords de l'Elbe & de l'Oder; & après bien du sang répandu, ces peuples furent subjugués & convertis: les chrétiens détruisirent par zèle les idoles du paganisme, de sorte qu'il ne nous en est presque resté aucun vestige: les niches de ces idoles vacantes furent remplies de saints de toute espèce; & de nouvelles erreurs succédèrent aux anciennes.

En l'année 939 l'empereur Othon I fonda les évêchez de Brandebourg & de Havelberg: il crut apparemment opposer par ce moien une digue au débordement de l'idolatrie, à laquelle ces peuples étoient enclins; comme les princes bâtissent des citadelles dans des villes nouvellement conquises, pour réprimer l'indocilité & la mutinerie de leurs habitans.

Le Brandebourg, une fois converti au christianisme, tomba bientôt dans l'excès du faux zèle; il se rendit à la fois tributaire du pape, de l'empereur



pereur & du marckgrave qui le gouvernoit: le peuple ne tarda pas à se repentir de sa sottise; il regretta ses idoles, qui étoient des objets palpables de son culte, & qui lui étoient bien moins onéreuses que les tributs qu'il païoit tous les ans au pape qu'il ne voioit jamais: l'amour de la liberté, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de son intérêt, tout le ramena à ses faux dieux: Mistévoïus roi des Vandales se mit à la tête du parti du paganisme renaissant, & il rétablit l'ancien culte après avoir chassé le marckgrave Thierrî de Brandebourg: ce furent encore des guerriers, qui pour la troisième fois rétablirent le christianisme dans le Brandebourg; la religion catholique triomphante y parut alors sans contrainte, & entraîna après elle les plus grands scandales: les évêques étoient ignorans, cruels, ambitieux, & de plus guerriers; ils portèrent les armes en personne contre les marckgraves & contre d'autres voisins, pillant, ravageant, brûlant les contrées, & s'arrogeant (malgré une vie aussi souillée de crimes) un pouvoir absolu sur les consciences.



Ces défordres étoient si communs dans ces tems, que l'histoire en fourmille d'exemples; je me contenterai d'en rapporter deux seulement <sup>a</sup>: en 1278. l'archevêque Gunther de Magdebourg fit la guerre à l'électeur Othon surnommé le sagittaire, le fit prisonnier & l'obligea de se rançonner moiennant une somme de sept-mille marcs d'argent: en 1391. l'archevêque Albert, qui étoit toujours armé, se faisit du sieur de Brédow, qui étoit gouverneur général de la Marche; prit la ville de Rathenau, & pénétra le long de la Havel, le flambeau dans une main & l'épée dans l'autre, & désola ainsi tout le païs.

L'ignorance crasse où vivoient ces peuples pendant le treizième siècle, étoit un terrain où la superstition devoit fructifier; aussi ne manqua-t-on pas de miracles, ni d'aucune supercherie capable d'affermir l'autorité des prêtres.

Lockélius raconte gravement, que le prince Othon aiant été excommunié par l'archevêque de Magdebourg pour des raisons frivoles, se moqua  
des

<sup>a</sup> Lockélius.



des censures de l'église; mais qu'il fut bien attrapé à son tour, lorsqu'il vit que des chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de sa table; & il rentra en lui-même: ces chiens étoient sans doute orthodoxes; malheureusement l'espèce en est perdue.

Les vierges miraculeuses, les images secourables & les reliques des saints avoient alors une vertu toute singulière <sup>a</sup>: le sang de Bêlitz entr'autres étoit fort renommé; voici ce que c'étoit: une cabaretière de cette ville vola une hostie consacrée, & l'enterra sous un tonneau dans sa cave pour avoir meilleur débit de sa bière; elle en eut des remords, car les cabaretières ont la conscience délicate; elle dénonça son crime au curé, qui vint en procession avec tout son attirail sacerdotal pour déterrer l'hostie; en enfonçant la pelle en terre, on vit bouillonner du sang, & tout le monde cria au miracle: l'imposture étoit trop grossière, & l'on fut que c'étoit du sang de bœuf que la cabaretière y avoit versé: ces miracles ne laissoient pas que

B b b 3

de

<sup>a</sup> 1249. annales du Brandebourg.



de faire impression sur l'esprit des peuples, mais ce n'en étoit pas assez <sup>a</sup>: la cour de Rome, toujours attentive à étendre sa domination à l'ombre des autels, ne négligeoit aucun des moyens qui pouvoient l'y conduire; dans le XIII. siècle se formèrent la plupart des ordres religieux; le pape en établit en Allemagne & dans le Brandebourg le plus qu'il pût, sous prétexte d'affermir par-là les esprits dans le christianisme: les misanthropes, les fainéans, les paresseux & toutes sortes de gens qui s'étoient déshonorés dans le monde, se réfugièrent dans ces asiles sacrés; ils appauvrirent l'état de sujets, en se séquestrant de la société & en renonçant à la bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens; ils furent à la charge des citoyens, ne se nourrissant que d'aumônes, ou faisant des acquisitions illicites; & quoique ces établissemens fussent également contraires aux loix de la société & de la bonne politique, le pape les introduisit dans toute l'Europe, & parvint sans opposition à lever une puissante armée de prêtres aux dépens



dépens de tous les princes, & d'entretenir de grosses garnisons dans des païs sur lesquels il n'avoit aucune souveraineté: mais dans ces tems les peuples étoient abrutis, les princes faibles, & la religion triomphante.

Quand une fois le christianisme eut poussé de profondes racines, il produisit des fanatiques de toute espèce: <sup>a</sup> la peste ravagea le Brandebourg en 1351. & c'en fut assez pour faire extravaguer la superstition: pour appaiser la colère céleste, on bâta des Juifs par force, on en brûla d'autres, on fit des processions, des vœux aux images miraculeuses; & l'imagination, échauffée par tant d'inventions folles ou bizarres, enfanta enfin l'ordre des flagellans; c'étoient des chrétiens mélancoliques & atrabilaires, qui se fouettoient avec des verges d'archal dans les processions publiques; cependant le pape eut horreur de ces macérations monstrueuses, & réprova l'ordre & ses abus.

On tourna la dévotion du public sur des objets plus doux: le pape Jean XXII. établit des bureaux

<sup>a</sup> Cramer, Baronius, Lockélius.



reaux d'indulgences dans le Brandebourg; les Augustins trafiquoient de ces indulgences, & en envoioient le produit à Rome: les miracles devinrent à la fin si fréquens, \* que les auteurs rapportent qu'il tomba l'année 1500. une pluie de croix rouges & blanches sur tous les passans; on trouva même de ces croix dans le pain, ce qui fut regardé comme le présage d'un grand malheur.

Le siècle que Leon X. illustra en Italie, y resuscitant les beaux arts & les sciences ensevelies depuis longtems sous l'ignorance & le mauvais goût; ce siècle, dis-je, n'étoit point aussi célèbre pour les ultramontains: l'Allemagne étoit encore plongée dans l'ignorance la plus grossière, & elle languissoit sous un gouvernement tout-barbare: point de mœurs; aucunes connaissances: & la raison humaine, privée des lumières de la philosophie, demeuroit abrutie dans sa stupidité: le clergé & le peuple, dans le même cas sur ces articles, n'avoient aucun reproche à se faire.

Dans ce tems où les prêtres abusoient si grossièrement

\* Lockélius, Annales de Brandebourg.



fièrement de la crédulité des hommes, où ils se fervoient de la religion pour s'enrichir, où les ecclésiastiques menaient la vie la plus scandaleuse, un simple moine entreprit de réformer tant d'abus; il rendit aux hommes par son exemple, l'usage de la raison qui leur avoit été interdit pendant tant de siècles; & l'esprit humain, enhardi par le recouvrement de sa liberté, étendit de tous côtés la sphère de ses connaissances.

## ARTICLE III.

*DE LA RELIGION SOUS LA RÉFORME.*

Je ne considérerai point l'ouvrage de la réforme du côté de la théologie & de l'histoire; les dogmes de cette religion & les événemens qu'elle fit naître, sont si connus que ce n'est pas la peine de les répéter: une révolution si grande & si singulière, qui changea presque tout le système de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philosophiques.

La religion catholique, qui s'étoit élevée sur

C c c

la



la ruine de celle des juifs & des païens, subsistoit depuis quinze siècles; humble & douce sous les persécutions, mais fière après son établissement, elle persécuta à son tour: tous les chrétiens étoient soumis au pape, qu'ils croioient infallible, ce qui rendoit son pouvoir plus étendu que celui du souverain le plus despotique: un misérable moine s'éleva contre une puissance si solidement établie; & la moitié de l'Europe secoûa le joug de Rome.

Toutes les raisons qui contribuèrent à ce changement extraordinaire, subsistant longtems avant qu'il vînt à éclore, préparoient d'avance les esprits à ce dénoûment: la religion chrétienne étoit si dégénérée, qu'on n'y reconnoissoit plus les caractères de son institution; rien ne surpassoit dans son origine la sainteté de sa morale; mais la pente du cœur humain à la corruption en pervertit bientôt l'usage: ainsi les sources les plus pures du bien sont devenues des principes de toutes sortes de maux pour les hommes: cette religion, qui enseignoit l'humilité, la charité & la patience, s'établit par le fer & par le feu; les prêtres des autels,  
dont



dont la sainteté & la pauvreté devoient être le partage, menèrent une vie scandaleuse; ils acquirent des richesses; ils devinrent ambitieux; quelques uns furent des princes puissans: le pape, qui originairement relevoit des empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire & de les déposer; il fulmina des excommunications; il mit des royaumes en interdit; & il outra si prodigieusement les choses, que de quelque manière que ce fût, il falloit à la fin que le monde se révoltât contre tant d'abus.

La religion changea ainsi que les mœurs; elle perdit de siècle en siècle sa simplicité naturelle; & à force de fard, elle devint méconnaissable: tout ce qu'on y ajouta n'étoit que l'ouvrage des hommes; il devoit périr comme eux: au concile de <sup>a</sup> Nicée, la divinité <sup>b</sup> du fils fut déclarée égale à celle du père; & le saint-esprit, annexé à ces deux personnes, forma la Trinité: on défendit aux prêtres de se marier par les ordonnances d'un concile de

C c c 2

Tolè-

<sup>a</sup> L'an 325.

<sup>b</sup> Origène & St. Justin n'étoient pas de ce sentiment; ce dernier dit dans son dialogue p. 316. que la grandeur du fils n'approche pas de celle du père.



Tolède <sup>a</sup>; cependant ils ne se soumirent à la volonté de l'église que dans le XIII. siècle: le purgatoire prit naissance dans le VI. siècle; le concile de Trente en fit depuis un dogme: le culte des images avoit été autorisé par le second concile de Nicée <sup>b</sup>; & la transubstantiation fut établie par les pères du concile de Trente <sup>c</sup>: les écoles de théologie soutenoient déjà l'infailibilité du pape, depuis que les évêchez de Rome & de Constantinople se trouvoient en opposition: quelques solitaires fondèrent des ordres religieux, & rendirent toute spéculative une vie qui doit se passer en action pour le bien de la société: les couvens se multiplièrent à l'infini, & une grande partie du genre humain y fut enseveli: enfin toutes sortes de supercheries s'inventèrent, pour surprendre la bonne - foi du vulgaire; & les faux miracles devinrent presque communs.

Ce n'étoit pas cependant par des changemens qui regardoient l'objet de la foi, que la réforme pouvoit

<sup>a</sup> tenu l'année 400.

<sup>b</sup> tenu en 781.

<sup>c</sup> en 1545.



pouvoit venir dans la religion: du nombre des gens qui pensent, la plupart tournent toute la sagacité de leur esprit du côté de l'intérêt & de l'ambition; peu combinent des idées abstraites, & encore moins réfléchissent profondément sur des matières aussi importantes; & le peuple, la plus respectable, la plus nombreuse & la plus infortunée partie de la société, fuit les impressions qu'on lui donne.

Il n'en étoit pas ainsi du pouvoir tyrannique que le clergé exerçoit sur les consciences; les prêtres dépouilloient les hommes de leurs biens & de leur liberté; cet esclavage, qui s'appesantissoit chaque jour, excitoit déjà des murmures: l'homme le plus stupide comme le plus spirituel, dès qu'il a de la sensibilité, s'apperçoit du mal qu'il souffre; tous tendent à leur bien-être; ils endurent un tems, mais à la fin la patience leur échape; & les vexations que tant de peuples souffroient, auroient inmanquablement donné lieu à quelque réforme, si le clergé Romain, fortement agité par des dissensions intestines, n'eût enfin donné lui-même le



signal de la liberté, en arborant l'étendart de la révolte contre le pape: les Vaudois, les Wicléfites & les Hussites avoient déjà commencé à remuer; mais Luthér & Calvin, aussi audacieux & nés dans des conjonctures plus favorables, consommèrent enfin ce grand ouvrage.

Les Augustins étoient en possession du trafic des indulgences; le pape chargea les Dominicains de les prêcher, ce qui excita une querelle furieuse entre ces deux ordres: les Augustins déclamèrent contre le pape; Luthér, qui étoit de leur ordre, attaqua avec véhémence les abus de l'église; il arracha d'une main hardie une partie du bandeau de la superstition; il devint bientôt chef de parti; & comme sa doctrine dépouilloit les évêques de leurs bénéfices & les couvens de leurs richesses, les souverains suivirent en foule ce nouveau convertisseur.

La religion prit alors une forme nouvelle, & se rapprocha beaucoup de son ancienne simplicité: ce n'est point ici le lieu d'examiner, s'il n'eût pas mieux valu lui laisser plus de pompe & d'extérieur,



rieur, pour qu'elle en imposât davantage au peuple, qui n'est frappé & ne juge que par les sens; il paraît qu'un culte tout spirituel, & aussi nud que l'est celui des protestans, n'est pas fait pour des hommes matériels & grossiers, incapables de s'élever par la pensée à l'adoration des plus sublimes vérités.

La réforme fut utile au monde, & sur-tout aux progrès de l'esprit humain; les protestans, obligés de réfléchir sur des matières de foi, se dépouillèrent tout d'un coup des préjugés de l'éducation, & se virent en liberté de se servir de leur raison, de ce guide qui est donné aux hommes pour les conduire, & dont au moins ils devroient faire usage pour l'objet le plus important de leur vie: les catholiques vivement attaqués furent obligés de se défendre; les ecclésiastiques étudièrent, & ils sortirent de l'ignorance crasse & honteuse dans laquelle ils croupissoient presque généralement.

S'il n'y avoit qu'une religion dans le monde, elle feroit superbe & despotique sans retenue; les ecclésiastiques feroient autant de tyrans, qui  
 exer-



exerçant leur sévérité sur le peuple, n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes; la foi, l'ambition & la politique leur asserviroient l'univers: à présent qu'il y en a plusieurs, aucune de ces sectes ne fort, sans s'en repentir, des voies de la modération; l'exemple de la réforme est un frein qui empêche le pape de se livrer à son ambition, & il craint avec raison la défection de ses membres, s'il abuse de son pouvoir; aussi devient-il sobre d'excommunications, depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII. & le royaume d'Angleterre: le clergé catholique & le protestant, qui s'observent avec une disposition égale à la critique, sont obligés des deux côtés à garder au moins une décence extérieure; ainsi tout reste en équilibre: heureux, si l'esprit de parti, le fanatisme & un excès d'aveuglement ne les précipitent jamais dans des guerres dont la fureur est le partage, & que des chrétiens ne devroient jamais se faire! En regardant la religion simplement du côté de la politique, il paraît que la protestante est la plus convenable aux républiques & aux monarchies; elle s'accorde

le



le mieux avec cet esprit de liberté qui fait l'essence des premières: car dans un état où il faut des négocians, des laboureurs, des artisans, des soldats, des sujets en un mot, il est sûr que des citoyens, qui font vœu de laisser périr l'espèce humaine, deviennent pernicious.

Dans les monarchies, la religion protestante qui ne relève de personne, est entièrement soumise au gouvernement; au lieu que la catholique établit un état spirituel, tout-puissant, fécond en complots & en artifices dans l'état temporel du prince; que les prêtres qui dirigent les consciences, & qui n'ont de supérieur que le pape, sont plus maîtres des peuples que le souverain qui les gouverne, & que par une adresse à confondre les intérêts de Dieu avec l'ambition des hommes, le pape s'est vu souvent en opposition avec des souverains, sur des sujets qui n'étoient aucunement du ressort de l'église.

*Donné  
aujourd'hui.*

Dans le Brandebourg & dans la plupart des provinces de l'Allemagne, le peuple portoit impatiemment le joug du clergé Romain; c'étoit une

D d d

religion



religion trop onéreuse pour des païs aussi peu opulens; le purgatoire, la messe des morts & des vivans, le jubilé, les annates, les indulgences, les péchez véniels & mortels, les pénitences changées en amendes pécuniaires, les affaires matrimoniales, les vœux, les offrandes, étoient autant d'impôts que le pape levoit sur la crédulité, & qui lui donnoient des revenus aussi solides que le Mexique en fournit à l'Espagne; ceux qui les paioient, étoient épuisés & mécontents; il n'étoit donc pas même nécessaire d'employer l'évidence des argumens, pour disposer ces esprits à recevoir la réforme; ils crièrent contre le clergé qui les opprimoit: un homme vint qui promit de les en délivrer, & ils le suivirent.

Joachim II. fut le premier électeur, qui embrassa la religion Luthérienne: sa mère, qui étoit une princesse de Danemarck, lui communiqua ses sentimens: car la nouvelle doctrine avoit pénétré en Danemarck, avant que d'être reçue dans le Brandebourg: le païs suivit l'exemple du prince, & tout le Brandebourg se fit protestant: Matthieu

Jagow



Jagow évêque de Brandebourg administra le sacrement sous les deux espèces dans le couvent des moines noirs: ce couvent devint ensuite la cathédrale de Berlin: Joachim II. se distingua dans le parti, tant par les lettres de controverse qu'il écrivit au roi de Pologne, que par les discours éloquens (à ce que disent les auteurs <sup>a</sup>) que ce prince prononça à la diète d'Augsbourg, en faveur des protestans.

La réforme ne put point détruire toutes les erreurs; quoiqu'elle eût ouvert les yeux du peuple sur une infinité de superstitions, il s'en conserva encore beaucoup d'autres; tant la pente de l'esprit humain vers l'erreur est inconcevable; Luthér, qui ne croioit point au purgatoire, admettoit les revenans & les démons dans son système: il soutint même que Satan lui apparut à Wittemberg, & qu'il l'exorcisa en lui jettant un cornet d'encre à la tête: il n'y avoit alors presque aucune nation qui ne fût imbue de pareils préjugés; la cour & (à plus forte raison) le peuple avoient l'esprit rempli de

D d d 2

for-

<sup>a</sup> Lockélius, Annales de Brandebourg.



fortilèges, de divinations, de revenans & de démons: en 1553 deux vieilles femmes passèrent par l'épreuve du feu, pour se purger de l'accusation de forcellerie: la cour avoit son astrologue; l'un prédit à la naissance de Jean-Sigismond, que ce prince seroit heureux, à cause qu'au même tems on avoit découvert au ciel une étoile nouvelle dans la constellation de Cassiopée: l'astrologue n'avoit pas prédit cependant que Jean-Sigismond se feroit réformé pour gagner les Hollandais, dont les secours lui devinrent utiles dans la poursuite de ses droits sur le duché de Clèves.

Depuis que le schisme de Luthér divisoit l'église, les papes & les empereurs firent toute sorte d'efforts pour amener les esprits à la réunion; les théologiens des deux partis tinrent des conférences tantôt à Toren, tantôt à Augsbourg; on agitoit les matières de religion à toutes les diètes de l'empire: mais toutes ces tentatives furent inutiles; il s'ensuivit enfin une guerre cruelle & sanglante, qui s'appaisa & se ranima à différentes reprises; l'ambition des empereurs, qui vouloient opprimer la liberté



berté des princes & la conscience des peuples, l'aluma souvent : mais la rivalité de la France & l'ambition de Gustave-Adolphe roi de Suède, fauvèrent l'Allemagne & la religion du despotisme de la maison d'Autriche.

Les électeurs de Brandebourg se conduisirent dans ces troubles avec sagesse ; ils furent modérés & tolérans ; Frédéric-Guillaume, qui avoit acquis par la paix de Westphalie des provinces qui lui donnoient des sujets catholiques, ne les persécuta point ; il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ses états, & leur accorda des synagogues.

Frédéric I. fit quelquefois fermer les églises catholiques par représailles des persécutions que l'électeur palatin fit souffrir à ses sujets protestans ; mais le libre exercice de religion fut toujours rendu aux catholiques : les réformés essayèrent de persécuter les Luthériens dans le Brandebourg ; ils profitèrent des dispositions où le roi étoit en leur faveur, pour établir des prêtres réformés dans des villages où il y en avoit eû de Luthériens ; ce qui



prouve bien que la religion ne détruit pas les passions dans les hommes, & que les gens d'église, de quelque opinion qu'ils soient, sont toujours prêts à opprimer leurs adversaires, quand ils se croient les plus forts.

Il est honteux à l'esprit humain d'avouer, qu'au commencement d'un siècle aussi éclairé que l'est le XVIII, toutes sortes de superstitions ridicules se soient encore conservées; les gens raisonnables, comme les esprits faibles, croient encore aux revenans: je ne sais quelle tradition populaire portoit, qu'un spectre blanc se faisoit voir à Berlin toutes les fois qu'un prince de la maison devoit mourir; le feu roi fit saisir & punir un malheureux qui avoit joué le revenant; les esprits, rebutés d'une aussi mauvaise réception, ne se montrèrent plus, & le public fut désabusé.

En 1708 une femme, qui avoit le malheur d'être vieille, fut brûlée comme sorcière: ces suites barbares de l'ignorance affectèrent vivement Thomafius, savant professeur de Halle; il couvrit de ridicule les juges & les procès de forcellerie; il

tint



tint des conférences publiques sur les causes physiques & naturelles des choses, & déclama si fort qu'on eut honte de continuer l'usage de ces procès; & depuis lui le sexe put vieillir & mourir en paix.

De tous les savans qui ont illustré l'Allemagne, Leibnitz & Thomafius rendirent les plus grands services à l'esprit humain; ils enseignèrent les routes, par lesquelles la raison doit se conduire pour parvenir à la vérité; ils combattirent les préjugés de toute espèce; ils en appellèrent dans tous leurs ouvrages à l'analogie & à l'expérience, qui sont les deux béquilles avec lesquelles nous-nous traînons dans la carrière du raisonnement; & ils firent nombre de disciples.

Les réformés devinrent plus pacifiques sous le règne de Frédéric-Guillaume, & les querelles de religion cessèrent; les Luthériens profitèrent de ce calme; Francke ministre de leur parti établit, sans y mettre du sien, un collège à Halle, où se formoient de jeunes théologiens, & dont sortirent dans la suite des essains de prêtres, qui formèrent  
une







---

DES MŒURS,  
DES COUTUMES,  
DE L'INDUSTRIE,  
DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN  
DANS LES ARTS ET DANS LES SCIENCES.

Pour acquérir une connaissance parfaite d'un état, il ne suffit pas d'en savoir l'origine, les guerres, les traités, le gouvernement, la religion; d'être instruit des revenus du souverain: ces parties sont à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'histoire: il en est cependant encore d'autres, qui sans avoir le brillant des premières, n'en sont pas moins utiles; nous comptons de ce nombre tout ce qui se rapporte aux mœurs des habitans, comme l'origine des nouveaux usages, l'abolition des anciens, la naissance de l'industrie,

E c c les



les causes qui l'ont développée, les raisons de ce qui a hâté ou ralenti les progrès de l'esprit humain; & sur tout, ce qui caractérise le plus le génie de la nation dont on parle: ces objets intéresseront toujours les politiques & les philosophes; & nous osons avancer avec hardiesse, que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'histoire.

Nous ne présentons au lecteur dans cet ouvrage, qu'un choix des traits les plus frappans & les plus caractéristiques du génie des Brandebourgeois en chaque siècle: mais quelle différence entre ces siècles? des nations qu'un océan immense sépare, & qui habitent sous les tropiques opposés, ne diffèrent pas plus dans leurs usages que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, si nous les comparons du tems de Tacite au tems de Henri l'oiseleur, ceux de Henri l'oiseleur à ceux de Jean le Ciceron, & enfin ceux-là aux habitans de l'électorat sous Frédéric I. roi de Prusse.

Le grand nombre des hommes, distrait par la variété infinie des objets, regarde sans réflexion la  
lan-



lanterne magique de ce monde; il s'apperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les usages, que l'on passe légèrement dans une grande ville sur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvu qu'elle y épargne le petit cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié: cependant, après une courte absence, on trouve à son retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

Qu'il est instructif & beau de passer en revue tous les siècles qui ont été avant nous, & de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos tems! prendre une nation dans la stupidité grossière, la suivre dans ses progrès, & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'est civilisée; c'est étudier dans toutes ses métamorphoses le ver à soie devenu chrysalide & enfin papillon.

Mais que cette étude est humiliante! il ne paraît que trop qu'une loi immuable de la nature oblige les hommes à passer par bien des impertinences pour arriver à quelque chose de raisonnable: remontons aux origines des nations, nous les



trouverons également barbares: les unes sont arrivées par une allure lente & par bien des détours, à un certain degré de perfection; les autres y sont parvenues par un essor rapide: toutes ont tenu des routes différentes; & encore la politesse, l'industrie & tous les arts, ont-ils pris dans les différens païs où ils ont été transplantés, un goût de terroir qu'ils ont reçu du caractère indélébile de chaque nation: ceci se fera sentir davantage, si nous lisons des ouvrages écrits à Padoûe, à Londres, ou à Paris; ils se distingueront sans peine, quand même les auteurs y traiteroient la même matière; je n'en excepte que la géométrie.

La variété inépuisable que la nature jette dans ces caractères généraux & particuliers, est une marque de son abondance, mais en même-tems de son économie: car, quoique tant de nations innombrables qui couvrent la terre aient chacune leur génie différent, il semble cependant que certains grands traits, qui les distinguent des autres, sont inaltérables: tout peuple a un caractère à foi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il



qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais : nous pourrions facilement appuyer cette opinion sur des preuves physiques ; mais il ne faut pas nous écarter de notre sujet : il s'ensuit donc que les princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des peuples ; qu'ils n'ont jamais pu forcer la nature à produire des grands - hommes, lors qu'elle s'y refusoit : quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le font pas ; elles s'ouvrent tout à coup en fournissant des richesses abondantes, & se perdent dans le tems qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

Quiconque a lu Tacite & César, reconnaîtra encore les Allemans, les Français & les Anglais, aux couleurs dont ils les peignent ; dix - huit siècles n'ont pu les effacer : comment donc un règne pourroit - il effectuer ce que tant de siècles n'ont pu faire ? un statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plaît ; il en fera un Esope, ou un Antinoüs ; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois : certains vices dominans & certaines vertus resteront toujours à cha-



que peuple: si donc les Romains nous paraissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tibères, c'est que les crimes étoient sévèrement punis; le vice n'osoit lever sa tête impure, mais les vicioux n'en subsistoient pas moins: les souverains donneront un certain vernis de politesse à leur nation; ils maintiendront les loix dans leur vigueur, & les sciences dans la médiocrité; mais ils n'altéreront jamais l'essence des choses: ils n'ajoutent que quelque nuance passagère à la couleur dominante du tableau.

C'est ce que nous avons vû de nos jours en Russie: Pierre I. fit couper la barbe à ses Moscovites; il leur ordonna de croire à la procession du saint-esprit; il en fit habiller quelques-uns à la Française; on leur apprit même des langues: cependant on distinguera encore longtems les Russes des Français, des Italiens, & des autres nations de l'Europe.

Il n'y a, je croi, que la dévastation entière des états & leur repeuplement par des colonies étrangères, qui puissent produire un changement  
total



total dans l'esprit d'un peuple: mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est dès-lors plus la même nation; & il resteroit encore à favoir, si l'air & la nourriture ne rendroient pas avec le tems ces nouveaux habitans semblables aux anciens.

Nous-nous sommes crû obligés de séparer ce morceau, qui traite des mœurs des Brandebourgeois, du reste de l'histoire, à cause que dans celle-là on s'est restraint à la politique & à la guerre; & que ces détails qui regardent les usages, l'industrie & les arts, étant répandus dans tout un ouvrage, auroient peut-être échappé au lecteur; au-lieu qu'il les trouve à-présent sous un seul point de vûe, où ils forment seuls un petit corps d'histoire.

Les auteurs latins m'ont servi de guide dans les commencemens de cet ouvrage, au défaut total de ceux du païs: Lockélius, que j'aurai lieu de citer souvent, m'a éclairé dans les régences ténébreuses des marckgraves des quatre premières races; & les archives m'ont fourni des matériaux, pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des tems que la maison de Hohenzollern a possé-



possédé cet électorat, ce qui nous ramène jusqu'à nos jours.

## EPOQUE PREMIERE.

Dans la longue énumération que Tacite fait des peuples d'Allemagne, il s'est trompé sur le mot d'Ingevoner qui signifie habitans, & sur celui de Germanier qui veut dire gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des nations particulières: la quantité de ces guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

Les premiers habitans de la Marche furent des Teutons, & après eux les Semnons, dont Tacite dit que c'étoient les plus nobles d'entre les Suèves.

Dans ces tems reculés, l'Allemagne étoit tout-à-fait barbare; les peuples grossiers & à moitié sauvages habitoient les forêts; de mauvaises cabanes leur servoient de demeures; ils se marioient jeunes, & peuploient d'autant plus que les femmes étoient

rare-



rarement stériles : la nation alloit toujours en se multipliant ; & comme les enfans se bornoient à cultiver les champs de leurs pères , au lieu de défricher des terres nouvelles , il s'ensuivoit que ces petits héritages ne fournissant pas , dans les meilleures années mêmes , à l'entretien d'un peuple aussi nombreux , les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur subsistance ; de-là ces grands débordemens de barbares qui inondèrent les Gaules , l'Afrique & même l'empire Romain.

Les Germains étoient chasseurs par nécessité , & guerriers par instinct ; leur pauvreté rendoit les guerres intestines qu'ils se faisoient , courtes , car l'intérêt ne s'en méloit jamais ; leurs généraux , qui depuis devinrent leurs princes , s'appelloient *fürsten* , ce qui est une dérivation du mot de conducteur ; ils étoient renommés par leur taille haute , & pour avoir des corps robustes & endurcis aux travaux les plus pénibles ; leurs vertus principales étoient la valeur & la fidélité avec laquelle ils observoient leurs engagemens ; ils célébroient ces vertus par des hymnes , qu'ils ap-



prenoient à leurs enfans pour les transmettre à leur postérité.

Les auteurs Latins rendent eux-mêmes un illustre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres chefs des armées Romaines: si l'on applaudit au courage d'une nation qui (toutes choses égales) est victorieuse d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la bravoure de ces Germains, qui n'ayant pour eux que la confiance en leur propre force & une inflexible opiniâtreté à ne point céder la victoire, triomphèrent de la discipline Romaine, & de ces légions qui avoient à peine achevé de subjuguer la moitié du monde connu?

Quoiqu'en aient dit la plupart des historiens, il n'en est pas moins vraisemblable que les Romains passèrent l'Elbe malgré les Suèves; car on a découvert auprès de <sup>a</sup> Zossen, dans un champ quarré de huit-cens pas, quantité d'urnes pleines de médailles de l'empereur Antonin, de l'impératrice Faustine, & de quelques affiquets dont se paroient

<sup>a</sup> à six-milles de Berlin.



paroient les dames Romaines: ce n'est pas assurément un champ de bataille, car les Suèves n'auroient pas enfoûi sous terre l'argent de leurs ennemis pour honorer leurs funérailles; on peut en conjecturer (ce me semble) avec certitude, que ce lieu servit de camp à quelques cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait passer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens & de l'approche des barbares.

Brandebourg est la plus ancienne ville de la Marche; les annales <sup>a</sup> fixent sa fondation l'an du monde 3588, ce qui feroit 416 ans avant l'ère vulgaire; on dit qu'elle fut bâtie & reçut son nom du même Brennus qui saccagea Rome: on entrevoit dans l'obscurité les noms de quelques rois <sup>b</sup> Vandales, qui furent apparemment plus ambitieux & plus inquiets que les autres: on trouve de plus dans les annales, que Witikind roi des Saxons, Hermanfried roi de Thuringe & Richimire roi des Francs, s'allièrent, domptèrent les Semnons,

Fff 2

&amp; en-

<sup>a</sup> imprimées en 1595.

<sup>b</sup> Hoterus & Wenceslas.



& entourèrent les premiers de murailles ces villes conquises, pour contenir le païs dans l'obéissance.

## EPOQUE SECONDE.

Charlemagne prit enfin <sup>a</sup> Brandebourg; & Henri l'oïseleur <sup>b</sup>, aiant entièrement subjugué les Saxons qui habitoient ces contrées, établit les marckgraves ou gouverneurs de frontières.

Les mœurs s'adoucirent sous les marckgraves: mais le païs étoit très-pauvre; il ne produisoit que les denrées les plus nécessaires à la vie; il avoit besoin de l'industrie de ses voisins; & comme personne ne recherchoit la sienne, l'argent reffortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit: cette disproportion dans la circulation des espèces, qui alloit toujours à leur diminution, baïffoit le prix de toutes choses; les denrées étoient à un si vil prix, que du tems de l'électeur Jean II. d'Ascanie, le boisseau de froment se vendoit 28. liards, celui  
de

<sup>a</sup> en 781.

<sup>b</sup> en 928.



de seigle 28. deniers, & six poules s'achetoient au marché pour un gros.

Les Berlinoïso passôient dès - lors pour des maris aussi fidèles que jaloux; les chroniques <sup>a</sup> en rapportent un exemple sensible: sous la régence de l'électeur Othon de Bavière, un secrétaire de l'archevêque de Magdebourg, voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de bourgeois, & lui proposa en badinant de se baigner avec lui: la femme se trouva offensée de cette proposition; le peuple s'attroupa; & les bourgeois de Berlin, qui n'entendoient pas raillerie, trainèrent le pauvre secrétaire dans une place publique, où ils le décapitèrent sans autre forme de procès: s'ils sont jaloux, du moins exercent - ils à - présent des vengeances plus douces.

Le païs croupissoit dans une misère affreuse sous la régence des princes des quatre premières races, & il n'en pouvoit fortir passant sans cesse d'une main à une autre: <sup>b</sup> Othon de Bavière fut

F f f 3

obligé

<sup>a</sup> Lockélius en 1364.

<sup>b</sup> en 1373.



obligé de vendre l'électorat à l'empereur Charles IV : celui-ci s'établit à Tangermünde; il y tint une cour brillante, & y bâtit un assez vaste château dont on voit encore les ruines: pendant que Joffe administroit le Brandebourg, les Vaudois persécutés en France se réfugièrent dans la ville d'Angermünde, à laquelle on donna le surnom d'hérétique: on ne voit pas pourquoi les Vaudois cherchèrent un asile dans le Brandebourg qui étoit alors catholique, & pourquoi ils y furent reçus quoiqu'on détestât leur hérésie.

Les princes de la maison de Luxembourg foulèrent les peuples le plus impitoyablement; ils engageoient l'électorat, dans leurs besoins, à ceux qui leur prêtoient les plus grosses sommes: ces créanciers, qui regardoient ce malheureux païs comme une hypothèque, commettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir; ils y vivoient à discrétion, comme dans une province ennemie: les voleurs infestoient les grands chemins; la police étoit inconnue, & la justice hors d'activité: les seigneurs de Quitzau & de Neuendorff, indignés  
du



du joug odieux que portoit leur patrie, firent une guerre ouverte aux fous-tyrans qui l'opprimoient : dans cette confusion totale & pendant cette espèce d'anarchie, le peuple gémissoit dans la misère : les nobles étoient tantôt les instrumens, tantôt les vengeurs de la tyrannie ; & le génie de la nation, abruti par la dureté de l'esclavage & par la rigueur d'un gouvernement barbare, demeuroit engourdi & paralytique.

### EPOQUE TROISIEME.

L'empereur Sigismond débrouïlla ce chaos, <sup>1415.</sup> en conférant le Brandebourg & la dignité électorale à Frédéric de Hohenzollern burggrave de Nuremberg : ce prince exigea l'hommage de ses nouveaux sujets ; mais le peuple, qui ne connoissoit que des maîtres cruels, eut de la peine à se soumettre à cette domination douce & légitime : Frédéric I réduisit les gentils-hommes à l'obéissance, par la terreur que répandit le gros canon avec lequel il forçoit les châteaux des rebelles ; ce canon étoit  
une



une pièce de 24 livres, en quoi consistoit toute son artillerie.

L'esprit de sédition ne se perdit pas si vite; les bourgeois de Berlin se révoltèrent à différentes reprises contre leurs magistrats: Frédéric II appaisa ces émeutes avec douceur & sagesse: la nécessité obligea ce prince d'hypothéquer les péages de Schiffelbein & de Drambourg au sieur Denis d'Osten, pour obtenir la somme de 1500 florins dont il avoit besoin pour se rendre à la diète de Nurenberg.

Les choses restèrent dans cette situation jusqu'à Jean-Cicéron: cet électeur fit les premiers efforts pour tirer le peuple de son imbecillité & de son ignorance; c'étoit beaucoup dans ce tems de ténèbres de s'appercevoir qu'on étoit ignorant: quoique cette première aurore du bon esprit ne fût qu'un faible crépuscule, elle produisit toutefois la fondation de l'université <sup>a</sup> de Francfort sur l'Oder: Conrad Wimpina professeur de Leipzig devint le premier recteur de cette nouvelle université, & il

<sup>a</sup> en 1495.



il en dressa les statuts: mille étudiants se firent inscrire dès la première année dans les fastes de l'université.

Il arriva, pour les progrès des sciences, que Joachim-Nestor les protégea autant que son père; c'étoit le Léon X. du Brandebourg; il possédoit les mathématiques, l'astronomie & l'histoire; il parloit avec facilité le Français, l'Italien & le Latin; il aimoit les belles lettres, & il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquaient.

Ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, que de civiliser une nation qui avoit été sauvage pendant tant de siècles; il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des sciences se communique à tout un peuple: les jeunes gens étudioient à la vérité; mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens usages & à leur grossièreté; les nobles voloient encore sur les grands chemins; la dépravation des mœurs étoit si générale en Allemagne, que la diète de l'empire assemblée à Trèves, voulant y mettre un frein,

G g g

défen-



défendit de blasphemer, & de s'abandonner à ces excès de débauche qui ravalent l'humanité & rendent les hommes inférieurs aux animaux.

Il y avoit dès-lors des vignes plantées dans l'électorat; le baril de vin se vendoit de ce tems à 30 gros, & le boisseau de seigle à 21 liards: les espèces commençoient à circuler davantage: Joachim-Nestor fit même construire quelques bâtimens, entr'autres le château de Potsdam: tout le monde étoit habillé à l'Allemande, ce qui répond à peu-près à l'ancien habillement Espagnol; les hommes portoient des pourpains & de larges fraises: les princes, <sup>a</sup> les comtes & les chevaliers portoient des chaînes d'or au cou; il n'étoit permis aux gentils-hommes que d'avoir trois anneaux d'or à la cravate; l'habillement des femmes ressembloit à celui des Augsbourgeoises ou des filles de Strasbourg.

On commença enfin à connaître un certain luxe proportionné à ces tems; mais comme on ne trouve point que l'industrie ni le commerce du  
Bran-

<sup>a</sup> Lockélius.



Brandebourg firent des progrès à proportion des dépenses, l'augmentation des richesses & leur cause demeurent un problème difficile à résoudre.

Dès l'année 1560 on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenses des électeurs; car lorsque Joachim II. se rendit à la diète de <sup>a</sup> Franckfort, il eut <sup>b</sup> 68 gentils-hommes à sa suite, & 452 chevaux dans ses équipages: le grand jeu s'introduisit à Berlin au retour de ce voyage; cette mode passa de la cour à la ville où on fut obligé de la défendre, à cause que quelques bourgeois avoient perdu plus de mille écus dans une séance.

Les annales disent, qu'au mariage de Joachim II. avec Sophie fille de Sigismond roi de Pologne, l'électeur coucha la nuit des noces armé de toutes pièces auprès de sa jeune épouse; comme si les tendres combats de l'amour demandoient des préparatifs aussi redoutables: un mélange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les cou-

G g g 2

tumes

<sup>a</sup> en 1562 convoquée par l'empereur Ferdinand pour l'élection d'un roi des Romains.

<sup>b</sup> Lockélius.



tumes de ces tems: ces singularités venoient de ce que le siècle vouloit sortir de la barbarie; il cherchoit le bon chemin & le manquoit; sa grossièreté confondoit les cérémonies avec la politesse, la magnificence avec la dignité, les débauches avec le plaisir, la pédanterie avec le savoir, & les platitudes grossières des bouffons avec les ingénieuses faillies de l'esprit.

On doit rapporter au règne de Joachim II. la fondation de l'université de Königsberg par Albert de Prusse.

Les dépenses allèrent toujours en augmentant: Jean-George fit des obsèques superbes à son père; c'est la première pompe funèbre accompagnée de magnificence, dont l'histoire de Brandebourg fait mention: le goût des fêtes étoit la passion de ce prince; il aimoit à donner sa grandeur en spectacle; il célébra <sup>a</sup> la naissance de l'aîné de ses princes par des fêtes qui durèrent quatre jours; ces divertissemens consistoient dans des tournois, des combats de barques, des feux d'artifice & des cour-

<sup>a</sup> Lockélius.



courfes de bague; les feigneurs qui compofoient les quatre quadrilles, étoient vêtus en velours richement brodé en or & en argent; mais le caractère du fiècle perçoit à travers toute cette magnificence; à la tête de chaque quadrille étoit un bouffon qui fonnoit du cor d'une façon ridicule en faifant cent extravagances, & la cour monta au donjon du château pour voir tirer le feu d'artifice <sup>a</sup>: au paffage de Chrifian roi de Danemarck par Berlin, l'électeur lui fit une réception fuperbe; il alla au devant du roi, accompagné de nombre de princes, de comtes, de feigneurs, & d'une garde de 300 chevaux: le roi fit fon entrée dans un char de velours noir galonné en or, tiré par 8 chevaux blancs dont les mors, & les caparaçons étoient d'argent: on l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

Peut-être qu'on pouffa le luxe trop-loin; car Joachim-Frédéric fit des loix fomptuaires: il emploia fes revenus à des ufages utiles; il fonda le

G g g 3

collè-

<sup>a</sup> L'électeur, difent les annales, mit la tête hors d'une lucarne, & cria à l'artificier; MAITRE JEAN, BOUTE QUAND JE SIFFLERAI.



collège de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'électeur Frédéric-Guillaume, où cette école est de nos jours la plus florissante & la mieux réglée de tous les états de la Prusse.

Il manquoit encore sous la régence de Jean-George, beaucoup d'inventions qui contribuent à la commodité de la vie: l'usage commun des carrosses ne remonte pas plus-haut qu'à Jean-Sigismond; il en est parlé à l'occasion de l'hommage de la Prusse, que ce prince rendit à Varsovie: il eut à sa suite 36 carrosses à six chevaux, outre un cortège de 80 chevaux de main: l'ambassade qui se rendit à la diète de l'empire pour l'élection de l'empereur Matthias, eut 3 carrosses avec elle; c'étoient de mauvais coches, composés de quatre ais grossièrement joints ensemble: qui eût dit alors que cet art se perfectionneroit dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, au point qu'on feroit des carrosses pour vingt-mille écus, & qu'ils trouveroient des acheteurs?

Les efforts que le Brandebourg & l'Allemagne faisoient pour se civiliser, n'étoient pas tout-à-fait inutiles: le nombre des universités augmentoit;



mentoit; celle de Halle fut fondée alors: en même-tems se forma à Dessau une académie pour la langue Allemande, sous le nom de SOCIÉTÉ FRUCTIFIANTE, qui auroit pu devenir utile, d'autant plus que la langue Allemande divisée en une infinité de dialectes, manque de règles assez sûres pour en fixer l'usage véritable; que nous n'avons aucun livre classique; & que s'il nous reste encore quelque chose de notre ancienne liberté républicaine, c'est le stérile avantage d'estropier selon notre fantaisie une langue grossière & presque encore barbare.

*mal vuide de l'indig  
juste l'usage*

Ces beaux établissemens, qui nous auroient peut-être avancés d'un siècle, étoient encore à-peine ébauchés, lorsque la guerre de trente ans survint, qui détruisit & bouleversa toute l'Allemagne.

Les états jouissoient sous la régence de Jean-Sigismond d'une grande autorité.

Sous George-Guillaume le comte de Schwarzenberg diminua le pouvoir de ces états, dont cependant ils n'avoient jamais abusé: enfin, dans le cours



cours de cette cruelle guerre, l'année 1636 fut la plus malheureuse pour cet électorat; les Suédois étoient à Werben, les impériaux à Magdebourg & Rathenau, Wrangel à Stettin, Morosini dans la Nouvelle - Marche; quand trente - six - mille Autrichiens traversèrent le païs, pillèrent & désolèrent tout dans leur passage: c'en fut trop à la fois; le Brandebourg, énérvé par le nombre des troupes qui en avoient subsisté & qui l'avoient pillé les années précédentes, succomba enfin; la chéreté y devint exorbitante; un bœuf s'achetoit 100 écus, le boisseau de bled 5, l'orge 3; & les espèces haussèrent de prix par leur rareté: la valeur numéraire du ducat fut évaluée à 10 écus: quelques gentilshommes, qui avoient soustrait leurs provisions à l'avidité des ennemis, voulurent profiter des circonstances de la disette; mais les païsans qui n'avoient pas de quoi acheter ces grains, réduits au désespoir par la famine, assommèrent ces maîtres inhumains & pillèrent leurs greniers: la famine continua avec la même violence; la peste s'ensuivit, & la désolation parvint à son comble: les restes de  
ces



ces malheureux habitans que la mort & les ennemis avoient épargnés, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnèrent leur patrie infortunée, & se réfugièrent dans les païs voisins.

Toute la Marche n'étoit qu'un affreux désert; elle offroit un spectacle déplorable de ruines, d'incendies, & de tous les fléaux qu'une guerre longue & furieuse entraîne après elle: à-peine découvroit-on sous tant d'horreurs & de saccagemens, dans des lieux devenus tout-fauvages, les traces des anciens habitans.

C'en eût été fait du Brandebourg, si Frédéric-<sup>Frédéric-Guillaume</sup> Guillaume ne se fût obstiné à son rétablissement: <sup>1640.</sup> sa prudence, sa fermeté & le tems vainquirent tous ces obstacles: il fit la paix; il prit des arrangemens, & tira enfin l'état de sa ruine.

Le Brandebourg devint effectivement un nouveau païs, formé du mélange de différentes colonies de toutes sortes de nations, qui s'allièrent dans la fuite à ceux des anciens habitans qui étoient échappés à sa destruction: soit que l'année fût abon-

H h h

dante,



dante, soit défaut de consommation, les denrées furent à un si bas prix, que le boisseau de bled se vendoit à 12 gros.

La guerre de trente ans, entre les maux qu'elle causa, détruisit en particulier le peu de commerce que le nord de l'Allemagne faisoit: nous tirions anciennement nos sels de Hollande & de France; les provisions qui ne pouvoient être renouvelées pendant ces troubles, s'épuisèrent; ce défaut d'une denrée aussi nécessaire, fit avoir recours à l'industrie, & l'on trouva des sources salées à Halle, qui fournirent non seulement aux besoins du Brandebourg, mais encore à ceux des pays voisins.

Les Hollandais formèrent la première colonie qui vint s'établir dans l'électorat; ils renouvelèrent l'espèce des professionnels & des artisans; ils formèrent des projets pour la vente des bois de haute fûtaie qui se trouvoient en grande abondance, la guerre de trente ans ayant fait de tout le pays une vaste forêt; sur la vente de ces bois rou-



la ensuite une des branches principales de notre commerce : l'électeur permit même à quelques familles Juives de se domicilier dans ses états ; le voisinage de la Pologne rendoit leur ministère utile, pour débiter dans ce royaume les rebuts de nos friperies.

Il arriva depuis un événement favorable, qui avança considérablement les projets du grand-électeur : Louis XIV révoqua l'édit <sup>a</sup> de Nantes ; & quatre-cens-mille Français sortirent pour le moins de ce royaume ; les plus riches passèrent en Angleterre & en Hollande ; les plus pauvres, mais les plus industrieux, se réfugièrent dans le Brandebourg au nombre de vingt-mille ou environ ; ils aidèrent à repeupler nos villes désertes, & nous donnèrent toutes les manufactures qui nous manquoient.

Afin de juger des avantages qui revinrent à l'état par cette colonie, il est nécessaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos manufactures

H h h 2 avant

<sup>a</sup> en 1684.



avant la guerre de trente ans, & de ce qu'elles devinrent après la révocation de l'édit de Nantes.

Notre commerce rouloit anciennement sur la vente de nos grains, du vin & de nos laines; quelques manufactures de drap subsistoient encore, mais elles n'étoient pas considérables; il n'y avoit du tems de Jean - Cicéron, que sept-cens manufacturiers en drap dans tout le païs: durant la régence de Joachim II, le duc d'Albe opprimoit tyranniquement la liberté des Flamans; la sage Elizabeth reine d'Angleterre se prévalut de la sottise de ses voisins, en attirant dans ses états les manufacturiers de Gand & de Bruges; ils y travaillèrent les laines d'Angleterre, & obtinrent qu'on en défendît la sortie.

Nos manufacturiers n'avoient fait jusqu'alors de bons draps, que par le mélange des laines Anglaïses avec les nôtres; & comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tombèrent: les électeurs de Saxe, Auguste & Christian, suivirent l'exemple de  
la



la reine Elizabeth, en attirant dans leurs païs des ouvriers Flamans, qui rendirent leurs manufactures florissantes: le manque de laines étrangères, la décadence de nos manufactures & l'accroissement de celles de nos voisins, accoutumèrent la noblesse du Brandebourg à vendre ses laines aux étrangers, ce qui détruisit presque entièrement nos fabriques: Jean-Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ses états; mais cette défense devint préjudiciable, à cause que les fabriques du Brandebourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le païs avoit besoin, ce qui obligeoit d'avoir recours à l'industrie des voisins: il y a grande apparence qu'on auroit imaginé des expédiens plus heureux; mais la guerre de trente ans survint, & elle renversa les projets, les manufactures & l'état.

A l'avénement de Frédéric-Guillaume à la régence, on ne faisoit dans ce païs, ni chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe de laine: l'industrie des Français nous enrichit de toutes ces



manufactures; ils établirent des fabriques de draps, de serges, d'étamines, de petites étoffes, de droguets, de grifettes, de crépon, de bonnets & de bas tissus sur des métiers; des chapeaux de castor, de lapin & de poil de lièvre; des teintures de toutes les espèces: quelques-uns de ces réfugiés se firent marchands, & débitèrent en détail l'industrie des autres: Berlin eut des orfèvres, des bijoutiers, des horlogers, des sculpteurs; & les Français, qui s'établirent dans le plat-païs, y cultivèrent le tabac, & firent venir des fruits & des légumes excellens dans les contrées sablonneuses, qui par leur soin devinrent des potagers admirables: le grand électeur, pour encourager une colonie aussi utile, assigna à cette colonie une pension annuelle de quarante-mille écus dont elle jouit encore.

Ainsi l'électorat se trouva plus florissant vers la fin de la régence de Frédéric-Guillaume, qu'il ne l'avoit été sous aucun de ses ancêtres; & la grande augmentation des manufactures étendit les bran-



branches du commerce, qui roula dans la suite sur nos bleds, sur les bois, sur les étoffes & les draps, & sur nos sels: l'usage des postes, inconnu jusqu'alors en Allemagne, fut introduit par le grand-électeur dans tous ses états depuis Emmerick jusqu'à Mémel: les villes païoient des taxes arbitraires qui furent abolies; l'établissement de l'accise les remplaça: les villes commencèrent à se policer; on pava les rues, & on plaça de distance en distance des lanternes pour les éclairer: cette police étoit d'une nécessité indispensable; car les courtisans étoient obligés d'aller en échaffes au château de Potsdam lorsque la cour s'y tenoit, à cause des bouës qu'il falloit traverser dans les rues.

Le grand-électeur, quoique généreux & magnifique pour sa personne, fit des loix somptuaires: sa cour étoit nombreuse, & sa dépense se faisoit avec dignité: aux fêtes qu'il donna au mariage de sa nièce la princesse de Courlande, 56 tables de 40 couverts furent servies à chaque repas: l'activité  
infa-



infatigable de ce grand prince donna à sa patrie tous les arts utiles; il n'eut pas le tems d'y ajouter les arts agréables.

Les guerres continuelles & le mélange des nouveaux habitans avoient déjà fait changer les anciennes mœurs; beaucoup d'usages des Hollandais & des Français devinrent les nôtres; les vices dominans étoient l'ivrognerie & l'intérêt; la débauche avec les femmes étoit ignorée de la jeunesse, & les maladies qui en font les suites étoient inconnues alors: la cour aimoit les pointes, les équivoques & les bouffons: les enfans des nobles se remettoient aux études; & l'éducation de la jeunesse tomba insensiblement entre les mains des Français: nous leur devons encore une douceur dans le commerce, & des manières plus aisées que n'en ont ordinairement les Allemands.

Le changement qui arriva dans cet état après la guerre de trente ans, étoit universel; les monnoies s'en ressentirent ainsi que tout le reste; autrefois le marc d'argent étoit sur le pied de 9 écus  
dans



dans tout l'empire, jusqu'à l'année 1651 que les malheurs des tems forcèrent le grand-électeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédiens pour fournir aux dépenses de l'état: il fit publier la même année un édit qui fixoit le prix des monnoies courantes; & il fit battre des gros & des fénins pour des sommes considérables, dont la valeur intrinsèque répondoit à peu-près au tiers de la valeur numéraire de ces espèces: le prix de cette monnaie étant idéal, elle fut aussitôt décriée & tomba à la moitié de sa valeur; les vieux écus de bon aloi montèrent à 28, à 30 gros, & de-là vient ce que nous appellons l'écu de banque: pour remédier à ces abus, les électeurs de Brandebourg & de Saxe<sup>a</sup> s'abouchèrent à Cinna, & ils convinrent d'évaluer les monnoies sur un nouveau pied, moiennant lequel le marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le stîle de monnaie ou le remède, devoit être rendu au public généralement dans toutes les espèces de monnoies de l'écu jusqu'au fénin, à 10 écus 16 gros: depuis on frappa les florins & les demi-

Iii

florins;

<sup>a</sup> en 1667.



florins; & le prix du marc d'argent demeura fixé à 10 écus.

En 1690. Frédéric I. se concerta avec l'électeur de Saxe & le duc de Hanovre, sur les moyens de soutenir la monnaie sur le pied de la convention de Cinna; mais en ayant reconnu l'impossibilité, ils convinrent que l'espèce courante des florins & des huit-gros seroit frappée dans leurs états à raison de 12 écus le marc; c'est ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui subsiste encore de nos jours.

Toutes les nouvelles colonies que le grand-électeur avoit établies, ne furent véritablement florissantes que sous Frédéric I: ce prince jouit des travaux de son père; nous eûmes alors une manufacture de haute-lice égale à celle de Bruxelles; nos galons égalèrent ceux de France; nos miroirs de Neustadt surpassèrent par leur blancheur ceux de Venise: l'armée fut habillée de nos propres draps.

La cour étoit nombreuse & brillante; les espèces y devenoient abondantes par les subsides étrangers; le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables,



tables, les équipages & les bâtimens; le roi eut à son service deux des plus habiles architectes de l'Europe, & un sculpteur nommé Schluter aussi parfait dans son art que l'étoient les premiers: Bott fit la belle porte de Vésel; il donna les desseins du château & de l'arsenal de Berlin; il bâtit la maison de poste au coin du grand-pont, & le beau portique du château de Potsdam trop-peu connu des amateurs: Eosander éleva la nouvelle aile du château de Königsberg, & la cour des monnoies qui fut abattue dans la suite: Schluter décora l'arsenal de ces trophées & de ces beaux mascarons qui font l'admiration des connaisseurs, & il fit fonder la statue équestre du grand-électeur qui passe pour un chef-d'œuvre: le roi embellit la ville de Berlin de l'église du cloître, des arcades & de quelques autres édifices encore; & il orna les maisons de plaisance d'Orangebourg, de Potsdam & de Charlottenbourg par toutes sortes d'augmentations & d'embellissemens.

Les beaux arts, enfans de l'abondance, commencèrent à fleurir: l'académie des peintres, dont



Pène, Mayer, Widemann & Leigeber étoient les premiers professeurs, fut fondée; mais il ne sortit de leur école aucun peintre de réputation: ce qu'il y eut de plus remarquable, & ce qui intéresse le plus les progrès de l'esprit humain, ce fut la fondation de l'académie roiale des sciences en 1700; la reine Sophie - Charlotte y contribua le plus: cette princesse avoit le génie d'un grand-homme & les connaissances d'un savant; elle croioit qu'il n'étoit pas indigne d'une reine d'estimer un philosophe; on sent bien que ce philosophe dont nous parlons, étoit Leibnitz; & comme ceux qui ont reçu du ciel des ames privilégiées, s'élèvent à l'égal des souverains, elle admit Leibnitz dans sa familiarité; elle fit plus; elle le proposa comme seul capable de jetter les fondemens de cette nouvelle académie: Leibnitz qui avoit plus d'une ame, si j'ose m'exprimer ainsi, étoit bien digne de présider dans une académie qu'au besoin il auroit représenté tout-seul: il institua quatre classes, dont l'une de physique & de médecine, l'autre de mathématiques, la troisième de la langue & des antiquités



quités d'Allemagne, & la dernière des langues & des antiquités Orientales: les plus célèbres de nos académiciens furent messieurs Basnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartzöker, Herman, Kirch, Römer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels, & Wolff: depuis on y reçut messieurs de Beaufobre & Lenfant, savans dont les plumes auroient fait honneur aux siècles d'Auguste & de Louis XIV.

Othon de Guéricke fleurissoit encore à Magdebourg; c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, & qui par une heureuse destinée a rendu son esprit philosophique & inventif, héréditaire à ses descendans.

Les universités prospéroient en même-tems: Halle & Franckfort étoient fournies de savans professeurs; Thomafius, Gundling, Ludewig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célébrité & faisoient nombre de disciples; Wolff commenta l'ingénieux systéme de Leibnitz sur les monades, & noia dans un déluge de paroles, d'arguments, de corollaires & de citations, quelques pro-



blêmes que Leibnitz avoit jettés peut-être comme une amorce aux métaphysiciens; le professeur de Halle écrivit laborieusement nombre de volumes, qui au lieu de pouvoir instruire des hommes faits, fervirent tout au plus de catéchisme de dialectique pour des enfans; les monades ont mis aux prises les métaphysiciens & les géomètres d'Allemagne, & ils disputent encore sur la divisibilité de la matière.

Le roi fonda même à Berlin une académie pour des jeunes-gens de condition, sur le modèle de celle de Lunéville; malheureusement elle ne subsista pas longtems.

Ce siècle ne produisit aucun bon historien: on chargea Teissier d'écrire l'histoire du Brandebourg; il en fit le panégyrique: Pufendorff écrivit la vie de Frédéric-Guillaume; & pour ne rien ômettre, il n'oublia ni ses clercs de chancellerie ni ses valets de chambre, dont il put recueillir les noms: nos auteurs ont (ce me semble) toujours péché, faute de discerner les choses essentielles des accessoires, d'éclaircir les faits, de resserrer leur prose  
trainan-



traînante & excessivement sujette aux inversions, aux nombreuses épithètes, & d'écrire en pédans plutôt qu'en hommes de génie.

Dans cette difette de tout bon ouvrage en prose, le Brandebourg eut un bon poète; c'étoit le sieur de Canitz: il traduisit heureusement quelques épîtres de Boileau; il fit des vers à l'imitation d'Horace, & quelques ouvrages où il est tout-à-fait original: c'est le Pope de l'Allemagne, le poëte le plus élégant, le plus correct & le moins diffus, qui ait fait des vers en notre langue: communément en Allemagne le pédantisme affecte jusqu'aux poëtes; la langue des dieux est prostituée par la bouche de quelque régent d'un collège obscur, ou par quelque étudiant dissolu; & ce qu'on appelle honnêtes-gens sont ou trop paresseux ou trop fièrs pour manier la lyre d'Horace ou la trompette de Virgile: monsieur de Canitz, quoique d'une maison illustre, crut que l'esprit & le talent de la poésie ne dérogeoit pas; il le cultiva (comme nous l'avons dit) avec succès; il eut une charge à la cour, & puisa dans l'usage de la bonne  
com-



compagnie cette politesse & cette aménité qui plaît dans son stile.

Les spectacles Allemands étoient peu de chose : ce qu'on appelle tragédie est communément un monstre composé d'enflure & de basse plaisanterie ; les auteurs dramatiques ignorent jusqu'aux moindres règles du théâtre : la comédie est plus pitoyable encore ; c'est une farce grossière qui choque le goût, les bonnes mœurs & les honnêtes-gens : la reine entretenoit un opéra Italien, dont le fameux Bononcini étoit le compositeur ; nous eûmes dès-lors de bons musiciens : à la cour il y avoit une comédie Française, qui donnoit dans ses représentations les chef-d'œuvres des Molières, des Corneilles & des Racines.

Le goût du théâtre Français passa en Allemagne avec celui des modes de cette nation : l'Europe, enthousiasmée du caractère de grandeur que Louis XIV imprimoit à toutes ses actions, de la politesse qui régnoit à sa cour, & des grands-hommes qui illustroient son règne, vouloit imiter la France qu'elle admiroit ; toute l'Allemagne y voyageoit ;



geoit; un jeune-homme passoit pour un imbécille, s'il n'avoit séjourné quelque tems à la cour de Versailles: le goût des Français régla nos cuisines, nos meubles, nos habillemens, & toutes ces bagatelles sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire: cette passion portée à l'excès dégénéra en fureur; les femmes, qui ôutrent souvent les choses, la poussèrent jusqu'à l'extravagance. \*

La cour ne donnoit pas tant dans les modes étrangères que la ville; la magnificence & l'étiquette y décoreoient l'ennui; on s'enivroit même en cérémonie: le roi institua l'ordre de l'aigle noir, tant pour avoir un ordre comme en ont tous les rois, que

\* La mère du poëte Canitz, ayant épuisé la France en modes nouvelles, pour renchérir sur les autres dames de Berlin commit à un marchand de faire venir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli, spirituel & noble, supposant que cette marchandise s'y trouvoit aussi communément que des pompons dans une boutique; le marchand tout-nouveau dans cette espèce de métier, s'acquitta de sa commission comme il put; ses correspondans trouvèrent enfin un époux; c'étoit un homme de 50 ans; il se nommoit le sieur de Brinbock, d'un tempérament faible & valétudinaire: il arrive; madame de Canitz le voit, s'effraie & l'épouse: ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce mariage tourna au mécontentement de la dame, autrement son exemple auroit été suivi; nos beautés auroient passé dans les mains des Français; & les Berlinoises auroient été réduites, comme les Romains, à enlever les Sabines de leur voisinage.



que pour se procurer à cette occasion une fête, qui ressemble assez à une mascarade: ce roi, qui avoit fondé une académie par complaisance pour son épouse, entretenoit des bouffons pour satisfaire à sa propre inclination: la cour de la reine Sophie-Charlotte étoit toute séparée de l'autre; c'étoit un temple où se conservoit le feu sacré des Vestales; l'asile des savans & le siège de la politesse: on regretta d'autant plus les vertus de cette princesse, que celle \* qui lui succéda, se livra aux dévots & passa sa vie avec des hypocrites, race médifante qui verse ses poisons sur la vertu en sanctifiant ses propres vices: enfin des adeptes parurent à la cour; un Italien nommé Catanéo assûra le roi qu'il avoit le secret de faire de l'or; il en dépensa beaucoup & n'en fit point; le roi se vengea de sa crédulité sur ce malheureux, & Catanéo fut pendu.

1713. L'état changea presque entièrement de forme sous Frédéric - Guillaume; la cour fut congédiée, & les grosses pensions souffrirent une réduction; beaucoup de personnes qui avoient entretenu carrosse

\* une princesse de Mecklenbourg qui tomba ensuite en démence.



rosse allèrent à pied, ce qui fit dire au public que le roi avoit rendu l'usage des jambes aux perclus : sous Frédéric I Berlin étoit l'Athènes du Nord ; sous Frédéric - Guillaume elle en devint la Sparte ; tout ce gouvernement fut militaire ; l'augmentation de l'armée se fit, & dans l'ardeur de ces premiers enrollemens quelques artisans furent faits soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres qui se sauvèrent en partie ; cet accident imprévu causa de - nouveau un dommage considérable à nos manufactures.

Le roi porta un prompt remède à ces abus, & il s'attacha avec une attention singulière au rétablissement & aux progrès de l'industrie ; il défendit par un arrêt sévère la sortie de nos laines ; il établit le Lagerhaus \*, magasin d'où l'on avance des laines aux pauvres manufacturiers, qu'ils restituent par leur ouvrage ; nos draps trouvèrent un débit assuré dans la consommation de l'armée, qui fut habillée de - neuf tous les ans ; ce débit s'étendit jusques chez l'étranger : la compagnie de Ruf-

K k k 2

fie

\* en 1714.



fic fut formée l'année 1725; nos marchands fournissoient les draps pour toutes les troupes Russes; mais les guinées Anglaïses passèrent en Moscovie, & elles furent bientôt suivies de leurs draps, de sorte que notre commerce cessa; nos manufactures en souffrirent au commencement, mais d'autres forties s'ouvrirent; les ouvriers n'eurent plus assez de nos propres laines; on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs; & dès l'année 1733 nos manufactures étoient si florissantes, qu'elles débitèrent quarante-quatre-mille pièces de drap de 24 aunes chacune chez l'étranger.

Berlin fut comme un magasin de Mars; tous les ouvriers qui peuvent être employés pour une armée, y prospérèrent, & leurs ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne; on établit à Berlin des moulins de poudre à canon, à Spandaw des fourbisseurs, à Potsdam des armuriers, & à Neustadt des ouvriers qui travailloient en ferronnerie & en cuivre.

Le roi donna des immunités & des récompenses à tous ceux qui s'établirent dans les villes  
de



de sa domination; il ajouta tout le quartier de la Frédérick - stadt à sa capitale, & couvrit de maisons les places qu'avoit occupées l'ancien rempart: il créa la ville de Potsdam, <sup>a</sup> & il la peupla: il ne fit pas le moindre bâtiment pour lui - même, mais tout pour ses sujets: l'architecture de son règne est généralement infectée par le goût Hollandais; il seroit à désirer, que les grandes dépenses que ce prince fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles architectes; il eut le sort de tous les fondateurs des villes, qui occupés par la solidité de leurs desseins, ont la plupart négligé ce qui avec la même dépense les auroit embellies & ornées davantage.

Berlin, après son augmentation, reçut une police nouvelle <sup>b</sup> sur le pied à peu - près de celle de Paris: on établit dans tous les quartiers de la ville des officiers de police; l'usage des fiacres fut institué en même - tems: on purgea la ville de ces fai-

K k k 3

néans

<sup>a</sup> A - peine y avoit - il 400 habitans dans cette ville, au lieu qu'il y en a à - présent plus de 20 mille.

<sup>b</sup> en 1734.



néans qui se nourrirent à force d'importunités; & ces malheureux objets de nos dégoûts & de notre compassion, envers lesquels la nature n'a été qu'une marâtre, trouvèrent des asiles dans les hôpitaux publics.

Pendant que tous ces changemens se firent, le luxe, la magnificence & les plaisirs disparurent; l'esprit d'épargne s'introduisit dans tous les états, chez le riche comme chez le pauvre: sous les règnes précédens, beaucoup de nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons; cet abus cessa: dans la plupart des états Prussiens, les gentils-hommes ont besoin d'une bonne économie pour soutenir leurs familles, à cause que le droit de primogéniture n'a point lieu, & que les pères aiant beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne, un revenu honnête à ceux qui après leur mort partagent leur maison dans des branches nouvelles.

Cette diminution dans la dépense du public n'empêcha pas beaucoup d'artisans de se perfectionner; nos carrosses, nos galons, nos velours &

nos



nos ouvrages d'orfèvrerie se répandirent par toute l'Allemagne.

Mais ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faisoit des arrangemens si utiles & si grands, on laissa tomber dans une décadence entière l'académie des sciences, les universités, les arts libéraux & le commerce.

On remplissoit mal & sans choix les places qui venoient à vaquer dans l'académie roiale des sciences; & par une dépravation singulière, le siècle affectoit de mépriser une société dont l'origine étoit aussi illustre, & dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la nation qu'aux progrès de l'esprit humain: pendant que tout ce corps tomboit en léthargie, la médecine & la chymie se soutinrent; Pott, Margraff & Eller combinoient & décomposoient la matière; ils éclairoient le monde par leurs découvertes; & les anatomistes obtinrent un théâtre pour leurs dissections publiques, qui devint une école florissante de chirurgie.

Mais la faveur & les brigues remplissoient les chaires de professeurs dans les universités; les dévots,



vots, qui se mêlent de tout, acquirent une part à la direction des universités; ils y persécutoient le bon - sens, & surtout la classe des philosophes: Wolff fut exilé, pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves sur l'existence de Dieu: la jeune noblesse, qui se vouoit aux armes, crut déroger en étudiant; & comme l'esprit humain donne toujours dans les excès, ils regardèrent l'ignorance comme un titre de mérite, & le savoir comme une pédanterie absurde.

La même raison fit, que les arts libéraux tombèrent en décadence: l'académie des peintres cessa; Pène, qui en étoit le directeur, quitta les tableaux pour les portraits; les menuisiers s'érigèrent en sculpteurs, & les maçons en architectes; un chymiste nommé Böttcher passa de Berlin à Dresde, & donna au roi de Pologne le secret de cette porcelaine, qui surpasse celle de la Chine par l'élégance des formes & la finesse de la diaprure.

Notre commerce n'étoit pas encore né; le gouvernement l'étouffoit, en suivant des principes  
qui



qui s'opposoient directement à ses progrès : il n'en faut point conclure que la nation manque de génie propre au négoce : les Vénitiens & les Génois furent les premiers qui le faquirent ; la découverte de la boussole le fit passer chez les Portugais & les Espagnols ; il s'étendit ensuite en Angleterre & en Hollande ; les Français s'y appliquèrent des derniers, & ils regagnèrent de vitesse ce qu'ils avoient négligé par ignorance : si les habitans de Dantzig, de Hambourg, de Lubeck ; si les Danois & les Suédois s'enrichissent tous les jours par la navigation ; pourquoi les Prussiens n'en feroient-ils pas autant ? les hommes deviennent tous des aigles, quand on leur ouvre les chemins de la fortune ; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite, & que le souverain les encourage : les Français ont été tardifs, nous le sommes de même ; peut-être est-ce que notre heure n'est pas encore venue.

On songeoit moins alors à étendre le commerce, qu'à réprimer les dépenses inutiles : les deûils avoient été autrefois ruineux pour les familles ; on



donnoit des festins aux enterremens; la pompe funèbre étoit même coûteuse: toutes ces coutumes furent abolies; on ne drapa plus les maisons ni les carosses; on ne donna plus de livrées noires; & depuis on mourut à fort-bon marché.

Ce gouvernement tout-militaire influa dans les mœurs, & régla même les modes: le public avoit pris par affectation un air aigrefin; personne dans tous les états Prussiens n'avoit plus de trois aunes de drap dans son habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à son côté: les femmes fuioient la société des hommes, & ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac & les bouffons: enfin nos mœurs ne ressembloient plus, ni à celles de nos ancêtres, ni à celles de nos voisins; nous étions originaux, & nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits princes d'Allemagne.

Vers les dernières années de ce règne, le hasard conduisit à Berlin \* un homme obscur, d'un esprit malfaisant & rusé; c'étoit une espèce d'adepte,

\* Eckert.



depte, qui faisoit de l'or pour le souverain, aux dépens de la bourse de ses sujets; ses artifices lui réussirent un tems; mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard, ses prestiges disparurent, & la malheureuse science rentra dans les ténèbres dont elle étoit sortie.

Telles ont été les mœurs du Brandebourg sous tous ses différens gouvernemens: le génie de la nation fut étouffé par une longue suite de siècles barbares; il s'éleva de tems en tems, mais il s'affaissa aussitôt sous l'ignorance & le mauvais goût; & lorsque des circonstances heureuses semblèrent favoriser ses progrès, survint une guerre dont les suites funestes anéantirent les forces de l'état: nous avons vû cet état renaissant de ses cendres: nous avons vû par quels nouveaux efforts la nation parvint à se civiliser; & si ce beau feu n'a jetté que de faibles étincelles, il ne faut qu'un rien pour le faire paraître au grand jour: comme les semences ont besoin d'un terrain propre pour leur développement; de même les nations demandent un concours de conjonctures heureuses, pour qu'elles for-



tent de leur engourdissement, & qu'elles reçoivent (pour ainsi dire) une nouvelle vie.

Tous les états ont eû un certain cercle d'événemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection; les monarchies y font arrivées avec une allûre plus lente que les républiques, & s'y font moins soutenues; & s'il est vrai de dire que la forme de gouvernement la plus parfaite est celle d'un royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution & se font le mieux conservées, parce que les bons rois meurent & que les sages loix font immortelles.

*Différence entre  
monarchie et  
république.*

Sparte & Rome, qui furent fondées pour être guerrières, produisirent, l'une cette phalange invincible, l'autre ces légions qui subjuguèrent la moitié du monde connu: Sparte enfanta les plus illustres capitaines; Rome devint une pépinière de héros; Athènes, à laquelle Solon avoit donné des loix plus pacifiques, devint le berceau des arts: à quelle perfection ses poètes, ses orateurs & ses histo-



historiens ne parvinrent-ils point? cet asile des sciences se conserva jusqu'à l'entière ruine de l'Attique: Carthage, Venise, & même la Hollande, furent par leur institution liées au commerce, & elles le poussèrent & le soutinrent constamment, reconnaissant que c'étoit le principe de leur grandeur & le soutien de leur état.

Continuons encore cet examen pour un moment: en touchant aux loix fondamentales des républiques, on est sûr de les renverser de fond en comble, à cause que la sagesse des législateurs a formé un tout, auquel les parties du gouvernement tiennent essentiellement; rejeter les unes, c'est détruire les autres, par l'enchaînement des conséquences qui les lient ensemble & qui en forment un système assortissant & complet.

Dans les royaumes, la forme du gouvernement n'a de base que le despotisme du souverain; les loix, le militaire, le négoce, l'industrie & toutes les autres parties de l'état, sont assujetties au ca-



price d'un feul homme, qui a des fucceffeurs qui ne fe reffemblent jamais; d'où il s'enfuit pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau prince l'état eft gouverné par de nouveaux principes, & c'eft ce qui porte préjudice à cette forme de gouvernement: il y a de l'unité dans le but que les républiques fe propofent & dans les moiens qu'elles emploient pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais: dans les monarchies un fainéant fuccède à un prince ambitieux; celui-ci eft fuivi d'un dévot, celui-là par un guerrier, celui-ci par un favant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la volupté: & pendant que ce théâtre mouvant de la fortune présente fans cefse des fcènes nouvelles, le génie de la nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune affiette fixe: il faut donc que dans les monarchies les établifsemens qui doivent braver la viciffitude des fiècles, aient des racines fi profondes qu'on ne puiſſe les arracher, fans ébran-  
lèr



lèr en même-tems les plus solides fondemens du trône.

Mais la fragilité & l'instabilité sont inséparables des ouvrages des hommes : les révolutions que les monarchies & les républiques éprouvent, ont leurs causes dans les loix immuables de la nature ; il faut que les passions humaines fervent de ressorts, pour amener & mouvoir sans cesse de nouvelles décorations sur ce grand théâtre ; que la fureur audacieuse des uns enlève ce que la faiblesse des autres ne peut défendre ; que des ambitieux renversent des républiques ; & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité : sans ces grands bouleversemens dont nous venons de parler, l'univers resteroit sans cesse le même ; il n'y auroit point d'événemens nouveaux ; il n'y auroit point d'égalité entre le destin des nations ; quelques peuples feroient toujours civilisés & heureux, & d'autres toujours barbares & infortunés.

Nous avons vû des monarchies naître & mourir ;



rir; des peuples, de barbares qu'ils étoient, se policer & devenir le modèle des nations: ne pourrions-nous pas en conclure, que ces nations ont une révolution semblable (si on ose le dire) à celle des planètes, qui après avoir parcouru en dix-mille ans tout l'espace des cieux, se retrouvent au point d'où elles étoient parties?

Nos beaux jours arriveront donc comme ceux des autres; nos prétentions sont d'autant plus justes, que nous avons païé le tribut à la barbarie quelques siècles de plus que les méridionaux.

Ces siècles précieux s'annoncent par le nombre des grands-hommes en tout genre qui naissent à la fois: heureux sont les princes, qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables! les vertus, le talent, le génie, les emportent d'un mouvement commun avec eux, aux choses grandes & sublimes.



---

DU  
GOUVERNEMENT  
ANCIEN ET MODERNE  
DU BRANDEBOURG.

**L**ORSQUE le Brandebourg étoit païen, il fut gouverné par des Druides, comme toute l'Allemagne l'étoit anciennement: sous les Vandales, les Teutons & les Suèves; leurs princes étoient proprement les généraux de la nation; ils s'appelloient fursten, ce qui signifie conducteurs: les empereurs qui domptèrent ces barbares, établirent des gouverneurs de frontières, qu'on nommoit marckgraves, pour tenir en bride cette nation belliqueuse & fière de sa liberté: il nous reste

M m m

fi



si peu de mémoires de ces tems reculés, que pour ne point mêler de fables à l'histoire, nous ne ferons mention que du gouvernement de l'électorat sous les princes de la maison de Hohen-zollern.

Année  
1412.

Du tems que les burggraves de Nurenberg s'établirent dans la marche, les gentils-hommes devenus sauvages sous les dernières régences, leur refusèrent l'hommage; cette noblesse, soutenue dans son indépendance par les ducs de Poméranie, devenoit redoutable à son souverain; les grandes familles étoient puissantes; elles armoient leurs sujets; elles se faisoient la guerre; & elles détrouffoient même les passans sur les grands chemins; des châteaux massifs & entourés de fossés leur servoient de repaires; ces petits tyrans, aiant partagé entre eux l'autorité légitime, fouloient impunément ceux qui cultivent les champs; & comme il n'y avoit point de domination assez bien établie pour faire respecter les loix, le país étoit dans le  
défor-



désordre & dans la plus affreuse misère : les grandes familles qui s'élevèrent pendant cette anarchie, furent les Quittzow, les Putlitz, les Brédow, les Holtzendorff, les Uchtenhagen, les Torgow, les Arnim, les Rochow & les seigneurs de Hohenstein ; ce fut à celles-là que l'électeur Frédéric I. eut affaire.

Quoique Frédéric I. les soumit, les états restèrent toujours maîtres du gouvernement : ils accor-  
doient les subsides ; ils régloient les impôts ; ils fixoient le nombre des troupes, qu'on ne le-  
voit que dans les extrémités, & les païoient ; on les consultoit sur les mesures qu'il convenoit  
de prendre pour la défense du païs ; & c'étoit  
par leurs avis que s'administroient les loix & la  
police.

L'histoire nous fournit plus d'un exemple du  
pouvoir des états ; l'électeur Albert - Achille devoit  
cent - mille florins ; \* il pria les états de se charger

M m m 2 de

\* en 1472.



de ce paiement; pour cet effet ils imposèrent une taxe sur la bière, qu'ils n'accordèrent que pour sept ans; ils la haussèrent dans la suite, & elle devint l'origine de ce qu'on appelle la landschafft ou la banque publique.

Du tems de l'électeur Joachim I, \* les états levèrent une taxe sur les moulins, sur les censés & sur les bergeries, pour foudoier deux-cens cavaliers que ce prince envoioit à l'empereur contre les infidèles.

Sous l'électeur Joachim II, le crédit des états étoit si puissant, qu'ils dégagèrent quelques baillia-ges sur lesquels ce prince avoit contracté des dettes, à condition que ni lui ni ses successeurs ne pourroient dorénavant emprunter dessus ni les aliéner: l'électeur les consultoit sur toutes les affaires, & leur promit même de ne rien entreprendre sans leur consentement: les états entrèrent en correspondance avec Charles V, & lui marquèrent qu'ils

\* en 1530.



qu'ils ne trouvoient pas à propos que l'électeur se rendît à la diète de l'empire; aussi Joachim II se dispensa-t-il de ce voyage.

Jean-Sigismond & George-Guillaume <sup>a</sup> conférèrent avec eux sur le sujet de la succession de Juliers & de Berg; & les états nommèrent quatre députés qui suivirent la cour, tant pour lui servir de conseil, que pour être employés à des négociations & à l'usage que les circonstances pourroient demander pour le service de ces princes.

George-Guillaume <sup>b</sup> consulta les états pour la dernière fois, pour savoir s'ils trouvoient bon que l'électeur fit alliance avec les Suédois en leur remettant ses places, ou s'il devoit suivre le parti de l'empereur: depuis, Schwartzenberg ministre tout-puissant d'un prince faible, attira à sa personne toute l'autorité du souverain & des états: il imposa des contributions de sa propre autorité; & il ne

M m m 3 resta

<sup>a</sup> en 1628.

<sup>b</sup> en 1631.



resta aux états de cette puissance dont ils n'avoient jamais abusé, que le mérite d'une soumission aveugle aux ordres de la cour.

Les électeurs n'avoient eû d'autre conseil que les états jusqu'au règne de Joachim - Frédéric; ce prince forma un conseil composé du ministre de la justice, du ministre des finances, de celui qui avoit les affaires de l'empire, & du maréchal de la cour; un stadthalter y présidoit: de ce conseil émanoient toutes les sentences en dernier ressort, les ordres tant au civil qu'au militaire, les réglemens de la police; & c'étoit lui également, qui dressoit l'instruction des ministres qui étoient employés à des cours étrangères.

Lorsqu'un voyage ou la guerre obligeoit l'électeur à quitter ses états, ce conseil exerçoit les fonctions de la souveraineté; il donnoit des audiences aux ministres étrangers; il avoit en un mot le même pouvoir que la régence d'une minorité pendant la tutelle d'un prince.

Le



Le pouvoir du premier ministre & du conseil étoit presque illimité; le comte de Schwartzenberg sous George - Guillaume avoit augmenté son autorité, au point qu'elle étoit pareille à celle des maires du palais du tems des rois de France de la première race; mais l'abus énorme qu'il en fit, dégouta l'électeur Frédéric - Guillaume de tout premier ministre: nous voyons, par les réglemens que ce prince donna \*, qu'il distribua à chacun de ses ministres des départemens différens, & qu'il établit dans chaque province deux conseillers, pour régler & pour rendre compte des affaires qui la concernoient.

Frédéric - Guillaume résida à Königsberg en Prusse pendant les premières années de sa régence; & il pourvût le conseil qu'il laissa à Berlin, d'amples instructions relatives au tems & aux circonstances où il se trouvoit: les troupes recevoient leurs ordres des plus anciens généraux qui se trou-

\* en 1651.



trouvoient dans la province; & les gouverneurs des places les recevoient immédiatement de la personne.

A la mort du chancelier Görtz, cette dignité fut supprimée, & le baron de Schwerin devint premier président du conseil: les départemens se trouvèrent partagés, de sorte que tout ce qui étoit du ressort des loix, se portoit au conseil de la justice qui avoit un président à sa tête: la juridiction des officiers de la cour dépendoit du capitaine du château: les finances du prince se trouvoient administrées par la chambre des domaines, qui étoit partagée en différens départemens; le baron de Meinders & après lui le sieur de Jéna en eurent la direction générale.

Un consistoire, composé moitié de prêtres moitié de laïques, gouvernoit les affaires ecclésiastiques; outre ces collèges susmentionnés, la chancellerie des fiefs décidoit de toutes les affaires féodales.

Les



Les choses restèrent à peu - près sur le même pied sous le règne de Frédéric I<sup>a</sup>; avec cette différence, qu'il se laissa sans cesse gouverner par ses ministres: Danckelmann, qui avoit été son précepteur, devint maître de l'état: après sa disgrâce, le comte de Wartenberg succéda à sa faveur & à son pouvoir: Kamcke auroit de - même succédé au grand - chambellan, si la mort du roi n'avoit mis fin à sa faveur naissante.

Frédéric - Guillaume II<sup>b</sup> changea toute la forme de l'état & du gouvernement; il limita le pouvoir des ministres; & de maîtres qu'ils avoient été de son père, ils devinrent ses commis.

Les affaires étrangères furent remises au sieur d'Ilgen & de Knip-hausen; ces ministres conféroient avec les envoyés, & entretenoient la correspondance avec les ministres Prussiens dans les différentes cours de l'Europe; ils étoient chargés

N n n sur-

<sup>a</sup> depuis 1688.

<sup>b</sup> depuis 1713.



sur tout des affaires de l'empire, des limites de l'état & des droits de la maison: le sieur de Coccei ministre d'état eut la direction générale de la justice & faisoit la charge de chancelier: sous lui le sieur d'Arnim avoit le département des appels & de la justice civile de Prusse & de Ravensberg; & le sieur de Katsch fut mis à la tête de la justice criminelle.

Le sieur de Printz grand-maréchal de la cour devint président du consistoire supérieur, & fut chargé de l'inspection des universités, des fondations pieuses, des canonicats, & des affaires des Juifs.

Les finances étoient, des parties du gouvernement, celle qui avoit été le plus négligée; le roi y fit des arrangemens tout-nouveaux; il établit le grand-directoire en 1724: ce collège est divisé en quatre départemens, à la tête de chacun desquels est un ministre d'état: la Prusse, la Poméranie & la Nouvelle-Marche, avec les postes, formèrent le  
pre-



premier département, qu'eut le sieur de Grumkow; l'électorat de Brandebourg, le duché de Magdebourg le comté de Rupin, & le commissariat de guerre, formèrent le second département, qu'eut le sieur de Kraut; les états du Rhin & du Wésér, avec les salines, furent le partage du troisième, qu'eut le sieur de Görne; & le quatrième eut la direction de la principauté de Halberstadt, du comté de Mansfeldt, des manufactures, du papier timbré & des monnoies; il échut au sieur de Vireck.

Le roi combina le commissariat avec les finances; autrefois ces collèges occupoient quarante avocats, pour soutenir les procès qu'ils se faisoient, en négligeant les affaires pour lesquelles ils étoient préposés; depuis leur réunion, ils travaillèrent d'un commun accord au bien de l'état.

Sous ces départemens principaux, le roi établit dans chaque province un collège de justice & un collège de finance subordonnés aux ministres; les ministres des affaires étrangères, ceux de la



justice & ceux des finances, faisoient journellement leur rapport au roi, qui décidoit en dernier ressort de toutes les affaires; pendant tout son règne, il ne parut pas la moindre ordonnance qu'il n'eût signée de sa main, ni la moindre instruction dont il ne fût l'auteur.

Il déclara tous les fiefs allodiaux, moiennant une certaine redevance annuelle que les propriétaires paierent à l'état: Frédéric - Guillaume employa quatre - millions - cinq - cens - mille écus au rétablissement de la Lithuanie; il mit six - millions pour rebâtir les villes de ses états, augmenter Berlin & fonder Potsdam; & il acheta pour cinq - millions de terres qu'il ajouta à ses domaines.

Tant d'ordre dans les affaires, une bonne économie & des augmentations de finances considérables, mirent le roi en état d'entretenir le militaire formidable, dont nous allons parler dans l'article suivant.

DU



---

DU  
MILITAIRE,  
DEPUIS SON INSTITUTION  
JUSQU'A LA FIN DU REGNE  
DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.

**L**Es premiers électeurs de la maison de Brandebourg n'entrenoient aucune milice réglée; ils n'avoient qu'une garde à cheval de cent hommes, & quelques compagnies de lansquenets partagées dans les châteaux ou places fortes, dont ils augmentoient ou diminuoient le nombre selon le besoin: lorsqu'ils appréhendoient la guerre, eux & les états convoquoient l'arrière-ban; c'étoit (pour ainsi dire) l'armement général de tout le païs; la noblesse devoit former la cavalerie, & ses vassaux

N n n 3

enrégi-



enrégimentés devoient composer l'infanterie de cette armée.

Cette manière de lever des troupes & de former des armées, étoit alors générale en Europe; les Gaulois, les Germains, les Bretons, en avoient toujours usé de même; & elle s'est conservée encore jusqu'à présent chez les Polonais, qui appellent cet armement de toute la nation, la *Polspolite Rucheni*: de même que les Polonais, les Turcs ne se sont pas éloignés de cette coutume; à l'exception d'un corps réglé de trente-mille janissaires qu'ils entretiennent, ils ne font jamais la guerre, sans armer les nations de l'Asie mineure, de l'Egypte, de l'Arabie & de la Grèce, qui sont sous leur domination.

Pour en revenir à l'histoire du Brandebourg, lorsque Jean-Sigismond se crut à la veille de recueillir la succession de Juliers & de Berg, prévoyant qu'il seroit obligé de soutenir ses droits par la force des armes, il ordonna un armement général de sept-cens-quatrevingts-sept chevaliers, qui se trouvèrent au lieu de l'assemblée; il en choisit quatre-



quatre-cens des plus lestes : la noblesse fournit d'ailleurs mille fantassins, sans compter les piquiers dont le colonel Kracht reçut le commandement ; & de plus les villes mirent deux-mille-six-cens hommes en campagne ; ces troupes étoient entretenues aux dépens des états, & pour l'ordinaire elles ne recevoient la paie que pour trois mois, terme après lequel chacun s'en retournoit chez soi ; l'électeur nommoit les officiers ; & dès que le besoin de ces armemens cessoit, ces troupes étoient licenciées tout-à-fait.

La régence orageuse de George - Guillaume nous fournit quelques exemples de ces sortes d'armemens.

En 1620, \* à l'occasion de la guerre de trente-ans, les états levèrent des troupes, en leur donnant le privilège de faire des quêtes dans tout le païs pour fournir à leur subsistance ; les païsans avoient ordre de leur donner un liard chaque fois qu'ils gueuseroient, & des coups de bâton s'ils ne s'en contentoient pas : que produisit  
cet

\* Sebaldus chronique.



cet arrangement ridicule? au lieu d'acquérir des soldats, le prince n'établit qu'un corps de mendiants.

L'an 1623, la cour enjoignit par un édit à tous les sujets, à l'exception des prêtres & des échevins, de se rendre avec armes & bagage, à un lieu marqué où des commissaires devoient les passer en revûe; on choisit de ce nombre trois-mille-neuf-cens hommes, qui furent partagés en vingt-cinq compagnies d'infanterie & en dix escadrons.

Après la paix de Prague <sup>a</sup>, le comte de Schwartzenberg persuada à George-Guillaume d'augmenter ses troupes, & de les entretenir moiennant les subsides que les Espagnols & l'empereur lui païeroient; selon le projet de ce ministre, le nombre devoit en être porté à vingt-cinq-mille hommes.

Les levées se firent, & ces troupes prêtèrent serment à l'empereur & à George-Guillaume; lorsqu'elles passèrent en revûe <sup>b</sup> à Neustadt-Eberswalde, on en fit le dénombrement suivant, savoir:

*INFAN.*

<sup>a</sup> en 1635.

<sup>b</sup> en 1638.



INFANTERIE.

CAVALERIE.

Grades des Comman- dans.	Noms des Régimens.	Nombre des Fantaf- fins.	Grades des Comman- dans.	Noms des Régimens.	Nombre des Cava- liers.
Le Général	Klitzing	850		Jean Rochow	500
	Kraëtſcht	960	Colonels	Erentreich-	
	Burgsdorff	1300		Burgsdorff	500
Colonels	Dargitz	700		Pothausen	500
	Wolckmann	700	Lieute- nans	Schapelow	350
	Didier Kraëtſcht	660	Colonels	Goldecker	160
	Rochow	980		Erichſon	350
Lieute- nans	Mintzich	550		Worhauer	190
Colonels	Waldow & Ker- berg	1300		DRAGONS	350
Total des Fantaffins		8000	Total des Cavaliers		2900

Klitzing, qui commandoit ce corps, est le premier général dont il soit fait mention dans l'histoire du Brandebourg: ces troupes furent augmentées & diminuées selon les tems, les moïens & les occasions; mais elles ne passèrent jamais onze-mille hommes. George-Guillaume laissa en mourant la milice suivante à son fils:

INFANTERIE.

CAVALERIE.

Noms des Régimens.	Nombre des Fantaffins.	Noms des Régimens.	Nombre des Cavaliers.
Burgsdorff	800	Goldecker	900
Kraëtſcht	600	Ludecke	600
Wolckemann	800	Rochow	1000
Trotta	1200		
Goldecker	200		
Total des Fantaffins	3600	Total des Cavaliers	2500

O o o

Fré-



Frédéric-Guillaume parvint à la régence dans un tems de calamité: pour soulager les provinces épuisées d'hommes & d'argent, il fit une réforme dans ses troupes; la cavalerie, sur ce qu'elle refusa de lui prêter le serment ordinaire, fut congédiée; & l'électeur, afin de s'en faire un mérite auprès de l'empereur, lui céda deux-mille chevaux; l'électeur ne conserva que deux-cens maîtres, & deux-mille fantassins qui formoient les régimens des gardes, de Burgsdorff, de Trotta & de Rébeck.

Frédéric-Guillaume fut le premier électeur, qui entretint à son service un corps d'armée discipliné régulièrement: les bataillons d'infanterie étoient composés de quatre compagnies à 150 têtes chacune; un tiers du bataillon étoit armé de piques; le reste avoit des mousquets: l'infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux: les cavaliers se pourvoient eux-mêmes d'armes & de chevaux: ils avoient la demi-armure; ils combattoient par escadrons, & ils menaient souvent du canon avec eux.

En 1653, il survint une broüillerie entre l'électeur & le palatin de Neubourg, touchant la succession



cession de Clèves; à cette occasion l'électeur augmenta ses troupes; il leva cinquante-deux compagnies de cavalerie & quatre-vingts-deux compagnies d'infanterie; & le comte de Wittgenstein passa à son service avec les régimens de cavalerie de Wittgenstein, de Storckau & d'Osten, & ceux d'infanterie de Piffart, de Hanau & de Maillard.

Après que l'électeur eût accommodé ses différends avec le palatin, il licencia la plus grande partie de ses troupes.

La guerre qui s'alluma peu de tems après \* entre Charles-Gustave & la république de Pologne, donna lieu à une nouvelle augmentation; l'électeur, soutenu des subsides Suédois, fit les derniers efforts pour mettre une armée sur pied: selon les archives, sa cavalerie monta à quatorze-mille-quatre-cens chevaux: ce nombre paraît exagéré de beaucoup; cependant ce qui pourroit rendre ce fait croiable, ce sont les noms des chefs & des corps, que l'on nous a conservés, à savoir: les gardes;

O o o 2 les

\* en 1655.



les généraux Waldeck, Cannenberg, Dörffling; les colonels Lothum, Spahn, Siegen, Manteuffel, Schenck, Wohlrath, Strantz, Reinau, Hall, Ellert, Quast: dragons; Waldeck, Canitz, Kalckstein, Lesquevant, Lehdorff, Sack & Schlieben.

Comme le dessein de l'électeur étoit d'attaquer les Polonais, dont la force principale consiste en cavalerie; il se peut qu'il voulût leur opposer les mêmes armes & un corps en état de se faire respecter d'eux.

Son infanterie monta jusqu'à dix-mille-six-cens hommes, consistant dans les régimens des gardes à pied, du grand-maître d'artillerie Sparr, de Waldeck, Grohte, comte de Waldeck, Kalckstein, Klingsporn, Taubenkehr, Götz, Hugt & Ellenberg: pendant tout le cours de la guerre que ce prince fit avec les Suédois en Pologne, Waldeck en qualité de lieutenant-général, commanda les troupes sous lui.

Une partie de cette armée suivit l'électeur en Pologne; le reste des troupes fut distribué dans les provinces.

Après



Après que Frédéric - Guillaume eût fait la paix avec les Polonais, il secourut le roi de Danemarck, que Charles - Gustave assiégeoit à Coppenhague; il marcha en personne dans le Holstein, à la tête de quatre-mille hommes d'infanterie, & de douze-mille chevaux dont la moitié étoit composée des cuirassiers de l'empereur.

Après la paix d'Oliva, l'électeur fit encore une réduction dans ses troupes; mais elle ne fut pas considérable: il entretint depuis un nombre de généraux, ce qui prouve bien qu'il devoit avoir des soldats à proportion; le maréchal Sparr est le premier qui ait porté ce caractère dans le service de Brandebourg; les généraux qu'il avoit alors, étoient, Dörffling grand-maitre d'artillerie; lieutenans-généraux, le prince Jean - George d'Anhalt, le comte Dhona, le baron de Cannenberg, & le sieur de Goltz; généraux-majors, les sieurs de Pfuhl, de Bär, de Görschen, de Quast, d'Ellert, de Spahn & de Trotta.

Lorsque la guerre de 1672 commença, l'électeur entretint vingt-trois-mille-cinq-cens-soixante-



deux hommes; l'armée qu'il conduisit en Alsace au secours de l'empereur, étoit de dix-huit-mille combattans; il augmenta ensuite ses troupes jusqu'au nombre de vingt-six-mille hommes, & s'en servit dans ses campagnes glorieuses de la Poméranie qu'il conquit, & de la Prusse dont il chassa les Suédois.

A l'avénement de la régence de Frédéric-Guillaume, les troupes étoient mal païées & mal entretenues; cette espèce de confusion dura jusqu'à l'année 1676, que Grumkow ministre des finances introduisit l'accise dans les villes; ce revenu fixe & assuré fut assigné à la caisse de guerre; le prêt du fantassin étoit à un écu & demi par mois, & la paie des officiers étoit assez mince.

Pendant la guerre de Pologne & celle de 1672, Frédéric-Guillaume entretint ses troupes, tantôt par les subsides des Suédois & tantôt par ceux des Aûtrichiens, des Espagnols & des Français; mais depuis l'année 1676, l'augmentation de ses revenus par le moien des accises, & le duché de Magdebourg dont il entra en possession, avec l'amélioration de ses provinces, qui se relevoient insensible-



fenfiblement des calamités que leur avoit fait souffrir la guerre de trente ans; toutes ces ressources bien administrées lui fournirent le moien d'entretenir par lui-même un corps de troupes considérable.

A la mort du grand-électeur, son armée se trouva forte des troupes de campagne suivantes:

*INFANTERIE.*

*CAVALERIE.*

Noms des Régimens.	Bataillons.	Noms des Régimens.	Escadrons.
Gardes	6	Gardes du corps	2
Electrice	2	Grands mousquetaires	2
Prince Electoral	2	Grenadiers à cheval	1
Prince Philippe	2	Régiment du corps	3
Prince d'Anhalt	2	Prince Electoral	3
Dörffling	2	Anhalt	3
Holstein	2	Dörffling	3
Spahn	2	Spahn	3
Dönhoff	2	Brucmohr	3
Barfus	2	Litzwitz	3
Zitten	2	Du Hamel	3
Courlande	2	Pr. Henri de Saxe	3
Beling	2	Total des Escad. de Cuirassiers	32.
Varenne	2	<i>DRAGONS.</i>	
Pöllnitz	2	Régiment du corps	4
Cournau	1	Dörffling	4
Brucmohr	1	Total de la Cavalerie	40 Esc.
Total de l'infanterie	35 Bat.		

Outre



Outre ce nombre de troupes, les garnisons étoient à part, & il y avoit :

	Compagnies.
à Mémel	3
à Colberg	4
à Custrin	4
à Spandow	2
à Peitz	3
à Friderichsbourg	1
à Franckfort	1
Total des garnisons	18

Pendant la régence de l'électeur, les bataillons étoient composés de quatre compagnies, la compagnie de cent-cinquante hommes: selon ce calcul, un bataillon faisoit six-cens têtes; l'infanterie de campagne vingt & un mille combattans; les troupes de garnison deux-mille-sept-cens; & la cavalerie, comptant l'escadron à cent-vingt maîtres, quatre-mille-huit-cens chevaux: de sorte que le total de l'armée montoit à vingt-huit-mille-cinq-cens combattans.

L'infanterie combattoit alors sur cinq ou six files de hauteur; les piquiers faisoient un tiers d'un batail-



bataillon; le reste des soldats étoit armé de mousquets à l'Allemande.

L'infanterie, quoiqu'assez mal - vêtue, avoit outre ses habits d'ordonnance, de longs manteaux roulés & repliés sur les épaules, à peu-près de la façon que des bustes antiques nous représentent les consulaires Romains: lorsque l'électeur fit cette célèbre expédition de Prusse en hiver, il fit distribuer des bottines à tous les fantassins.

Sa cavalerie avoit encore l'ancienne armûre en entier; elle ne pouvoit guères être disciplinée, car chaque cavalier se pourvoioit de chevaux, d'habits & d'armes; d'où il résultoit une bigarrûre étrange pour tout le corps: il paraît que Frédéric-Guillaume préféroit sa cavalerie à son infanterie; il combattit à la tête de la première aux batailles de Varsovie & de Fehrberlin; il avoit tant de confiance dans cette troupe, qu'on trouve fréquemment dans l'histoire, que sa cavalerie menoit du canon avec elle; il est très-apparent, que cette prédilection n'étoit pas sans fondement; & que l'électeur, aiant fait ses remarques sur la nature



de ses états, qui sont plaines pour la pluspart, & sur les troupes de ses voisins, principalement des Polonais, qui consistent presque toutes en gens de cheval, préféra par ces raisons la cavalerie à son infanterie, comme lui étant d'un usage plus universel.

Du tems de Frédéric - Guillaume, on ne formoit point de magasins; le país où l'on faisoit la guerre, fournissoit à l'entretien des troupes tant pour la paie que pour les vivres; on ne campoit que lorsque l'ennemi s'approchoit de l'armée, & qu'on pouvoit ou vouloit en venir aux mains; par ces raisons on quittoit un país après l'avoir mangé; les armées vagabondes désoloient une province après l'autre, & les guerres se perpétuoient d'autant plus que les armées étoient petites, leur entretien peu coûteux, & que les généraux qui conduisoient les troupes, trouvoient le moien de s'enrichir en prolongeant la guerre.

Parmi les généraux de l'électeur, le vieux Dörffling & le prince Jean - George d'Anhalt avoient la plus grande réputation.

Si

*elle fut vaincue par les Prussiens  
parce qu'elle n'avait pas de vivres  
suffisants.*



Si le conseil du prince d'Anhalt avoit été suivi en 1673, l'électeur auroit attaqué Turenne, & peut-être l'auroit-il battu: le prince d'Anhalt passoit pour sage, & Dörffling pour entreprenant: ce dernier servit bien son maître à la surprise de Rathenau, à la poursuite des Suédois après la bataille de Fehrberlin, & à hâter la diligence extraordinaire des troupes dans l'expédition de Prusse: après Dörffling, les plus estimés de ses généraux étoient, Görschen qui surprit les Suédois en Prusse auprès de Splitter, & Treffenfeldt qui les expulsa entièrement de ce duché.

L'art de fortifier régulièrement les places, ainsi que celui de l'attaque & de la défense, étoit entièrement inconnu; l'électeur n'avoit pas même un ingénieur médiocre à son service; il s'amusa six mois devant Stettin, quoique la place fût très-mauvaise; il ne prit Stralsund qu'en la brûlant par ses bombes: les ouvrages dont il entourait les murs de Berlin, étoient mal construits, ayant de longues



courtines & des bastions avec des faces plates, de forte qu'aucun ouvrage ne se flanquoit: il en est de la guerre comme des autres arts; elle ne se perfectionne point tout d'un coup, & c'est assez qu'en fait de tactique l'électeur ait laissé des exemples, qui serviront dans tous les tems de leçons aux plus habiles capitaines.

Le règne de Frédéric premier roi de Prusse est rempli des fréquentes réductions & augmentations de l'armée; les subsides étrangers, selon qu'il en recevoit, étoient le thermomètre qui régloit leur nombre, tantôt plus considérable & tantôt de beaucoup diminué.

Après la mort de Frédéric - Guillaume, on fit une augmentation dans les troupes; les bataillons furent mis à cinq compagnies, & on leva sept nouveaux bataillons, à savoir, deux de Lothum, deux de Schönberg, & un de Sidow: la cavalerie fut augmentée de même de dix-neuf escadrons, à savoir, deux des gardes du corps, trois de Bareyth,  
trois



trois de Schöning, quatre d'Anspach, quatre de Sonsfeldt, & quatre de Brandt.

L'année d'après en 1689, dix bataillons & six escadrons Brandebourgeois passèrent au service de la Hollande: après la paix de Riswick, \* les bataillons furent réduits à quatre compagnies, & la compagnie à quatre-vingts hommes; de sorte que quatre-vingts compagnies, tant d'infanterie que de cavalerie, furent congédiées: en 1699, les bataillons furent remis à cinq compagnies: en 1702, les régimens d'Albert, de Varenne, de Schlabbendorff, d'Anhalt-Zerbst & de Sidow, furent mis à douze compagnies, & passèrent au service des Hollandais; ils y demeurèrent tant que dura la guerre de succession: en 1704 & 1705, le roi mit tous les régimens de cuirassiers à trois escadrons, & ceux des dragons à quatre.

\* en 1697.



A la mort de ce prince \* son armée étoit composée des Régimens suivans.

*INFANTERIE.**CAVALERIE.*

Noms des Régimens.	Bataillons.	Noms des Régimens.	Escadrons.
Garde blanche	2	Gardes du corps	4
Gardes	3	Gendarmes	1
Régiment du roi	4	Régiment du corps	3
Marckgrave Albert	2	Prince roial	3
Marckgrave Louis	2	Marckgrave Frédéric	3
Anhalt	2	Wartensleben	3
Holstein	2	Heiden	3
Lothum	2	Schlippenbach	3
Dhona	2	Bareyth	3
Prince de Hesse	1	Katt	3
Jeune Dhona	2	Total des cuirassiers	29
Arnim	2	<i>DRAGONS.</i>	
Dönhoff	2		
Finck	2	Régiment du corps	4
Varenne	1	Marckgrave Albert	4
Du Trouffel	1	Anspach	4
Grumkow	1	Dörffling	4
Truchses	1	Pannewitz	4
Heider	1	Van der Albe	4
Marckgrave Henri	2	Total de la cavalerie	53
Anhalt-Zerbst	1	<i>COMPAGNIES DE GARNISONS</i>	
Total de l'infanterie	38		
		18	

Le

\* en 1713.



Le total de cette armée pouvoit faire trente-mille combattans.

Au commencement de ce siècle, l'usage des piques fut aboli, & on y substitua des chevaux de frise; ces piques n'étoient utiles que pour défendre les gens de pied contre la cavalerie; dans des sièges, dans des retranchemens, & dans cent autres occasions pareilles, les piquiers n'étoient d'aucun usage; les vieux officiers eurent bien de la peine à quitter cette arme, pour laquelle ils avoient les préjugés d'une longue habitude; mais comme la guerre perfectionne la guerre, on se défit encore des mousquets à cause que les mèches s'éteignoient souvent par la pluie, & on les remplaça par les fusils.

Sous le règne de Frédéric I, la discipline s'affermir dans les troupes; elles s'aguériront tant en Flandre qu'en Italie; les officiers qui servirent en Flandre, apprirent leur métier des Hollandais; ils furent alors nos maîtres; & l'on imita la grande propreté, dont les troupes Anglaises donnoient l'exemple.

Le



Le marckgrave Philippe grand-maître de l'artillerie fut le premier qui rechercha la taille des hommes; les compagnies de grenadiers de son régiment étoient exhaussées au dessus de la taille ordinaire; le prince d'Anhalt suivit cet exemple, & le prince roial l'imita de-même; depuis il s'introduisit parmi les officiers un esprit de choix pour l'espèce d'hommes qu'ils emploioient pour soldats, & on ne prit plus que des gens grands, forts & robustes.

Toutes les troupes avoient des habits d'ordonnance: ceux qui vouloient servir dans la cavalerie, païoient à la vérité pour être reçûs; mais ils étoient armés & habillés aux dépens de la couronne.

Les fantassins étoient prodigieusement chargés en campagne; ils portoient, outre leurs armes & leur manteau, leur tente, leur havresac & des chevaux de frise; & ils combattoient encore sur quatre files.

Le prince d'Anhalt, qui avoit fait la guerre avec le prince Eugène tant dans l'empire qu'en  
Italie



Italie & en Flandre, avoit fait une étude profonde du métier des armes; il commanda souvent les troupes auxiliaires des Prussiens, comme on l'a pu voir dans l'histoire; ce prince leur fit observer une discipline rigoureuse; & sévère observateur de la subordination, il la poussa à ce grand point d'obéissance qui fait la plus grande force d'une armée; mais comme ses attentions se bornoient à l'infanterie, la cavalerie fut beaucoup négligée.

Tant d'officiers, qui faisoient la guerre dans les païs des places fortes où l'on ne fait qu'assiéger & défendre des villes, nous enrichirent enfin de l'art de la fortification; beaucoup acquirent assez d'intelligence pour conduire les attaques & les tranchées, ou pour défendre une forteresse assiégée.

Frédéric I. fit fortifier Magdebourg & Vésel, selon la méthode de Vauban & de Cohorn; il avoit à son service le général Schöning commandant de Magdebourg qui entendoit bien cette partie du militaire, & Bot qu'on accusa cependant d'être plus habile maçon que savant ingénieur.

Q q q

Les



Les guerres de Flandre, du Rhin & d'Italie avoient formé chez les Prussiens beaucoup d'officiers de réputation: le marckgrave Charles, qui mourut en Italie, se couvrit de gloire à la bataille de Nervinde: le général Lothum fut très-estimé; il commanda des détachemens de l'armée de Flandre, & fut enfin tué à la bataille de Malplaquet: dans cette même bataille le comte de Finck donna des marques de sa capacité; il emporta le retranchement Français & s'y maintint, quoique la cavalerie impériale en fut rechassée par trois fois: à la bataille d'Oudenarde le général Natzmer, à la tête des grands-mousquetaires, perça trois lignes de la cavalerie Française, & y fit des prodiges de valeur.

Au dessus de tous ceux-là s'élevoit le prince d'Anhalt; il avoit par-devers lui les actions les plus brillantes, & la confiance générale des troupes; ce fut lui qui sauva l'armée de Stirheim à Hochstet, par une belle retraite dont nous avons parlé en son lieu; ce fut lui qui contribua beaucoup au gain de la seconde bataille de Hochstet,

si fu-



si funeste aux Français; & ce fut lui que le prince Eugène reconnut comme l'auteur principal de la victoire de Turin: ce prince joignoit beaucoup de prudence à une rare valeur; mais avec beaucoup de grandes qualités, il n'en avoit guères de bonnes.

Telle étoit à peu-près l'armée, & les généraux qui la commandoient, lorsque Frédéric-Guillaume second roi de Prusse parvint au trône: ce prince augmenta le prêt du soldat, qu'il mit à deux écus par mois, outre six gros pour les chemises, guêtres, fouliers, &c. 1713.

L'an 1714, les compagnies d'infanterie furent mises à cent-vingt hommes: en 1717, il créa le régiment de Léopold, & le forma des prisonniers faits sur Charles XII: l'année 1720, il mit tous les régimens de cavalerie sur cinq escadrons; deux compagnies firent l'escadron, & soixante maîtres la compagnie: en 1718, il créa les dragons de Schulenburg forts de cinq escadrons; & il troqua douze pots du Japon, contre un régiment de dragons que le roi de Pologne vouloit licencier; le



colonel Wenffen le reçut, & on l'appella depuis le régiment de porcelaine: l'année 1726, les grenadiers à cheval Schulenburg, Wenffen & Platen furent doublés, & chaque régiment forma ensuite dix escadrons.

De 1726 à 1734, il augmenta l'infanterie d'un officier par compagnie; il leva les régimens de Dessau, Thile, Mossel, Barleben, & les bataillons de Beaufort & de Kröcher; il ajouta ensuite à chaque bataillon une compagnie de grenadiers de cent hommes; l'artillerie fut partagée en deux bataillons, dont l'un fut destiné pour servir en campagne, & l'autre en garnison; il créa un corps de milice de cinq-mille hommes, dont les officiers & les bas-officiers reçoivent la demi-paie; ces milices se rassembloient tous les ans pendant quinze jours, pour faire l'exercice: après toutes ces augmentations, l'armée Prussienne se trouva forte de septante-deux-mille combattans; tel en étoit l'état le 31 de mai de l'année 1740: cette armée étoit composée des troupes suivantes:

*INFAN-*







## REGIMENS DE GARNISONS.

	Bataillons.
Artillerie	I
de l'Hôpital, à Mémel	I
Wopfer, à Pillau	I
Sack, à Colberg	I
Perfode, à Magdebourg	I
Total des garnisons	5

Toute l'armée, tant infanterie que cavalerie, fut mise en quartier dans les villes, afin d'y introduire & d'y maintenir la discipline; le roi publia un règlement militaire, qui instruisoit chaque officier de son devoir; il y tenoit la main lui-même: des officiers respectables par l'âge & par le service, étoient à la tête de tous les corps, & ceux-là affermissoient la subordination par leur exemple & par leur sévérité: le roi faisoit tous les ans la revue des troupes; il leur faisoit faire quelques évolutions; & comme il étoit lui-même l'inspecteur de son armée, il n'y fut point trompé.

Dans les commencemens qu'on introduisit ces nouveaux exercices, les officiers ignoroient la méthode



thode facile qu'on a trouvée depuis de les enseigner, & ils n'étoient rhétoriciens qu'à coups de bâton, ce qui rendit cet ouvrage long & difficile; on purgea dans chaque régiment le corps d'officiers, de ces gens dont la conduite ou la naissance ne répondoit point au métier de gens d'honneur qu'ils devoient faire; & depuis, la délicatesse des officiers ne souffrit parmi leurs compagnons que des gens sans reproche.

On rangeoit les bataillons sur quatre files, mais ils chargeoient sur trois: les bataillons contenoient quatre divisions, & chaque division deux pelotons, la compagnie de grenadiers à part.

Le prince d'Anhalt, qui avoit étudié la guerre comme un métier, s'étoit apperçû qu'on ne tiroit pas des fusils tout l'avantage qu'on pouvoit en attendre; il imagina des baguettes de fer, & trouva le moien d'apprendre aux soldats à charger avec une vitesse incroyable: depuis l'année 1733, le premier rang chargea la baïonnette au bout du fusil.

L'exercice se faisoit alors de la façon suivante:



te: on commençoit par le maniment des armes; ensuite on chargeoit par pelotons & par divisions; on avançoit lentement en faisant le même feu; on faisoit la retraite à peu-près également; après quoi on formoit deux quarrés impraticables vis-à-vis des ennemis; & l'on finissoit par un feu de haïe très-inutile: cependant toutes ces évolutions se faisoient déjà avec tant de précision, que les mouvemens d'un bataillon étoient semblables au jeu des ressorts de la montre la mieux faite.

Le roi abolit les manteaux & raccourcit l'habillement dans l'infanterie; & pour la rendre plus légère dans sa marche, il affecta à chaque compagnie deux chevaux de bât, pour porter en campagne les tentes & les couvertures des soldats.

Le roi institua par prévoyance dans toutes ses provinces des magasins d'abondance, qui servoient à soulager le peuple en tems de disette, & qui lui procuroient des magasins tout-faits pour l'armée en tems de guerre.

Vers l'année 1730, la fureur des grands hommes parvint à un point que la postérité aura peine



ne à le croire; le prix commun d'un homme de cinq pieds dix pouces du Rhin, étoit de sept-cens écus; un homme de six pieds étoit païé mille écus; & s'il étoit plus grand, le prix augmentoit encore de beaucoup; il y avoit plusieurs régimens qui n'avoient point d'hommes au dessous de cinq pieds huit pouces; le plus petit homme de l'armée avoit cinq pieds six pouces bien mesurés.

Pour mettre de l'ordre dans ces enrôlemens, qui se faisoient dans le païs avec confusion, & qui donnoient lieu à mille procès entre les régimens; dès l'année 1733, le roi partagea toutes les provinces en cantons; ces cantons furent assignés aux régimens, d'où ils pouvoient tirer en tems de paix trente hommes par an, & en tems de guerre jusqu'à cent; ce qui rendit l'armée immortelle, en lui fournissant un fond assuré par lequel elle s'est sans cesse renouvelée depuis.

La cavalerie, de - même que l'infanterie, étoit

R r r

com-



composée de très-grands hommes, montés sur des chevaux énormes; c'étoient des colosses sur des éléphants, qui ne savoient ni manœuvrer ni combattre; il ne se faisoit aucune revûe, sans que quelque cavalier ne tombât par terre par mal-adresse; ils n'étoient pas maîtres de leurs chevaux; & leurs officiers n'avoient aucune notion du service de la cavalerie, nulle idée de la guerre, aucune connaissance du terrain, ni théorie ni pratique des évolutions qu'il convient à la cavalerie de faire dans un jour de combat.

Ces bons officiers étoient des économes, qui regardoient leurs compagnies comme des fermes, qu'ils faisoient valoir le plus qu'ils pouvoient.

Outre les choses que nous venons de dire, la longue paix avoit abâtardi le service: au commencement du règne de Frédéric-Guillaume, on avoit raffiné sur l'ordre des régimens & sur la discipline; mais comme il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là, les spéculations s'étoient tournées sur  
ces



ces sortes de choses qui ne donnent que dans la vûe: le soldat vernissoit son fusil & sa fourniture; le cavalier sa bride, sa selle & même ses bottes; les crins des chevaux étoient tressés avec des rubans; & à la fin la propreté, qui de foi-même est utile, dégénéra en abus ridicule: si la paix avoit duré au de-là de l'année 1740, il est à croire que nous en serions à-présent au fard & aux mouches; mais ce qui étoit plus déplorable encore, c'est que les grandes parties de la guerre étoient tout-à-fait négligées, & que notre génie se rétrécissoit de jour en jour davantage par les petits détails.

Malgré tous ces abus, l'infanterie étoit bonne; il y régnoit une discipline sévère & un grand ordre: mais la cavalerie étoit absolument négligée; le roi, qui s'étoit trouvé à la bataille de Malplaquet, avoit vû repousser par trois fois celle des impériaux; & dans les sièges de Menin, de Tournai & de Stralsund où il se trouva, il n'y avoit

R r r 2

aucune



aucune occasion pour la cavalerie de briller: le prince d'Anhalt étoit à peu - près dans des préjugés semblables; il ne pouvoit pardonner à la cavalerie de Stirheim la défaite de la première bataille de Hochstedt; & il s'imaginait que cette espèce de milice étoit si journalière, qu'on ne pouvoit pas compter dessus: ces malheureux préjugés furent si funestes à notre cavalerie, qu'elle demeura sans discipline, & qu'elle ne fut par conséquent d'aucun usage lorsque dans la fuite on voulut s'en servir.

Les officiers d'infanterie s'appliquèrent beaucoup à leur métier: ceux de la cavalerie, presque tous répandus dans les petites villes, avoient moins d'intelligence & de vivacité que les autres: parmi les généraux, il y avoit plus de braves gens que de gens de tête; le prince d'Anhalt étoit d'eux - tous l'unique capable de commander une armée; il le favoit, & il tiroit tout le parti qu'il pouvoit de sa supériorité, afin de se  
faire



faire rechercher davantage & de primer sur les autres.

Pendant le règne du roi, les fortifications de Magdebourg & de Vêsel s'achevèrent; & celles de Stettin furent commencées sous la conduite du colonel Walrawe, mais dirigées par le prince d'Anhalt.

Le roi créa un corps de trente ingénieurs, qui se formèrent dans ces différens travaux; il remplit son arsenal de trains d'artillerie pour la campagne & pour les sièges; il eut d'excellens officiers d'artillerie; & les cadets, cette pépinière d'officiers, réparoiént dans l'armée toutes les pertes que la mort y caufoit; ce qui réussissoit d'autant mieux que ces jeunes gens fortoient d'une école militaire, avec toutes les connoissances qu'un officier doit avoir.

Tels furent les progrès de la milice Prussienne, jusqu'à la mort du feu roi: on pourroit appliquer à cette milice, ce que Végèce dit de celle



498 MEMOIRES POUR L'HIST. &c.

des Romains; „ leur discipline les fit triompher des  
„ rufes des Grecs, de la force des Germains, de  
„ la grande taille des Gaulois, & de toutes les na-  
„ tions de la terre. „

F I N.

TABLE



---

# TABLE

## DE CES

## MEMOIRES.

<b>E</b> PITRE AU PRINCE DE PRUSSE.	p. iij
<b>D</b> ISCOURS préliminaire.	xj
MÉMOIRES pour fervir à l'histoire de la mai- fon de Brandebourg.	I

### Savoir :

FRÉDÉRIC I. depuis l'an 1415 jusqu'en 1440.	II
FRÉDÉRIC II. DENT DE FER: depuis 1440 jusqu'en 1469.	14
ALBERT L'ACHILLE ET L'ULYSSE: depuis 1469 jusqu'en 1476.	18
JEAN LE CICÉRON: depuis 1476 jusqu'en 1499.	26
JOACHIM I. NESTOR: depuis 1499 jusqu'en 1532.	29

S s s

Joa-



## TABLE.

JOACHIM II. depuis 1532 jusqu'en 1571.	41
JEAN - GEORGE: depuis 1571 jusqu'en 1598.	42
JOACHIM-FRÉDÉRIC: depuis 1598 jusqu'en 1608.	44
JEAN - SIGISMOND: depuis 1608 jusqu'en 1619.	47
GEORGE - GUILLAUME: depuis 1619 jus- qu'en 1640.	58
FRÉDÉRIC-GUILLAUME, LE GRAND-ÉLEC- TEUR: depuis 1640 jusqu'en 1688.	101
FRÉDÉRIC III. du nom comme électeur, depuis 1688 jusqu'en 1701. & I. du nom comme roi de Prusse, depuis 1701 jusqu'en 1713.	197
FRÉDÉRIC - GUILLAUME: depuis 1713 jus- qu'en 1740.	259
DE LA SUPERSTITION ET DE LA RELIGION:	
ARTICLE I. Sous le paganisme.	365
ARTICLE II. Conversion des peuples au christianisme, & de l'état de la reli- gion catholique dans le Brandebourg.	372

ARTI-



## TABLE.

ARTICLE III. De la religion sous la réforme.	381
DES MŒURS, DES COÛTUMES, DE L'INDUSTRIE, DES PROGRÈS de l'esprit humain dans les arts & dans les sciences.	397
EPOQUE première.	404
EPOQUE seconde.	408
EPOQUE troisième.	411
DU GOUVERNEMENT ancien & moderne du Brandebourg.	453
DU MILITAIRE, depuis son institution jusqu'à la fin du règne de Frédéric-Guillaume II.	465



# TABLE

ANALYSIS OF THE ...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

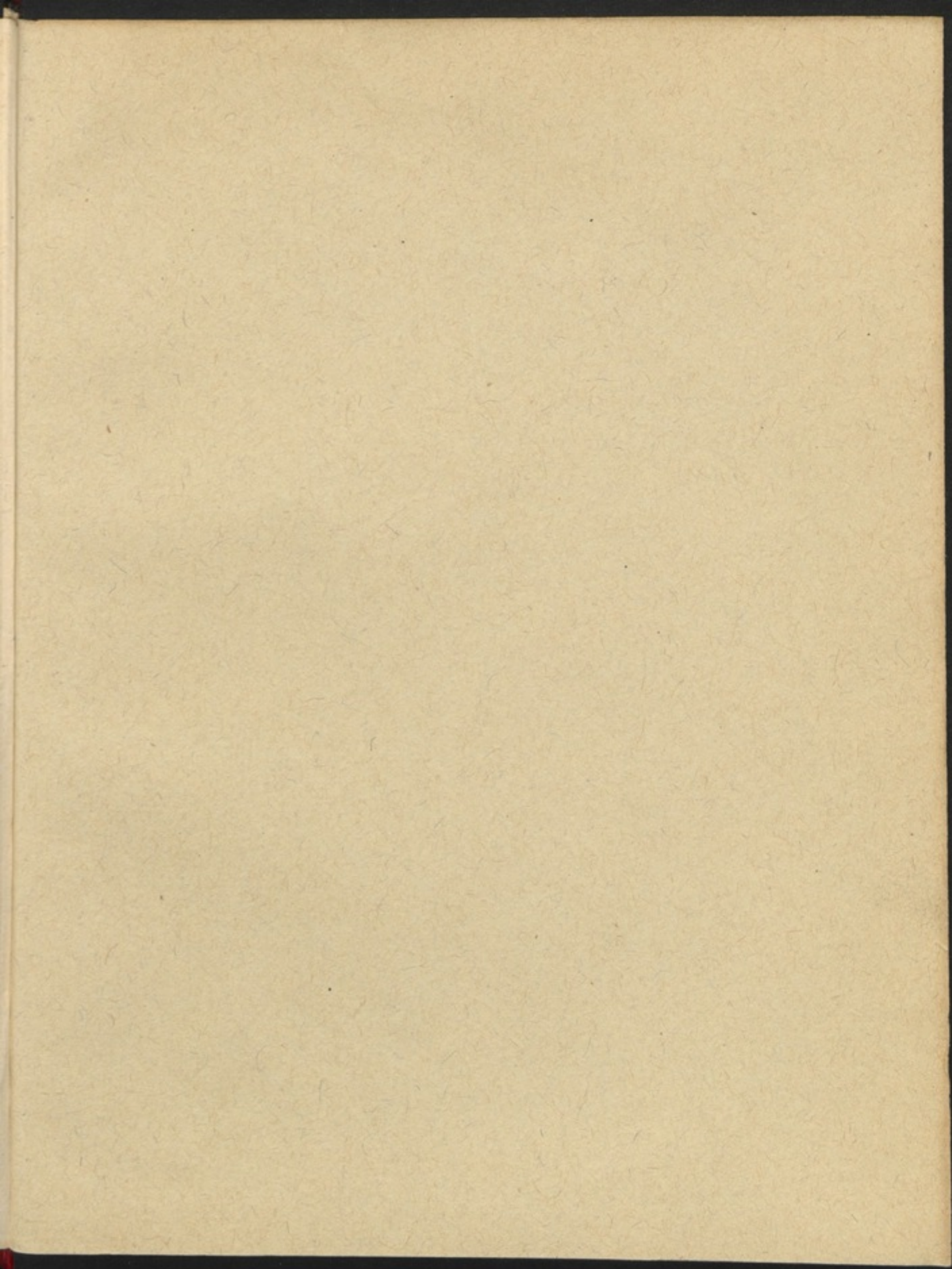
...

...

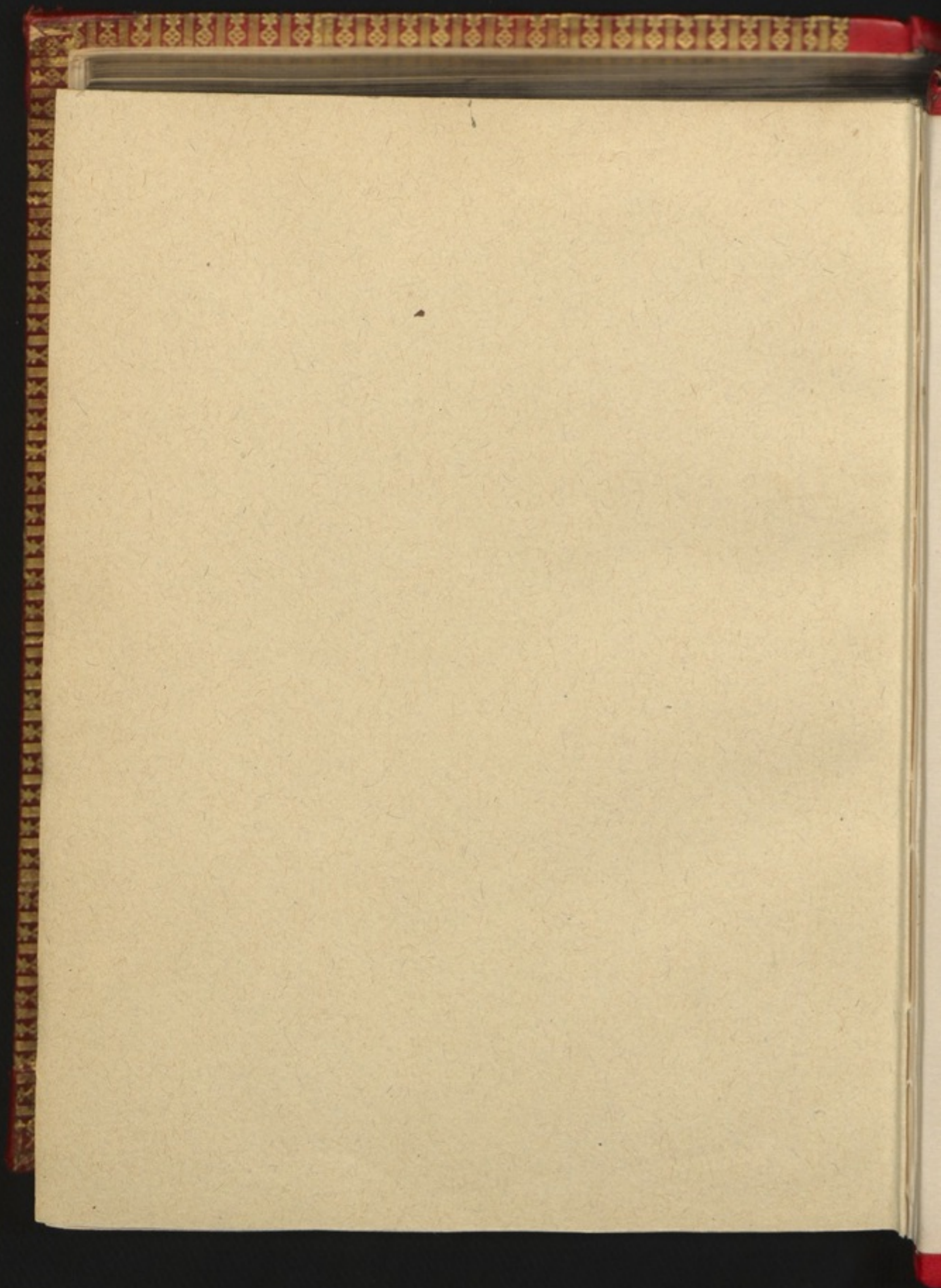
...

...





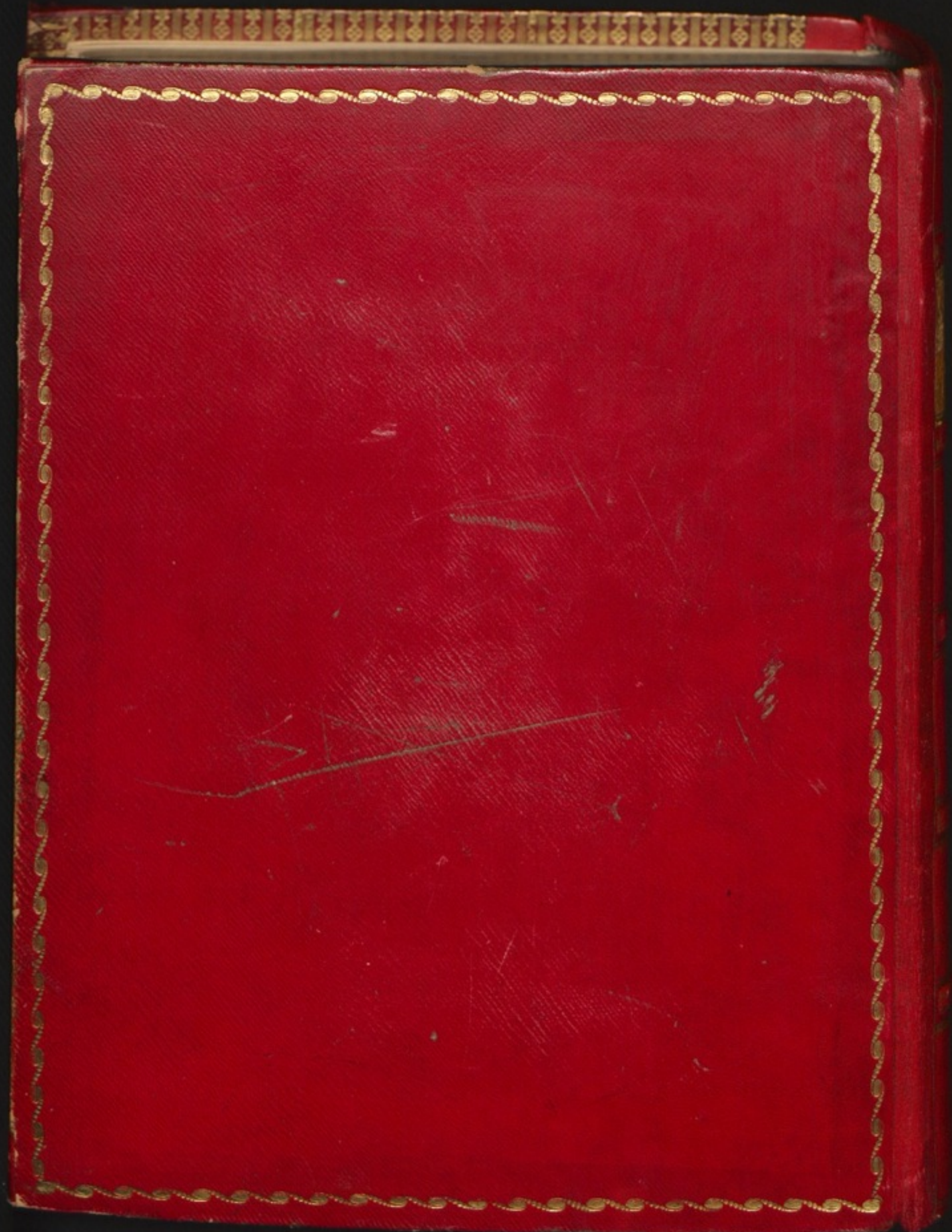
















MEMOIRES  
POUR L'HISTOIRE  
DE LA MAISON  
DE  
BRANDEBOURG.



Libr. impr. rar.  
Quart. 154.<sup>a</sup>











